



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



*Bulletin archeologique
et historique*

Société archéologique de Tarn-et-Garonne



Fr 46.5

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY



BULLETIN
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE

DE
LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE
TARN-ET-GARONNE.

— ♦ —
TOME IX. — ANNÉE 1881.



MONTAUBAN,
IMP. ET LITH. FORESTIÉ, RUE DU VIEUX-PALAIS, 23.

—
1881.

Fr 46.5

Harvard College Library

SEP 10 1912

Gift of
Prof. A. C. Coolidge

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE
TARN-ET-GARONNE.
FONDÉE LE 17 DÉCEMBRE 1866.

Membres du bureau.

MM.	MM.
Le chanoine F. POTTIER, <i>Président.</i>	Édouard FORESTIÉ, <i>Secrétaire.</i>
Le Dr RATTIER ✕, <i>Vice-Président.</i>	Georges DE DUBOR, <i>Trésorier.</i>
Fr. MOULENQ ✕, <i>Secrétaire-général.</i>	CLAVERIE ✕, <i>Archiviste.</i>

Membres honoraires-nés.

M. le Ministre de l'Intérieur.	Mgr l'Évêque de Montauban.
M. le Ministre de l'Instruction publique.	M. le Maire de Montauban.
M. le Préfet du département.	M. l'Inspecteur d'académie.

Membres honoraires.

MM.	MM.
DE COURS DE LABARTHE ✕, ancien inspecteur général de l'Université.	BARBIER DE MONTAULT (Mgr Xavier), C. ✕, O. ✕, prélat de S. S.: Poitiers.
DE LONGPÉRIER, O. ✕, membre de l'Institut.	Général LEWAL, C. ✕, commandant la 33 ^e division militaire : Montauban.
MARCELLIN, chanoine ✕: Villa Haute-rive, Réalville.	

Membres fondateurs et titulaires.

ALIBERT (docteur), membre de la Société des sciences, belles-lettres et arts; de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse : Montauban.

ANGLADE (Gabriel), pharmacien : Montauban.

ARASSUS (l'Abbé d'), curé d'Escatalens.

ARNAULT (Louis), professeur à la Faculté de droit de Toulouse, mainteneur des Jeux Floraux, conseiller général : Labastide-de-Penne, par Puylaroque.

ARNOUX DE BROSSARD (d'), membre de la Société française d'archéologie : Saint-Porquier.

BARBOT (vicomte Lionel de), peintre d'histoire : Verdun et Paris.

BEAUQUESNE (Henri de) ✕, ancien officier : château de Gensac.

BESSIÈRES (Emile) ✕, ancien maire : Saint-Nicolas-de-la-Grave.

- CALHIAT (Henri), chanoine honoraire, aumônier du Lycée, missionnaire apostolique ; de la Société française d'archéologie, de l'Académie des Arcades : Montauban.
- CAMBON (A^d), peintre d'histoire, directeur du Musée Ingres ; de la Société des sciences, belles-lettres et arts ; de l'Académie royale d'Amsterdam, officier d'académie : Paris et Montauban.
- CAPELLA (de), O. ✠, Inspecteur général des ponts et chaussées ; de la Société des sciences, belles-lettres et arts : Montauban.
- CARTAUT (Ludovic) ✠, ancien conseiller de préfecture : Montauban.
- CHAPTIVE (Amédée) : Montauban.
- CLAVERIE ✠, ancien officier de marine : Montauban.
- CONTENSOU (l'Abbé Alexandre), maître de chapelle de la Cathédrale : Montauban.
- COSTES (Arthur de) : château d'Andas, par Castelsagrat.
- COUSTOU-COTSEVOX (de) ✠, ancien sous-préfet ; de plusieurs Sociétés savantes : Montauban.
- DAUX (l'Abbé Camille), missionnaire diocésain : Montauban.
- D'ELBREIL (Henri) : Montauban.
- DELBRU (l'Abbé), supérieur du Grand Séminaire : Montauban.
- DUBOR (G. de), de la Société française d'archéologie, notaire : Montauban.
- DUMAS DE RAULY, archiviste du département : Montauban.
- DU MOULINET DE GRANÈS-LAVAU, avoué : Montauban.
- FAUR (Prosper du) : Larrazet.
- FRANCE (Henri de) : Montauban.
- FRATSSINET (Jules), Beaumont-de-Lomagne.
- FORESTIÉ Neveu, ancien conservateur honoraire des archives municipales : Montauban.
- FORESTIÉ (Edouard), membre de la Société française d'archéologie : Montauban.
- GALABERT (Firmin), curé d'Aucamville.
- GUIRONDET (Louis), avocat, ancien juge de paix ; de la Société des sciences, belles-lettres et arts de l'Aveyron : Montauban.
- GARDELLE (Léopold), architecte de la ville : Montauban.
- GARRISSON (Gustave), de la Société des sciences, belles-lettres et arts : ancien maire de Montauban.
- LAYROLLES (vicomte Edmond de) ✠ : Montauban.
- LE TENNEUR ✠, lieutenant-colonel du 11^e dragons : Montauban.
- LE LIÈVRE DE LA MORINIÈRE, receveur des postes ; de la Société archéologique de Nantes : Montauban.
- LIMAIRAC (Alfred de) : château d'Ardus.
- MARVEILLE (de) : château de Mauvers, par Verdun, et Montgaillard.
- MIGNOT, pharmacien : Saint-Nicolas-de-la-Grave.
- MILA DE CABARIEU ✠, ancien préfet : Montauban.

MILLENET (Osmin), avocat, bâtonnier de l'ordre : Montauban.

MINORET (René), ancien officier : Beaumont.

MIS (Victor), juge au tribunal civil : Montauban.

MOLETTE DE MORANGIÈS (Victor de), sous-inspecteur des Domaines : Montauban.

MONBRISON (Georges de), de la Société française d'archéologie : château de Saint-Roch, par Auvillar.

MOULENQ (François), O. ✕, de plusieurs Sociétés savantes : Valence-d'Agen.

NONORGUES, chanoine honoraire, de plusieurs Sociétés savantes : curé de Bruniquel.

OLIVIER ✕, architecte diocésain ; de la Société des sciences, belles-lettres et arts : Montauban.

PAGAN (Ferdinand), de la Société française d'archéologie : Montpezat.

PAGÈS (Emile), notaire, de la Société française d'archéologie : Saint-Antonin.

PÉRIGNON (Marquis Henri de) ✕, de la Société française d'archéologie : château de Finhan.

PIGNÈRES (Julien), directeur de la succursale du Crédit foncier : Montauban.

POTIER (Fernand), chanoine honoraire, inspecteur de la Société française d'archéologie ; de l'Institut des provinces, de l'Académie des Arcades.

PUJOL (B.-A.-D.), professeur au Grand Séminaire : Montauban.

RATTIER (docteur) ✕, de plusieurs Sociétés savantes : Montauban.

RÉBOUIS (Emile), de l'école des Chartes : Valence-d'Agen et Paris.

REY-LESCURE (Antonin), de plusieurs Sociétés savantes, officier d'Académie : Montauban.

ROBIN (Paul), contrôleur : Caylus.

ROSSIGNOL, docteur en droit : Caylus.

RUBLE (baron Alphonse de), de la Société de l'histoire de France : château de Ruble, par Beaumont, et Paris.

REYNIÈS (marquis de) : château de Reyniès et Montauban.

SÉATELLI (général Paul) C. ✕, O. ✕ : Montauban.

SICARD (Eusèbe), curé de Saint-Joseph : Montauban.

SOLEVILLE (Emmanuel), de la Société des sciences, belles-lettres et arts : Montauban.

SOUBIRS (Albert) : Beaumont-de-Lomagne et Paris.

TAUPIAC (Louis) ✕, de plusieurs Sociétés savantes : Castelsarrasin.

TEULIÈRES (Xavier) ✕, ancien officier de marine ; de la Société des sciences, belles-lettres et arts : Montauban.

WALLON (Edouard) ✕, de la Société d'horticulture, de la Société Ramond, du Club Alpin, et de l'Académie des sciences de Toulouse : Montauban.

VASSAL (comte Victor de) : Saint-Antonin et Montauban.

VESINS (marquis Ludovic de) : château de Caylus.

VIDAILHAN (Joseph), avocat : Beaumont.

VIGUIER (Henri), membre du Conseil général, ancien maire : Caylus.

Membres correspondants.

- AMADE (Adolphe d'), sous-intendant, O. ✱ : Alger.
- AZEMAR, juge de paix : Massat (Ariège).
- ATTILIO (Dr Hortis), bibliothécaire : Trieste.
- BALESTRA (l'abbé Séraphino) ✱, professeur, membre de l'Académie de Milan : à Côme (Italie).
- BARRÈRE (l'Abbé), membre de plusieurs Sociétés savantes : Agen.
- BRÉCY, architecte : Paris.
- BLANC DU VERNET (le) : Paris.
- BLADÉ, membre de plusieurs Sociétés savantes : Agen.
- BONNEFOI (de), inspecteur de la Société française d'archéologie : Toulouse.
- BONFILS (Stanislas), conservateur du Museum : Menton.
- BOURBON (Georges), archiviste du département de l'Eure : Evreux.
- BOYSSON (Bernard de) ✱, lieutenant-colonel de dragons : Carcassonne.
- CARTAILHAC (Emile) ✱, secrétaire de la Société archéologique du Midi, directeur des *Matériaux pour l'Histoire de l'Homme* : Toulouse.
- CAPELLA (Arthur de) : Rabastens (Tarn).
- CANETO (l'Abbé) ✱, vicaire-général, président de la Société historique de Gascogne : Auch.
- CARLIER, Inspecteur de la Société d'archéologie : Villepréant (Ariège).
- CARLES (R. P.), missionnaire diocésain : Toulouse.
- CARRIÈRE (M.-B.), chanoine honoraire ; de plusieurs Sociétés savantes : Toulouse.
- CÉRÈS (l'Abbé), secrétaire de la Société des sciences, lettres et arts de l'Aveyron : Rodez.
- CHAMBERT ✱, architecte, trésorier de la Société archéologique du Midi : Toulouse.
- CHAUDRUC DE CRAZANNES (Henri) ✱, sous-intendant : Toulouse.
- CLAUSADE (de) ✱, président de la Société archéologique du Midi, de l'Académie des sciences de Toulouse : Rabastens et Toulouse.
- CORDIER, ancien inspecteur de l'enregistrement : Paris.
- COUGET (Alphonse), président du Tribunal civil : Muret.
- COURTOIS (Raymond de), de la Société Niçoise des sciences : château d'Avesne, par Alais (Gard).
- CROLLANZA (Com. H.-B. di) ✱, président de l'Académie héraldique Italienne : Pise.
- CROLLALANZA (Goffredi), secrétaire de l'Académie héraldique Italienne : Pise.
- DAUNASSANS ✱, ancien préfet de Tarn-et-Garonne, préfet d'Indre-et-Loire.
- DEPEYRE (Octave), G. O. ✱, ancien sénateur, ancien ministre : Paris.
- D'EICHWALD, G. O. ✱, conseiller d'Etat et académicien : Saint-Pétersbourg.
- DESCMET (Commandeur) C. ✱, de plusieurs Académies : Rome.
- DOUBLE (Lucien), homme de lettres : Paris.

DUBOURG (dom), bénédictin : Solesme.

FROMENT (dom), bénédictin : Ligugé.

GALLET, curé de Sarcelles, de la Soc. archéologique de Senlis (Seine-et-Oise).

GANTIER, de plusieurs Sociétés savantes : Cazères.

GLANVILLE (Léonce de), de l'Institut des provinces : Rouen.

GRAUL, curé de Lescure (Tarn).

JOHN EVANS, vice-président de la Société des Antiquaires de Londres, président de l'Institut anthropologique : Londres.

LALANDE (Philibert), de la Société française d'archéologie : Brives.

LASSALLE (Xavier de), ancien secrétaire général de la préfecture de Tarn-et-Garonne : Agen.

LAURIÈRES (Jules de), secrétaire-général de la Société française d'archéologie : Paris.

MAGEN (Ad.), secrétaire-général de la Société des sciences : Agen.

MOREL, de plusieurs Sociétés savantes : Saint-Gaudens.

MORTILLET (de) ✱, conservateur du musée de Saint-Germain : Paris.

PEIGNÉ-DELACOURT, de la Société nationale des antiquaires : Ribecourt (Oise).

PERON ✱, intendant militaire : Reims.

POTTIER (Raymond), O. ✱, correspondant du ministère pour la carte des Gaules : Paris.

PARKER (G.-B.) ✱, de l'Université d'Oxford, archéologue : Rome et Londres.

POUECH, chanoine : Pamiers.

RAILLART (docteur) : Dax.

RAMEL (Fernand de) ✱, ancien sous-préfet : Paris.

ROESSLER, secrétaire de la Société havraise : le Havre.

ROSSI (le commandeur de), C. ✱, ✱, commissaire des antiquités : Rome.

ROSSIGNOL (Elié), de l'Institut des provinces, inspecteur de la Société française d'archéologie : Montans (Tarn).

RIVIÈRES (baron de), de plusieurs Soc. savantes : château de Rivières (Tarn).

RUPIN (Ernest), vice-présid^t de la Soc. scientifique, et archéolog. de Brives.

TOULOUSE-LAUTREC (comte Raymond de), inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie, mainteneur des jeux floraux : Tarn.

THIERRY-POUX (Edgard), conservateur de la Bibliothèque nationale : Paris.

THOLIN, archiviste du Lot-et-Garonne : Agen.

TRUTAT (Eugène), secrétaire-général de la Société d'histoire naturelle, conservateur du Museum : Toulouse.

VERNEILH (baron Jules de), inspecteur de la Société française d'archéologie : Périgueux.

VIVIERS (Paul de), château de Tauriac (Tarn).

VILETTE-CHEVRON (comte Bernard de), Chambéry.



Sociétés avec lesquelles la Société archéologique fait échange.

FRANCE.

- Ain*. — Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain, à Bourg.
- Aisne*. — Société archéologique, historique et scientifique de Soissons.
- Id.* — Société académique de Laon.
- Algérie*. — Société historique algérienne, à Alger.
- Allier*. — Société d'émulation de l'Allier, à Moulins.
- Alpes-Maritimes*. . . — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.
- Ardèche*. — Société des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche, à Privas.
- Aube*. — Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube, à Troyes.
- Aude*. — Société des arts et sciences de Carcassonne.
- Id.* — Commission archéologique et littéraire de Narbonne.
- Aveyron*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à Rodez.
- Bouches-du-Rhône*. . — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
- Id.* — Commission archéologique d'Arles.
- Calvados*. — Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.
- Charente*. — Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.
- Id.* — Académie des belles-lettres, sciences et arts de La Rochelle.
- Charente-Inférieure*. — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.
- Id.* — Société historique et scientifique de Saint-Jean-d'Angély.
- Cher*. — Comité d'histoire et d'archéologie du diocèse de Bourges.
- Id.* — Société des Antiquaires du Centre, Bourges.
- Id.* — Société historique du Cher, Bourges.
- Constantine*. — Société archéologique du département de Constantine, à Constantine.

- Constantine*. — Académie d'Hippone, à Bône.
- Corrèze*. — Société scientifique, historique et archéologique, à Brives.
- Côtes-d'Or*. — Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or. — Société archéologique de Dijon.
- Id.* — Société des sciences historiques et naturelles, Senlis.
- Côtes-du-Nord*. — Société archéologique du département des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.
- Creuse*. — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.
- Dordogne*. — Société archéologique du Périgord, à Périgueux.
- Drôme*. — Société d'archéologie et de statistique de la Drôme, à Valence.
- Eure*. — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, à Evreux.
- Eure-et-Loir*. — Société archéologique de Chartres.
- Garonne (Haute-)*. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.
- Id.* — Société d'archéologie du Midi de la France, à Toulouse.
- Gers*. — Société historique de Gascogne, à Auch.
- Gironde*. — Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux.
- Id.* — Institut des provinces, à Bordeaux.
- Hérault*. — Société archéologique de Montpellier.
- Id.* — Société pour l'étude des langues romanes, à Montpellier.
- Id.* — Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.
- Ille-et-Vilaine*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.
- Indre-et-Loire*. — Société française d'archéologie.
- Id.* — Société archéologique de Touraine, à Tours.
- Jura*. — Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
- Landes*. — Société de Borda, à Dax.
- Loire*. — Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire, à Saint-Etienne.
- Id.* — La Diana, société historique et archéologique du Forez, à Montbrison.
- Loire-Inférieure*. — Société d'archéologie de Nantes.
- Loiret*. — Société archéologique de l'Orléanais, à Orléans.
- Lot*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.

- Lot-et-Garonne*. — Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen.
- Lozère*. — Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Lozère, à Mende.
- Maine-et-Loire*. — Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
- Manche*. — Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle de la Manche, à Saint-Lô.
- Id*. — Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts d'Avranches.
- Marne*. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, à Châlons.
- Marne (Haute-)*. — Société historique et archéologique de Langres.
- Mayenne*. — Société d'archéologie, sciences, arts et belles-lettres de Mayenne.
- Meurthe-et-Moselle*. — Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorrain, à Nancy.
- Morbihan*. — Société polymathique du Morbihan, à Vannes.
- Nièvre*. — Société Nivernaise des lettres, sciences et arts, à Nevers.
- Nord*. — Société d'agriculture, sciences et arts de Douai, centrale du département du Nord.
- Id*. — Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.
- Oise*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, à Beauvais.
- Id*. — Comité archéologique de Senlis.
- Id*. — Comité archéologique de Noyon.
- Pas-de-Calais*. — Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
- Puy-de-Dôme*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand.
- Pyrénées (Basses-)*. — Société des sciences, lettres et arts de Pau.
- Pyrénées (Hautes-)*. — Société académique des Hautes-Pyrénées, à Tarbes.
- Pyrénées-Orientales*. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.
- Rhône*. — Société littéraire et archéologique de Lyon.
- Saône-et-Loire*. — Société historique et archéologique de Châlons-sur-Saône.
- Saône (Haute-)*. — Société d'agriculture, sciences et arts, à Vesoul.
- Sarthe*. — Société historique et archéologique du Maine, au Mans.

- Sarthe*..... — Société d'agriculture, sciences et arts, au Mans.
- Savoie*..... — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie, à Chambéry.
- Id.* ... — Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, à Saint-Jean-de-Maurienne.
- Savoie (Haute-)*.... — Association Florimontane d'Annecy.
- Seine*..... — Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris.
- Id.* — Société de géographie, à Paris.
- Id.* — Société des études historiques (ancien Institut historique), à Paris.
- Id.* — Société héraldique et généalogique, à Paris.
- Id.* — Société bibliographique, à Paris.
- Seine-Inférieure*.... — Commission des antiquités de la Seine-Inférieure.
- Id.* — Société Hâvraise d'études diverses au Havre.
- Seine-et-Marne*..... — Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne, à Melun.
- Seine-et-Oise*..... — Société archéologique de Rambouillet.
- Sèvres (Deux-)*..... — Société statistique, sciences, belles-lettres et arts du département des Deux-Sèvres, à Niort.
- Somme*..... — Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.
- Tarn*..... — Société historique, scientifique et littéraire du Tarn, à Albi.
- Tarn-et-Garonne*... — Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, à Montauban.
- Var*.... — Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan.
- Id.* — Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts de Cannes et de Grasse.
- Vaucluse*... — Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt.
- Vienne*..... — Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
- Vienne (Haute-)*.... — Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.
- Yonne*..... — Société archéologique de Sens.
- Id.* — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.
- Id.* — Société d'études d'Avallon.
- Ile de la Réunion*.. — Société des sciences, lettres et arts de la Réunion, à Saint-Denis.

ÉTRANGER.

Institut national genevois, à Genève.
 Société royale de numismatique, à Bruxelles.
 Société des Antiquaires de Londres
 Institut royal grand ducal de Luxembourg.
 Académie des Arcades, à Rome.
 Societa siciliana per la storia patria, à Palerme.
 Accademia araldica italiana, à Pise.

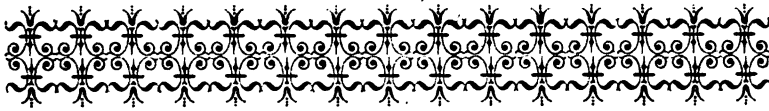
Reuves reçues par la Société.

FRANCE.

Compte-rendu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris.
 Année archéologique, Paris.
 Revue des Sociétés savantes, Paris.
 L'Investigateur, Paris.
 Revue historique, Paris.
 Revue archéologique, Paris.
 Etudes religieuses, philosophiques, historiques et littéraires, Lyon.
 Revue du Lyonnais, Lyon.
 Revue épigraphique, Lyon.
 Chroniques du Languedoc, Montpellier.
 Revues des langues romanes, Montpellier.
 Revue Savoisiennne, Annecy.
 Revue de l'Anjou, Angers.
 Chronique des Sociétés savantes, Bordeaux.
 Revue généalogique et héraldique, Paris.
 Revue de l'Art chrétien.
 Bulletin historique et archéologique de Vaucluse, Avignon.
 Revue des lettres chrétiennes, Lille.
 Revue de l'Agenais, Agen.

ÉTRANGER.

Gionale araldico-geneologico-diplomatico, Pise.
 Archivio storico, artistico, archeologico et litterario della citta et provincia di Roma.
 Bulletino di archeologia cristiana, Rome.
 Revista Europea, Florence.
 Archivio storico siciliano, Palerme.
 Archivio Veneto, Venise.
 Archeographo Triestino, Trieste.
 Revue numismatique, Bruxelles.
 Journal des Beaux-Arts, Louvain.
 Revue de la Suisse catholique, Fribourg.
 Anseihier für kunde der deutschen vorzeit, Nurnberg.



VALLÉE INFÉRIEURE

DE

L'AVEYRON.



ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

PAR

M. E. TRUTAT,

Membre de la Société archéologique.



LONGTEMPS encore il sera vrai de dire que bien des points de la France sont plus inconnus que beaucoup de contrées lointaines ; et cependant, l'usage plus répandu des voyages semble devoir mettre plus rapidement en lumière que par le passé nombre de localités presque ignorées encore, et dignes cependant à tous égards d'attirer l'attention du touriste et de l'archéologue.

Il paraîtra peut-être singulier de me voir placer, parmi ces contrées ignorées, la vallée de l'Aveyron, car depuis des années un chemin de fer la traverse dans la plus grande partie de son étendue, et rien n'est plus facile que de la parcourir. Les touristes, il est vrai, n'avaient guère l'occasion de suivre cette voie, la plus directe cependant pour gagner le centre des Pyrénées, à cause de l'absence de trains à grande vitesse. Mais par suite de l'organisation récente

d'un rapide de Paris à Toulouse, par Limoges et Lexos, le nombre des voyageurs a singulièrement augmenté, et déjà quelques audacieux, séduits par les gorges de Montells ou de Laguëpie, laissent la ligne principale à Lexos, pour continuer la descente de l'Aveyron; tous arrivent à Montauban émerveillés des pays inconnus qu'ils viennent de parcourir.

Pour le touriste, pour le peintre, les grandes falaises qui enserrent la rivière de l'Aveyron en maints endroits; les ruines imposantes des anciens châteaux de Bruniquel, de Penne, de Najac, peuvent à coup sûr rivaliser avec bien des localités classiques, en ayant de plus pour elles les merveilleux effets de lumière, que seul peut donner le soleil du Midi.

L'archéologue, l'historien trouveront partout d'émouvants souvenirs de l'occupation anglaise ou des guerres de religion; les riches archives de Saint-Antonin et de Caylus leur offriront les documents les plus curieux et les plus inattendus, sur les franchises communales que l'autorité royale ne parvint jamais à supprimer.

Pour le naturaliste, cet extrême bord du plateau central, avec ses formations géologiques si variées, réunit les faits les plus intéressants à étudier.

A toutes ces attractions, j'ajouterai encore que rien n'est plus facile que de parcourir le pays en tous sens; la ligne de Montauban à Lexos suit les bords de l'Aveyron dans la plus grande partie de son parcours, et, de Lexos à Villefranche de Rouergue, la ligne de Toulouse à Paris continue cette voie. Enfin, des routes excellentes sillonnent le pays, et il est toujours facile de trouver un gîte convenable, ainsi que chevaux et voitures, pour visiter les localités un peu écartées de la vallée principale.

Contrairement à l'usage classique, je prendrai l'Aveyron à son embouchure dans la rivière du Tarn, et je remonterai son cours jusqu'à Villefranche, limite extrême de ce que je

désignerai sous le nom de *Vallée inférieure de l'Aveyron* ; seule région dont je doive m'occuper pour le moment.

VILLEMADE. — COS. — ARDUS. — PIQUECOS.

L'Aveyron se jette dans le Tarn au-dessous du village de Villemade, à 12 kilomètres au nord-ouest de Montauban. Dans la partie extrême de son cours, il forme la limite nord du grand bassin du Tarn, qui lui-même n'est séparé de celui de la Garonne que par une légère élévation de terrain.

L'Aveyron, comme le Tarn, a creusé son lit dans la masse des dépôts caillouteux que les phénomènes diluviens ont largement accumulés dans toutes les parties basses de cette région. Ainsi que dans toutes les grandes vallées du bassin sous-pyrénéen, il existe dans ces dépôts deux étages distincts, *deux terrasses*, au milieu desquelles l'on a recueilli des débris de *Mammouth* et de quelques autres espèces éteintes, qui indiquent nettement l'âge géologique de cette formation, et la font rapporter à l'époque *quaternaire*.

Avec cette faune de grands mammifères, M. le docteur Rattier ¹ a rencontré en plusieurs points des instruments de pierre taillée, absolument identiques à ceux des célèbres localités d'Abbeville et de Saint-Acheul. Mais ici l'homme primitif n'avait pas de silex à sa disposition : il était obligé d'avoir recours aux cailloux du pays, et de choisir parmi eux les fragments de roches dures capables de donner par éclats des angles vifs et coupants.

Cette partie basse de la vallée de l'Aveyron se continue ainsi jusqu'à Montricoux, point où apparaît le premier ver-

¹ Congrès archéologique, XXXII^e session. — Communication de M. le docteur Rattier, p. 49.

sant du plateau central, aux couches fortement relevées, et contre lesquelles viennent s'appuyer les strates horizontales de l'époque tertiaire, qui combtent le grand fossé creusé entre les Pyrénées et le plateau central. Au point de vue pittoresque, cette plaine unie manque d'intérêt : des villages de peu d'importance ne méritent guère aujourd'hui d'arrêter le touriste, et cependant plusieurs d'entre eux ont eu autrefois une importance considérable.

A *Cos*¹ la charrue ramène continuellement à la surface du sol des débris gallo-romains, et pendant l'été « les moissons indiquent fort nettement, par la maigreur de certains sillons, la place où furent les rues d'une cité ; plusieurs ont encore leur pavage sous le sol. » *Cosa* était, en effet, une station importante ; elle est désignée, dans l'Itinéraire de Peutinger, comme l'une des étapes de la voie romaine de Toulouse à Cahors. Elle fut célèbre alors par ses poteries : les Vandales la détruisirent de fond en comble au commencement du V^e siècle, d'après M. Devals.

Un petit village voisin, *Ardus*, semble avoir hérité de l'ancienne industrie de *Cos* : au siècle dernier une fabrique de faïence prospérait encore à *Ardus* ; sa réputation s'étendait au loin, aussi les collectionneurs recherchent-ils avec ardeur les trop rares spécimens de cette fabrique, qui peuvent rivaliser avec les produits les plus délicats de celle de Moustiers².

Nous devons encore signaler dans cette région le château de Piquecos.

Bâti sur les coteaux de l'Aveyron, il domine la plaine, et put servir à Louis XIII de point d'observation et de rési-

¹ Congrès archéologique, XXXII^e session. — Communication de M. Devals, p. 87-204 ; de M. l'abbé Pottier, p. 45.

² Ed. Forestié, *Les anciennes Faïenceries de Montauban, Ardus, Nègrepelisse, etc.* — Montauban, 1876.

dence pendant le siège. Il a été construit vers 1436, par Hugues des Prez, seigneur de Piquecos et de Montpezat. De massives tours de briques flanquent les quatre angles de deux corps de logis, et de deux courtines qui entourent une cour. Une sorte de barbacane défendait le pont-levis : elle a été détruite ; sa base indique une forte tour. En dehors du fossé s'élèvent d'autres ouvrages de défense et des bâtiments de service. On remarque sur les tours la naissance de machicoulis détruits ; dans l'une d'elles, une chapelle dont la voûte a disparu, et sur ses murs les douze sybilles. Ailleurs, quelques écussons, des croisées de pierre, et à l'intérieur des plafonds Louis XIII, ornés de toiles sur châssis, attirent l'attention. Ce château a subi des changements au XVII^e siècle ¹.

NÈGREPELISSE.

Nègrepelisse ² montrait, il y a quelques trente ans, un des plus beaux châteaux de la région ; il datait de 1268. Après avoir échappé à plusieurs sièges terribles et aux fureurs de la Révolution, il a été démoli impitoyablement : acte de vandalisme trop fréquent, mais qui la plupart du temps a pour excuse l'ignorance ; ici, tout au contraire, la bande noire avait pour chef un homme instruit, et d'une des plus nobles familles du pays.

Un large fossé défendait le château du côté de la ville ; un ruisseau, un ravin et l'Aveyron le protégeaient sur ses autres faces. Chaque angle avait une tour ronde, surmontée

¹ Congrès archéologique, XXII^e session. — Communication de M. l'abbé Pottier, p. 497.

² Ibidem, p. 496. — *Notice historique et description du chemin de fer de Montauban à Rodez*, p. 48.

de guérite. Une porte unique regardait la ville; elle était défendue à gauche par une tour carrée en saillie, et à droite par la tour d'angle; des machicoulis la surmontaient et une herse en défendait l'accès.

La ville, ainsi commandée par le château, est une *bastide* fondée vers 1074 par les Bénédictins de Moissac.

En août 1285, Philippe-le-Hardi concéda une charte d'affranchissement à la ville de Nègrepelisse; cette charte, traduite et commentée par M. Devais, peut être considérée comme le type sur lequel devaient se conformer la plupart des concessions faites aux villes du Quercy.

Nègrepelisse fut lèguée par Philippe-le-Hardi à son fils Louis, comte d'Évreux, et celui-ci vendit ses droits à Pierre d'Euze, frère du pape Jean XXII. Ses descendants conservèrent Nègrepelisse jusques à 1616; l'un de ceux-ci céda le comté de Nègrepelisse au duc de Bouillon.

Plus tard, le maréchal de Turenne légua à la ville une somme de 6,000 livres pour la création d'un hospice. Une inscription rappelle cette fondation ¹, et tous les ans, à l'anniversaire de la mort de l'illustre bienfaiteur, tout le personnel de l'hospice assiste à une messe solennelle célébrée en son honneur.

Pendant les guerres de religion, Nègrepelisse fut plusieurs fois témoin de combats meurtriers, et la plupart du temps les Réformés furent maîtres de la place, jusqu'au jour où Louis XIII, en juin 1622, vint mettre le siège devant la ville. Après quatre jours d'investissement, la place était emportée d'assaut: le juge et les consuls réfugiés dans le château furent obligés de se rendre à discrétion, mais ils furent pendus aux créneaux, la ville livrée aux flammes et le château seul resta debout.

¹ Vaisse-Cibiel, *Fondation de l'hôpital de Nègrepelisse*, Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, 7^e série, t. V, p. 168.

Nègrepelisse ne peut montrer aujourd'hui au touriste que le clocher en briques de son église : tour octogonale surmontée d'une flèche, et qui rappelle le mode de construction des Jacobins de Toulouse.

BIOULE.

A 1 kilomètre plus avant, l'Aveyron change momentanément de direction, et décrit un angle aigu, au sommet duquel se trouve le château de Bioule¹, l'un des mieux conservés de la région, malgré les démolitions effectuées récemment.

Un vaste corps de logis, baigné par l'Aveyron, est percé de fenêtres ogivales accouplées et portées sur des colonnettes prismatiques ; deux tours en défendent les angles et un chemin de ronde, qui a conservé sous la toiture des créneaux et des archères, se continue sur un bâtiment plus étroit du côté du village. Là s'ouvre une porte avec herse et machicoulis ; elle est défendue par une tourelle en encorbellement, que surmonte un beffroi en fer forgé. Au centre, une énorme tour servait de donjon : elle a été démolie tout dernièrement pour dégager la cour intérieure.

Au-dessus d'une construction plus ancienne qui avoisine le donjon, à une grande hauteur, existe une sorte de hourdage en bois et terre, qui a été rapidement élevé pour un siège.

Le château de Bioule a été effectivement attaqué plusieurs fois, soit par les Anglais, soit par les Réformés. Les archives du château contiennent un document extrêmement intéressant à ce sujet : c'est le récit en langue vulgaire des dispo-

¹ Congrès archéologique, XXXII^e session. — Communication de M. l'abbé Pottier, p. 494.

sitions prises par Hugues de Cardaillac, seigneur de Bioule et autres lieux, pour la défense du château qui allait être attaqué par le Prince Noir. Ces dispositions comprenaient tous les points du château, elles indiquaient le nombre d'hommes qui devaient occuper telle ou telle tour, les armes dont ils devaient faire usage, catapultes et canons : c'est là, paraît-il, l'un des plus anciens documents où il soit fait mention de l'usage des canons.

Nous devons à l'obligeance de M. Benjamin Mallet une copie de cet intéressant document ; voici son titre :

« Aycho es la ordenensa facha per qual maniera estaran las gens en las deffensas dins le castel de Bioule, las quals fe mossenhor Hugues de Cardailhac et de Bioule le dimenge davan Ranspalm l'an M CCC XLVI. »

En français :

« Ceci est l'ordonnance faite sur la manière dont les gens seront répartis dans les défenses au château de Bioule, laquelle fit monseigneur Hugues de Cardailhac et de Bioule ¹, le dimanche avant Rameaux, l'an 1346. »

Après avoir distribué en huit défenses tout le personnel des combattants, ainsi que le dit la récapitulation finale ², le règlement se termine par des recommandations spéciales sur l'artillerie et sur les munitions ³ ; enfin, un article final

¹ Il est établi par une quittance délivrée le 8 octobre 1339, au même Hugues de Cardaillac et de Bioule, chevalier du Quercy, dont l'original existe à la Bibliothèque nationale (cabinet des Titres), que ce chevalier s'était chargé l'année précédente de faire faire les canons pour défendre Cambrai contre les Anglais, et que Etienne Maurel, son écuyer, avait fabriqué la poudre.

F. M.

² « Soma que han bezonh XVII balesties a las deffensas. E X homes d'armas soma que monto los homes de las deffensas de tot lo castel, homes d'armas, e balesties et autros combatens LXX homes. »

En somme il faut 17 arbalétriers aux défenses et 10 hommes d'armes. Total auquel s'élèvent les hommes d'armes, arbalétriers et autres combattants : 70 hommes.

³ « Item, que al capitani de cascuna garda bayle hom la artilharia que mestres y fara ; e aquell se aia a prendre cura que no anes per la artilharia

donne la liste totale des engins de guerre distribués à la garnison, et l'on peut dire que déjà l'outillage militaire était des plus variés, et que le château de Bioule possédait une artillerie considérable ¹.

La ville de Bioule remonterait à une haute antiquité, car l'on rencontre souvent sur son territoire des débris de l'occupation romaine; en 673, elle devenait la propriété de l'abbaye de Moissac. A la fin du XII^e siècle, elle passa en la possession de la famille de Cardaillac, et elle appartient encore aux descendants de cette puissante famille, représentés aujourd'hui par M^{me} la comtesse de Mesnard.

Bertrand II affranchit les habitants de Bioule, le 18 juin 1273, et leur octroya quatre consuls, élus chaque année par leurs prédécesseurs, et confirmés par le seigneur ou son bailli.

Au-delà de Bioule apparaît la limite supérieure de la plaine, et au seuil de la montagne s'élève la vieille cité de Montricoux.

a perdicio. E que aquelh se aga a prendre cura que aia be tota sa artilharia tot san bezonh.

« Item, que hi aia gran foyo de sulphre mort, et gran quantitat de sulphre vio, e de salpetra, et de camfora, e de glossa, e de tot aycho per far polveras als canos, o per gitar fuex sobre los castels o guatos. »

Plus, qu'on donne au capitaine de chaque garde l'artillerie dont il aura besoin. Et que celui-ci ait à veiller à ce que l'artillerie n'aille point à perdition. Et que celui-ci ait à veiller à ce qu'il ait bien toute son artillerie et tout ce qu'il lui faut.

Plus qu'il y ait grande foison de soufre mort et grande quantité de soufre vif et de salpêtre, et de camphre, et de *glace*, et de tout ce qu'il faut pour faire de la poudre pour les canons, ou pour jeter des feux sur les châteaux ou les chats (machines de guerre) de ceux du dehors.

¹ « Soma que core en totas las defensas V balestas de torn et V torns; e V balestas de dos pes e V an III aspremps; e XXIII balestas de I pe; e XXIII croxs; e II balestas d'estrop; e XXVIII flageladas; e II espingolas, e XIII desserras, e XXII canos. »

En somme il faut pour toutes les dépenses 5 arbalètes à tour et 5 tours, 5 arbalètes de deux pieds et 5 hausse-pieds, 24 arbalètes de 1 pied et 24 crocs, 2 arbalètes à baudrier, 38 fléaux, 2 espingolides, 14 desserroirs et 22 canons. (Archives du château de Bioule, liasse XVIII, n° 395.)

MONTRICOUX.

D'après un titre portant la date du 30 mars 737, Pépin le Bref, après avoir fait la conquête du Rouergue, se rendit à Saint-Antonin, et donna à *Fedancius*, abbé de Saint-Antonin, le monastère de Montricoux et toutes les terres adjacentes.

Plus tard, le 14 mai 1181, les moines de Saint-Antonin donnèrent à leur tour Montricoux aux chevaliers du Temple, et ceux-ci, le 6 janvier 1277, distribuaient les terres aux habitants ¹ et leur accordaient une charte communale.

Cette pièce importante existe encore, mais je ne peux relater ici les 47 articles de ce document capital pour l'histoire municipale de nos contrées : je me contenterai de dire qu'il semble certain que loin d'avoir été un acte de pure générosité de la part des chevaliers du Temple, la charte de Montricoux n'était en réalité qu'un traité, un marché passé entre les chevaliers et les habitants.

L'octroi de ces libertés apporta, cependant, une vie nouvelle à la population. En les examinant on retrouve, avec quelques obligations propres aux maîtrises du Temple et relatives au service de la Terre Sainte, les franchises communes à bon nombre d'autres chartes du XIII^e siècle. C'est ainsi que sont fixés l'indépendance pour le mariage, le droit de tester et d'entrer dans les ordres sacrés.

Il résulterait de certains passages de ce même document qu'au milieu de cette population de serfs il existait une sorte de bourgeoisie, car l'article 12 dit que les consuls ne seront choisis que parmi les *prudhommes*. Ce titre avait

¹ Devals. *Montricoux*, Mémoires de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. — Congrès archéologique, XXXVI^e session. Communication de M. l'abbé Pottier, p. 491. — *Notice historique du chemin de fer*, p. 57.

remplacé celui de *décurion* en usage sous la domination romaine, et s'était conservé au milieu des empiètements incessants, des abus excessifs de la féodalité.

Après la destruction de l'ordre du Temple, Montricoux fut donné par Philippe le Bel à Esquieu de Florian, le dénonciateur des Templiers; mais, à l'avènement de Charles le Bel, celui-ci fut chassé par ordre du roi, et Montricoux remis aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

En 1617, Montricoux devint la propriété du duc de Sully; le nouveau seigneur s'empressa d'accorder aux consuls une faveur qu'ils n'avaient jamais pu obtenir, et qui les rendaient égaux à leurs rivaux de Nègrepelisse: il leur permit de porter le chaperon et la livrée consulaire mi-partie de noir et de rouge.

Montricoux a toujours été occupé par les catholiques; à peine les premiers troubles avaient-ils éclaté, que les consuls se hâtèrent de « *remonstrer au conseil qu'il y avait plusieurs réparations à faire en la république de ce dit Montricoux, comme de la tour de la porte appelée Saint-Anthoine, qui menaçait une bien prochaine ruyne.* » Ils obtiennent une somme de 1,000 livres tournois pour tout réparer (7 septembre 1567).

Alors comme aujourd'hui, un mur d'enceinte, flanqué de trois tours rondes, défendait la ville. On y entrait par trois portes surmontées de tourelles; elles ont été démolies il y a quelques années seulement. Au près de la porte basse s'élevaient le château des Templiers et son énorme donjon, tour carrée, aux angles armés de hautes tourelles en encorbellement.

En mai 1573, les Réformés de Montauban s'emparèrent de Montricoux et pillèrent la ville; mais l'amiral de Villars, lieutenant du roi en Rouergue, accouru en toute hâte, reprit la ville et accorda aux consuls une forte subvention pour venir en aide à la population.

Les vieilles murailles de Montricoux subsistent en partie et donnent à cette ancienne cité une physionomie toute particulière; le donjon a perdu ses tourelles, rasées à la Révolution.

L'église a été bâtie à diverses époques: le clocher a été élevé en 1549 par Inard de Montrosier, prieur de Montricoux; son architecte était Arnaud Gournon, maçon de Montauban. Ce clocher est une copie presque identique de celui dont s'énorgueillissait Nègrepelisse, la ville rivale.

A Montricoux finit cette plaine caillouteuse dont j'ai déjà indiqué l'origine, et au pont de Montricoux apparaissent les puissantes assises calcaires du lias.

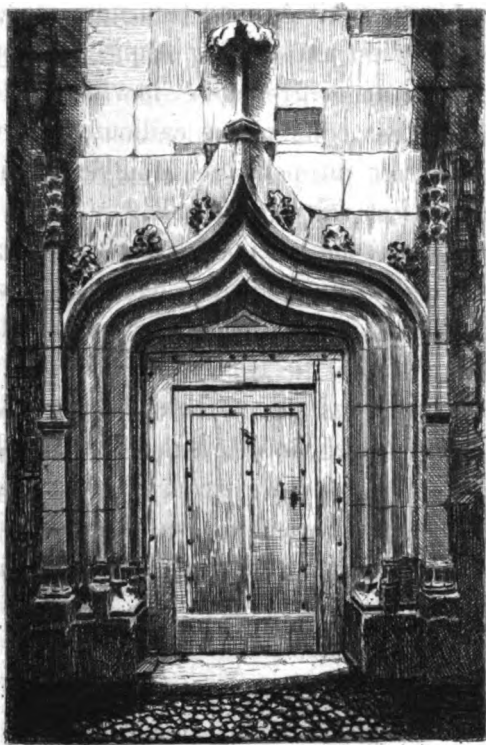
Sur la rive droite, une région toute particulière, celle des *causses*, montre déjà ses terres rouges, et le voyageur se trouve rapidement transporté dans un pays absolument différent de celui qu'il vient de traverser.

Les sites pittoresques, les rochers les plus abruptes vont maintenant se succéder continuellement, et de Bruniquel à Villefranche nous aurons à parcourir une suite non interrompue de paysages charmants, que d'antiques manoirs ou de vieilles cités viendront rendre plus intéressants encore.

BRUNIQUEL.

Pendant longtemps Bruniquel n'était connu que par ses forges, et ce n'est guère que depuis l'établissement du chemin de fer que cette localité intéressante est sortie de l'oubli.

A Montricoux déjà la rive gauche se distingue de la rive opposée par ses rochers plus escarpés; mais à mesure que l'on avance, les pentes deviennent plus rapides, et au confluent de la *Vère* dans l'Aveyron de hautes murailles, aux parois verticales, descendent jusque sur l'extrême bord de la



rivière. Aussi, malgré l'emploi d'une courbe de 300 mètres de rayon seulement, les ingénieurs ont-ils été obligés de creuser un nouveau lit à l'Aveyron, et de prendre l'ancien pour établir la voie ferrée.

Bruniquel est située au débouché de la vallée de la Vère, et nul exemple de vallée de fracture n'est plus remarquable que celui-ci. A droite comme à gauche, les escarpements calcaires portent pour ainsi dire les traces d'arrachement, de brisure produites par la fracture, cause première de la vallée.

Mais un fait plus important encore est à étudier dans ce point, je veux parler des grottes de l'âge du renne.

Ces stations, fouillées par divers explorateurs, et notamment par M. Brun ¹, directeur du Musée d'histoire naturelle de Montauban, ont donné un nombre considérable d'objets de cet âge primitif.

La rive droite est surtout remarquable par ses grottes : la plus importante est située en face des forges, tandis que les abris occupent la rive gauche, sur un assez long espace, immédiatement au-dessous du château.

Bruniquel était donc déjà habité par l'homme préhistorique, et les chasseurs de renne trouvaient dans la contrée une abondance prodigieuse de gibier, si nous en croyons les accumulations énormes de débris que contenaient, soit les grottes, soit les abris. Le renne, le cerf, le saïga, l'aurochs, le cheval, le mammoth tombaient tour à tour sous les flèches de ces chasseurs intrépides. Non-seulement ces différentes espèces ont laissé de nombreux débris de leurs squelettes, mais leur présence est encore affirmée par les dessins et les sculptures que les artistes de l'époque savaient habilement fabriquer en bois de renne, en ayant pour unique outil un éclat de silex.

¹ V. Brun, *Notice sur les fouilles exécutées à Bruniquel*.

A côté de toutes les espèces d'herbivores que j'ai déjà nommées, se trouvent les grands fauves, lion, ours, hyène, loup, dont les attaques devaient être redoutables. Et cependant l'homme de Bruniquel n'avait pour se défendre ou pour attaquer ces puissants animaux, que des flèches ou des lances armées d'éclats tranchants de silex, ou de pointes barbelées, patiemment burinées dans les bois de renne.

Les outils ou armes en silex étaient extraordinairement abondants dans tous ces abris, tandis que la rareté des flèches barbelées indique, au contraire, le prix attaché à de pareilles armes, si longues à fabriquer.

Deux instruments semblent avoir été fabriqués plus spécialement à Bruniquel que dans toute autre station : les scies en silex et les aiguilles en os.

Les scies, toujours de petite taille, étaient produites avec un éclat de silex, dont l'un des bords tranchants portait des dents régulières. Les aiguilles en os étaient tantôt longues, tantôt courtes et délicates, mesurant à peine 3 centimètres de long et 2 millimètres d'épaisseur ; et cependant, les unes aussi bien que les autres portent un chas aussi nettement percé que ceux que produisent de nos jours les machines les plus perfectionnées.

Bruniquel n'est pas seulement intéressant par sa situation géologique et par ses grottes : la vieille cité, le château ont aussi leurs curiosités à montrer au touriste.

Si l'on en croit la tradition, c'est à la reine Brunehaut qu'il faudrait attribuer les fondations de Bruniquel : *Castrum Brunichildis*. Le donjon seul pourrait remonter à une époque aussi reculée : c'est une tour carrée, massive et complètement isolée, sans que nul contrefort ne vienne soutenir ses épaisses murailles. Dans le bas, une salle voûtée n'avait qu'une ouverture pratiquée à la voûte ; les étages supérieurs devaient communiquer avec les bâtiments voisins par des galeries volantes.

Les autres parties du château datent du XIII^e et du XVI^e siècle : salle des chevaliers. Mais ce qui présente de plus intéressant le château de Bruniquel, est sa position sur l'extrême bord du plateau rocheux qui surplombe l'Aveyron : aussi ne faut-il pas manquer de visiter les trois galeries du château, afin de se rendre compte et de sa situation et de la configuration du pays.

Au pied même de la falaise coule l'Aveyron, aux eaux tantôt limpides comme celles d'un torrent des Pyrénées, tantôt rouge de sang. En aval comme en amont la rivière disparaît derrière les montagnes rocheuses, au milieu desquelles elle doit se frayer un passage, tandis qu'en face du château viennent mourir les dernières pentes des *causses*, que nous avons déjà aperçus à Montricoux. A droite enfin une énorme coupure, aux rives abruptes, livre passage à la petite rivière de la Vère.

Le château de Bruniquel appartient aujourd'hui au général d'Ouvrier de Bruniquel, et ici comme à Nègrepelisse, à Montricoux, à Penne, la Révolution n'a pas interrompu la possession séculaire des anciennes familles.

Bruniquel possède encore une partie de son mur d'enceinte, un beffroi et plusieurs maisons intéressantes du XIV^e et du XV^e siècle.

Pendant les guerres de religion, la ville et le château eurent à supporter de nombreuses attaques ; la plus importante eut lieu après la levée du siège de Montauban. Les Réformés marchèrent aussitôt sur Bruniquel, et la ville fut emportée d'emblée à la première attaque. La garnison se retira dans le château, fortement défendu du côté de la ville et absolument inabordable par l'Aveyron. Mais les vivres étaient peu abondants, les munitions restreintes : aussi les assiégeants se contentèrent d'investir le château, espérant prendre la garnison par la famine. Les habitants du pays, instruits de cet état de choses, vinrent déposer au pied de

la falaise qui supporte le château, des vivres et des munitions que les assiégés amenaient à eux avec des cordes. Ces secours permirent au duc de Vendôme d'arriver au secours des assiégés, et de déloger les troupes Montalbanaises.

Bruniquel avait, il y a quelques quarante ans, la réputation de fabriquer le meilleur fer de tout le Midi ; mais les nouveaux procédés économiques ont bien vite rendu impossible l'exploitation au bois des forges de Bruniquel. Depuis quelques années cependant, une compagnie habile a tenté de relever cette ancienne fabrication, mais ses efforts n'ont pas été encore couronnés de succès.

Au-delà de Bruniquel la vallée devient plus étroite : sur la rive droite des escarpements de calcaire dolomitique, simulent de loin des tours, des remparts ; à la *Madeleine*, des grottes s'ouvrent dans la falaise ; elles contenaient quelques objets de l'âge du renne. Enfin, ce long défilé s'ouvre de nouveau, et au milieu d'un cirque d'une certaine étendue se dresse le château de Penne.

PENNE.

Le village et le château de Penne, leur nom l'indique, et leurs armoiries parlantes le rappellent, sont placés comme une flèche sur une haute muraille qui, se détachant de la montagne, se projette brusquement dans la vallée.

De la puissante forteresse des temps passés, il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, mais leur position hardie, leurs vieilles et massives murailles, conservent encore un aspect de puissance majestueuse.

Le château de Penne était, en effet, une forteresse imprenable ; d'un côté, un escarpement vertical, d'une élévation

considérable, le mettait à l'abri de toute attaque, tandis que sur le versant opposé une triple enceinte de murailles le défendait de toute surprise.

Il existe encore une partie notable de ces fortifications, et la pioche des démolisseurs n'a pu réussir à entamer les deux énormes tours qui défendent l'entrée principale.

« L'entrée du château était précédée d'une place d'armes, avec une salle à l'extrémité ; d'une cour en préau, entourée d'un mur crénelé dont il ne reste aujourd'hui que des traces, mais qui portait encore naguère son chemin de ronde. Les constructions du château sont très-irrégulières, mais un plan savamment conçu présida à leur érection ; malheureusement aujourd'hui elles sont en très-mauvais état de conservation : les murs sont démolis en grande partie, les pierres taillées des portes et des fenêtres ont été arrachées, et leurs débris amoncelés aux pieds des murs, ont recouvert presque en entier le rez-de-chaussée du château. A l'extrémité, contre les murs, on voit une série d'arcades à plein cintre, alternant avec des arcades en tiers-point, et des meurtrières de 2 mètres de long et étroites, régulièrement espacées. La porte d'entrée est la partie la mieux conservée et par suite très-intéressante à étudier à cause de ses moyens de défense. Elle se trouve dans un passage de 2 mètres de large, cintré en arc surbaissé, ménagé entre deux tours, dont l'une est à éperon et l'autre en circulaire. En avant du passage est d'abord la herse, retenue par un mur à arc en ogive, puis après quelques mètres la porte proprement dite, à cintre aussi ogival, et qui était défendue, indépendamment de la herse, par un trou en machicoulis carré, percé dans la voûte du couloir. Un escalier pratiqué dans l'épaisseur des murs permettait de l'enceinte du château, d'arriver à ce machicoulis et aux amarres de la herse ; le tout est encore parfaitement conservé. La tour à éperon a dans le bas une salle carrée, voûtée en berceau et sans autre ouverture

qu'un trou pratiqué à la voûte. L'autre tour, au rez-de-chaussée, a une salle circulaire voûtée en cul de four, et trois meurtrières : un couloir menait à cette salle et à une autre rectangulaire, qui lui était antérieure, et qui par un autre conduit permettait de défendre la porte, comme les meurtrières de la première salle défendaient la herse. Au premier, cette tour a une salle très-irrégulière, qui était reliée à un escalier tournant dans la seconde tour, qui menait à des étages démolis. La porte et les premiers ouvrages pris, les assiégés pouvaient se retirer dans une seconde enceinte, où était le donjon, malheureusement détruit ; dans cette dernière enceinte était aussi la chapelle ¹. »

Dès le XI^e siècle les seigneurs de Penne comptaient parmi les plus puissants ; plus tard cette vicomté passa aux mains des comtes de Toulouse, et ceux-ci confièrent leurs archives aux solides murailles du château. De nos jours, ces restes imposants appartiennent aux d'Ouvrier de Bruniquel.

Les habitants peuplent ses ruines de revenants, et racontent à ce sujet une foule de légendes ; l'une d'elles mérite d'être citée : « Le dernier des sires de Penne mourut après une lutte acharnée, dans laquelle il vengea d'avance son trépas, en plongeant le fer dans la poitrine de son rival, le sire de Bruniquel. La lutte fut tellement acharnée, les deux adversaires se serraient de si près, qu'on trouva le lendemain dans l'Aveyron leurs deux cadavres étroitement liés l'un à l'autre dans une étreinte suprême ². »

Un souvenir plus ancien et plus véridique rapporte qu'au XIII^e siècle, Adelay de Penne avait été touchée par les chants d'un noble troubadour, Raymond de Jourdain, vicomte de Saint-Antonin, mais la croisade vint mettre un terme à leur bonheur. Raymond partit pour la guerre sainte

¹ Rossignol. *Congrès archéologique d'Albi*, p. 470.

² *Notice historique des chemins de fer*, p. 66. — Compayré, *Guide du voyageur dans le département du Tarn*, p. 123.

et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. La nouvelle de son trépas parvint à la belle Adelaïs, et celle-ci ne pouvant supporter sa peine, se réfugia dans un cloître. Raymond guérit de ses blessures et revint, mais pour apprendre qu'Adelaïs venait de prononcer des vœux éternels. A son tour il se retira dans la solitude, et y serait mort dans la douleur, si son cœur sensible n'avait trouvé de douces consolations auprès d'une noble dame.

Voici une des nombreuses pièces écrites par Raymond Jourdain en l'honneur de sa dame.

Lo clar temps vei brunezir
 E'ls aujelets esperdutz,
 Que l'fretz ten destregtz e mutz,
 E, ses conort de jauzir.
 Donc eu que de cor sospir
 Per la gensor re qu'anc fos

Tant joios,
 Son qu'ades mes vis.
 Que folh, e flor s'espandis.

Sos amics son e serai
 Aïtan quant la vida ni dur,
 E no crezatz que m'pejur
 Enans mi meillurarai
 Quel pais on el'estai
 Azor soplei et acli

Ab cor fi,
 E lai vir saven,
 Mos olhs, tan l'am finamen.

Ailas ! tan destressa m'fai
 De lei vezer tor e emur !
 Mais d'aisso m'en assegur
 Per un messatgier qu'ieu n'ai
 Moc car que saven lai vai ;
 E conorta m'enaissi,

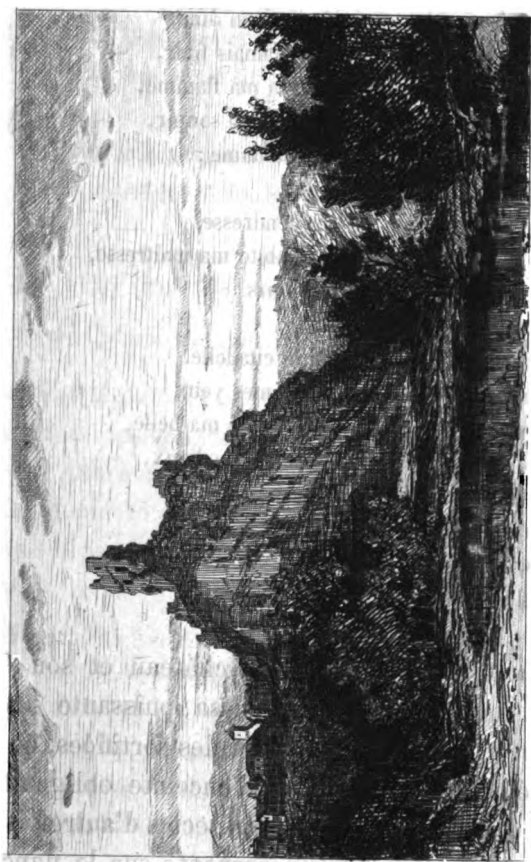
Qu'endrez mi
 Non au ni euten,
 Prec d'amic ni de paren.

Le sombre hiver attriste la nature,
 Du doux printemps oubliant les plaisirs,
 A fond des bois privés de leur verdure,
 Sans amour, sans voix, sans plaisir,
 Les oiselets tremblent sous la froidure,
 Et moi dont le cœur amoureux,
 Aime la plus belle des belles,
 Comme aux beaux jours des fleurs et des feuilles nouvelles,
 Je chante, j'aime et suis heureux.

L'amour ardent qui dévore mon âme,
 J'en fais serment, ne peut jamais finir,
 De jour en jour augmentera ma flamme,
 Et quand viendra mon suprême soupir,
 J'expirerai tout entier à ma dame ;
 Absence, différent séjour,
 Ne peuvent rien sur ma tendresse,
 Et vers les lieux heureux qu'habite ma maîtresse,
 Mes yeux se dirigent toujours.

Créneaux maudits, jalouse citadelle,
 Qui dérobez chaque jour à mes yeux
 Les doux appas, les charmes de ma belle,
 Mon cœur franchit vos remparts odieux,
 Et suit les pas d'un messager fidèle ;
 En vain jaloux de nos amours,
 Parents, amis, voudraient me ravir ma maîtresse,
 Je les brave comme vos tours.

Le village est assis au pied du château et son énorme donjon paraît encore l'abriter sous sa puissante masse. Il conserve l'aspect de nos anciennes villes fortifiées, où le peu d'espace laissé entre les murailles d'enceinte obligeait à des chefs-d'œuvre d'entassement les architectes d'autrefois ; aussi en parcourant la longue rue qui serpente sur le flanc de la montagne, l'artiste trouvera mille sujets d'études, sans que jamais nulle construction moderne ne vienne détonner au milieu de cet amas pittoresque de murs en pans de bois,



d'encorbellements fantastiques ou de galeries impossibles, aussi bizarres par leurs formes que par leur mode de construction.

Penne conserve encore une industrie bien ancienne, car elle faisait déjà la réputation des *Cadurques* lors de l'occupation romaine, la fabrication des tissus de lin. Strabon s'exprime ainsi à ce sujet : « *On fabrique des tissus de lin chez les Cadurques, παρα δε τοις Καδουρχοις λενουρχια.* — Ces mêmes stissus servaient particulièrement à confectionner certains vêtements : « *Pauvre Palémon, tel que le fripier qui crie ses casques d'hiver et son blanc tissu cadurque, il te faut souffrir cet injuste rabais.* »

Cede Palæmon

Et patere inde aliquid decrescere non aliter quam
Institor hibernæ tegetis, niveique Cadurci.

Juvénal, sat. VII.

Enfin, ce vers de Sulpitia :

Ne me Cadurcis destitutam fasciis.

indique suffisamment la réputation des tissus cadurques.

Aujourd'hui les tisserands de Penne ont quelque peu changé leur fabrication : ils confectionnent des sangles pour la sellerie, mais le chanvre a remplacé le lin, et depuis peu le *phormium* tend à détrôner les matières premières récoltées dans le pays.

Pour le géologue, Penne est une localité fort riche, et le vallon de Saint-Vergondin donnera toujours une abondante moisson de fossiles du lias ; enfin quelques grottes à stalactiques méritent une visite.

A l'extrémité nord du cirque de Penne, aussitôt après le vallon de Saint-Vergondin, la vallée se resserre de nouveau, et deux murailles verticales emprisonnent l'Aveyron jusqu'à Cazals.

Toute cette partie de la vallée doit être vue avec détails, et je ne saurais trop recommander, soit la descente en bateau

de Cazals à Penne, soit la traversée à pied, par la rive droite, de Penne à Cazals.

Les rochers prennent ici des teintes puissantes, les bords de la rivière portent des arbres vigoureux, tandis que la montagne, nue dans la plus grande partie de son étendue, laisse à peine la place nécessaire à quelques touffes de buis.

Le *roc de Biouzac* forme une immense muraille absolument verticale, qui mesure plus de 150 mètres de hauteur, et qui se prolonge ainsi sur près de 500 mètres de long. Plusieurs fois, affirment les chasseurs du pays, lièvre et meutes lancés sur le *cause*, plateau supérieur, se sont précipités du haut de cette falaise pour aller se briser sur les rochers au milieu desquels coule l'Aveyron.

(La suite au prochain Bulletin.)





ÉTUDE SUR LA FRONTIÈRE DE TUNISIE.

LECTURE FAITE À LA SÉANCE DU 4 MAI

PAR

M. le Général LEWAL,

Membre honoraire de la Société archéologique.

MESSIEURS,

DES forces françaises nombreuses vont demander à quelques tribus de la régence de Tunis, satisfaction des incessants méfaits commis par elles sur notre territoire algérien.

Quand la poudre parle, un problème se pose. A nos troupes, à notre Gouvernement il appartient d'en poursuivre une solution conforme à la dignité de la France, et soyez sûrs qu'elle sera obtenue.

Pendant ce temps le penseur, l'historien, l'archéologue surtout ne saurait rester indifférent; sans se mêler au conflit, il s'en occupe; il désire connaître et creuser la question au point de vue scientifique. Il veut savoir pourquoi cette zone de terre a possédé pendant vingt et un siècles,

comme à présent encore, le privilège de fixer les regards du monde entier.

Dans ce but, il interroge la tradition, il fouille les chroniques, il examine les cartes, il compulse les vieilles chartes, il étudie l'éthnographie, les documents lapidaires, et cherche, dans les faits du passé, des cônes de projection lumineux, lui permettant d'éclairer un moment les obscurités de l'avenir.

Aussi, j'ai pensé qu'une brève étude géographique, historique et archéologique, serait peut-être digne d'attirer l'attention de votre savante compagnie, comptant sur l'actualité du sujet pour excuser l'insuffisance de mon érudition.

I.

On a émis compendieusement les causes efficientes du conflit actuel. On a omis de signaler les causes primordiales ou constantes.

Le voisinage d'une civilisation puissante comme celle de la France, et d'une petite nation en décadence telle que la Tunisie, est à la fois une source d'attraction et de répulsion. Le télégraphe et le chemin de fer récemment créés, ces deux traits d'union modernes entre les peuples, l'accroissent encore.

Enfin, il ne s'agit pas de deux nations distinctes : géographiquement, ethnographiquement, économiquement, religieusement, c'est un peuple unique. Même pays, même langue, mêmes coutumes, mêmes mœurs, mêmes croyances, rien ne les différencie, aucun grand accident du sol ne les sépare; il n'y a pour ainsi dire pas de frontière. Y en aura-t-il une plus tard ? c'est le secret de l'avenir. En a-t-il existé une autrefois ? c'est ce que je vais rappeler à vos souvenirs.

De nos jours, on a beaucoup disserté sur les frontières naturelles. On a recherché l'essence de l'obstacle nécessaire pour établir une séparation tranchée entre les intérêts, les groupements et les gouvernements des sociétés. Tantôt on s'est appuyé sur des considérations hypsographiques, tantôt on a fait valoir les avantages hydrographiques. Crêtes et thalwegs, lignes de faîtes ou lignes de fond, chacune a ses partisans.

Les géographes anciens ont donné le principal rôle aux lignes d'eau, parce qu'elles sont positives et plus faciles à reconnaître par tous. Une limite est souvent vague dans la montagne; elle est certaine s'il s'agit d'une rivière.

Polybe, Strabon, Ptolémée, Plin, Pomponius Mela, Diodore, Dion Cassius, Appien, etc., mentionnent presque toujours des fleuves comme limites entre les nations.

Pour eux, le monde s'étendait autour de la Méditerranée, et ils voyageaient peu dans l'intérieur des terres; alors ils se bornaient à citer les embouchures des fleuves, et supposaient, au moins en ce qui concerne l'Afrique, que les lignes séparatives des États coïncidaient avec les méridiens passant par ces embouchures. Cette fiction a pu être une réalité dans le passé, car nous l'observons, en fait, sur les frontières actuelles de l'Algérie, du côté de la Tunisie, comme du côté du Maroc.

La Tunisie actuelle représente la Zeugitane et la Biza-cène, qui formèrent la province romaine d'Afrique (la pro-consulaire), confinant, à l'ouest, à la Numidie. La démarcation varia sans doute à diverses époques, cependant nous la revoyons aujourd'hui à peu près telle qu'elle était il y a vingt et un siècles, fait bien curieux qui s'impose aux méditations des érudits.

Un point seul de cette frontière nous est connu avec une pleine certitude. Le fleuve Tusca, selon Plin, borne l'Afrique du côté de la Numidie: c'est l'Oued Zaïm ou Oued Kébir,

qui se déverse dans la mer en face de l'îlot de Tabarka. Dion Cassius affirme que Gala, roi des Massyles, possédait (en 213 avant notre ère) le pays compris entre l'Ampsaga et le Tusca, soit entre le Roumel, se jetant à l'est de Djigelli, et l'Oued Zaïm.

D'après Strabon, les Massyles occupent l'espace compris entre le promontoire de Tretum (cap Sebba Rouss, près Collo) et Tabraka.

Au rapport d'Orose, on voit qu'au temps de Dioclétien et Maximien (vers l'an 300), soit cinq siècles plus tard, la Numidie s'étendait encore de l'Ampsaga à Tabraka.

Ce nom, qui revient si souvent chez les géographes anciens, était et est encore celui d'une petite bourgade, bâtie sur un îlot éloigné de 600 mètres de l'embouchure du fleuve Tusca (Oued Zaïm).

Ce lieu a une antiquité considérable. La compilation géographique nommée *Périples de Skylax*, mentionne sur cette côte une petite île voisine de la terre, répondant bien à l'îlot de Tabarka, et dans laquelle existait une ville appelée Eubœa-Thapsa.

Depuis le règne de Darius elle a changé de nom. Ptolémée la nomme Tabraka Colonia. Pline la qualifie de *Civium romanorum oppidum*, et Strabon lui donne aussi ce titre. C'était donc une petite forteresse.

L'îlot, qui a 800 mètres sur 600 mètres, est relié à la terre par un banc de sable, et il en résulte à l'ouest un petit port, autrefois station romaine.

Les anciens géographes disent également Tabraka ou Tabarka. Philologiquement, c'est la même chose. La racine phénicienne *berk* (bénir) donne *baraka* (bénédictio). Avec la préfixe de lieu *ta* ou *tha*, si usitée jadis dans cette contrée, on obtient Tabaraka, nom signifiant lieu de bénédiction, comme à l'embouchure de la Seine on trouve le Havre de Grâce. Analogie bien concevable, car sur cette côte aux falaises

accores, où le ressac est strident, la mer mauvaise, un mouillage, même imparfait, devait souvent paraître aux navigateurs un endroit de bénédiction.

A partir des sources du Tusca il n'y a plus de frontière naturelle ; aucune ligne d'eau, aucune hauteur n'est convenablement placée pour cela.

Cette contrée se divise en trois parties : la région des montagnes près de la mer, le bassin de la Medjerda, et le pays des oasis, au commencement du Sahara.

Le massif montagneux a son origine entre la Calle et Tabarka. Cette chaîne nommée aujourd'hui Djebel Haddada, Djebel Haddisa, Djebel Zagma (891 mètres), porte dans son ensemble le nom de Djebel Khroumir, et formait autrefois les monts Thambés, qui engendraient à l'ouest le fleuve Armua (la Mafrag), et à l'est le fleuve Tusca (Oued Zaïm). Au-delà du Tusca, les montagnes continuent en lignes enchevêtrées jusqu'aux lacs d'Hippo-Dhyarritos (Bizerte). Elles renferment quatre groupes de tribus : à l'est et au centre les Hézils, les Maknas et les Mogods, relevant du kaïa de Mateur ; au sud les Nefzas et les Ouchtetas, sous le kaïa de Béja ; au nord-ouest les Khoumirs, n'obéissant à personne, et dont le nom s'applique souvent à tout le pays. Ce massif tourmenté était l'ancien district de Tusca ; c'est à présent le pays des Khroumirs et des Ouchtetas, avec lesquels nous sommes en guerre.

Ce terrain montueux, raviné, difficile, est limité au sud par le fleuve Medjerda, le Bagrada des Lybiens. Par une interversion fréquente autrefois, plusieurs géographes le nomment Bagarda. Polybe l'appelle Magar, erreur de copiste sans doute ; il avait dû écrire Magarda, dénomination qui s'est conservée dans le mot actuel Medjerda.

Ce fleuve prend sa source à l'ouest, à Ras-el-Alia, point le plus élevé de la contrée, et d'où s'échappe également l'Ubus (la Seybouse), se rendant à Bône.

La Medjerda passe près de Thagaste (Soukahras), reçoit près de la station ferrée de Souk-el-Arba, son principal affluent, l'Oued Melleg, rencontre ensuite la célèbre cité de Membrésa, aujourd'hui Medjez-el-Bab, le *gué de la porte*, appellation indiquant que le fleuve sort là des montagnes pour couler en plaine. Il s'infléchit vers le nord, traverse Tebourba (anciennement *Tuburbo Minus*) et s'unit à la mer, à travers le lac d'Utique, colonie tyrienne, sœur aînée de Karthage.

La Medjerda est presque toujours encaissée; sa nature torrentueuse, ses crues énormes, les dangers qu'elle présente et ses nombreux méandres ont sans doute donné naissance à la légende du serpent monstrueux que vainquit Régulus (256 avant notre ère).

L'Oued Melleg, affluent de la Medjerda, s'en détache à Souk-el-Arba, et se dirigeant au sud-ouest va prendre son origine, près de Theveste (Tebessa), dans les monts Ampsarius (Djebel Doukhara). Cette rivière, autrefois nommée Mellaga, ne traverse aucun endroit important, quoiqu'il existe sur ses deux rives de nombreuses ruines romaines. Son parcours s'effectue dans une plaine aride et nue, de laquelle émergent, sur la rive droite, une foule de collines, de pics, de courts chaînons, tout-à-fait détachés les uns des autres.

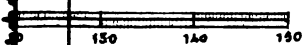
La partie la plus au sud, à hauteur de Tebessa, commence à montrer des oasis, véritables îles de palmiers au milieu des sables. Elle s'étend jusqu'au Chott-el-Djerid, l'ancien lac Tritonis, à présent desséché, et auquel on voudrait rendre sa communication avec la Méditerranée, pour en faire une mer intérieure. C'est là qu'aboutit à peu près la frontière, laissant en Tunisie les splendides palmiers des oasis de Tozer et de Nefta, que les Romains nommaient Tizurus et Nepte.

Cette disposition du sol, entre la proconsulaire et la

FIWAL.

1^{er} Trimestre

m)



F. QUÉVILLON,
Capitaine d'État-Major

tauban.

100
101
102
103
104
105

L
1
de:

Numidie, ou entre la Tunisie et l'Algérie, n'offrait rien pour constituer une frontière; au contraire, le Bagrada la perforait en deux endroits, ouvrant les routes qui, de Karthage ou Tunis, conduisent à l'ouest sur Bône ou Guelma, et par le sud vers Constantine.

II.

Les anciens itinéraires d'Antonin et de Peuttinger décrivent ces lignes de la manière suivante :

1° La voie de mer comprenait sur le littoral les stations de :

Utique	ou	Portofarina.
Hippo-Dhyarritos		Bizerte.
Tabraca		Tabarka.
Tunilia		La Calle.
Ad Dianam		Côté sud-ouest du Cap Rosa.
Ad Armuam ou Nalpotes		A l'embouchure de la Mafrag.
Hippo-Regius		Bône.

2° La voie la plus courte de Karthage à Hippo-Regius remontait le Bagrada par :

Vaga	ou	Béja.
Bulla-Regia		

tournait au nord vers la montagne de Thambès (Djebel Tagma), en remontant un cours d'eau nommé Oued Ghra-graï, sur lequel se trouvaient : Simittu colonia, puis Ad aquas, et franchissant la montagne descendait par l'Armua (la Mafrag), avec une station à Onellaba, dont on trouve les ruines au Souk-el-Arba des Ouled Ali.

3° Sur la rive droite du Bagrada passait une autre route de Karthage à Hippone, par :

Membresa	ou	Medjèz-el-Bab.
Tubursicum		Teboursouk.
Musti		Zaouia de Si abd'el Rebah.
Sicca-Veneria		Le Kef.
Narragara		Ksar Djabeur.
Thagura		Aïn Thaoura.
Thagaste		Soukahras.

4° La route de Karthage à Kalama (Guelma) se séparait de la précédente à Thagura et traversait :

Madaurus	ou	Mdaourouch.
Tipaza		Tiffaich.

et gagnait Kalama (Guelma), sur l'Ubus (la Seybouse). En descendant cette rivière, elle se rendait à Hippone, et en la remontant elle parvenait à Kirtha (Constantine).

5° La route du sud-ouest de Karthage à Kirtha, empruntait la première partie des deux précédentes. Elle s'en détachait entre Musti et le Kef, et, suivant à distance le cours de la Mellaga, passait par :

Lares	ou	Fedj-Tennour.
Altiburus		Ksar-Holibar.
Mutia		Hamoud-el-Hajem.
Ad Medera		Haydra.
Ad Mercurium		Derdouch.
Theveste		Tebessa.

De là, s'élevant au nord-ouest, elle gagnait Kirtha (Constantine), et, en s'inclinant au sud-ouest, elle parvenait à Lambessa (Lambèze), au pied du mont Aurasius.

Ces communications sont encore les mêmes actuellement. Il en existe une de plus ; le chemin de fer.

Il part du cap Karthage, longe la rade de la Goulette, passe à Tunis, atteint la Medjerda à la station de Dje-

deida (Tricamare), et remonte le cours de ce fleuve, en ayant pour stations principales :

Tebourba (Tuburbo minus); Medjèz el Bab (Membresa); El Abid, d'où l'on se rend à Béja (Vaga), située à 13 kil. au nord; Souk-el-Khremis; Ben Béchir, au confluent de l'Oued Ghrezela; Souk-el-Arba, près du confluent de l'oued Melleg et de la Medjerda; Ghardinaou, d'où l'on va sur Bulla-Regia, à 6 kil. au nord.

La voie ferrée n'est pas terminée à partir de ce point. Elle possédera par la suite la station de Si-el-Hamissi, réputée frontière algérienne, abandonnera plus loin la Medjerda pour suivre le ruisseau Oued Zerga, sur lequel sont les stations de Soukahras (Tagaste) et d'Aïn Sennour. Elle passe dans le bassin de la Seybouse par le ruisseau Oued Sfa, sur lequel sont les stations de Laverdure et de Medjez Sfa; elle atteint la Seybouse au village de Duvivier, et, descendant ce fleuve; arrive à Bône par Barral et Mondovi.

A Duvivier elle remonte la Seybouse pour se rendre à Guelma et Constantine. On projette un embranchement qui, partant de Soukahras, se dirigera au sud par Mdaourouch sur Tebessa.

III.

Cette nomenclature des communications montre combien l'Algérie est ouverte du côté de la Tunisie. La frontière n'est guère qu'une ligne fictive nord-sud, dont il est difficile de préciser les points essentiels.

Pour savoir ce qu'elle était dans le passé, comme pour apprécier son peu de solidité aujourd'hui, il faut emprunter quelques données aux principaux faits de guerre dont elle a été le théâtre dans les âges antérieurs.

Sicc-Veneria joue un grand rôle dans la Guerre inex-

piable ou Guerre des Stipendiés. Son nom actuel, le Kef, vient de sa position sur un piton. Là furent internés les mercenaires revenus de Sicile. De là, réunis en armée, ils partirent pour commettre toutes sortes de méfaits, cotoyèrent le Bagrada, et finalement ils furent exterminés près d'Utique, par le grand Amilcar.

Sicca-Veneria était alors une ville punique et non numide.

Lorsque Scipion vint en Afrique (203 avant notre ère), il aida d'abord Massinissa à vaincre Syphax, roi de Numidie. Le combat est nommé par les anciens historiens : Bataille des Grandes Plaines dans le canton de Tusca. Scipion, partant d'Utique, s'y rendit en 5 jours. Ceci concerne sans doute la plaine du Dakhla, où se trouvait Bulla-Regia, entre la Medjerda actuelle et les montagnes des Khroumirs et Ouchtetas. La distance d'Utique à Bulla-Regia est de 180 kilomètres. Scipion a pu la parcourir en 5 journées de 36 kilomètres.

Cet engagement préluait à des événements bien autrement importants. Annibal, débarqué à Hadrumentum (Sousa), organisait une armée, et, se portant à Zama (Zouarin), négociait avec les princes numides, Mészétule et Vermina, enfants de Syphax, et surtout avec Tychée, possédant alors la plus belle cavalerie d'Afrique.

De son côté, Scipion demandait à Massinissa le plus de forces possibles, et, désireux de le joindre, il partit d'Utique, remonta le Bagrada, pressant sur le pays, prenant les villes, et cherchant à soulever les tributaires contre Karthage.

A l'approche du dénouement de la lutte entre Rome et Karthage, les chefs des deux armées, cherchant le secours des princes africains, se dirigeaient également du côté de la Numidie (201 avant notre ère).

C'est conforme au récit de Polybe :

« Les Karthaginois, dit-il, pressant Annibal d'arrêter les

« déprédations des Romains, il quitte Hadrumentum et se
 « rend à Zama (Zouarin), marchant vers la Numidie, d'où
 « il attendait des renforts. Cette direction le rapprochait
 « également de Scipion. Celui-ci manœuvrait par le Ba-
 « grada. Après avoir emporté la grande ville de Parthos,
 « il tourna vers le sud pour couper Annibal de la Numi-
 « die, et mit son camp près de la ville de Margara, où il
 « fut joint par Massinissa, amenant 6,000 fantassins et
 « 4,000 chevaux. Annibal quitta les environs de Zama, et
 « vint se placer sur une éminence à 30 stades de l'armée
 « romaine (environ 4 kilomètres). — Liv. xv, chap. 5. »

Ce passage si important contient une obscurité et une erreur. La grande ville de Parthos est restée jusqu'ici inconnue. On devrait la chercher, près de la Medjerda et de notre frontière actuelle, vers Si-el-Hamissi. Margara est Narragara, à présent Ksar-djabeur, près la fontaine d'Aïn-si-Yousef, ainsi que je l'ai établi dans un travail autrefois publié par la *Revue africaine*.

Ksar-djabeur étant au sud de Si-el-Hamissi, il est facile de voir que Hadrumentum, Zama et Narragara sont en ligne droite ; conséquence forcée du mouvement précipité d'Annibal.

La bataille eut lieu un peu à l'est de Ksar-djabeur, c'est-à-dire en Numidie.

A dater de cette époque, Massinissa, favorisé par les Romains, étend ses Etats aux dépens des Karthaginois. En 193, il s'empare de toute la Bysacène (moitié sud de la Tunisie). En 173, selon Dion Cassius, il s'annexe les grandes plaines, c'est-à-dire le district de Tusca, malgré les réclamations de Karthage, et s'avance jusqu'à Vaga (Béja) et Hippo-Dhyarritos (Bizerte).

Telles étaient les limites de la Numidie; telles nous les retrouvons lors de la guerre contre Jugurtha.

Au mois de janvier de l'an 109 avant notre ère, le

propréteur Aulus sort de ses quartiers d'hiver sous Utique, pour frapper un coup décisif au cœur même de la Numidie. Il remonte à marches forcées le cours du Bagrada.

« Magnis itineribus, hieme asperâ, pervenit ad oppidum « Suthul, ubi regis thesauri erant. » Tel est le texte de Salluste. — (Chap. xxxvii.)

Suthul est inconnue. Paul Orose, prêtre d'Hippone, élève et ami de saint Augustin, l'identifie à Kalama (Guelma). Il devait bien connaître la localité; toutefois il a écrit au V^e siècle de notre ère, soit 600 ans après la guerre de Jugurtha, et la description de Salluste s'adapte bien imparfaitement à Guelma.

« Quod quamquam et sævitia temporis et opportunitate « loci, neque capi, neque obsideri poterat (nam circum « murum situm in prærupti monti extremo, planities limosa « hiemalibus aquis paludem fecerat). »

Le nom de Suthul, en phénicien *Ville des aigles*, selon le président de Brosses, s'appliquerait bien mieux à Khemissa, située au sommet des montagnes à la source de la Medjerda et de la Seybouse, et dominant ces deux bassins, ainsi que les plaines du sud.

Là, git le squelette immense d'une ville romaine, avec des thermes, des cryptes, et un théâtre analogue à celui d'Arles. Léon Regnier, de l'Institut, lui attribue 100,000 âmes, comme à Lambœse et à Cherchell.

L'une de ses stèles, montre le nom de Tubursicum Numidarum, mais il est probable que cette appellation latine lui fut imposée pour effacer le nom lybien de la cité, sous les murs de laquelle l'armée romaine, cernée par Jugurtha, capitula honteusement et passa sous le joug.

On peut inférer de ces considérations que Suthul devait être la dénomination primitive de Khemissa.

Pour venger ce grand désastre, le consul Metellus amène des renforts à Utique, refait l'armée, et se porte vers la

Numidie, en remontant aussi le Bagrada. Il établit un centre d'approvisionnement et une garnison à Vaga (Béja), comme nous allons le faire en ce moment. Salluste est positif : « *Erat haud longè, ab eo itinere quo Metellus pergebat, oppidum Numidarum, nōmine Vacca, forum rerum venalium totius regni maxime celebratum.* » (Chap. XLVII.)

Cette antique cité est nommée : Vata par Strabon, Ouaja par Ptolémée, Baja par Plutarque, Oppidum Vagense par Pline et saint Augustin, Vaga par Silius Italicus, et Vacca par Salluste. Différences sans importance ; il s'agit bien de la même ville. C'est à présent Béja, où se tient toujours un très-important marché. On y remarque des ruines considérables, et notamment un souterrain orné de pilastres, s'enfonçant sous la montagne jusqu'à 5 kilomètres. On suppose qu'il a servi à l'exploitation d'une mine de plomb argentifère.

Après avoir constitué sa base d'opérations, Metellus poursuit sa marche, mais au lieu de continuer vers l'ouest, en suivant le Bagrada, comme avait fait son prédécesseur Aulus, il tourne au sud en remontant la Mellaga (Oued Melleg). C'est là un point important de géographie ancienne qui n'a pas encore été élucidé.

Le savant d'Anville seul s'en est occupé ; toutefois, ne connaissant pas les localités, il s'est trompé. Il fait naître le Bagrada près de Tebessa, prenant ainsi pour sa tête principale la Mellaga, qui est simplement un affluent. Le Bagrada, dont le nom s'est conservé dans celui de Medjerda, avait sa source à Khemissa (*Tubursicum Numidarum*, ou *Suthul*).

Supprimant la Mellaga, d'Anville vit forcément dans l'Oued Seliana le Muthul de Salluste. Cette rivière se détache de la Medjerda à Testour, et incline légèrement au sud-est, ce qui a conduit ce géographe à fixer Zama beaucoup trop à l'est, en un lieu appelé Djiana.

L'erreur est manifeste; sur sa carte, d'Anville place le Muthul sur le méridien de Tabarka; or, la rivière correspondant à cette indication est l'Oued Melleg et non l'Oued Seliana, à 55 kilomètres plus à l'est.

D'ailleurs, la vallée de l'Oued Seliana est fertile, cultivée, et Salluste parle d'une plaine aride autant que déserte. Le doute n'est pas possible, en présence de la netteté du texte que je vais remettre sous vos yeux :

« Erat in ea parte Numidiæ, flumen oriens a meridie,
« nomine Muthul, a quo aberat mons ferme millia passuum
« XX... Media autem planities deserta, penuria aquæ,
« præter flumini propinqua loca. » (Chap. XLVIII.)

« Dans cette partie de la Numidie, existait un fleuve du
« nom de Muthul, prenant sa source au midi, et duquel
« une montagne se trouvait distante de presque 20,000
« pas. Mais la plaine est déserte et manque d'eau, excepté
« aux environs du fleuve. »

En relisant ce passage, en parcourant ce pays, on le trouve d'une extrême clarté. Ce fleuve qui naît au sud, cette plaine aride aux eaux rares, c'est incontestablement la Mellaga (Oued Melleg), et la montagne est celle sur laquelle se montre Calaa Essenan, à 22 kilomètres environ.

Pourquoi Salluste appelle-t-il ce cours d'eau Muthul et non Mellaga? Pour la seconde fois cet écrivain emploie une expression dont il est seul à se servir. Suthul, une ville! Muthul, une rivière! noms semblables grammaticalement, phonétiquement, et dont on ne retrouve aucune trace ailleurs. Le président de Brosses avance qu'en phénicien Suthul signifie ville des aigles, et Muthul fleuve de la mort. Un simple changement de la lettre initiale du mot suffirait-il à transformer ainsi la signification? Peut-être. En français pillage, village et sillage s'écrivent de même, sauf la première lettre, et indiquent des choses dissemblables.

Peu importe l'erreur possible d'appellation de Salluste.

Son récit est exact pour le reste. Metellus détruisit l'armée de Jugurtha près de l'Oued Melleg, en face de Calaa-Essenan, et probablement à l'endroit où s'élève la mosquée de Si Yahia-el-Meridj.

En effet, après sa victoire, Metellus va mettre le siège devant Zama, grande ville et boulevard du royaume de ce côté, dit Salluste. — (Chap. LVI.)

De là, Metellus envoie Marius avec peu de troupes (*cum paucis cohortibus*) chercher du blé à Sicca-Veneria (le Kef), qui venait de se donner aux Romains. En en sortant, Marius est attaqué par Jugurtha et peut néanmoins rejoindre Zama, qui n'en était pas très-éloignée. On doit encore, par ce motif, placer Zama-Regia à Zouarin, à 21 kilomètres sud-est du Kef et non à Djama, à 48 kilomètres est du Kef.

Après plusieurs assauts contrariés par les surprises de Jugurtha, Metellus lève le siège de Zama ; un événement fort grave le rappelait au nord. Vaga (Beja), sa place d'approvisionnement, se révoltait, et pendant une fête venait de massacrer la garnison romaine (108 avant notre ère).

Ce que je viens d'exposer démontre qu'à cette époque Vaga, Sicca-Veneria et Zama étaient des villes numides, et leurs positions donnent à peu près le tracé de cette frontière, qui continuait jusqu'à Hyppo-Dhyarritos au nord, et Hadrumetum à l'est.

Elle se maintint ainsi bien des années, car, au rapport d'Eutrope (liv. v), en 81 avant notre ère, Yarbas, roi de Numidie, fut battu près d'Utique par Pompée, et assiégé dans sa capitale, Bulla-Regia. Juba 1^{er} en est encore en possession un demi-siècle plus tard. Il accueille, après Pharsale, le parti Pompéien. Curion, lieutenant de César, débarque à Utique, et, selon Appien, court attaquer Juba dans la plaine de Bulla-Regia, où il se fait battre.

Après sa victoire de Thapsus (46 de notre ère), César agrandit la Proconsulaire ; il lui adjoignit les districts du

sud (la Byzacène), et la poussa probablement à l'ouest jusqu'au fleuve Tusca.

Je n'entrerai pas dans les détails de l'occupation romaine pendant une longue suite de siècles; néanmoins, pour vous faire apprécier l'extrême importance de la Medjerda, je dois encore rappeler quelques faits à votre souvenir.

Les Vandales, après le siège d'Hippone (en 431), s'avancent sur Karthage par la Seybouse et la Medjerda. Un siècle après, ils sont vaincus par Bélisaire à Decimum, tout près de Tunis, se retirent à Bulla, au dire de Procope, y reconstituent leur armée, reparaisent dans la Zeugitane, et sont de nouveau défaits à Tricamare, sur le Bagrada (533). C'est à présent la station de Djedeida, où le chemin de fer de Tunis rejoint la Medjerda.

Gelimer, roi des Vandales, reprend la route de Karthage à Hippone, par la Medjerda et la Mafrag, déjà plusieurs fois mentionnée, et capitule sur le mont Pappua (massif de l'Edough, près de Bône). Toute l'Afrique se soulève alors. A la suite de plusieurs revers, les Berbers, commandés par Stozas, se réunissent dans la plaine de Bulla, marchent sur Karthage, et sont défaits à Membrès (Medjez-el-Bab). Nouvelle bataille en 543; Salomon, général des Byzantins, est battu à Theveste (Tebessa).

L'année suivante, la lutte a lieu à Sicca-Veneria (le Kef), et les Impériaux sont mis en déroute. Enfin, en 545 les Berbers, avançant toujours, les Byzantins essuient de nouveau un échec à Decimum (près de Tunis).

La lutte se continua un demi siècle encore; elle cessa faute de combattants. Sept millions d'hommes avaient péri dans cette convulsion, qui dura 250 ans. La paix ou plutôt la solitude régnait en Afrique, où Byzance ne possédait plus qu'un petit territoire autour de Karthage.

Alors parurent les Arabes. Quatre invasions (en 648, 665, 670 et 688) furent repoussées, mais chaque fois les

Musulmans gagnaient du terrain et conservaient Kérouan, dont ils avaient fait leur capitale.

La cinquième invasion les conduisit à Karthage, prise d'assaut en 697. Les Byzantins n'ayant plus ni troupes, ni espérance, se retirèrent dans les deux Hippone, et les Berbers restèrent seuls à défendre l'Afrique. Leur reine, Dania, surnommée Kahina (la prophétesse), sortit des montagnes de l'Aurès, où elle résidait. Jugeant bien que la crise suprême approchait, elle fit détruire tout ce qui subsistait encore dans l'Afrique ravagée, afin de ne laisser qu'un désert aux envahisseurs. Elle conduisit ensuite son armée près d'Hippo-Dhyarritos, livra bataille aux Musulmans sur les bords du Bagrada, près des Castra Cornelia, où Scipion l'Africain avait campé neuf siècles auparavant. La Kahina fut battue, et périt les armes à la main.

Tout était fini pour les Byzantins comme pour les Lybo-phéniciens. Les Européens survivants s'enfuirent à Hippone, harcelés par les conquérants, et les plages de Bône virent s'embarquer, fugitifs, les débris de ce qui avait été le peuple-roi.

Les Berbers dispersés se cachèrent dans les montagnes, et l'on croit retrouver le souvenir des Gétules dans la tribu de Guechtoula du Djurjura. Les Khroumirs sont également d'origine lybienne. Une portion des autochtones, tirant vers le sud, s'enfonça dans le désert, et constitua ces hordes de pirates du Sahara, appelées Touaregs, dont les descendants viennent, il y a deux mois, de massacrer le colonel Flatters et ses savants compagnons.

IV.

L'occupation du nord de l'Afrique par les Arabes s'accomplit sans difficulté, cette contrée se trouvant à peu près inhabitée, et les Musulmans poussèrent jusqu'à l'Atlantique.

Au commencement du VIII^e siècle la domination des Arabes était pleine et entière. Elle ne s'exerça point paisiblement pour les Kalifes de Kairouan.

Lorsque finit la dynastie des Almohades, l'Afrique se divisa. Chose remarquable: la première ligne de séparation fut la Moulouia (l'ancien Molochath), l'antique séparation de la Numidie et de la Maurusie ou des Mauritanies Tingitane et Césarienne. Cette frontière des temps les plus reculés subsiste encore aujourd'hui, tant certaines nécessités naturelles s'imposent aux conceptions politiques des hommes.

L'empire du Maroc se trouvait ainsi constitué dès le XIII^e siècle, et ne s'est plus modifié. Du côté de l'est, il n'en fut pas de même. En 1226, Bou-Hafès, gouverneur de Kairouan, se substitua aux khalifes; sa famille était alliée aux Berbers et jouissait d'une notable influence dans le pays. Malgré certaines résistances, il fit reconnaître son autorité depuis le golfe de Gabès jusqu'à la limite du Maroc, et devint le chef de la dynastie des Hafsides, qui régna près de trois siècles, non sans tiraillements multipliés.

La famille des Hafsides plaça plusieurs de ses membres comme chefs de province: à Bône, à Constantine, à Bougie, à Cherchell et à Tlemcen. Ils prirent le titre de souverain, comme ces petits roitelets que les latins nommaient *reguli*. Ayant le nom ils voulurent avoir l'indépendance. Leurs rébellions envers les Khalifes de Kairouan, leurs rivalités entre eux affaiblirent beaucoup la puissance des Hafsides, et, en 1516, les Turcs, s'emparant d'Alger, y constituèrent une nouvelle souveraineté.

Des luttes nombreuses s'engagèrent entre eux et les Hafsides. Elles continuèrent avec leurs successeurs; le dernier souverain Hafside ayant été détrôné quelques années après par Kheir-ed-Din.

Les Turcs, gagnaient du terrain, tandis qu'en perdaient les nouveaux souverains établis à Tunis. Les deux régences se

constituèrent à peu près telles que nous les voyons aujourd'hui. Elles reprirent pour limite celle qui existait aux premiers temps des Romains, et le fleuve Tusca redevint la frontière.

Gramaye, en son livre de 1622, place Tabarka et même Béja dans la province qui relève de Constantine.

L'ambassadeur français de Brèves, venu à Alger en 1628, dit que les Génois de Tabarka paient le droit de pêche, à la fois aux Algériens et aux Tunisiens.

Pierre Dan, envoyé à la Calle en 1667, donne Tabarka comme limite des deux régences.

L'historien espagnol Marmol la porte bien plus à l'est, jusqu'à l'embouchure de la Medjerda, ce qui semble une erreur.

Dapper, décrivant l'Afrique en 1686, met Tabarka dans la province de Bône, et donne la rivière de Tabarka comme frontière.

L'espagnol Haedo assure que les Génois de Tabarka paient le tribut au dey d'Alger.

Le docteur anglais Shaw, parcourant l'Afrique septentrionale, en 1732, fixe à la rivière de Tabarka la séparation des deux régences.

Enfin, sir Shaler, consul américain près le dey d'Alger, écrit en 1825 que les confins des deux pays sont à Tabarka, à l'embouchure du fleuve du même nom. — (Extraits de *l'Histoire de la Calle*, par M. Féraud, consul de France à Tripoli.)

Cette limite est un fait incontestable : on verra un peu plus loin comment elle a été reculée vers l'ouest à notre préjudice ; auparavant j'indiquerai sommairement nos droits sur Tabarka.

Dès le XII^e siècle, les Espagnols avaient un comptoir à Bône pour la pêche du corail, abondant sur cette côte.

En 1439, les Catalans possédaient diverses pêcheries et payaient un tribut aux Hafsides de Kairouan.

Quelques établissements français se fondèrent vers 1450, et un traité fut conclu par Louis XI avec le sultan de Bône, en 1482.

En 1520, des Français se fixèrent au cap Nègre (24 kilomètres est de Tabarka).

En 1524, deux Marseillais : Thomas Linche et Carlin Didier, établirent un comptoir pour la pêche du corail et le commerce des grains, à 16 kilomètres à l'ouest de la station romaine de Tunilia, que les Arabes appelaient Mers-Kharaz (le port aux breloques). Ces Marseillais bâtirent près du rivage une maison qu'ils nommaient, dans leur idiôme provincial, Lou Bastidoun, la maison de campagne. Par corruption on l'appela lou Bastioun, et dès lors on la désigna officiellement comme le bastion de France.

C'est sous ce titre qu'il figure dans les actes diplomatiques et les traités. Ces pièces, fort nombreuses, prouvent qu'à toutes les époques, depuis Louis XI jusqu'à la Restauration, la France porta un grand intérêt à nos établissements d'Afrique, dont les vicissitudes furent extrêmes.

Le bastion de France étant insalubre, la compagnie royale d'Afrique l'abandonna en 1628, et s'installa plus solidement à Mers-Kharaz, qui figura désormais dans les traités sous le nom de la Calle de Masscarès. Une convention avec le dey d'Alger lui assura la jouissance du terrain, moyennant une redevance annuelle, et de l'expression arabe *meazoul*, signifiant loué, aliéné ; on dénomma aussi la Calle, la Maz-zoule, qui fit concurrence aux Génois, installés à Tabarka depuis 1543.

En 1641, le gouvernement français réclama de Tunis la rentrée en possession de la pêcherie du cap Nègre, qui nous avait été enlevée.

Elle nous fut rendue de fait en 1665, et un traité en confirma la possession à la compagnie d'Afrique en 1666.

Elle l'abandonna en 1685, et un traité autorisa la maison Gauthier, de Marseille, à s'y fixer.

En 1741, le bey de Tunis fit détruire l'établissement du cap Nègre. En même temps, Tabarka était enlevée par trahison, la ville détruite et la population génoise réduite en esclavage.

Il y avait alors dans l'île environ 2,000 habitants, une église et un fortin construit par Charles-Quint.

Un traité de 1781, entre Louis XVI et le bey de Tunis, conféra à la compagnie royale d'Afrique le privilège exclusif de la pêche du corail, depuis l'îlot de Tabarka jusqu'à la frontière de Tripoli. A cette époque, Tabarka devint, comme la Calle, un établissement français.

Pendant nos guerres de la République et de l'Empire le bey de Tunis mit encore la main sur Tabarka ; le dey d'Alger s'empara de la Calle en 1799, la rendit, la reprit et finalement la livra aux Anglais en 1807.

Après avoir fait retour à la France en 1817, les Arabes l'incendièrent en 1826.

Depuis la prise d'Alger, en 1830, diverses expéditions soumirent la régence, et en 1836 nous rentrions en possession des ruines de la Calle.

La prise de Constantine date de 1837, et des opérations nombreuses, durant bien des années, finirent par amener la soumission de la partie orientale de cette province confinant à la Tunisie.

V.

L'état de guerre presque continuel n'avait pas permis de délimiter exactement la frontière entre les deux pays. A vrai dire, il n'y en avait plus depuis longtemps. Tout au moins, elle se déplaçait fréquemment, à cause de l'indépendance à peu près complète des populations qui l'habitaient.

Lors de l'invasion arabe, la puissante tribu des Haouaras ou Harars prit pied dans cette contrée. Elle soumit les fractions Berbers, Khoumirs et Ouchtetas du bord de la mer, et réunie aux Soleïms, forma le groupe important des Hanenchas, s'étendant depuis Tabarka jusqu'au sud de Tebessa.

Au XVI^e siècle, la destruction de la grande confédération des Chabbias, qui englobait la Tunisie et la province de Constantine, produisit un notable bouleversement politique. L'autorité des khalifes s'affaiblissait : on se battit longtemps, et des groupes autonomes se formèrent. Le principal fut celui des Hanenchas, dont le chef résidait à Calaa-es-Senan. Son indépendance s'accrut surtout lors de la formation de la régence d'Alger.

Au XVIII^e siècle, la domination turque, mieux affermie, obtint nominalement au moins la soumission des Hanenchas, commandés alors par la famille Risguy. Néanmoins les tribus montagnardes, Khroumirs, Ouchtetas, Beni-Mazen, Ouled-Ali, etc., ne payaient l'impôt que contraints et forcés. On les rasait à peu près tous les ans, quand l'hiver les obligeait à descendre dans les plaines pour faire paître leurs troupeaux.

En 1813, les Tunisiens surprirent traitreusement Calaa-es-Senan, et en chassèrent les chefs des Hanenchas, qui transportèrent leur résidence à Soukahras, près des ruines de Tagaste.

Les Tunisiens enlevèrent alors aux Hanenchas la grande tribu des Ouled-bou-Ghanem, établie sur l'Oued-Serrat et celle des Fréchich, où se trouvent les grandes ruines d'Haydra.

Ce succès encouragea les Tunisiens, et ils tentèrent de réduire les Khroumirs. Le kaïa du Kef et celui de Béja combinèrent une opération ; ils furent repoussés, et depuis lors les Khroumirs demeurèrent à peu près indépendants.

A partir de 1830 les Tunisiens, profitant de l'anarchie résultant de la chute du dey d'Alger et de l'occupation française, s'emparèrent encore de plusieurs tribus du groupe des Hanenchas. En 1837, pendant l'expédition de Constantine, ils essayèrent infructueusement d'enlever la Calle.

Depuis lors une foule d'opérations furent dirigées sur notre frontière orientale pour contenir les Tunisiens, et maintenir la soumission des tribus.

En 1841, Tebessa fut visitée, mais en 1847 seulement la soumission s'établit tant bien que mal.

Le déplacement de la frontière, par le fait des Tunisiens, avait eu un grand inconvénient. Il coupait en deux le groupe important des Hanenchas. Une partie devenait tunisienne, tandis que l'autre restait algérienne. La famille Risguy, alliée plusieurs fois à celle des Hafsides, ne s'accommodait pas de cette diminution de territoire. Le cheikh des Hanenchas, qui à l'autorité joignait le caractère religieux, avait un grand prestige aux yeux de ces populations, et son influence s'exerçait avec une assez notable intensité sur toutes ces tribus, d'un côté comme de l'autre de la frontière. Il les soulevait à son gré, profitant des affections comme des rivalités qui régnaient entre elles. Il en usait pour contrarier l'autorité française ou tunisienne, selon que ses intérêts le portaient dans un sens ou dans l'autre.

C'était une cause de troubles et un obstacle à l'apaisement. Aussi, les tribus limitrophes vacillaient sans cesse et, sous des prétextes politiques, des méfaits multipliés étaient commis. En 1849, le kaïa du Kef entreprit de châtier les Khroumirs qui n'obéissaient à personne et révélaient tous les bandits. Il échoua, et renouvela sans plus de succès sa tentative deux ans après.

En 1851, nos tribus furent agitées par les Tunisiens. Tout le groupe des Hanenchas se leva contre nous. Le général de Mac-Mahon les atteignit et les rasa en 1852, au pied de

Calaa-es-Senan, pendant que le colonel de Tourville réprimait un peu plus au nord les Ouled-Moumen.

La situation n'en devint pas beaucoup meilleure. Entre la Calle et Tebessa la distance était grande, et l'action française trop éloignée; aussi, pour contenir ces tribus turbulentes et surveiller les agissements du cheikh des Hanenchas, on créa en 1856 le cercle de Soukahras et le commandement m'en fut confié. La mesure était urgente, car cette même année le général Périgot dut venir de Bône avec une colonne pour réprimer une sédition chez quelques tribus de la frontière.

En 1857, les Tunisiens nous ayant encore attaqués, j'allai les raser dans leur pays, près de l'endroit où se trouve actuellement la station du chemin de fer appelée Ghardinaou. Le dernier cheikh des Hanenchas, Ahmed Risguy, ayant défectionné pendant le combat, ou jugea indispensable de supprimer ce puissant chef, sur la fidélité duquel on ne pouvait compter. Il fut destitué, et son commandement partagé en cinq caïdats, donnés à des membres de sa famille. La leçon sembla leur profiter durant un certain nombre d'années, mais en 1871 tous prirent part à la révolte générale et furent arrêtés. Le principal, le chef de la famille, nommé Keblouti, put s'échapper. Il est à présent chez les Khroumirs, et les excite contre nous.

VI.

Dans cette étude qui peut être a fatigué votre bienveillante attention, j'ai voulu montrer le vague de la frontière, l'absence d'accidents du sol pour la déterminer, les conflits incessants des tribus qui l'habitent, les voies de communications et les cours d'eau qui la perforent. J'ai ensuite indiqué les points importants de cette contrée : Tabarca,

ancienne possession française ; Souk-el-Arba, confluent de la Medjerda et de l'Oued Melleg ; le Kef, tenant toutes les routes allant vers l'occident ; Calaa-es-Senan, forte position commandant le cours de l'Oued Melleg et les routes du sud-ouest ; enfin, Haydra, clef de l'Oued Serrat.

En dernier lieu j'ai fait ressortir que tous ces points essentiels constituaient jadis, à peu de chose près, la frontière entre la Numidie et la Proconsulaire, et ont presque tous appartenu au groupe des Hanenchas, soumis à la France.

A présent, Messieurs, je dois m'arrêter, je touche à la limite du domaine politique, que le règlement de notre Société m'interdit sagement de franchir.





COUP-D'ŒIL
SUR LA
VILLE DE SAINT-ANTONIN AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES ¹,

PAR
M. L'ABBÉ GALABERT,

Membre de la Société.



Aux XIV^e et XV^e siècles, la ville de Saint-Antonin faisait un très-grand commerce de draps blancs, bruns et couleur de la bête (*gris moto*); une grande partie était fabriquée dans la ville, où un certain nombre de moulins et de *séchoirs* servaient à la teinture et à la préparation; néanmoins les villages de la banlieue fournissaient un contingent considérable de ces pièces; pour les besoins de la teinture sans doute on cultivait le safran sur une grande échelle, notamment dans les terrains d'alluvion comme à Cazals.

A cette industrie principale venaient se joindre celle de la tannerie, qui était très-florissante; les tanneries y occupaient tout un quartier, le long de la prise d'eau de la Bonnette, qui coupe la ville en deux.

Les maréchaux-ferrants et les serruriers avaient aussi

¹ M. Dutemps, notaire à Saint-Antonin, ayant mis à ma disposition les garde-notes de Jean de Sérinhac, notaire, à la date de 1424 et 1441-1445, c'est dans ces registres que j'ai trouvé les éléments de ce travail.

leur quartier, de même que les bouchers, et la rue du Mazel¹ garde encore son vieux nom.

Il y avait aussi des couteliers et des parcheminiers ; la peinture sur verre y était aussi cultivée, et les verrières qui ornaient jadis le sanctuaire de Notre-Dame de Livron avaient été réparées² et peut-être même exécutées dans les ateliers de cette ville.

La collection de M. Vaissières et de M. Émile Pagès, notaire à Saint-Antonin, nous montrent des fragments de vitraux représentant la légende du saint patron, et qui sont sans doute l'œuvre des verriers de la ville.

Cette cité commerçante était fort riche : les ouvriers y affluaient ; des nobles demandaient à jouir de ses privilèges, et un bon nombre de bourgeois avaient déjà, par leur fortune et leurs alliances, un pied dans les rangs de la noblesse ; l'argenterie n'y était point chose rare, puisque les paiements s'effectuaient assez souvent en tasses d'argent ; le chiffre des affaires notariées que j'ai pu constater dans un court espace de temps, témoigne d'un nombre très-considérable de transactions journalières.

Comme on a fort décrié le Moyen-Âge, en se moquant de la pauvreté du régime alimentaire de nos pères, je ne puis m'empêcher de noter que l'on mettait en conserve, pour les besoins du carême, partie des nombreuses anguilles pêchées dans l'Aveyron et dans la Bonnette, quoique la morue et d'autres poissons de mer ne fissent pas défaut.

Sans assesseurs, les consuls jugeaient à tour de rôle les affaires civiles et criminelles, ce qui suppose dans ces bourgeois-marchands une instruction et des connaissances de jurisprudence que l'on ne trouverait peut-être pas chez leurs descendants.

¹ *Mazel*, vieux mot français dérivé du latin *macellum*, boucherie. Ce terme est encore en usage à Villefranche-de-Rouergue.

² *Notes pour servir à l'Histoire de Caylus*, par M. Devala.

Au point de vue religieux, la ville n'avait pas une moindre importance, le monastère de Saint-Antonin, qui, au VIII^e siècle, avait attiré des pèlerins, des rois et des malades de toutes les parties de la France, était bien déchu de sa splendeur ; néanmoins son église à quatre chapelles ¹ était décorée de précieuses reliques du patron et de nombreuses lampes ; son cloître ² était peuplé de statues de saints, devant lesquelles brûlaient jour et nuit d'autres lampes, et il était pavé des tombeaux de la bourgeoisie.

Aux 24 chanoines qui chantaient les louanges de Dieu, ajoutez la cour de l'official, les familles de Carmes et de Cordeliers qui avaient leurs monastères dans la ville, ajoutez une quarantaine de prêtres séculiers, et vous n'aurez qu'une idée incomplète du nombre de fondations religieuses.

Une ou plusieurs maladreries, deux hôpitaux, dits l'un hôpital majeur, l'autre hôpital neuf, avaient chacun leur commandeur ; il y avait aussi un gardien des charités. On trouvait encore, dans l'intérieur ou près des murs, les églises de Saint-Martial, de Saint-Michel ; en dehors des murs, il y avait l'église Sainte-Madeleine, ruinée par les guerres anglaises, les églises Saint-Bertrand d'Auriole ³, Sainte-Eulalie la plus proche et Sainte-Eulalie la plus éloignée, Saint-Sulpice ⁴, Notre-Dame du monastère de Costejean,

¹ Saint-Sauveur, Notre-Dame de Nobleval, Saint-Antonin, Saint-Martin, plus une chapelle haute dédiée à Saint-Laurent, dite la *prebendieyra*, et sans doute fondée par Pierre Textoris, cardinal du titre de Saint-Laurent in Lucina, originaire de Saint-Antonin.

² Saint-Antonin, Saint-Barthélemy, Saint-Christophe, Saint-Eloi, Sainte-Lucie, Saint-Blaise, Sainte-Catherine, Sainte-Marguerite, Notre-Dame de Pitié.

³ Saint-Bernard d'Auriole devait se trouver au haut de la côte de Rodanèse, qui porte encore le nom de Saint-Bernard.

⁴ L'église Saint-Sulpice s'élevait probablement non loin des belles sources de ce nom.

Notre-Dame de Peyrègues, Notre-Dame de Bône¹ et d'Orbaneste.

Cette prospérité, prouvée du reste par la magnifique construction de l'hôtel de ville, par les belles maisons spacieuses et commodes qui bordent la place du Marché, dite jadis du *Broc*, et celles qui ornent la rue droite, menant à l'ancienne porte du *Pré*, devait bientôt s'éclipser en partie : la guerre de Cent ans fit le plus grand tort à l'industrie et à l'agriculture ; les retours fréquents des troupes anglaises et françaises jetèrent le trouble dans les campagnes, les chemins étaient peu sûrs, beaucoup de champs demeurèrent incultes.

Le commerce eut le même sort que l'agriculture : n'ayant plus de débouchés les industriels cessèrent de produire, et un certain nombre d'entr'eux, réduits à la misère, furent obligés de vendre leur matériel pour ne pas mourir de faim ; d'autres, saisis sur les chemins par les bandes anglaises, se voyaient dépouillés de leurs marchandises, condamnés à des rançons qui les ruinaient, à la prison ou à la mort. Jean de Carmanh, sénéchal du Rouergue, venant à Saint-Antonin, le 12 décembre 1425, pour y tenir les assises, constate que les habitants sont fort pauvres et la cité dépeuplée ; ne sachant où trouver des fonds pour réparer les murs de ladite ville, qui est sur la frontière des terres occupées par les ennemis, et considérant que si les Anglais s'en emparaient, ce serait un grand malheur pour le royaume, il accorde aux consuls le droit de *souquet* pour une année, afin que le profit en soit employé à fortifier la ville.

Il ordonne aux consuls, qui par mesure d'économie ne portaient point de livrée, d'en avoir une jusqu'à la valeur de 36 livres, et de la porter continuellement en signe de leur office.

¹ Sur l'emplacement du *castrum* de Bône ont été découvertes, il y a quelques années, des monnaies en or de Caribert.

Quand, grâce à Dieu et à Jeanne d'Arc, des jours meilleurs revinrent, la fabrication des draps et les autres industries eurent leur renaissance, mais pour voir de nouveau des jours de déclin à partir de la période protestante ; et Montauban au XVII^e siècle se fit un nom dans la draperie, quand Saint-Antonin avait déjà perdu sa gloire industrielle : aujourd'hui la vieille cité de Noble-Val a cru un moment reflourir dans les entreprises de phosphates. Pour moi, ses vieilles ruelles, ses grandes maisons à ogives décorées d'écussons portant le monogramme du Sauveur ou des insignes de métier, son cachet Moyen-Age qu'elle garde avec orgueil, la font ressembler à une veuve appauvrie, mais fière encore dans sa robe des jours meilleurs.



A^t Germ

Monsieur

Je vous suis obligé de
faire l'honneur de me
que vous me témoign
de Mr de la Roche pro
beaucoup Je vous suis
lettre à Mr le marquis
vous demande la grace d
que connaissant par plu
ments ce suis avec une

Monsieur

Votre
J. Be

non d'ailleurs un article de la presse



DOCUMENTS INÉDITS.



PROCÈS-VERBAL

DE LA

PRISE DE POSSESSION DE L'ÉVÊCHÉ DE CONDOM PAR BOSSUET,

PUBLIÉ PAR

M. l'Abbé PUJOL,

Membre de la Société archéologique.



La *Société archéologique de Tarn-et-Garonne* s'est demandé s'il ne serait pas de quelque intérêt pour l'histoire de nos contrées méridionales, de publier le *Procès-verbal de la prise de possession de l'évêché de Condom* par Bossuet, pièce inédite, dont elle doit la communication à l'obligeance de M. Lagorce, notaire à Condom.

La Société a estimé cette publication opportune.

Il n'est pas sans intérêt d'abord de savoir en quelle forme étaient rédigés, au XVII^e siècle, des actes dont la teneur a pu varier avec le temps.

Cette pièce inédite résout d'ailleurs péremptoirement le doute, émis quelquefois, de la prise réelle de possession par Bossuet de l'évêché de Condom, comme de la date précise à laquelle il faudrait en rattacher l'événement.

Elle sert aussi à mettre sous nos yeux un nouveau spécimen de la bizarre orthographe de l'époque littéraire la plus illustre de notre histoire. On sait assez, en effet, combien peu étaient encore fixées les règles d'un art dont notre langue a le privilège de connaître toutes les difficultés. Il

est néanmoins permis de croire que la prononciation gasconne est pour beaucoup dans les énormités anti-orthographiques dont le *Procès-verbal* condomois est émaillé.

Mais le grand nom de Bossuet, plus encore que cette curiosité, invitait la Société archéologique — nous venons de le dire — à publier un acte authentique dont le témoignage n'est pas sans importance dans l'histoire de l'aigle de Meaux. On a pu se demander, en effet, si le précepteur du Dauphin, qui jamais ne mit les pieds à Condom, avait réellement fait autre chose que porter seulement le nom d'évêque de cette ville ? S'il s'était jamais préoccupé de son administration ? S'il n'avait pas brusquement et comme sans transition échangé un vain titre avec le titre plus réel d'évêque de Meaux ?

Le *Procès-verbal* dissipe ces doutes mal fondés, et il nous met sur la voie de la réalité historique peu connue. Non-seulement Bossuet a pris bien véritablement possession de l'évêché de Condom, mais il l'a lui-même, quoique à distance, très-scrupuleusement administré.

Nommé le 8 septembre 1669 à ce siège, laissé vacant depuis le 1^{er} juillet 1668 par la mort de Charles-Louis de Lorraine, Bossuet recevait la nouvelle de sa nomination par un courrier envoyé par Louis XIV lui-même. C'était à Meaux, dont treize ans plus tard il sera le titulaire, au moment où il descendait de chaire à l'abbaye de Notre-Dame. Il venait de prononcer le discours de *véture* de Marie-Thérèse-Henriette de la Vieuville, fille du surintendant des finances. Peu de jours après, lui arrivait le *brevet royal*, daté de Saint-Germain-en-Laye, 13 septembre 1669. Contrairement à l'usage de ces formules de chancellerie, Louis XIV avait fait insérer dans la rédaction de l'acte ou brevet un éloge personnel et tout spécial de l'évêque nommé. Le roi mentionnait, entre autres qualités éminentes, *le talent particulier que Dieu lui avait donné pour la prédication*.

Un incident historique se rattache à la nouvelle dignité dont Bossuet était revêtu. La *bulle d'institution*, en date du 2 juin 1670, arrivée à Paris peu de jours avant le service funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, célébré à Saint-Denis le 21 août, permit au grand orateur de paraître en chaire, sur l'ordre de Louis XIV, en costume épiscopal, avant d'avoir été sacré. Il recevait, en effet, la consécration épiscopale le 21 septembre suivant, à Pontoise, dans la grande église des Cordeliers, en présence de l'*Assemblée générale du clergé*, qui tenait là ses séances depuis le 25 mai.

Retenu dès lors à la cour par ses fonctions de précepteur du Dauphin, d'ailleurs surchargé d'occupations variées, dont témoigne hautement sa correspondance, l'évêque de Condom était néanmoins vivement préoccupé des devoirs de sa charge pastorale. Dès le 18 octobre, il instituait l'abbé Hugues Jannon, son délégué et fondé de pouvoirs pour la prise de possession du siège épiscopal. L'acte solennel s'accomplissait le 9 novembre 1670, dans la forme canonique.

Ce ne fut pas une vaine formalité. A partir de ce moment, Bossuet, dont l'activité a été prodigieuse, gouverna bien réellement son diocèse. Ce fut sans doute à distance, mais les représentants de son autorité ne furent jamais laissés par lui à leur inspiration personnelle. Si notre courte notice nous permettait les détails, il nous serait aisé de démontrer que, résidant à Condom, l'évêque n'aurait pas fait davantage pour son diocèse. Qu'il suffise d'indiquer les *Statuts diocésains* promulgués par ses soins, en un synode tenu dès le 16 juin 1671, Statuts dont la sévère mais très-légitime discipline, impérieusement commandée par les relâchements survenus, souleva, il est vrai, de vives et peu édifiantes oppositions, contenues et arrêtées d'un main ferme, toujours paternelle cependant.

Mais, malgré tous les soins donnés à son diocèse, le grand

évêque ne pouvait néanmoins oublier la loi de résidence, dont, au jour de son sacre, il avait juré devant Dieu l'observance fidèle. Déjà, quand il fut appelé à l'honneur de présider à l'éducation du Dauphin, il avait opposé les devoirs de la résidence dans un diocèse éloigné. L'objection ne fut pas écoutée d'abord : mais un an était à peine écoulé que Louis XIV et le Souverain Pontife ne crurent pas devoir résister davantage aux instantes prières de l'évêque, dont la conscience ne savait pas s'accommoder de ce qu'elle considérait comme une complaisance inutile au bien général de l'Église. Innocent XI, en relevant Bossuet de son titre d'évêque de Condom, mettait en repos la conscience du prélat, lequel, en abandonnant un revenu de trente mille livres de rente, somme si considérable en ce temps-là, démontrait une fois de plus qu'une grande âme n'est pas au service de Dieu pour de l'argent.

Mais l'histoire de Bossuet n'est pas ici seulement en cause. Le *Procès-verbal* est intéressant encore parce qu'il met sous nos yeux des noms dont la mémoire ne saurait être indifférente à plusieurs familles de nos contrées méridionales. A ce titre, et comme éclaircissement à la teneur de l'acte, ajoutons en finissant quelques remarques biographiques.

Le personnage principal est ici le délégué ou représentant de Bossuet, l'abbé Hugues Jannon. Né en Bourgogne, d'une famille ancienne dans la magistrature, il avait lui-même rempli la charge de substitut du procureur-général au parlement de Dijon. Entré dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, il avait vécu dans l'intimité de Bossuet, son parent, dans sa retraite à Saint-Thomas du Louvre, à Paris. Sa vertu et ses talents l'avaient bientôt élevé aux dignités ecclésiastiques : ici, dans le *Procès-verbal*, est mentionnée celle d'*obéancier* de Saint-Just de Lyon. C'était, comme on peut le voir dans Du Cange (*Glossarium medicæ et infirmæ latinitatis*, v. *Obedientarius*), la première dignité

de cette collégiale. L'honneur de porter la parole aux *entrées* des rois et des princes revenait de droit à ce dignitaire. Jannon prend lui-même ces qualifications dans un acte du 29 septembre 1668 : *Magnus ecclesiæ sancti Justi apud Lugdunum obedientarius, ibidemque Lugdunensis cleri orator*. (Appendice au t. 1^{er} de la *Perpétuité de la foi*, in-4^o, t. 1^{er}, p. 83).

A Condom, à côté du prévôt Jean de Cours ou de Coux, premier dignitaire du chapitre, nous voyons son frère Antoine, grand archidiacre, chanoine et abbé de Bonnefont, official du diocèse, dont l'influence despotique pesait depuis longtemps sur toute l'administration, au détriment de la discipline et au grand mécontentement des fidèles. Bossuet lui retirait ces hautes fonctions ; il en investissait le plus recommandable du chapitre, Bernard de Bressoles, déjà théologal, et désormais vicaire-général de l'évêque. Grâce à l'intelligence, au zèle ferme et éclairé de cet homme distingué, le nouvel évêque, malgré son absence, put dès la première année ramener toute chose à la règle du devoir et imprimer un mouvement régénérateur dans un diocèse auparavant comme délaissé.

Nous relèverons enfin le nom de Jean de la Grutère, nom aujourd'hui encore très-connu à Condom. La Société archéologique ne peut être insensible au plaisir de savoir que, grâce aux soins intelligents de ce *promoteur de l'officialité* diocésaine, maintenu avec éloge par Bossuet dans sa charge, Condom possède un *cartulaire* des plus précieux de l'ancien diocèse. Il est la propriété de M. de la Grutère, héritier actuel de la famille de l'ancien *promoteur*. Quatre lettres inédites de Bossuet, à l'adresse du diligent et vénéré chanoine, complètent le trésor archéologique de l'heureux héritier.

*Prinze de pocession de lesveche de Condom p^r Monseigneur
Bossuet, par Monsieur l'abbé Jannon.*

L'an mil six cens soixante dix et le neuviésme novembre, avant midi, dans lesglise cathedrale de Condom, issue de la grande messe, pardevant nous notaires royaux, guardenottes hereditaires dudit Condom, soubz^{ne} et presans les tesmoingz bas nomes a esté constitue personnellement meseire Hugues Jannon, conseiller du roi en ses conseils, et grand obeancier de lesglise Saint-Just de Lion, lequel comme proceur especiallement fonde de Monseigneur linlustrissime et reverendissime Jacques Benigne Bossuet, esveque et seigneur de Condom, conseiller du roy en tous ses conseils et precepteur de Monseigneur le Dauphin, par acte du dixiesme octobre dernier, retenu par Roger, notaire apostolique et de la cour archiepiscopale de Paris, parlant à Monsieur M^e Jean de Cours, prevot et chanoisne de ladicte esglise cathedrale, assiste de Messieurs M^e Anthoynne de Cours, chanoisne et grand archidiaque en ladicte esglise, abbe de Bonefont, Bernard Bressolles, chanoisne theolocal et archidiaque, Jacques de Lauriac, Raymond Latournerye, Jean-Joseph Touzin, Anthoynne Desmonges, Robert Dupuy, François Dupuy, Salamon Dubernet, Guabriel Annet, les tous chanoisnes en ladicte esglise cathedrale, luy a dict et representé que ledict seigneur esveque ayant esté nome par le roy a l'esveche de Condom, en auroict obtenu les bulles en date du second de juing, annee courante. Lesquelles avecq lacte susdict de sa procuracion. Il auroict exhibes audict sieur prevot le requerant, audict nom de proceur de le mettre en la reelle actuelle et corporelle pucession dudit esveche, et de ses droictz appartenances et despandances, lequel sieur prevost apres auoir veu et leu avecq le respect requis lesdictes bulles et acte de procuracion. En presence desdicts sieurs chanoisnes susnomes et seur ce avecq eux desliverer satisfaisant a la requisicion dudit sieur Jannon, lauroict prins par la main et conduit an grand autel dn chœur de ladicte esglise le luy auroict fait beser et en suite sassoir au siege ou les seigneurs esveques ont acoustume sassoir dans ledict chœur et par ses signes et autre en pareilh as acoustumex a mis ledict seigneur esveque en la personne dudit sieurt Jannon, son proceur, dans la pocession reelle, actuelle et corporelle dudit esveche et de ses droicts appartenances et despandances de quoy ledict sieur Jannon nous a requis acte pour servir a telles fins que de raizon, que nous luy avons concedde ez presances de M^e Jean Artanses, prebtre prieur de Thones et hepdomadier en ladicte esglise cathedrale, Robert Dupuy, prevan-

dier en ladicte esglize, Piere Lacapere, aussi prebtre, et Monsieur M^e Andre Ducoq, conseiller du roy et son recepveur des tailles de Condomois; sy signe aveq ledict sieur Jannon audict nom, de Cours prevost et autres sieurs archidiacre et chanoisnes, et nous derison a devers soy sa minutte.

JEANNON, obeamier de Saint-Just; DECOUS, prevost; DECOUS, LAURIAC, BRESSOLLES, archidiacre; LATORNERIE, DUPUY, DETOUSIN, DESMONGES, DEBERNET, DUPUY, ANNAT, DUPUY, ARTENSES, pⁿⁱ; DECOQ, LACAPERE, pⁿⁱ; DUPUY, notaire.

Certifié conforme à l'original par M^e Lagorce, notaire à Condom, l'un des successeurs de M^e Dupuy.

LAGORCE, notaire.



Au moment de mettre sous presse le *procès-verbal* qu'on vient de lire, M. Edouard Forestié nous communique une lettre inédite de Bossuet, évêque de Condom. M. Forestié doit à une heureuse rencontre d'avoir obtenu la communication de ce curieux autographe. Je pense avec lui que le lecteur ne fera pas sans plaisir connaissance avec l'écriture du plus illustre de nos écrivains.

Si le style du grand homme attend encore un style qui l'imite ou qui l'égale, son écriture — on en conviendra — est surpassée aujourd'hui par le premier scribe venu. Les érudits savaient déjà comment elle avait fait le tourment et presque le désespoir des éditeurs des manuscrits de Bossuet; l'autographe que nous reproduisons fidèlement ne donnera pas un démenti à l'opinion des érudits.

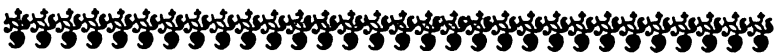
Mais notre curiosité ne sera pas seule à être satisfaite : un intérêt spécial légitimera aux yeux de la *Société archéologique de Tarn-et-Garonne* la publication de l'autographe. La lettre de l'évêque de Condom est à l'adresse de M. Daliès, de Caussade, résidant alors à Paris. Ce nom et ses relations peuvent ne pas être déplacés dans les souvenirs de notre histoire locale.

Cette lettre fait partie des archives particulières de la famille Fournier, de Caussade, qui descend des Daliès. Ce dernier fut l'ami de Riquet, qu'il seconda dans la gestion financière de l'œuvre immense du canal de Languedoc.

M. Fournier, sous-préfet de Bergerac, a bien voulu mettre cette pièce intéressante à la disposition de la Société.

(Note de la Rédaction du *Bulletin*).





LA COLLECTION DOUBLE,

PAR

M. G. DE DUBOR,

Membre de la Société archéologique.



C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris la prochaine dispersion, aux vents des enchères, de la splendide collection de M. Double. Nous avons eu naguère le bonheur d'admirer ces précieux trésors, dont M. Lucien Double, membre correspondant de notre Société, a bien voulu nous faire les honneurs, et c'est le souvenir encore plein des merveilles entassées dans les salons de la rue Louis-le-Grand, que nous rédigeons ces notes, comme un dernier adieu.

Empressons-nous donc d'entrer pendant qu'il en est temps encore. Au bas de l'escalier, garni d'une rampe en fer forgé, de style Louis XIV, où s'appuya jadis la main du grand roi, voici une chaise à porteurs de la marquise de Pompadour, recouverte de velours amarante et enrichie d'ornements en bois sculpté et doré.

Nous arrivons au premier étage.

En entrant se trouve le salon de Sèvres, orné de tapisseries de Beauvais, d'après des dessins de Boucher et d'un plafond de ce peintre aujourd'hui si à la mode. Les deux plus beaux Sèvres connus frappent, en entrant, le regard. Ce sont les fameux vases de Fontenoy, que la gravure a si souvent reproduits, et où, sur un fond rose tendre, se trouvent retracés des épisodes de cette glorieuse bataille.

Un des plus précieux trésors de cette pièce est sans contredit le merveilleux service de porcelaine de Sèvres, à fond

vert d'eau, que Buffon appelait son édition de Sèvres, son édition illustrée, aurait-il pu dire.

Un autre service en vieux Sèvres, connu sous le nom de service Arlequin, rivalise avec celui de Buffon. Tous deux comprennent une centaine de pièces. A côté se voient, toujours en vieux Sèvres, quelques pots de crème et trois assiettes, où on retrouve encore le style de Boucher, ayant appartenu à la comtesse Du Barry. On y voit des amours se jouant au milieu de fleurs. Citons enfin deux pièces bien précieuses, deux tasses de la reine Marie-Antoinette, l'une blanche, ornée de dauphins, l'autre bleu turquoise avec la couronne royale.

Le salon suivant est surtout celui des porcelaines de Saxe; les morceaux capitaux sont un service avec décors à oiseaux et à fleurs, et un autre à café, avec décors à petits personnages. L'ameublement, sorti des Gobelins, n'est autre que celui de la chambre de Louis XIV à Versailles. Deux pendules très-curieuses ornent cette pièce; l'une provenant du château de Rambouillet, chante aux visiteurs des airs de Lulli; l'autre leur représente un beau buste de négresse; les heures se lisent dans l'œil droit et les minutes dans l'œil gauche.

Le grand salon que nous trouvons ensuite nous montre, avec de magnifiques meubles des Gobelins, une ravissante console Louis XVI sculptée, souvenir des noces de l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche avec le Dauphin de France. C'est dans ce salon que se trouve la splendide pendule de Falconnet, représentant « les trois Grâces. » Diderot dit « qu'elles montraient tout, sauf l'heure. » Mais qui songe à s'occuper de l'heure en présence d'un pareil chef-d'œuvre, et n'ont-elles pas été sculptées là, d'ailleurs, par l'artiste, pour la faire oublier ?

Nous passons un peu rapidement dans un salon plus spécialement consacré aux choses de la guerre, et dans un charmant

boudoir, dont le plafond, dû au pinceau de Boucher, ornait jadis le boudoir de la Pompadour, pour arriver, en revenant sur nos pas, dans la pièce que l'on pourrait appeler le salon de Marie-Antoinette. Là, en effet, ont été réunis tous les précieux souvenirs de cette reine infortunée, ravis pour la plupart à Trianon : commode en marqueterie, chaise longue en brocatelle rose, table à ouvrage, fauteuils de soie dorés ; on y retrouve jusqu'au petit fauteuil et au petit secrétaire de celui qui devait être Louis XVII.

Nous voici au deuxième étage. Il y a encore ici bien des merveilles ; elles n'égaleront cependant pas celles du premier étage : aussi, l'espace d'ailleurs nous étant mesuré, passerons-nous rapidement. Nous citerons au hasard : un ravissant boudoir ayant appartenu à la Duthé ; un jeu d'échecs en ivoire, vert et rouge, donné à Louis XIV par l'ambassade siamoise ; une fontaine ayant appartenu à Marguerite de Valois ; une vitrine remplie de boîtes et de tabatières, chefs-d'œuvre de Van Blarenbergh et de Petitot ; des tapisseries de Beauvais et des Gobelins, des peintures de Fragonard et de Boucher. Quelques tableaux de choix, dûs au pinceau de Raphaël, de Franz Hals, de Van der Meer, de Rembrandt, de Ierburg, de Watteau et autres peintres célèbres, attireront l'admiration de l'artiste. Quant aux bibliophiles, ils pourront s'extasier notamment devant l'édition originale de Molière, les baisers de Dorat aux armes de Marie-Antoinette, et un splendide volume en maroquin rouge, aux armes de Diane de Poitiers.

On peut avoir, par ces quelques lignes, une idée de la précieuse collection qui va disparaître. Nous aurons, heureusement pour nous, le souvenir des heures délicieuses, mais, hélas ! trop courtes, que nous avons passées au milieu de ces merveilles.





PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 12 janvier 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président* ; Moulenq, *secrétaire-général* ; Pujol, Henri Delbreil, de France, de Dubor, Guirondet, de La Morinière, général Séatelli, de Coustou, Anglade, Soleville, Claverie, Forestié neveu, Rey-Lescure, l'abbé Contensou ; Ed. Forestié, *secrétaire*.

La séance est ouverte à 8 heures par la lecture du procès-verbal de la séance de décembre, qui est adopté.

M. le Secrétaire-général fait l'énumération des publications et revues reçues depuis le mois dernier, et des dons faits à la bibliothèque.

M. le Président se réjouit de voir M. l'abbé Pujol assister à la réunion. Notre confrère avait été longtemps empêché de prendre part aux travaux de la Société. Il l'a prié de s'occuper d'un document trouvé dans une étude de notaire, à Condom, et dont il doit la communication à l'obligeance de M^e Lagosse.

Plusieurs écrivains ont soulevé la question de savoir si Bossuet a pris effectivement possession de l'évêché de Condom.

M. l'abbé Pujol expose en quelques mots l'état de la question : Floquet s'en préoccupe ; il se rapporte aux archives de Condom, mais il n'a pas eu connaissance de la pièce en question, laquelle est inédite ; il discute le fait de la prise de possession, et en cherche la date. Les difficultés sont aplanies par la lecture du procès-verbal officiel, rédigé par le notaire condomois. Cette pièce est curieuse et digne d'être publiée pour diverses raisons : elle est

inédite; elle tranche une question de controverse; enfin elle donne le texte d'un procès-verbal de prise de possession d'un évêché, tel qu'on les rédigeait au XVII^e siècle.

M. le Président remercie M. l'abbé Pujol de son intéressante communication, et la Société décide la publication de ce document au *Bulletin*.

M. le Président dépose sur le bureau un travail original de M. l'abbé Galabert, sur Saint-Antonin au XIV^e siècle, et une note du même auteur relative à des frais funéraires au XV^e siècle, dont M. de France donne lecture.

La Société a reçu un exemplaire d'une superbe publication sur le musée Guimet, à Lyon. Le directeur de cette revue demande l'échange avec nos publications. Cette demande est accueillie avec reconnaissance. M. Guimet est le fondateur du musée qui porte son nom, et qui est le complément naturel d'une sorte de faculté pour l'étude des religions et des langues orientales, dont il est également le créateur.

Une lettre de M. Edmond Turquet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, annonce que le travail de M. Edouard Forestié sur la céramique dans le Tarn-et-Garonne a été adopté par le comité des beaux-arts, pour être publié dans son *Bulletin*.

M. le Président de la Société des sciences de Rodez annonce la publication prochaine d'un Dictionnaire géographique du Rouergue; il demande des renseignements à la Société sur la partie du Rouergue qui était comprise dans la généralité de Montauban.

M. Forestié neveu présente à ses collègues un très-remarquable spécimen de reproduction phototypographique obtenu par M. Cassan, de Toulouse. C'est une plaquette rarissime, qui est reproduite de la manière la plus exacte et la plus parfaite: avec un papier qui se rapprocherait davantage des papiers de l'époque, l'illusion serait complète.

M. le Président a retrouvé des fragments de la Coutume de Cumont dans les papiers de sa famille. Il fait don à la Société de ce précieux document, curieux au point de vue de l'organisation agricole.

M. Forestié neveu signale à la Société la généalogie des Mazade, qui vient d'être publiée. Cette famille, originaire du Dauphiné, vint

s'établir à Toulouse et à Montech vers le milieu du XVI^e siècle ; elle a aujourd'hui pour chef M. Charles de Mazade, le publiciste distingué de la *Revue des Deux-Mondes*.

M. Edouard Forestié entretient ses collègues de son travail sur le Livre des comptes du XIV^e siècle, dont il a signalé déjà la découverte aux archives départementales. Il fait en quelques mots l'histoire de la famille Bonis, décrit rapidement les nombreuses opérations commerciales auxquelles elle se livrait, et cite des extraits relatifs aux confréries qui existaient à Montauban au XIV^e siècle, aux fournitures de bijoux et de bijoux, aux étoffes employées dans la confection des vêtements. Notre collègue termine en annonçant qu'il prépare la publication de ce travail.

M. Pottier lit une intéressante relation de voyage. Notre cher président a visité Dieupentale, Verdun, Grandseve ; il nous fait part de ses impressions et de ses observations archéologiques.

Nomination de membres correspondants :

M. Callier, inspecteur de la Société française d'archéologie, présenté par MM. Pottier et Moulenq ;

M. R. de Courtois, membre de la Société des sciences d'Avignon, présenté par MM. de France et Pottier ;

M. Rupin, membre de la Société de Brives, présenté par MM. de France et Edouard Forestié.

M. de Dubor soumet l'état des comptes de la Société au 34 décembre 1880. Notre trésorier reçoit les félicitations de ses collègues pour son excellente administration.

M. le Président présente à ses collègues une copie de l'Inventaire des archives de Saint-Antonin, fait au XVIII^e siècle par Filippi. Ce registre lui a été confié pour quelque temps. Si quelqu'un de nos collègues désirait le consulter, il sera déposé à la Bibliothèque de la Société.

M. le Secrétaire-général annonce la publication prochaine du Cartulaire de Beaumont, dont il sera fourni un spécimen par l'imprimeur à la prochaine réunion.

La séance est levée.

Le Secrétaire,
Édouard FORESTIÉ.

Séance du 2 février 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président* ; Rattier, *vice-président* ; Mouleng, *secrétaire-général* ; Rey-Lescure, abbé Pujol, abbé Contensou, de Barbot, Claverie, de Dubor, de La Morinière, général Séatelli, Dumas de Raully, Forestié neveu, abbé Sicard, de Capella, abbé Calhiat ; Ed. Forestié, *secrétaire*.

La séance s'ouvre à 8 heures par la lecture du procès-verbal de la séance de janvier, qui est adopté.

M. le Secrétaire général énumère ensuite les diverses publications déposées sur le bureau et reçues dans le mois de janvier.

M. Minoret envoie à la Société une note, dont il est donné lecture, relative à une publication allemande intitulée : *L'Indicateur de l'antiquité germanique*. Notre collègue a bien voulu résumer en quelques lignes ce que cette publication contient de plus intéressant.

M. Mignot, de Saint-Nicolas, envoie une note relative à l'interprétation du sceau de Saint-Antonin, publié par M. l'abbé Daux. Lecture est donnée de cette note, qui sera insérée au *Bulletin*.

M. Pottier signale le *saint Martin* de M. A. Lecoq de la Marche. Cette belle édition contient la gravure de plusieurs panneaux de tapisseries de Montpezat. Ces bois ont été gravés d'après des photographies de M. Trutat, que notre Président avait fait prendre en vue de la publication qu'il projette de ces belles tapisseries.

M. Ed. Forestié demande si la Société ne pourrait pas obtenir, de l'auteur et de l'éditeur de cet ouvrage, la communication de ces bois, qui seraient destinés à accompagner un article spécial consacré à ces précieuses tentures : il pense que ce ne serait pas impossible.

M. le Président exprime les sentiments de regret que lui inspire la mort d'un de nos collègues, M. Victor Brun, conservateur et fondateur du musée d'histoire naturelle. Ce savant, aussi modeste que dévoué pour l'œuvre à laquelle il a consacré toute son exis-

tence, a été l'un des premiers explorateurs des gisements préhistoriques de Bruniquel, dont les nombreux objets, en silex en os, de l'industrie paleolithique font aujourd'hui l'admiration des visiteurs du musée de Montauban. M. Victor Brun fut aussi l'un des fondateurs de notre Société, à laquelle il fut toujours très-dévoué : à ces divers titres, sa perte sera vivement sentie par ses collègues.

M. Edouard Forestié présente un anneau, qu'il croit être de la période mérovingienne, peut-être même visigothe. Cet anneau, qui est en argent très-oxydé, se compose d'une verge en torsade, portant un châton en forme de couronne, enserrant dans ses raies une larme d'émail hémisphérique, de couleur bleu cendré pailleté de rayons d'or, et dans laquelle sont sertis à même sept cabochons de grenat, formant le sommet de la couronne. Cet anneau a été trouvé par un paysan dans un champ, aux environs de Meauzac, où M. Devals a signalé, dans son Répertoire archéologique, un sarcophage du VIII^e siècle.

On connaît des anneaux à torsade du VIII^e siècle, et la couronne qui surmonte celui-ci ressemble assez à la mitre ou plutôt à la couronne de saint Léger, telle qu'elle était figurée dans l'abbaye d'Hauenbourg.

Ce n'était point un anneau d'évêque, car il devrait être d'or ; c'est peut-être un anneau d'abbé, car ces dignitaires en portaient au VIII^e siècle. Notre savant Secrétaire-général pencherait vers cette dernière hypothèse ; car depuis 673 l'église et le village de Meauzac appartenaient au monastère de Moissac, par la donation qu'en fit dans cette année Agarnus, évêque de Cahors, à l'abbé Hermeninus.

M. Ed. Forestié croit que c'est un anneau de femme : pendant le Moyen-Age on avait la coutume de donner aux nouvelles mariées des anneaux ornés de saphirs, de turquoises ou de grenats. Celui-ci, bien qu'il paraisse trop gros pour une femme, s'adapte bien à un doigt moyen. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les anneaux se portaient sur les gants.

M. Rey-Lescure analyse, en quelques mots, et d'une manière très-intéressante, le Recueil de l'Académie de Toulouse. Il signale les membres de cette société qui étaient originaires du Tarn-et-Garonne.

M. l'abbé Galabert envoie un nouveau Mémoire présenté pour le Congrès des Sociétés savantes de 1884. Ce travail a pour titre : *La repeuplement du Bas-Quercy après la guerre de Cent ans.*

M. Dumas de Rauly présente un sceau du cardinal Petrucci, de l'ordre des diacres, qui porte en exergue :

« Sigillum. Alphonsi Petrucci, Diaconi, Car. et Civitatis Masse, Epi. »

L'évêque est représenté à mi-corps, crossé et mitré; au-dessous ses armoiries.

Ce sceau est très-remarquable comme gravure.

Notre confrère, M. le vicomte de Barbot prépare un travail sur le *Bibelot*. Il veut bien en détacher quelques pages, dont il nous donne lecture. C'est une introduction dans laquelle l'auteur fait une charmante peinture de nos intérieurs d'il y a 40 ans, alors que l'amour du bibelot n'était pas encore passé dans nos mœurs avec l'intensité qu'on peut constater aujourd'hui.

M. Forestié neveu lit une note sur la monnaie frappée à Montauban pendant les guerres de religion, qu'il a recueillie dans la biographie de Rapin-Thoyras, par M. de Cazenove.

Elections de membres :

Sur la proposition de M. le Président et de M. le général Séattelli, la Société décerne à l'unanimité le titre de membre d'honneur à M. le général Lewal, commandant la 33^e division militaire à Montauban.

Par ce vote, la Société tient à témoigner combien elle apprécie les travaux et les recherches faites par cet officier général durant son séjour en Algérie, et combien elle est désireuse de mettre à profit son érudition et sa haute compétence.

M. Mila de Cabariou, ancien préfet, présenté à la dernière séance, par MM. de France et de Coustou, est élu membre titulaire.

M. de Marveille est présenté en la même qualité par MM. Pottier et de Barbot.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire,

Edouard FORESTIÉ.





CLOITRE DE MOISSAC.



RECHERCHES SUR LA CHAPELLE DE SAINT-JULIEN,

PAR

M. MIGNOT,

Membre de la Société archéologique.



PARLER du cloître de Moissac, c'est appeler l'attention des archéologues qui connaissent la valeur de cette œuvre, encore entière, que la fin du XI^e siècle nous a léguée, et qui a été si bien caractérisée en la nommant un musée d'iconographie romane. Ce n'est cependant pas sur le cloître lui-même que nous nous proposons de faire cette étude, mais bien sur un monument disparu, que jusques ici on a cru être une de ses parties : nous voulons parler de la chapelle de Saint-Julien.

M. Jules Marion a fait, dans le temps, sur l'abbaye de Moissac, une étude remarquable à plus d'un titre¹; il a puisé ses documents à des sources de la plus grande valeur;

¹ *L'Abbaye de Moissac*, Bibliothèque de l'École de Chartes, 3^e série, t. I, novembre-décembre 1849, 2^e livraison.

le premier il nous a fait connaître la chronique d'Aymeric de Peyrac ¹, et, puisant dans cette précieuse mine, il est parvenu à dissiper une partie des ténèbres qui enveloppent l'histoire de l'abbaye de Moissac pendant le XI^e siècle. Si des erreurs se sont glissées dans cette savante étude, on comprend aisément que l'éloignement des lieux ne permettait pas à l'auteur de rectifier ses notes; de plus, les traditions locales qui lui furent signalées à son passage ont dû, dans certains cas, influencer son jugement ². Une de ces erreurs que nous nous proposons de rectifier, est celle qui place la chapelle de Saint-Julien dans le préau du cloître.

§ I.

Dans l'angle nord-ouest du cloître de Moissac, on voyait, il y a environ soixante ans, une fontaine abondante, où les habitants de la ville venaient puiser de l'eau : quelques-uns lui donnent le nom de fontaine de Saint-Julien; c'était la source qui alimentait l'ancien *lavatorium* des moines. Dans le narthex de l'église se voyait aussi, au siècle dernier, un autel placé en face de l'entrée, dédié encore à saint Julien. Tels étaient les témoins d'une ancienne tradition rapportant qu'il existait jadis, dans l'abbaye de Moissac, une chapelle dédiée à saint Julien, renfermant une fontaine miraculeuse, où les lépreux venaient, avant le XII^e siècle, rechercher la guérison de leur hideuse maladie. La situation du *lavatorium* des moines et la source qui y coulait indiquaient, dans une certaine mesure, le lieu où pouvait

¹ *Chronique*. Aymeric de Peyrac, ms. in. Bibli. nat. asservata lat. 4991-A.

² Dans son grand et savant ouvrage, M. Lagrèze-Fossat est venu malheureusement encore appuyer ces mêmes erreurs de son autorité. *Etudes historiques sur Moissac*, t. II, p. 479; t. III, p. 37, 137, 264.

se trouver la chapelle. On se mit à fouiller le préau du cloître, afin de retrouver les soubassements du monument disparu : les recherches furent vaines ; trois pierres posées en degrés qui furent retrouvées dans l'espace qu'occupait l'édicule qui recouvrait le *lavatorium*, ne pouvaient être considérées comme les ruines d'une chapelle. Malgré ces recherches inutiles on a persisté à placer la chapelle de Saint-Julien dans le préau du cloître. Ce n'est pas notre sentiment : aussi allons-nous, à notre tour, aborder cette intéressante question. Nous rechercherons la valeur des traditions, et nous essayerons d'en faire l'application ailleurs ; mais avant, nous allons faire en sorte de prouver que la chapelle de Saint-Julien, bien antérieure au cloître du XII^e siècle, était un grand monument ; que, en conséquence, il ne pouvait être placé dans le préau, et dans le cas où il y eût été construit, on en eût certainement retrouvé les fondations dans les fouilles pratiquées dans ce but.

Les documents écrits que nous possédons sur l'abbaye de Moissac pendant la première moitié du XI^e siècle sont fort rares ; ils deviennent plus tard plus nombreux, mais ne suffisent pas à éclairer tous les faits qui se rapportent à notre abbaye. La chronique d'Aymeric de Peyrac est loin de combler toutes les lacunes ; de là des divergences d'opinion sur certains détails, et celui qui nous occupe nous en offre un exemple. Nous aidant de ces autorités et des travaux déjà faits, abordons le sujet de notre dissertation.

L'antique église abbatiale de Moissac s'écroula vers l'an 1030, sous l'abbatiate de Raymond I : tout le monde est à peu près d'accord sur cette date ; sans nous prononcer sur les diverses opinions émises sur le nom de son successeur, nous adoptons cependant le récit d'Aymeric de Peyrac, parce qu'il nous fournit des dates et des chartes que nous ne trouvons pas ailleurs, et où nous allons enfin voir apparaître la chapelle de Saint-Julien.

En l'année 1042, Pierre, qui venait d'être élu abbé, acquiesça à la vente de l'avouerie, précédemment faite à Gausbert de Gourdon par Guillaume Taillefer, comte de Toulouse; tous les désordres furent le résultat de cette concession. L'abbé-chevalier ne poursuivant qu'un but, celui de tirer de son acquisition le plus de profit possible, la ville de Moissac, le monastère et ses possessions furent livrés à toutes les exactions. Une troupe de routiers, à la solde de Gausbert, maintenaient une telle anarchie, qu'un Vivien, qualifié vicomte de Lomagne, put s'emparer de la ville, l'incendier après l'avoir pillée. Après cet événement, rapporte Aymeric de Peyrac, Gausbert, comprenant que la prudence voulait qu'un tel état de choses cessât, se décida enfin à faire droit aux réclamations de l'abbé et des habitants, savoir: du seigneur *Ansquetin*, qui gouvernait le monastère, des autres moines et des nobles hommes, et il rétablit dans leur ancienne liberté et privilèges le monastère et la ville. C'est en ces termes que lui et ses vassaux jurèrent sur le très-saint autel de Saint-Julien, sur lequel on avait apposé une multitude de reliques... Suit l'établissement des privilèges qui furent restitués, et la charte se termine ainsi¹: « *Acta sunt hec, in Moyssiaco publice, in Nativitate sancti Johannis evangeliste, in presentia multorum monachorum, militum et aliorum, etc. Anno Incarnatione Dominice M^o XCVII, indictione quinta, regnante Philippo, rege Francorum, et sunt positi multi alii qui hoc juraverunt et firmaverunt super altare Sancti Juliani, apposita multitudine reliquiarum, ita tenendum et custodiendum* »².

Comment se fait-il que notre chroniqueur, pour prouver

¹ M. Lagrèze-Fossat ayant donné le texte et la traduction de cette chartre, nous y renvoyons le lecteur. *Études historiques sur Moissac*, t. I, p. 124 et 125, 342 et suiv.

² Aymeric de Peyrac, fol. clvii, verso, col. I.

l'amendement de Gausbert, nous cite une charte qui ne peut lui être attribuée, puisque les concessions de l'abbé-chevalier furent faites à l'instigation de l'abbé Ansquetin, qui ne devint abbé que près de quarante ans après ? C'est tout simplement la transposition d'un titre qui convenait à son sujet, et que la similitude des noms de Gausbert I^{er}, abbé-chevalier en 1047, et Gausbert II, abbé-chevalier aussi en 1097, l'a amené à faire ¹, car, continuant son récit, il passe immédiatement à la venue à Moissac, en 1047, de saint Odilon, abbé de Cluny.

Il ressort de cette citation que la chapelle de Saint-Julien existait pendant que le cloître de l'abbé Ansquitilius était en construction. Cette chapelle avait-elle servi pendant le long espace de temps qui s'écoula entre les années 1030, époque de la destruction de l'ancienne église, et la consécration de celle de Durand de Bredon, en 1063 ? C'est l'opinion de M. J. Marion, qui s'appuie sur le même passage d'Aymeric de Peyrac; mais, au lieu d'attribuer ce document à une époque antérieure à l'union de l'abbaye de Moissac à celle de Cluny, il en fait l'application à la charte de confirmation de cette même union. « L'année même de « la dédicace, dit-il, en juin 1063, l'abbé-chevalier con-
« sentit à donner son désistement. Une foule de seigneurs,

¹ M. Lagrèze rapporte cette charte à l'année 1047. La copie que nous avons de la chronique d'Aymeric de Peyrac, soigneusement collationnée, porte 1097, comme nous l'avons reproduit dans notre citation, et tout concourt à rendre cette date incontestable. Pour justifier son opinion, M. Lagrèze, non-seulement a mal lu la date, mais encore il est obligé de changer le nom d'*Ansquitilius* par celui de *Stephanus*, et de substituer au nom du roi de France *Philippe* celui de *Henri*, ce qui n'est pas admissible, car il resterait encore à corriger l'indiction cinquième qui se rapporte à l'an 1097, par l'indiction quinziesme qui est celle de 1047, de telle sorte que ce titre serait sans aucune valeur ni autorité, puisqu'il faudrait, par le système de M. Lagrèze, en changer tous les noms et toutes les dates. On doit donc maintenir cette charte dans toute son intégrité, et l'attribuer à l'abbé Gausbert II, dont on ne connaissait jusqu'ici que le nom.

« d'évêques, d'abbés, avaient été convoqués à la cérémonie.
 « On apporta sur l'autel de la chapelle de Saint-Julien toutes
 « les reliques du couvent, et là, Gausbert, la tête nue, la
 « main droite étendue sur les châsses, jura solennellement
 « qu'il renonçait à tout jamais, pour lui et pour ses succes-
 « seurs, à tout droit, quel qu'il fût, sur l'abbaye et sur ses
 « biens, etc... (et en note): La grande église n'était pas
 « encore dédiée; c'était, sans doute, dans cette chapelle
 « que les moines faisaient leurs offices. » L'acte de Gaus-
 bert ne fait pas mention de la chapelle de Saint-Julien,
 ni des reliques posées sur l'autel; nous y lisons seulement :
*« Et ut hæc meæ dimissionis annotatio semper firma
 stabilisque permaneat, in manibus predictorum meorum
 seniorum comitum Pontii et filii ejus Willelmi coram
 nobilibus propriis meis manibus subnixa stipulatione fir-
 mavi¹. »*

Abordons maintenant les commencements du XII^e siècle:
 arrivé à cette période, nous aurons à réfuter des asser-
 tions bien explicites sur notre chapelle; l'opinion contraire
 à la nôtre, va prendre ici des formes tellement affirmatives,
 que l'on conçoit très-bien que l'autorité du narrateur ait
 fait naître la conviction, non-seulement dans l'esprit de la
 plupart de ses lecteurs, mais encore chez ceux qui ont
 écrit après lui sur l'abbaye moissagaise. Nous lisons dans
 M. J. Marion: « Il y avait alors (1100 à 1108) au milieu
 « même du cloître une source miraculeuse consacrée, ainsi
 « que la chapelle qui y était attenante, sous le vocable de
 « saint Julien, et visitée par les lépreux, qui y venaient en
 « pèlerinage pour s'y baigner. Aquilin fit réparer le bassin
 « de la fontaine et l'orna de revêtements de marbre. »
 Nous opposons à ce récit, qu'en ce qui regarde Ansquiti-
 lius, Aymeric de Peyrac ne parle d'aucune manière, ni de

¹ *Histoire de Languedoc*, annotée par M. Du Mége. t. III. preuves, p. 518.

la chapelle de Saint-Julien, ni de la fontaine des lépreux : tout ce qu'on y voit, c'est que naturellement en construisant le cloître il y plaça aussi le *lavatorium*, qu'il orna avec magnificence. La traduction que M. J. Marion fait du passage d'Aymeric est fautive, et les conséquences qu'il en tire ne sauraient être admises ; M. Lagrèze, qui l'adopte dans son ensemble, en tire à son tour des inductions si extraordinaires, qu'il est indispensable de rectifier aussi ses erreurs sur des monuments aussi célèbres que le portail et le cloître de Moissac.

Voici le texte de la chronique : « *Qui dictus Asquelinus fecit claustrum magnum, subtili artificio operatum, dicti monasterii, quod colligitur ex stasis ibidem sculpturis, tam in clauastro quam in medio pillaris magni portalis ecclesiæ. Nam a domine (M. J. Marion met nomine) Asquilini faciebat status piscium in lapidibus quibusdam sculptari.* » M. J. Marion traduit ainsi cette phrase, en faisant remarquer son obscurité à cause des mots *statis* et *status* : « Aquilin fit le portail de l'église, c'est ce qui résulte d'inscriptions en marqueterie encastrées tant dans le cloître que dans le trumeau de la grande porte de l'église. On y voit le nom d'Aquilin composé de lettres en mosaïque, en forme de poisson. »

Voici maintenant le texte tel que nous le lisons et le traduisons : *Quod colligitur ex SCATIS ibidem SCULPTATIS, tam in clauastro quam in medio pillaris magni portalis ecclesiæ. Nam a DOMINE Asquilini faciebat SCATOS ou SCATAS piscium in lapidibus quibusdam sculptari.* C'est ce qui résulte des *écaillés sculptées*, tant dans le cloître que dans le pilier du milieu de la porte de l'église. Car le seigneur Ansquetin faisait sculpter sur certaines pierres *des écaillés* de poisson.

Les différences qui existent entre notre lecture et celle des auteurs précités sont celles-ci : 1° Nous lisons dans le

texte : *sculpturis* au lieu de *sculptis*, et nous le corrigeons en changeant le dernier *u* en *a* et l'*r* en *t* pour en faire *sculptatis* ; 2^o nous lisons *a domine Asquilini*, au lieu de *a nomine*, que nous traduisons mot à mot : *Car par le Seigneur Aquilin il était fait.* ; on devrait bien trouver dans le texte : *a domino Asquilino*, parce que la préposition *a* gouverne l'ablatif, mais en prenant le texte *a nomine Asquilini*, ne devrait-on pas traduire par le nommé ? et le cas ne serait pas mieux conservé ? 3^o restent les mots *statis* et *status*, qui sont le point de départ de toutes les difficultés et de toutes les diverses interprétations ; au lieu de chercher dans Du Cange au mot *SCACI*, *échiquier*, la correction de ces mots, on doit la voir au mot *SCATUS* : *im-petigo*, *sicca scabies*, qui a la même origine que *scaturrio*, *lepra*. Personne n'ignore que les maladies de la peau se présentent souvent sous forme d'écailles, le mot patois *escatos de peys*, *écailles de poisson*, en est sans doute l'origine, et les mots employés par Aymeric de Peyrac en sont la latinisation ; aussi rétablissons-nous la faute du copiste, en lisant *scatis* et *scatas* ou *scatos*. Faisons remarquer que, dans notre correction des mots contestés, nous n'ajoutons ni ne retranchons aucune lettre, que la traduction mot à mot est facile, tandis que dans celle de M. J. Marion, adoptée par M. Lagrèze, la construction de la phrase et le mot à mot sont impossibles, et l'on ne peut en tirer aucun sens qui soit justifié par le texte. Mais ce qui a une importance capitale, c'est que notre traduction est encore justifiée par le fait. Le bloc de marbre, qui forme le trumeau en question, est sculpté sur ses quatre faces : celle de devant porte des lions des deux sexes ; on voit sur celles des côtés de grands personnages sculptés en méplat, qui en occupent tout l'espace ; la quatrième, tournée vers le narthex, est ornée d'écailles imbriquées, qui occupent tout le panneau : il ne reste aucune place pour une inscription quelconque, et il

n'y en a jamais eu. Si nous ajoutons que le même genre d'ornement se retrouve sur plusieurs piliers du cloître et sur un très-grand nombre de tailloirs, l'attribution qu'en fait Aymeric de Peyrac à l'abbé Ansquitilius se trouve être d'une vérité incontestable, et la conclusion que nous devons en tirer est entièrement opposée à l'opinion de M. Lagrèze : c'est que le trumeau du portail de l'église de Moissac est bien l'œuvre de l'abbé Ansquitilius.

Reprenons maintenant le texte d'Aymeric de Peyrac, et voyons si nous y trouvons les traces de la fontaine des lépreux : « *Lapidem fontis magni claustrī predicti fecit asportare ; et predicta opera sunt magni artificii, laboris et sumptus, sicut oculata fide possunt extimari. Qui quidem lapis fontis marmoreus et lapis medius portalis, inter ceteros lapides harum precium, reputantur pulcherrime magnitudine et subtili artificio fuisse constructi, et cum magnis sumptibus asportati et labore : Ymo potius extimantur miraculose ibidem fuissē quam opere hominis, maxime unius simplicis abbatis...* » Nous ne pouvons voir dans ce passage que ce qui s'y trouve, c'est-à-dire : Que l'abbé Ansquitilius fit apporter la pierre de la fontaine du grand cloître, que cette pierre de marbre et celle du trumeau du portail, avaient coûté tant de dépenses, tant de travail, et étaient sculptées avec tant d'art, qu'on était plutôt porté à croire, en voyant ces beaux ouvrages, qu'ils étaient le produit d'un miracle, que l'œuvre d'un homme et surtout celle d'un simple abbé. Quant à la source miraculeuse et à la chapelle de Saint-Julien, il n'en est nullement fait mention ¹.

Arrivons au dernier passage de M. J. Marion, que nous

¹ Si nous nous sommes si longuement étendu sur ce passage d'Aymeric de Peyrac, c'est qu'il est le point de départ de toutes les opinions spéculatives émises par M. Lagrèze, qui, se basant en grande partie sur ce texte incompris, en est arrivé à enlever à l'abbé Ansquitilius presque tous les chefs-d'œuvres, le cloître et le porche, qui lui sont attribués d'une manière si positive par notre chroniqueur.

contestons, et à la partie de la chronique qui en est l'origine, et dont nous tirerons des conclusions tout-à-fait contraires : « Roger, successeur d'Aquilin (1108), mit la dernière
 « main aux travaux que la mort de son prédécesseur avait
 « un instant interrompus. En outre, il fit rebâtir entière-
 « ment et sur des proportions plus vastes qu'auparavant,
 « l'antique chapelle de Saint-Julien, placée comme on sait
 « au milieu même du préau du cloître. Vers la même
 « époque une épidémie, dont les germes avaient été appor-
 « tés par les lépreux, qui venaient en grand nombre se
 « baigner à la source miraculeuse, causa d'affreux ravages
 « à Moissac, parmi les moines et les habitants. Pour en
 « prévenir le retour, Roger fit murer le bassin de la fon-
 « taine, et en interdit le pèlerinage aux lépreux. » On ne
 peut être plus précis ; l'emplacement de la chapelle est bien
 déterminé : elle était au milieu du préau du cloître et l'abbé
 Roger la fit reconstruire. Les lépreux venaient se laver à
 la source ; elle était donc distincte du *lavatorium* des moines,
 puisque Roger en fit murer le bassin, et que le *lavatorium*
 était dans l'angle nord-ouest du préau et non au milieu.
 Mais citons le texte d'Aymeric de Peyrac, qui nous donne
 tous les éclaircissements : « *Per antiquos ad mei audien-*
tiam perlatum est; quod capita SS. Juliani et Ferreoli,
tunc reperta fuerunt involuta in duobus plumalibus; et in
memoriam horum diem celebritatis predictam, semel in
anno duntaxat in monasterio Moyssiaci dicta pluma defe-
runtur. Notabile quoque dictum sequitur: Quod in quadam
capella devotissima edificata in eodem monasterio in hono-
*rem sancti Juliani que in dicto monasterio CUNCTA est*¹;

¹ Nous traduirons ce membre de phrase : *Que in dicto monasterio cuncta est.* Qui est tout dans le monastère, c'est-à-dire qu'elle était la plus importante et la plus vénérée du monastère. Nous ne pouvons pas voir ici une faute de copiste qu'il faudrait rectifier par *condita*, car ce serait une répétition trop rapprochée.

Vulgariter dicitur ab olim, tanta multitudo leprosorum confluebat quod ex infectione eorum fere majors pars monachorum dicitur obiisse, ubi interdum gravissima langore leproserie et aliorum membrorum in consolidatione percussa, pristinam gaudebat recepisse a domino assospitatem per merita sanctissimi Juliani, a lavacro cujusdam miraculosi fontis. Quorum inter signa testimonium credulitatis perhiberent, lapilli in ibidem in pavimento positi variis coloribus intermixti, et ab extra capella quedam turpe imagines leprosorum figuram habentes. Demum ex ordinatione abbatis et conventus predictus fons fuit clausus ne ipsi leprosi de cetero expetterent predicti remedii locum ut ipsi monachi cum debita quiete et securitate et corporis sospitate valitudinis Deum exorarent¹. »

Ce texte est très-clair ; le narrateur nous dit que les têtes retrouvées de saint Julien et de saint Ferréol, furent apportées dans une chapelle dédiée à saint Julien, qui se trouvait dans l'enceinte du monastère, mais ne nous dit pas que Roger l'ait fait rebâtir, ni qu'elle fût dans le préau du cloître. Les lépreux et d'autres malades venaient se baigner ou se laver dans une fontaine ou bassin qui était dans l'intérieur de l'édifice, afin d'y retrouver la santé ; mais une épidémie, qui fit mourir beaucoup de moines, ayant été attribuée à la grande affluence des lépreux qui en avaient laissé le germe, Roger fit murer le bassin (*lavacrum*) ; la chapelle continua donc de rester ouverte, tandis que la fontaine disparut ; si le *lavatorium* des moines eût été la source miraculeuse, sa suppression n'aurait pu avoir lieu. Aymeric de Peyrac nous dit encore que le pavé de la chapelle de Saint-Julien était en mosaïque, et qu'en dehors (sur la façade sans doute), on voyait de hideuses figures représentant des lépreux. Nous ne trouvons donc dans ce

¹ Chronique d'Aymeric de Peyrac, fol. clx, recto, col. 2, verso, col. 1.

passage, ni que Roger ait fait reconstruire la chapelle, ni qu'il l'ait ornée, ni surtout qu'elle fût placée dans l'intérieur du cloître. Si elle eût occupé une place aussi insolite, Aymeric n'aurait pas manqué de nous le dire ; dans le cas même où il eût alors négligé cette indication, il en aurait retrouvé l'occasion lorsque, quelques lignes plus bas, revenant sur la mesure de l'abbé Roger, et répondant aux oppositions qui se manifestèrent, il n'eût pas manqué dans ce passage de nous dire les graves inconvénients qu'entraînait l'envahissement continu du cloître par les lépreux et les autres visiteurs ¹.

Ainsi donc, aucun texte ne nous indiquant le préau du cloître comme étant la place qu'occupait la chapelle de Saint-Julien, nous sommes amené à conclure : Que depuis les temps les plus reculés il y avait, dans l'enceinte du monastère de Moissac, une chapelle très-importante dédiée à saint Julien, qui renfermait une source réputée miraculeuse, fréquentée avant le XII^e siècle par les lépreux surtout, et qu'enfin cette chapelle n'était pas située dans l'intérieur du cloître mais bien dans une autre partie de l'abbaye.

§ II.

Nous sommes persuadé que les traditions locales sont toujours autorisées de quelque façon, mais le fait vrai est presque toujours aussi environné de nuages que la succession des temps a accumulés autour de lui.

Il est bien difficile, en effet, de comprendre qu'un grand monument comme celui de la chapelle de Saint-Julien fût placé au milieu du préau d'un cloître, arrêtant l'air et la lumière, et rompant l'harmonie d'un bâtiment qu'on se

¹ Chronique d'Aymeric de Peyrac, fol. clxi. recto, col. 1.

plaisait à embellir. Ce qui répugne plus encore à admettre, c'est que ce lieu, considéré par les auteurs du Moyen-Age, dans leur symbolisme, comme l'image du paradis, pût être envahi et troublé par des visiteurs bruyants, dépouillant leurs haillons, afin de laver leurs ulcères dans la source miraculeuse. Pourrait-on appliquer alors au cloître de Moissac cette définition de Durand de Mende : « *Diversitas officiorum in clauastro, diversitas est mantionum cum diversitate præmiorum in regno.* » Et cette autre d'Honoré d'Autun : « *Secretum claustri gerit figuram cæli, in quo justi a peccatoribus segregantur, sicut religiosæ vitæ professores a secularibus in clauastro sequestrantur.* » On sait bien que l'accès du cloître était permis au public dans certaines circonstances solennelles. Ainsi des actes importants, où le monastère et la ville étaient intéressés, furent passés dans le cloître. Le jeudi saint, pour la touchante cérémonie du *mandatum*, les moines réunissaient dans ses galeries deux cents pauvres, leur lavaient les pieds et les renvoyaient avec une grosse aumône ; mais ces faits exceptionnels sont loin de faire concevoir que tous les jours le cloître pût être envahi même par des malades.

La tradition confond encore la fontaine de Saint-Julien avec le *lavatorium* des moines : comment, cette fontaine consacrée aurait servi aux usages journaliers et les plus vulgaires des moines ! ils faisaient leur barbe, leur tonte, leurs ablutions devant le *sacratissimum altare sancti Juliani* ! Et puis les lépreux, ces malades repoussants, seraient encore venus dans ce même *lavatorium*, laver leurs plaies, et par leur bruit, leurs actes indécents, troubler les moines silencieux dans les nombreux actes qu'ils accomplissaient dans ce lieu réservé ! Une pareille coutume ne peut se comprendre.

Mais alors, où se trouvait la chapelle de Saint-Julien, et comment la tradition a-t-elle oublié le lieu réel, et trans-

porté ailleurs le souvenir de son existence ? Telles sont les questions qui se posent naturellement, mais auxquelles il est fort difficile de répondre autrement que par des opinions probables, mais manquant de certitude ; malgré ce défaut capital, nous allons cependant essayer de les donner.

Saint Amand et les moines qui dans la première moitié du VII^e siècle vinrent s'établir à Moissac, avaient surtout pour but d'évangéliser les peuples de nos contrées, savoir : les campagnes encore entachées de paganisme, et tout le pays infecté d'arianisme par la longue occupation des Visigoths. La construction d'un baptistère fut une première nécessité, afin d'y baptiser les nombreux convertis que leurs prédications y amenaient en foule. Mais, plus tard, de nombreuses églises s'élevèrent dans la ville de Moissac et dans les environs ; l'œuvre de conversion devint un fait accompli, et les moines eurent une autre mission que celle d'administrer le baptême à de nombreux néophytes, le grand baptistère ne fut plus nécessaire. L'édifice ne fut pas détruit, puisque Aymeric de Peyrac l'avait sous ses yeux, mais sa destination ne fut plus la même ; il resta la principale chapelle de l'abbaye, et comme son autel était enrichi des reliques du martyr saint Julien, elle en prit le nom ; la piscine qui avait guéri tant de plaies morales devint la fontaine miraculeuse, à laquelle les malades venaient demander la guérison de leurs maux physiques.

L'opinion que nous venons d'émettre, malgré son apparence hypothétique, résulte cependant des inductions que l'on peut tirer de l'histoire de cette époque, et, dans une certaine mesure, l'état des lieux peut lui servir d'appui. Lorsque Durand de Bredon rebâtit en entier (sauf l'abside probablement) l'église abbatiale, qui s'était effondrée en 1030, une grande révolution architecturale s'opérait dans la construction des églises. Rompant avec les traditions, les nouveaux constructeurs renoncèrent au petit appareil

grossièrement taillé, aux murs de blocage parementés de briques épaisses, qui obligeaient de recouvrir les parois intérieures de mosaïques, de peintures ou de tapis; l'abside seule conserva encore quelque temps la forme circulaire et la riche ornementation des temps précédents. Le vaste narthex ou l'*atrium* disparut¹, l'église s'agrandit vers le couchant, et un porche suffit pour abriter la porte². Dans les parties si considérables qui nous restent de l'église de Durand de Bredon, nous retrouvons ces caractères de transformation: les murs sont construits en pierre de grand appareil; elle a conservé cependant un vaste narthex surmonté d'une tour, dont la partie architecturale est encore à étudier: signalons-en seulement quelques dispositions nécessaires à notre sujet³.

La tour du cloître occidental de l'église de Moissac fut construite avant l'année 1085; Ansquitilius n'y avait pas encore ajouté son magnifique portail, et la salle du rez-de-chaussée, que l'on nomme aujourd'hui narthex, était un porche auquel on arrivait par quatre grandes arcades; celle du midi servait d'entrée aux habitants, celle de l'ouest s'ouvrait sur la cour d'entrée du monastère, celle du levant dans l'église, et par celle du nord on devait aboutir à la chapelle de Saint-Julien, qui devait se trouver non loin de là. Des quatre grandes arcades qui supportent la tour, une seule a conservé, malgré quelques mutilations, sa physionomie primitive: c'est celle qui donne accès à l'église;

¹ M. Lagrèze-Fossat soutient que certaines parties du narthex sont du commencement du XVII^e siècle (III, 116).

² Viollet-le-Duc. *De la construction des édifices religieux en France*, Annales archéologiques, t. I, p. 179 et suiv.

³ M. Tolain est le premier qui, dans ses études sur les monuments religieux de l'Agenais, ait signalé l'un de ces caractères. Dans une note il nous donne la grande croisée d'ogive de la voûte inférieure du narthex comme l'une des premières applications de ce système, dont les conséquences furent plus tard si considérables.

les trois autres ont changé d'aspect. Ne nous occupons que de celle du nord. Le vide de cette arcature est rempli par un mur percé dans le bas d'une porte en arc brisé, d'un caractère postérieur au reste du porche; sur ce mur se voient encore des draperies peintes en rouge: elles servaient d'ornement à un autel dédié à saint Julien, qu'on voyait au siècle dernier adossé à la porte ogivale, à son tour murée; tous les jours on y disait une messe. La position de cet autel, le service exceptionnel qui s'y faisait, ne sont-ils pas les plus sérieux témoignages de la tradition, et ne nous indiquent-ils pas dans quelle direction nous devons chercher notre chapelle? Au-delà du narthex, des maisons sont bâties sur ces anciennes dépendances de l'abbaye; elles sont adossées à l'antique mur du cloître, et sont un obstacle aux investigations. C'est sur cet emplacement que nous croyons qu'était jadis le baptistère primitif, transformé dans la suite en chapelle de Saint-Julien. Ni les données de l'archéologie, ni les habitudes monastiques, ni les règles liturgiques ne s'opposent à cette opinion, et nous sommes presque convaincu que si des fouilles étaient faites dans le but de retrouver quelques traces de notre monument, leur résultat confirmerait le sentiment que nous venons d'émettre.

Arrivons enfin aux traditions et recherchons-en la valeur. La fontaine du cloître de Moissac, où les habitants allaient puiser de l'eau, a-t-elle jamais été nommée la *fontaine de Saint-Julien*? Nous répondons tout d'abord à cette question, que cette tradition n'existe pas. Nous ne pouvons avoir à ce sujet de meilleurs renseignements que ceux que nous devons au savant et regretté M. Larroque, dont l'autorité est incontestable, en ce qui touche les traditions moissaises, que pendant toute sa vie il s'est plu à rechercher; d'après lui la fontaine du cloître était nommée vulgairement le *griffoul*, souvenir sans doute du *lavatorium* des

moines, duquel l'eau s'écoulait en jets nombreux. On disait donc : « Je vais puiser de l'eau au *cloître* ou encore au *griffoul*, » mais on ne disait pas : « Je vais à la fontaine de Saint-Julien. » Comment se fait-il donc que cette tradition se soit affirmée de nos jours ?

Lorsque le grand mouvement archéologique que notre siècle a vu naître et grandir, eut son retentissement à Moissac, le cloître et le portail sortirent de l'oubli ; ces merveilles de sculpture et d'architectures romanes eurent non-seulement de nombreux visiteurs, mais, classées comme monuments historiques, elles appelèrent des restaurations ; MM. Viollet-le-Duc et Questels en furent chargés. Pendant les longs travaux qui furent exécutés pour la restauration du cloître et du clocher, la chronique d'Aymeric de Peyrac commença aussi à être consultée ; on y lut qu'il existait jadis dans l'enceinte du monastère une chapelle et une fontaine de Saint-Julien ; naturellement on voulut en rechercher la place, et comme une seule trace de fontaine subsistait, on en induisit que c'était celle de Saint-Julien, et que la chapelle devait s'y trouver aussi. Les fouilles commencèrent, tout le préau fut sondé, mais les recherches furent vaines. L'opinion persista cependant : M. J. Marion, M. l'abbé Pardiac et M. Lagrèze enfin, dans leurs savantes études sur l'abbaye de Moissac et sur ses monuments religieux, firent au même lieu l'application des détails fournis par la chronique d'Aymeric de Peyrac. Nous avons démontré combien ils se trompaient ; nous avons pensé qu'il était utile de relever leur erreur et de ramener la tradition à la vérité.

Les seuls témoignages de la tradition qui aient subsisté jusqu'à nos jours, sont le culte particulier que l'on rendait à Saint-Julien et le lieu où les cérémonies s'accomplissaient. L'*Ordo* à l'usage du chapitre collégial indique la fête du saint au 28 août, et constate l'existence de ses

reliques¹. La place qu'occupait l'autel dans le dernier siècle, la messe qui s'y disait tous les jours à quatre heures du matin, sans doute avant que l'église elle-même fût ouverte, nous prouvent que le culte de Saint-Julien fut toujours très-populaire à Moissac, surtout dans les classes laborieuses. Si la *devotissima capella* d'Aymeric de Peyrac avait disparu à son tour comme la fontaine et son merveilleux pouvoir, la vénération pour les reliques du saint avait continué, et il fallut la tourmente révolutionnaire pour faire disparaître ces pieuses traditions.

La position qu'occupait l'autel de Saint-Julien était récente; la porte à laquelle il était adossé s'ouvrait avant dans une salle nommée synodale, on ne sait pas pourquoi; l'autel était donc placé ailleurs, dans cette salle peut-être, qui pouvait bien avoir été l'ancienne chapelle de Saint-Julien. Cette supposition est certes plus naturelle que ces qualifications ridicules données à certains lieux, telle que celle de salle capitulaire donnée à celle du premier étage du clocher, alors que la salle capitulaire elle-même, divisée en plusieurs parties, était convertie en chapelles. Que signifie ce nom de salle synodale donné à un lieu situé de telle façon? Était-ce parce que dans le dernier siècle les chanoines se réunissaient tantôt dans une chapelle et tantôt dans une autre, comme les procès-verbaux des admissions des nouveaux titulaires en font foi? La longue décadence de l'abbaye justifie nos interprétations.

La reconstruction de l'église au XV^e siècle dut exercer une grande influence sur la mauvaise application des traditions, mais l'origine en remonte plus haut, car la décadence de l'abbaye était déjà ancienne. Aymeric de Peyrac divise en trois périodes de splendeur et de déclin l'exis-

¹ *Ordo* de 1772, publié pendant l'abbatit de Jean-Louis de Gontaut de Biron.

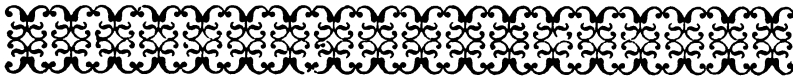
tence de l'abbaye de Moissac : la première, depuis Clovis jusqu'à saint Odilon ; la seconde, depuis l'union de l'abbaye à celle de Cluny jusqu'à Bertrand de Montaigut. Il constate, avec une satisfaction toute naturelle, le degré de splendeur et de richesse où elle était parvenue ; mais depuis trente ans, dit-il, que la guerre entre les rois a commencé, cette prospérité s'est évanouie et le monastère bien réduit¹. Notre chroniqueur écrivait cela sous le règne de Charles VI ; il avait été témoin de toutes les guerres qui désolèrent alors le pays. Il avait vu la France envahie par les Anglais, la bataille de Crécy et celle de Poitiers, le prince de Galles et ses routiers, ravageant nos contrées, le traité de Brétigny les livrant aux Anglais, Moissac, occupé par eux, se soumettre au duc d'Anjou, et enfin les exactions du duc de Berry. La conséquence de ces événements fut désastreuse pour l'abbaye ; elle perdit beaucoup de ses possessions, qu'elle ne recouvra plus, et sa décadence morale, dont les symptômes étaient déjà anciens, ne fit que s'accroître. Les abbés deviennent de grands seigneurs mêlés à la politique de leur époque, le népotisme et la commende viennent ensuite ; l'abbatiate est une hérédité ou un échange de charges plus lucratives ; la réforme vient à son tour jeter les germes d'émancipation parmi les moines. Le dortoir et les lieux claustraux sont abandonnés ; le nombre des moines diminuant toujours, ils se logent à leur gré dans les vastes bâtiments presque déserts, la vie claustrale n'est plus qu'un nom. Enfin la sécularisation est demandée, et l'un des motifs invoqués pour appuyer cette demande, c'est que les lieux claustraux sont pour ainsi dire tombés dans le domaine public, et que les habitants de la ville entrent librement dans le cloître pour puiser de l'eau à la fontaine.

Que devinrent alors les lieux réguliers ? Leur destination

¹ *Chronique* d'Aymeric de Peyrac, fol. clxii, recto, col. 1 et 2.

primitive fut bien changée, le cloître fut déserté, le réfectoire devint inutile, la salle capitulaire transformée. Et dans la grande cour d'entrée, quels changements ne s'opérèrent-ils pas ! Les vieux bâtiments les plus anciens du monastère tombèrent en ruines, des emplacements furent vendus et des habitations particulières vinrent s'y installer. Comment pourrions-nous admettre que des traditions six ou sept fois séculaires se soient conservées pures au milieu de ces désordres et de ces ruines ? Nous admettons que les traces en soient restées dans la mémoire des habitants, mais leur exactitude étant impossible, nous avons essayé dans ce trop long travail de ramener ces traditions à leur véritable valeur. Nous nous sommes appuyé surtout sur la chronique d'Aymeric de Peyrac, faisant abstraction de tout système ; si nous y avons trouvé la source d'erreurs commises par ceux qui ont écrit avant nous sur le même sujet, c'est comme un devoir que nous avons considéré leur rectification.





VALLÉE INFÉRIEURE

DE

L'AVEYRON.

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

PAR

M. E. TRUTAT,

Membre de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

(Suite et fin.)

CAZALS.

De même qu'à Penne la vallée s'élargit au niveau de Cazals, de même aussi un vallon latéral, *Combe-longue*, vient déboucher dans la vallée principale. Là, le géologue aura à visiter un gisement, peu important, il est vrai, mais parfaitement caractérisé, de fer pisolithique exploité pour les forges de Bruniquel.

A l'extrémité nord du bassin de Cazals, la voie s'engage dans un tunnel percé au-dessous du hameau de *Brousse*. A la sortie de ce souterrain, la voie traverse la rivière et pénètre dans un défilé qui la conduit jusqu'au milieu des rochers de *Bone*. Ici encore je dois engager le touriste à visiter à pied toute cette région : la distance de Cazals à Saint-Antonin

n'est point considérable; et si notre voyageur est peintre, bien certainement il reviendra plusieurs fois admirer les rochers aux chaudes couleurs de Brousse et de Bone.

Au nord, le petit hameau de Brousse est défendu par une muraille assez semblable à celle qui supporte le château de Penne, mais ici les assises calcaires ont formé une suite de corniches superposées, sur lesquelles les arbrisseaux de toute sorte ont développé une puissante végétation; un sentier, souvent taillé dans le roc vif, l'*Escalier de cristal*, permet de descendre directement du hameau au bord de la rivière.

Au-delà, au point appelé le *Saut du loup*, on peut voir encore les traces d'un pont, construit par les Romains pour faire communiquer les deux camps établis sur la montagne, à droite et à gauche de la vallée. Ces deux points commandent le défilé de *Bone*, et celui-ci, d'après les antiquaires du pays, serait l'Uxellodunum de César.

Au-dessus de la presqu'île de Bone, un énorme rocher, à peine large de 10 mètres, domine à une grande hauteur la gorge étroite où serpente l'Aveyron; des grottes pénètrent assez avant dans l'intérieur de la montagne: *Grotte du capucin*, tandis que l'une d'elles: le *Cuzoul trassadou*, va s'ouvrir sur le plateau supérieur.

Aussi les habitants du pays se donnent-ils le malin plaisir de conduire les visiteurs dans ce site pittoresque, en les faisant monter tout d'abord sur le *Causse*, plateau aride, à l'aspect désolé. Au milieu de ces friches incultes, une ouverture béante donne entrée dans un long couloir qui s'enfonce obliquement dans le sol; après une centaine de mètres la voûte s'élève, et tout à coup le promeneur se trouve transporté au milieu d'une profonde vallée, couverte de verdure et encadrée de rochers aux mille couleurs. En face, un rocher à pic semble barrer la route à la rivière: celle-ci jette avec impétuosité ses eaux contre l'obstacle qui se dresse devant elle, mais, arrivée au pied de la montagne,

elle revient brusquement sur ses pas : c'est le quartier de *Sanctos Festos*, corruption du nom de Sextus Festus, dont nous parlerons bientôt à propos de Saint-Antonin.

Au point même où l'Aveyron change de direction, se trouve un énorme rocher entouré d'eau de toutes parts, et posé en équilibre sur une base étroite : c'est le *Roc tremoulaire*, qui tous les jours à midi tremble sur sa base !

Au-delà de Bone le pays change d'aspect, et tandis que sur la rive gauche une haute et blanche muraille, le *Roc d'Anglars*, forme un escarpement long de plusieurs kilomètres, sur la rive droite, au contraire, la montagne n'offre plus que des croupes arrondies, et s'ouvre bientôt pour donner passage à la petite rivière de la *Bonette* : c'est la plaine de Saint-Antonin.

SAINT-ANTONIN.

La vieille cité de Saint-Antonin est placée au confluent de la Bonette et de l'Aveyron ; c'est sans contredit le point le plus important de la région : les souvenirs historiques abondent, et les riches archives de la ville peuvent donner au chercheur une abondante moisson ; pour le géologue, c'est de là qu'il convient de faire partir l'exploration des riches dépôts de phosphorites ; enfin, pour le touriste, Saint-Antonin est le point central d'une série d'excursions intéressantes, et, chose assez importante, il est facile de trouver à Saint-Antonin chevaux et voitures, en même temps qu'excellent gîte ¹.

Nous aurions un long chapitre à écrire sur Saint-Antonin ² si nous voulions faire connaître l'histoire mouvementée de cette vieille cité, et nous trouverions là un merveilleux

¹ Hôtel Casimir Delteil.

² Abbé Vaissière, *Saint-Antonin, prêtre, etc.* — *Notice historique*, p. 69.

exemple de ces luttes continuelles de la bourgeoisie contre le despotisme des seigneurs tout d'abord, contre l'autorité royale plus tard.

Mais cette étude nous entraînerait beaucoup plus loin que ne comporte le cadre de cette notice; aussi faudra-t-il nous contenter de citer seulement quelques-uns des faits les plus intéressants.

Si nous en croyons la tradition, un des derniers représentants de l'autorité romaine, Festus, occupait *Noble-Val* du temps de Pépin-le-Bref! et voici, d'après un vieil auteur, Bertrandi, l'origine de Saint-Antonin :

« Saint Antonin, fils de Frézelay, roi de Pamiers, après avoir passé 18 ans dans un ermitage, suivit le roi Pépin, et s'en vint à Noble-Val, qu'on appelle de présent Saint-Antonin... Et là trouva Festus, lequel était prince du pays, qui sacrifiait aux idoles... mais le convertit à la foi et lui donna le baptême... Puis il demanda au sieur Festus lieu en sa terre pour y demeurer et faire son oratoire, lequel le lui octroya. »

Plus tard saint Antonin, continuant ses prédications, fut martyrisé à Pamiers.

Mais ce n'est là qu'une pieuse légende et sans aucune véracité historique; je tenais seulement à la rapporter, afin de justifier l'origine du nom de *Sanctos-Festos*, que nous avons trouvé à Bone.

Ce qui paraît certain, c'est que Pépin-le-Bref trouva à Saint-Antonin un monastère florissant, et qu'il l'enrichit de nombreuses donations.

Les archives de la ville ne contiennent aucun titre remontant à une date aussi éloignée, et ce n'est qu'au XII^e siècle que commence la série des monuments écrits de ce riche dépôt.

En 1136, les habitants de Saint-Antonin obtinrent des vicomtes, moyennant paiement, une émancipation presque

totale ; en 1249, Bernard-Hugues, vicomte de Saint-Antonin, céda au roi saint Louis tous les droits qu'il pouvait avoir sur la ville, sur son territoire et sur ses habitants ; une copie authentique de cet acte, retenu par Arnaud, notaire royal, existe encore dans les archives.

Mais cet acte n'était qu'une pure formalité, exigée par les consuls, afin d'éviter toute contestation, car déjà, en avril 1226, la ville recevait de saint Louis des lettres patentes, par lesquelles il prend Saint-Antonin sous sa protection, confirme ses coutumes, et lui donne l'assurance qu'elle ne sera jamais mise hors de ses mains ni de celles de ses héritiers.

L'original, revêtu de la signature de saint Louis, est conservé dans les archives, et c'est là bien certainement un de ses joyaux les plus précieux.

On possède également une copie ancienne des coutumes de Saint-Antonin, écrite en langue vulgaire. Plus libérales que celles de Montricoux, elles furent le point de départ de contestations continuelles avec le pouvoir royal ; mais les consuls, sévères et vigilants conservateurs des libertés de leurs concitoyens, n'abandonnèrent jamais le moindre de leurs droits, et cette fière attitude fut couronnée de succès, car l'autorité royale ne parvint jamais à entamer les privilèges reconnus par saint Louis.

Saint-Antonin tomba plusieurs fois au pouvoir des Anglais, mais non sans combats et sans protestation des consuls.

Pendant les guerres de religion la ville fut, tour à tour, prise, saccagée par les Réformés et par les Catholiques.

En 1622 Louis XIII vint en personne mettre le siège devant la ville, et là se terminèrent pour Saint-Antonin ces luttes sanglantes. Cette même année, un arrêt de la couronne décida que « *dorénavant il y aura trois consuls catholiques et trois consuls huguenots.* »

La ville conserve encore, dans la plus grande partie de son étendue, l'aspect d'une cité du Moyen-Age, et un nombre

considérable de maisons n'ont pas encore abandonné leur livrée d'autrefois. L'hôtel-de-ville mérite une mention toute particulière. C'est, en effet, un de ces rares spécimens des maisons communales du Moyen-Age : aussi fait-il partie des monuments historiques, et, grâce aux savantes restaurations de Viollet-le-Duc, rien ne manque, rien ne choque dans cet édifice remarquable.

« La construction de tout ce monument, dit Viollet-le-Duc, est traitée avec soin ; faite de pierre très-dure du pays, la sculpture est d'une finesse et d'une pureté remarquables, tous les profils sont d'un excellent style et taillés en perfection. ¹ »

L'ensemble de l'hôtel-de-ville se compose d'un corps de bâtisse à deux étages, soutenus par une série d'arcades ouvertes ; le premier étage est coupé dans toute sa longueur par une claire-voie divisée en trois travées par d'élégantes colonnettes. « Sur l'un de ces pilliers on remarque la statue d'un personnage couronné, tenant un livre de la main droite, et de la gauche un long sceptre terminé par un oiseau ; sur l'autre un groupe d'Adam et Ève tentés par le serpent. Ces figures en ronde bosse, petite nature, sont d'un beau caractère et sculptées avec une extrême délicatesse de détails. »

Le second étage est éclairé par trois fenêtres géminées, et l'une d'elles est coupée par une élégante colonne torse. A côté du bâtiment principal et entièrement unie à lui, s'élève une tour, en grande partie refaite lors de la restauration, et qui termine parfaitement l'ensemble du monument.

D'après les recherches que j'ai pu faire dans les archives, la tour existait déjà en 1269, et à cette même date les consuls achetaient les maisons voisines pour y construire l'hôtel-de-ville.

¹ Viollet-le-Duc, *Diction. d'Arch.*, t. VI.

Le bas de l'édifice constituait une sorte de halle ouverte. Le premier étage contenait deux salles : l'une, la salle de la *Tournelle*, renfermait les archives ; c'est là que se retiraient les consuls pendant l'élection de leurs successeurs. L'autre, plus vaste, était la salle royale ; elle servait de lieu de réunion au grand conseil. C'est là que le délégué du roi, lors de sa première visite à Saint-Antonin : « *à genoux, sans chapeau, prêtait serment sur le te igitur et sur la croix, de conserver les privilèges des consuls et des habitants de Saint-Antonin.* »

L'étude des archives montre à chaque pas combien les bourgeois de Saint-Antonin avaient peine à supporter l'autorité royale : ils aimaient à être maîtres chez eux, et le plus souvent ils ont joui d'une liberté étonnante, grâce à l'organisation, j'allais dire à la constitution qui les régissait.

Les consuls n'étaient pas maîtres absolus : le peuple était représenté par son syndic, qui contrôlait leurs actes ; à chaque instant les archives parlent du syndic : « *qui défend les droits du peuple, manants et habitants de Saint-Antonin, et plaide pour eux devant le parlement de Toulouse.* »

Il existait aussi un *boursier* élu, qui avait « *l'administration de la bourse, sans qu'aucune autre personne puisse s'en mêler.* »

Enfin, au-dessus de ces différents représentants du pouvoir exécutif, venait le conseil composé de 40 conseillers, *au-dessus des consuls et du syndic.*

Nous devons le dire à la louange des habitants de Saint-Antonin, ces traditions de libéralisme n'ont jamais été abandonnées, et elles ont toujours été accompagnées par un singulier attachement au pays. Mais aussi se sont conservées les vieilles traditions de rivalités envers la ville voisine, et de nos jours encore Caylus et Saint-Antonin se disputent la prééminence, et sont presque en guerre ouverte.

A ce propos, je ne peux m'empêcher de rappeler ici l'histoire de la *couleuvrine*, conservée à l'hôtel-de-ville.

Ce petit canon en bronze mesure 1 mètre de long; il porte gravée près de la lumière une couronne royale et un M. J'ai inutilement cherché dans les archives quelle était son origine. Cependant tous les habitants de Saint-Antonin savent la *chanson de la couleuvrine*; celle-ci relate, d'une manière assez obscure, il est vrai, le vol de la couleuvrine par les Caylussiens, et sa restitution obtenue par une délégation conduite par *un certain Moussu Pagès*. Encore aujourd'hui la légende de la couleuvrine est le chant populaire de Saint-Antonin, et dans les grandes circonstances elle est chantée avec un entrain sans pareil.

Il ne reste plus rien aujourd'hui de l'enceinte fortifiée : murailles, portes et tours ont fait place à un large boulevard qui fait le tour de la ville.

Le pont jeté sur l'Aveyron était, il y a peu de temps encore, un specimen très-complet des ponts du Moyen-Age : sa construction remonte à 1554, l'ancien pont ayant été emporté par une inondation en décembre 1553. Les réparations récentes, devenues indispensables, ont modifié quelque peu la physionomie originale de cette construction ; l'arche principale a été abaissée, les garde-fous enlevés et remplacés par des trottoirs en saillie.

Il serait facile d'énumérer toute une série d'excursions dont Saint-Antonin serait le centre ; mais, pour ne pas revenir sur ce que nous avons dit de la vallée principale, et pour ne pas allonger outre mesure cette étude, force nous sera d'indiquer seulement deux courses : l'une à l'est vers Vaour et Cordes, l'autre à l'ouest vers Caylus et la vallée de la Seye.

VAOUR.

La haute muraille du roc d'Anglars forme l'extrême

bord d'un plateau calcaire qui va s'appuyer sur le massif gréseux de Vaour. Une rampe habilement ménagée, longe le flanc de la montagne et permet de gagner facilement le sommet. Des genévriers rabougris, quelques bouquets de buis, et, de loin en loin, de maigres tiges de chêne couvrent à peine le sol nu ; cependant, ces terrains peuvent donner quelques revenus : ils sont éminemment favorables à la culture des truffes, et les essais tentés en différents points ont pleinement réussi.

A mesure qu'on avance, l'aridité du sol diminue, et des champs cultivés arrivent peu à peu à remplacer les terres en friches, les *fraux* du roc d'Anglars.

Au point culminant de ce vaste plateau la route se bifurque : l'une conduit à Vaour, l'autre descend à Cordes ; un dolmen s'élève en ce point et lui donne son nom : *Peyrelevade*. Nous sommes, en effet, dans la région des dolmens, et tous les causses, tous les *fraux* possèdent quelques monuments de ce genre.

L'on sait qu'il est parfaitement établi maintenant que les dolmens n'ont aucun point de commun avec les Druides : ce sont des tombeaux élevés par un peuple qui usait encore d'armes en pierre.

Le mobilier funéraire que renferment le plus habituellement les dolmens de ces pays consiste en parures faites de rondelles de coquillages, de pierre et de dents percées ; enfin, ils contiennent assez souvent des pointes de flèches en silex finement travaillées.

Mais à côté de ces objets l'on rencontre parfois des fragments de bronze imitant grossièrement les ornements de pierre ; ainsi, le Musée de Toulouse possède des imitations en bronze de dents de chien ; l'homme des dolmens serait donc le dernier représentant des peuplades de l'âge de pierre, et c'est lui qui aurait vu l'arrivée du bronze dans nos pays.

A peu de distance de Peyrelevade se dresse le *château de Vaour*¹, ancienne commanderie des Templiers. Il reste peu de choses de cette ancienne forteresse, mais le donjon constitue un observatoire excellent, il domine tout le plateau et permet de se rendre un compte exact de la configuration du pays.

Un vaste plateau entoure Vaour de toutes parts : au nord, l'horizon se trouve limité par le massif montagneux du Cantal ; à l'ouest, une ligne blanche marque les coteaux calcaires du Lot, tandis qu'au sud la chaîne entière des Pyrénées déroule ses crêtes déchirées et ses neiges étincelantes.

Avec un peu d'attention, cette plaine du Causse laisse apercevoir une profonde fissure qui la coupe en son entier du nord-est au sud-ouest : c'est la fracture de l'Aveyron. La faille puissante qui a produit cette brisure n'a pas amené de ces accidents de ploiements, de renversements de couches, que le géologue rencontre à chaque pas dans les Pyrénées ; les soulèvements ont eu lieu par grandes masses, et ont produit ces plateaux exhaussés des *Causses*. En certains points l'on peut cependant constater une inclinaison assez prononcée des couches, et Dufrenoy a cité comme exemple de ce mode de formation la coupe naturelle de Vaour à Penne : c'est précisément celle que l'on a sous les yeux du haut du donjon de Vaour.

Un peu à l'est, un vaste bassin est occupé par une des rares forêts de la région : la *Grésigne*, qui mesure 40 kilomètres carrés. Vue du lieu dit de *Hautes-Serres*, à un kilomètre en avant de Vaour, elle offre un coup d'œil remarquable, surtout lorsque par une belle matinée la chaîne des Pyrénées apparaît dans le fond du tableau.

¹ Compayré, op. cit. p. 122. — Rossignol, *Commanderie de Vaour*. — *Mono-graphie communale*, t. III, p. 215.

« Là, d'une part, dit M. de Boucheporn, l'œil domine sur toute la forêt qui, circonvenue de côtes et comme isolée dans son entier, semble remplir le vide d'une vaste coupe naturelle. L'aspect de son sol rouge, ses accidents de terrain ménagés, et les ondulations de ses branches mouvantes fournissent le contraste le plus favorable pour rendre frappante la nudité, la teinte blanche et la rudesse des entailles calcaires, que l'on peut voir en tournant vers le nord ¹. » Mais revenons à Peyrelevado pour continuer notre marche et descendre vers la plaine de Cordes.

CORDES.

« De quelque côté qu'on arrive, Cordes apparaît à l'œil ravi du voyageur comme une de ces villes enchantées des romans de chevalerie, où l'on ne pouvait pénétrer qu'en enfourchant l'hypogriffe. » Cordes est, en effet, bâtie toute entière sur un cône isolé de toutes parts ; « aussi les rues ont des pentes si raides, que les voitures sont obligées de faire de longs circuits pour arriver jusqu'au faite. La ville est une vaste spirale où l'on retrouve çà et là les vestiges des enceintes successives dont elle a été entourée, à mesure de ses agrandissements ². »

Cordes était primitivement un simple rendez-vous de chasse des comtes de Toulouse ; au XIII^e siècle ces puissants seigneurs élevèrent un château sur le point culminant de la montagne. Peu à peu de riches habitations vinrent se grouper autour du château, et formèrent bientôt une petite ville. Aujourd'hui Cordes est une des localités les plus

¹ Compayré, op. cit., p. 118.

² L. du V. — *Cordes d'Albigois*. — *Le Midi illustré*, t an, n° 4.

curieuses à visiter pour l'archéologue, et certainement au point de vue de l'architecture civile du Moyen-Age une des villes les plus riches du Midi.

« Les maisons ogivales de Cordes sont disséminées sur tous les points de la ville. On en compterait plus de 20 ; les plus remarquables bordent la grande rue qui court en ligne droite, quoique sur un niveau en pente, de la porte de Rous à la porte de Houmets. Elles sont presque toutes construites d'une manière uniforme ; une ornementation plus ou moins riche en fait, seule, la différence. Le rez-de-chaussée est composé d'une suite d'arcades ogivales, sans autre décoration, avec la lucarne carrée ou à plein cintre entre chaque arcade ; le premier et le deuxième étage sont percés de deux ou trois fenêtres continues en ogive, dont les voussures nombreuses reposent sur des faisceaux de colonnettes à chapiteaux sculptés : c'est la partie la plus ornée de l'édifice ; quelques maisons ont encore un troisième étage dont les ouvertures peu nombreuses sont aussi ornementées. Ces maisons sont construites avec des pierres de grès d'assez fortes dimensions. Des cordons, ou bandeaux sculptés, courent sur la longueur de la façade, et désignent la base extérieure des ouvertures et la naissance des ogives ; des quadrupèdes, des oiseaux et des figures humaines en haut relief sont posées sur ces cordons et en occupent l'extrémité. Des scènes complètes sont sculptées aussi sur quelques-unes de ces façades.

« Toutes avaient des anneaux de fer attachés à une tige de même métal, recourbée à angle droit et fixée dans la muraille à la hauteur de l'ogive des fenêtres, et même, pour l'une d'elles, au haut de la maison, au-dessus des dernières ogives. La destination de ces anneaux a paru assez problématique ; ils auraient pu servir à recevoir de longues barres de bois qui soutenaient, soit une banne, pour arrêter les rayons du soleil, soit des tentures pour

les jours de réjouissances publiques, afin de pavoiser les maisons, soit encore pour étendre et faire sécher au soleil les langes d'enfants et autres étoffes, usage auxquels ils servent encore aujourd'hui.

« *Maison du grand veneur.* — Sur cette dernière, qui est en face de la porte de l'église, est sculptée une scène du plus grand intérêt : un homme à cheval, un épieu à la main, s'apprête à frapper un sanglier qu'un chien veut faire sortir d'une forêt, indiquée ici par un arbre ; un archer lance une flèche sur un lièvre que poursuit un chien, et un autre chasseur appelle, aux sons d'une longue corne, ses chiens qui viennent se ranger auprès de lui, tandis que les sangliers et les bêtes fauves rentrent dans la forêt.

« La maison en face la halle offre dans une des arcades du bas, une fermeture de porte cochère, avec tympan, au milieu duquel a été clouée très-anciennement une tête de sanglier. Les fenêtres du premier étage sont au nombre de deux, à trois ouvertures chacune, à deux baies, tandis que celles du second sont au nombre de trois, à deux ouvertures seulement. Des têtes humaines, des animaux accroupis, des oiseaux et des têtes de chevaux et de chiens se détachent en haut relief de divers points de sa façade, que décorent encore des aigles et des oiseaux de proie, un groupe de chiens, des sirènes et des oiseaux timides.

« Enfin une troisième maison, la plus basse en allant vers la porte des Houmets, est d'un fini d'exécution remarquable. Le rez-de-chaussée a cinq arcades et six petites lucarnes à plein cintre ; le premier et le second étage présentent une rangée de cinq fenêtres, celle du milieu à une seule baie, mais les autres à deux baies et colonnette à chapiteau sculpté. Les bas-reliefs figurent des sirènes, des oiseaux tenant une proie entre leurs serres, des chiens et autres quadrupèdes, et encore des personnages, dont l'un tient une espèce de violoncelle entre les bras. Vis-à-vis de

cette maison, il en est une autre dont les ouvertures, aux deux étages supérieurs, ont leur arc alternativement plus élevé l'un que l'autre; l'arc élevé formant une fenêtre à une seule baie, et l'autre à deux baies; ces fenêtres alternent sur les deux étages¹. »

Le château n'existe plus, et une promenade a remplacé ses vieilles constructions; à côté s'élève une halle contenant du côté du Midi un puits profond. Si l'on en croit la tradition, vers 1234 les inquisiteurs condamnèrent une vieille femme accusée de manichéisme à être brûlée vive. Peu de temps après un homme condamné de même, allait être brûlé, lorsque le peuple se souleva, délivra le condamné, massacra les inquisiteurs, et leurs corps furent précipités dans le puits de la halle.

« L'église de Cordes a le sanctuaire à chevet droit, plus étroit que la nef, avec une chapelle de chaque côté qui occupe la moitié du mur latéral; les arcs de la voûte sont légèrement en ogive, et les colonnes sur lesquelles s'appuie le grand arc d'ouverture, dans la nef, sont romanes, avec des scoties à rigoles. Les fenêtres sont larges et à plein cintre, avec montants en grès. Le clocher, placé au fond de la nef, sur le côté de l'épître, a la forme d'une tour carrée et élancée. L'appareil de construction du chœur et du clocher est en pierre schisteuse, tandis qu'il est en grès dans les autres parties de l'édifice, qui ont été construites à des époques bien éloignées l'une de l'autre. Le chœur et le clocher remonteraient donc, pour nous, au milieu du XIII^e siècle². »

Cordes montre avec orgueil son *libre ferrat*, recueil des chartes et privilèges octroyés à la ville par divers rois de France: ce *liber catenatus* est ainsi mentionné dans un

¹ Rossignol, *Congrès archéologique d'Albi*, p. 440 et suiv.

² Rossignol, *Congrès archéologique d'Albi*, p. 389.

ancien inventaire ; « Y est un petit livre couvert de cuir, tendu sur bois, garny de lames de fer, attaché à une petite chaîne de fer, appelé vulgairement le *libre ferrat*, contenant 65 feuillets de parchemin, escript à la main, où sont plusieurs statuts et règlements entiers du consulat de Cordes et autres mémoires ¹. »

Le *libre ferrat* ne serait, paraît-il, qu'une copie ancienne du recueil primitif, mais, tel quel, il est encore fort curieux à consulter.

Comme sa voisine, Saint-Antonin, la ville de Cordes supportait avec peine le joug de l'autorité, et son histoire contient à ce sujet une foule de détails intéressants ; mais jamais elle ne posséda des privilèges aussi étendus ².

Une seconde route permet de rentrer à Saint-Antonin sans passer par Vaour ; celle-ci, au lieu de gravir le plateau, contourne, au contraire, sa base en suivant la vallée du Cérrou, et plus loin la vallée de l'Aveyron.

Ceci permettra au géologue de reconnaître la nature du sol, toute différente de celle que nous avons parcouru jusqu'ici. Cordes occupe, en effet, le centre d'un grand lac tertiaire, dont les bords sont encore reconnaissables en certains points, et notamment à Tonnac, sur la route de Vaour.

Au débouché, dans la vallée de l'Aveyron, la route passe devant Millars.

« Le village de Milhars, qui doit son nom à une de ses bornes milliaires que les Romains parsemaient sur leurs routes, est placé sur l'avancement d'un coteau élevé, dont le vieux château occupe la cime, et dont le pied est contourné par les eaux limpides du Cérrou. D'un côté, il regarde la gorge sauvage qui vient de Roquereyne, de l'autre il se

¹ Rossignol, *Congrès archéologique d'Albi*.

² G. de Clausade, *Revue historique sur l'origine de la ville de Cordes. — Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, VI^e série, t. V, p. 207.

tourne vers la vallée de l'Aveyron, dont on aperçoit déjà la vaste échancrure.

« Au VI^e siècle Milhars existait, puisque le corps de saint Didier, qu'on transportait de Saint-Géry à Cahors, y fit une halte, et opéra un miracle sur la personne d'une femme possédée du démon.

« La seigneurie de Milhars fut au Moyen-Age la propriété de la famille de Cazilhac-Cessac, et après elle les familles de Lamoignon et de Rey-Saint-Géry la possédèrent.

« Le château de Milhars est placé dans une admirable position. Occupant l'extrémité du coteau, il domine l'amphithéâtre du village, et est défendu des deux côtés par des murs profonds. Ses bâtiments, conservés en partie, datent du XVII^e siècle ¹. »

Mais en somme cette vaste construction a été complètement défigurée par des arrangements à la moderne ; seul un escalier mérite d'être mentionné.

A Lexos nous franchissons l'Aveyron et nous gagnons rapidement Saint-Antonin.

VALLÉE DE LA BONETTE.

L'excursion qui débute par la vallée de la Bonette va nous conduire également dans une région intéressante, car elle nous permettra de visiter à la fois de vieux châteaux, d'antiques abbayes, et des gisements importants de phosphorites.

La vallée de la Bonette, longue seulement de vingt kilomètres, conduit directement à Caylus, qui n'est éloigné que de 11 kilomètres.

Rien de plus frais, de plus riant que la route qui serpente

¹ *Itinéraire de Toulouse à Albi et Lexos*, p. 210.

tantôt dans le fond de la vallée, tantôt sur le flanc de la montagne, Dans le bas, des arbres vigoureux, des prairies toujours vertes accompagnent la rivière dans tout son parcours, et font de toute la route une véritable allée de parc.

A droite, une série d'éperons rocheux simule les bastions d'une place forte, et rien ne manque pour rendre l'illusion complète : murailles, parapets et glacis. A gauche, au contraire, la montagne forme une ligne continue qui ne s'ouvre qu'au niveau du *Martinet*, pour donner passage à un ruisseau qui sort du flanc de la montagne. Là encore je dois signaler une grotte, dans laquelle j'ai ramassé une série intéressante d'armes en silex et bois de renne, absolument semblables à ceux de Bruniquel ¹.

Au-dessus, sur le *causse*, il existe plusieurs dolmens, mais ils ont tous perdu leur table; enfin, à côté de l'un d'eux, nous avons mis à jour une construction en pierres brutes, qui selon toute probabilité devait être une habitation contemporaine des dolmens.

Plus loin, au *Barry de Cas*, il convient de visiter le *roc dansaire*; rocher isolé de toutes parts et placé en équilibre sur un étroit support; à minuit le roc danse sur sa base, tandis que les sorcières font autour de lui leur danse ensorcelée.

Malgré cette sombre réputation, le *roc dansaire* est le lieu de rendez-vous des amoureux, et rien ne ressemble moins à la danse des sorcières que les jeunes couples qui cheminent lentement sur l'un des quatre sentiers qui viennent aboutir à la pierre magique.

En face, le petit castel de Cas montre encore ses murailles noircies par l'incendie, et ses tours découronnées par la Révolution.

¹ Trutat, *Grottes de la vallée de la Bonette*. — *Revue archéologique du Midi*, t. I.

Enfin, la vallée s'infléchit quelque peu vers la gauche, et voici Caylus, la rivale de Saint-Antonin.

CAYLUS.

Le nom de Caylus¹ a de tout temps exercé la sagacité des étymologistes; il paraîtrait cependant que la véritable origine de ce nom serait *Castellum luxum*, ville déplacée. En effet, les Romains auraient occupé un point tout différent sur le Causse, et ce ne serait que vers le XI^e siècle que la ville d'en bas aurait été édifiée.

Caylus, moins bien départi que Saint-Antonin et Cordes, possède encore quelques maisons du Moyen-Age, mais ses archives ont une importance considérable pour l'histoire des guerres de religion.

Une enquête, conduite par des délégués du roi Charles-le-Bel, nous permet d'établir qu'en 1327: « il y aura dorénavant dans la ville de Caylus quatre consuls roturiers, qui seront changés tous les ans et nommés par le sénéchal du Quercy, sur une liste de huit hommes probes de Caylus, dressée par les consuls sortants. »

Comme on le voit par ce fait, Caylus ne jouissait pas de libertés aussi étendues que Saint-Antonin, qui nommait directement ses consuls, tandis que ceux de Caylus tenaient leurs pouvoirs du roi.

Cette circonstance indique encore les dissemblances considérables qui existaient entre les deux villes: aussi, tandis que les bourgeois de Saint-Antonin, libres chez eux, s'occupaient surtout d'augmenter la richesse publique par un commerce étendu, Caylus semblait ne penser qu'aux choses

¹ Devals, *Archives de Caylus*.

de guerre, et continuellement dans ses archives il est question de rixes, de querelles, ou de compagnies d'archers, équipés par les consuls ; continuellement aussi les murs de la ville devaient être réparés pour faire face aux attaques incessantes des compagnies anglaises ou des Réformés.

Mais, à côté de cela, les Caylussiens souffraient plus patiemment le joug de l'autorité royale ; c'est à peine si leurs consuls font opposition à la donation de leur ville, faite par le roi en 1481 au seigneur de Blasimont, et aussitôt ils font célébrer une messe du Saint-Esprit en l'honneur du nouveau seigneur, et font porter au château : « *pour estre offert au sieur de Blasimont, 1 setier de vin blanc, 2 setiers de vin rouge, 4 paires de chapons, 2 torches de cire, 3 setiers d'avoine et 3 miches, valant en tout 4 livres 21 sous 6 deniers.* »

Les consuls de Caylus exerçaient conjointement avec le bailli royal les droits de justice, mais ils ne possédaient pas de *maître des œuvres* ; aussi faisaient-ils venir celui de Saint-Antonin : en mars 1532, ils lui payaient 10 sols pour avoir tranché la tête au sieur Picart ; ils donnaient en même temps 10 deniers à un sergent de Saint-Antonin « *pour avoir sonné la trompette pendant le supplice, pour avoir suspendu le corps aux fourches patibulaires, et pour avoir mis sa tête sur un pal au carrefour de Tourrondouls.* »

Mais, à côté de ces détails sanglants, les archives contiennent d'autres renseignements curieux ; c'est ainsi que les consuls, en 1540, appellent les confrères de Saint-Antonin pour représenter sur la place du marché le mystère de la Passion. L'année suivante, les mêmes confrères reçoivent deux écus au soleil pour avoir joué *l'histoire de la Résurrection*.

Viennent enfin les temps troublés des guerres de religion. Le 12 juillet 1561 les consuls, avertis « *que plusieurs assemblades se fasion per rason de la religion novelamen trobade,* » réunissent le conseil et placent des gardes aux portes

de la ville, car à Verfeil l'on « *s'estoyent jacté venir en troupe à Caylutz.* »

Mais le 22 août 1562 les Calvinistes s'emparent de la ville, brûlent les titres et privilèges de Caylus, et massacrent la plus grande partie des habitants.

Pendant cette période néfaste, Caylus eut à supporter, plus que tout autre, les maux de la guerre, et tandis que les habitants de Saint-Antonin embrassaient avec ardeur les nouvelles doctrines religieuses, ceux de Caylus mettaient la même énergie à les combattre et à soutenir la cause catholique. De là des luttes acharnées, des attaques incessantes.

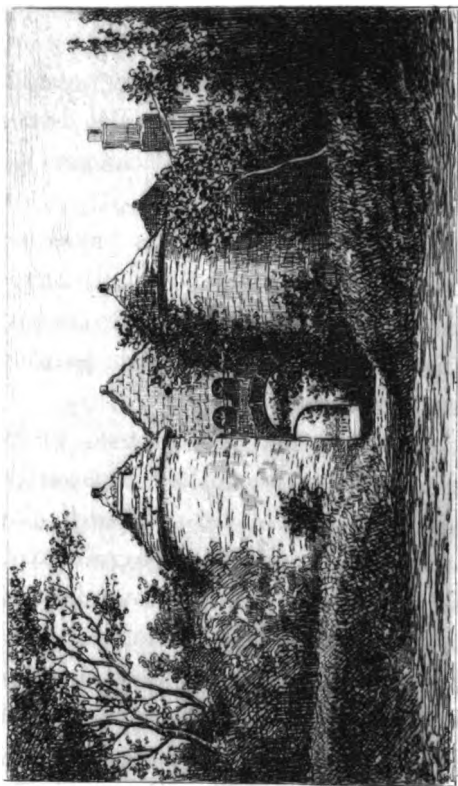
A tous ces maux vint encore s'ajouter à diverses reprises le fléau de la peste. Le 8 mars 1587 les consuls, pour arrêter la contagion, faisaient bénir du pain et du sel à la messe paroissiale, et distribuaient le tout aux habitants, « *en les admonestant de le manger et dire cinq patynostres et cinq Ave Maria en l'honneur de Monsieur saint Fabian et Sébastian.* » En même temps, sur la recommandation du chirurgien Cathelin, les consuls obligés de visiter les pestiférés et de faire ensevelir les morts « *à raison de quaz recebraient plusieurs mauvaises senteurs, font faire une pomme de senteur pour porter au nez chascung.* »

En 1756 les fortifications étaient devenues inutiles, depuis longtemps les luttes avaient cessé, aussi les consuls firent-ils abattre tours et murailles, c'est à peine aujourd'hui s'il en reste quelques traces.

Seule, une tour carrée, donjon du XIV^e siècle, domine encore la ville, et marque l'emplacement du château.

L'église, bâtie à diverses époques, possède des vitraux intéressants ; ceux du chevet remontent au XIV^e siècle : ils représentent, dans une série de médaillons, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les autres la légende de saint Jean-Baptiste.

Quelques maisons des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles conser-



vent encore leur ancienne physionomie : l'une la *maison des loups*, rappelle les riches habitations de Cordes ; malheureusement d'abominables fenêtres à volets verts ont remplacé d'élégantes croisées à colonnettes.

CARRIÈRES DE PHOSPHATES.

Sur le causse qui domine la rive gauche de la Bonette, de Saint-Antonin à Caylus et au-delà, de nombreuses exploitations de phosphorites attirent chaque jour la visite des géologues. Découverts par hasard, il y a une dizaine d'années, ces gisements sont devenus rapidement l'objet d'une exploitation des plus actives, car nul engrais n'est plus utile à l'agriculture que le phosphate de chaux. Mais, à côté de cela, les gisements ont donné une quantité extraordinaire d'ossements tertiaires fossiles.

Les exploitations sont nombreuses, et je ne pourrais en faire ici l'énumération complète ; mais en citant les carrières de Raynal, de Pendaré, de Malperié, j'aurai nommé les plus importantes. Plusieurs compagnies exploitent ces divers gisements : je citerai à Saint-Antonin la compagnie des phosphates du Midi, que dirige habilement M. Javal, et la compagnie anonyme de produits chimiques, que représente à Caylus M. Turlan. En s'adressant à l'un de ces Messieurs il sera toujours facile de visiter les chantiers.

La roche phosphatée occupe des fissures, tantôt étroites et profondes, tantôt largement ouvertes au milieu des bancs calcaires, et l'on peut ainsi résumer leur origine. Des oscillations du sol ont tout d'abord produit des fractures parallèles à la grande faille de l'Aveyron, où à celle moins importante de la Bonette ; des sources geysériennes se sont fait jour dans ces fissures : elles contenaient en dissolution de la

chaux phosphatée; celle-ci s'est déposée le long des parois calcaires en zones diversement colorées par des sels de fer ou de magnésie; c'est la formation primitive. Les dépôts de cette première période sont les plus riches en phosphore.

Plus tard, un nouveau phénomène est venu remanier ce dépôt par des eaux acides; il s'est formé une sorte de magma à la fois phosphaté, calcaire, argileux et ferrique: c'est le dépôt secondaire, inégalement riche en phosphorite. Mais en même temps que ce remaniement se produisait, une quantité considérable d'ossements d'animaux de l'époque tertiaire venait se mêler à ces dépôts, et formait pour la paléontologie le plus riche ossuaire connu.

LIVRON.

A deux kilomètres de Caylus, dans un vallon resserré et comme perdu dans une anfractuosité de la montagne, le sanctuaire de Notre-Dame de Livron attire tous les ans, au 8 septembre, les âmes pieuses de la région.

Une grotte profonde servait jadis de repaire à un dragon épouvantable; le chevalier de La Gardelle se dévoua pour en délivrer le pays, et, grâce à la protection miraculeuse de la Sainte Vierge, terrassa le monstre. En souvenir de cette délivrance une chapelle fut édiflée au-dessus de la source où vint expirer le dragon.

La source de Livron est, en effet, une des merveilles du pays; elle sort de terre avec impétuosité, et toujours limpide elle fournit une quantité d'eau suffisante pour alimenter la ville de Caylus, et faire marcher six moulins étagés sur la pente de la montagne. Ces eaux, peu chargées de carbonate de chaux aujourd'hui, étaient à l'époque quaternaire extraordinairement incrustantes; elles ont formé par leurs dépôts

un long promontoire, qui s'avance fort avant dans la vallée de la Bonette, et sur lequel est bâti le petit village de Saint-Pierre de Livron.

Le château de Mondésir, insignifiant comme construction, mais dans une position charmante, s'élève à quelques pas de Saint-Pierre, et laisse apercevoir derrière lui l'ancienne commanderie de La Capelle.

LA CAPELLE.

De même qu'à Montricoux, les Templiers octroyèrent aux habitants de La Capelle une charte d'affranchissement le 10 novembre 1268.

Il existe encore quelques restes de l'ancienne commanderie : une courtine garnie de machicoulis avec chemin couvert, et un donjon carré enclavé dans l'église qu'il surmonte ; celle-ci est assez intéressante par la coupole centrale qu'elle possède.

A peu de distance de La Capelle, aux grottes de Saint-Géry, la Bonette prend sa source, et donne déjà à sa sortie de la montagne un volume d'eau suffisant pour alimenter un moulin.

Mais nous arrêterons là notre marche vers le Lot, pour gagner la vallée de *Seye*, qui court parallèlement à la Bonette, et va se jeter dans l'Aveyron à Lexos. Chemin faisant, nous visiterons le château de Cornusson, l'abbaye de Beaulieu et le village de Varen.

CHATEAU DE CORNUSSON.

Le château de Cornusson, par sa masse imposante et par les souvenirs qui se rattachent aux La Valette, ses anciens

seigneurs, est une des constructions féodales les plus importantes du pays.

En 1285 le comte de Rodez, pour récompenser Jourdain II, seigneur de La Valette, Saint-Igne, Cuzoul, Prévinières et Rieupeyrous, de son puissant appui dans divers combats, lui donna les terres de Malleville, Parizot et Cornusson.

L'on ne sait trop à quelle époque les La Valette de Cornusson reçurent ou usurpèrent le titre de marquis; mais ce que les archives de Rodez permettent d'affirmer, c'est que François de La Valette Parizot, évêque de Vabres en Rouergue, et frère de Jean, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commença la construction du château vers le milieu du XVI^e siècle; son neveu, également évêque de Vabres, acheva l'édifice commencé: il vint mourir à Cornusson en 1622, et fut enseveli dans l'église¹.

Le dernier des La Valette, Barthélemy, était député de la noblesse du Quercy aux États généraux, en 1789. A sa mort, le domaine de Cornusson revint à la famille de Puy-laroque, ses héritiers naturels.

Le château est posé à l'extrémité d'un coteau qui s'avance en forme de promontoire, et commande à la fois deux vallées.

« La porte extérieure, sculptée avec soin, écrit l'abbé Pottier, s'ouvre dans un premier mur, surmonté d'une terrasse, qui se développe sur des salles voûtées; deux tours carrées, avec machicoulis et parapet, sont à chaque extrémité. Après une cour s'offre une nouvelle et plus sérieuse enceinte; le château lui-même est flanqué de quatre tours rondes: celle de droite, sorte de donjon, est plus haute,

¹ Le château de Cornusson appartient aujourd'hui à M. Cambe; son grand père ayant acheté aux Puy-laroque, héritiers des La Valette, les terres et le château restés entre leurs mains pendant la tourmente révolutionnaire, sans qu'aucune confiscation ait fait passer le château de Cornusson dans les biens nationaux.

couronnée de machicoulis et surmontée d'une guérite. Un fossé entoure les deux côtés opposés aux vallées. La tête du pont qui le franchit est défendue par une porte entre deux tours semi-circulaires, percées de meurtrières. L'ouverture, en plein cintre, est surmontée de trois machicoulis, dont les arcs sont trilobées. C'est un châtelet en miniature, pouvant tenir lieu de corps de garde.

« Les fenêtres du château ont dû être remaniées en partie : les plus anciennes excluent toute idée de fortifications sérieuses, abandonnées, du reste, au XVI^e siècle pour les résidences seigneuriales.

« Plusieurs grandes salles possèdent de belles cheminées en pierre et en bois sculpté. Celle d'une des pièces du bas, dans le goût Louis XIII, est particulièrement remarquable.

« Le touriste, attiré par son site et son aspect, retenu par la plus gracieuse hospitalité, écoute volontiers les légendes du château de Cornusson ; elles abondent : à les croire, on verrait l'entrée d'un souterrain qui irait jusqu'à l'abbaye de Beaulieu, et l'on devrait s'attendre à de nocturnes et fantastiques apparitions ¹. »

Cornusson possède encore quelques tapisseries de haute lisse, derniers restes des tentures somptueuses dont s'enorgueillaient les marquis de Cornusson, et que la ville de Caylus empruntait pour orner la grande salle de la maison commune, lors de la tenue en cette ville des États du Quercy.

En remontant le ruisseau de Seye il serait facile d'arriver en peu de temps au château de *Labro*, ruines insignifiantes, mais que je ne peux passer sous silence, car c'est là que naquit en 1494 Jean de La Valette, grand maître de l'ordre de Malte, si justement célèbre par sa magnifique défense contre l'armée de Soliman.

¹ Abbé Pottier, op. cit., p. 497.

BEAULIEU.

Au pied du château de Cornusson se déroule la vallée de la Seye, plus resserrée que celle de la Bonnette, mais plus fraîche. Partout, en effet, dans le bas du vallon, comme sur les pentes qui l'emprisonnent, une puissante végétation couvre entièrement le sol, et nulle part ne viennent apparaître ces cordons de rochers arides que nous ayons continuellement suivis jusqu'à présent.

Le nom seul de Beaulieu indique suffisamment le charme de la position de l'antique abbaye ; celle-ci n'est éloignée du château de Cornusson que de trois kilomètres, mais elle est si bien abritée par les hauteurs environnantes, si bien cachée par les arbres, que rien n'annonce sa présence, et que le voyageur se trouve tout d'un coup devant son ancienne église.

Beaulieu (*belloc*), fondée le 20 août 1141, prit rapidement une grande importance ; aussi, en 1259 Vivianus, évêque de Rodez, reconstruisit presque en entier les bâtiments de l'abbaye. La plus grande partie de ces bâtiments existent encore, mais l'église est plus particulièrement intéressante, par la pureté exquise de son style. Malheureusement, la commune de Saint-Antonin eut un jour la malencontreuse idée de faire transporter pierre à pierre l'église de Beaulieu, œuvre insensée et bientôt reconnue impraticable, mais qui a compromis pour toujours cet édifice remarquable ¹.

Les toitures ont été enlevées, le chevet est maintenant couronné de verdure, les voûtes sont crevassées en maints endroits, et les intempéries ont rapidement avancé l'œuvre de destruction.

¹ Abbé Pottier, op. cit., p. 283.

Au couchant, une porte ogivale, aux fines voussures, et que surmonte une élégante rosace, donne accès dans la nef : celle-ci mesure 57 mètres de long sur 10 de large ; de longues fenêtres lancéolées éclairent les 5 travées qui divisent la nef ; à l'entrecroisement des bras latéraux, une élégante tour percée de quatre rosaces éclairait le chœur ; mais ce qui domine dans toute cette église, ce sont les admirables proportions, et l'harmonie parfaite qui règne dans toutes ses parties.

Les bâtiments qui s'appuyent au levant contre le chœur, contiennent la salle capitulaire, le *colloqui locus*, où les religieux tenus au silence dans le cloître, venaient échanger quelques paroles.

Le corps principal de l'abbaye fait face à l'église, il contient des réfectoires, des salles de réception ou d'assemblée, du XVII^e siècle ; des tourelles carrées flanquent les angles du bâtiment ; un large escalier conduit au premier étage, où se succèdent régulièrement les cellules des moines.

Une quatrième aile, au couchant, termine cet ensemble de construction, et cette partie du monastère est appelée : église de Saint-Bernard. Ce nom paraît en effet mérité ; son architecture se ressent de la sévérité imprimée par ce saint aux constructions de son ordre : les ogives, peu accusées et presque semblables à celles de la salle capitulaire, permettent de regarder ces deux parties de l'abbaye comme les plus anciennes. Cette église Saint-Bernard n'était autre que l'hôtellerie, et ses dispositions intérieures rappellent celles si connues de l'abbaye de Vauclair.

Beaulieu semblait voué, il y a encore quelques années, à une destruction inévitable ; fort heureusement la commune de Saint-Antonin s'est enfin décidée à céder l'église au propriétaire de l'abbaye. Tout aussitôt celui-ci, le docteur Amen, s'est empressé d'arrêter l'œuvre de destruction ; déjà le chœur et la tour sont préservés, les toitures des autres bâtiments

refaites, et certainement Beaulieu est préservé maintenant de la ruine inévitable qui l'attendait.

Au-delà de l'abbaye, la Seye change de direction, les montagnes s'écartent, et voici la plaine de Verfeil ; à la hauteur du village, la vallée se détourne de nouveau et gagne directement la vallée de l'Aveyron.

Mais nous ne suivrons pas la Seye jusqu'à son embouchure, et gagnant à gauche le col de Verfeil, nous irons rejoindre le vallon de la *Baye*, et celui-ci nous conduira jusqu'à Varen, en nous permettant de visiter le petit hameau d'Alzonne.

ALZONNE.

A peine a-t-on franchi le col de Verfeil, que le pays change d'aspect : une vallée profonde, étroite, donne passage au mince filet d'eau de la Baye ; des forêts de châtaigniers, au sombre et austère feuillage, couvrent les pentes de la montagne jusqu'au sommet. Au milieu de la verdure, et comme dissimulé dans un repli de terrain, se cache le hameau d'Alzonne ; des souvenirs émouvants s'attachent à ces misérables constructions, et nous ne pouvons nous empêcher de les rappeler.

Alzonne a été le dernier refuge où vinrent se cacher les derniers débris des *Vaudois*, poursuivis à outrance par les inquisiteurs, qui s'emparaient des hérétiques et *combuburantur quando poterant* ¹.

Pendant longtemps la petite colonie parvint à échapper aux recherches de l'inquisition, mais un jour Hugues Garin eut la témérité de s'avancer sur les terres de la dame de Montfort : Garin, signalé par ses prédications, fut bientôt pris,

¹ Roschach, *Une émigration bourguignonne dans le sud-ouest de la France*. — *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, VI^e série, t. VI, p. 97.



amené à Carcassonne, et brûlé en séance judiciaire, devant la cour d'Avignon.

Des paroles imprudentes arrachées au malheureux supplicié, amenèrent des recherches dans Alzonne, et le sombre drame du bûcher fit de nouvelles victimes ; les moins coupables furent condamnés à errer en pèlerins d'un bout de la France à l'autre, tandis que de plus rigoureusement punis allèrent finir leurs jours aux *Emmurés de Carcassonne* : *ubi panis doloris in cibum et aqua tribulationis in potum eis tantummodo ministrantur*.

Mais abandonnons ces souvenirs sinistres et poursuivons notre marche, pour gagner les bords de l'Aveyron et nous arrêter à Varen.

VAREN.

Varen occupe le centre d'un bassin largement ouvert, au milieu duquel serpente l'Aveyron ; ici, comme à Cordes, nous sommes en présence d'un ancien lac tertiaire, mais à caractère moins nettement accusés que dans la vallée du Cérrou.

L'église et l'ancien collège de chanoines méritent toute l'attention des archéologues ¹.

Saint Géraud aurait fondé Varen au IX^e siècle, si nous en croyons les archives de Rodez. Longtemps la fortune de la petite ville groupée autour des constructions claustrales fut intimement liée à celle-ci. Une enceinte garnie de tours, de portes et de barbicanes réunissait les habitations au monastère.

Les guerres de religion ont laissé à Varen de sanglantes traces de leur passage. En 1582, rapportent les annales de

¹ Abbé Pottier, op. cit., p. 268.

Villefranche : « Les Huguenots se saisirent de la ville de Varen, où ils commirent mille insolences, nonobstant la paix. Mais ledit Varen estant battu du canon amené par Antoine de Buisson, il fut repris et six vingt dix-sept *voleurs* furent tuez, noyez ou pendus¹. »

Ceci peint bien cette époque de troubles, et indique clairement que la religion n'était que trop souvent un simple prétexte aux expéditions de bandes de *voleurs*, qui attaquaient à tour de rôle Catholiques ou Réformés.

L'église de Varen est une basilique latine du XI^e siècle, avec cette particularité fort rare que le chevet est carré et couronné par une haute tour ; les collatéraux se terminent par des absides jumelles, dont le dallage surélevé de plusieurs marches couvre des cryptes.

La voûte de la grande nef est en berceau, et elle est couverte par un dallage posé directement sur l'extrados ; au contraire, la voûte qui surmonte l'autel est une sorte de coupole sans trompes ni pendentifs.

La façade occidentale de l'église servait de rempart, le fossé passait à ses pieds, et sa porte en plein cintre était murée. Sur le côté nord on aperçoit une série de colonnes et de chapiteaux, derniers restes de l'église paroissiale, qui s'appuyait à l'église abbatiale, et en était complètement séparée.

Le cloître occupait le côté du midi ; il a été détruit à une date reculée, par un grand incendie, car l'on craignit alors pour l'église dont les murs portent des traces du feu, et l'on éleva deux forts arcs boutants, qui existent encore, et ne s'expliquent pas tout d'abord.

L'intérieur de l'édifice est d'une grande simplicité ; les chapiteaux du chœur portaient seuls des sculptures, mais, par un acte de vandalisme heureusement fort rare, un des anciens curés les a détruits de sa main, sous prétexte d'inconvenance.

¹ *It. descrip.*, p. 88.

Le bénitier qui est placé à l'entrée de la grande nef est formé par un autel antique renversé.

Ce que l'on appelle aujourd'hui le château n'est autre chose que la demeure du doyen, car la sécularisation, effectuée en 1561, avait entièrement changé la disposition de l'abbaye. Cet édifice se dessine à merveille à côté de la tour de l'église, avec ses machicoulis, ses lucarnes élevées, ses croisées à meneaux et ses tourelles.

Des constructions plus anciennes relient le château à l'église, tandis que, du côté opposé, existe encore une des portes de la ville.

Sur les hauteurs qui dominent Varen, j'aurais à signaler plusieurs châteaux de moindre importance que ceux que nous avons déjà rencontrés jusqu'ici : ce sont ceux de *Perrodil* et de *Belpech*.

A l'extrémité nord du bassin de Varen, à *Pech-Mignon*, se terminent les couches jurassiques, que nous n'avons pas quittées depuis le seuil de Montricoux, et à *Laguépie* apparaît le massif de roches primitives, gneiss et schistes siliceux, qui forment l'ossature du plateau central. Entre ces deux formations s'intercalent des couches peu étudiées encore, les unes appartenant au trias, tandis que les autres représenteraient soit le permien, soit le houillier ; à diverses reprises des recherches de charbon ont été essayées à *Pech-Mignon*, mais elles ont donné des résultats insignifiants.

LAGUÉPIE.

Laguépie est située au confluent du Viaur, dans l'Aveyron. Pendant longtemps cette petite localité a conservé une importance minière considérable, et ses filons de cuivre ont fourni jadis à l'industrie auvergnate la plus grande partie des

cuivres qu'elle employait, en même temps que plusieurs filons de galène étaient activement exploités. Aujourd'hui toutes ces recherches sont abandonnées, mais cette région n'en reste pas moins fort intéressante à visiter pour le géologue : en effet, plusieurs massifs de roches éruptives ont à diverses reprises traversé les gneiss, et entraîné avec eux toute une série de minéraux.

La baronnie de Laguëpie appartenait tout d'abord aux comtes de Toulouse, mais elle changea de mains continuellement. Le château, rasé une première fois par les Albigeois en 1211, fut relevé par Jean de Villemur en 1369, enfin détruit de fond en comble en 1592, par le duc de Joyeuse,

De la gare on aperçoit sur le flanc de la montagne les ruines du château ; quelques vieilles murailles, deux tours éventrées indiquent nettement la position des constructions anciennes ; sur le plateau qui domine ces vieilles fortifications, des pans de murs, noircis par l'incendie, forment un amas de décombres peu intéressants et sans caractère.

Au-delà de Laguëpie, la vallée de l'Aveyron a déjà complètement changé d'aspect ; ce n'est plus qu'une gorge sauvage, sans habitations, sans cultures. Sur la rive gauche, cependant, le débouché de la vallée de la *Sereine* vient interrompre la monotonie des pentes de la montagne ; c'est là surtout qu'il convient de visiter les gîtes métallifères, dont nous avons déjà parlé ; ils sont nombreux, et riches en minéraux de toutes sortes. Au-delà de ce point, la vallée devient plus étroite et plus sinueuse : aussi la voie est-elle obligée de passer à plusieurs reprises d'une rive à l'autre, et de couper par des souterrains les éperons rocheux qui se succèdent continuellement.

Enfin une haute muraille semble barrer complètement la route, et le château de Najac apparaît, dominant de près de 150 mètres les eaux de l'Aveyron qui coule aux pieds de la montagne.

NAJAC.

« Au nord, le château de Najac est d'un aspect grandiose avec ses hautes tours et ses courtines, dressées au sommet d'une vraie montagne, dont les pentes abruptes sont couvertes de bois ; mais le train court, et à peine a-t-on pu saluer d'un cri d'enthousiasme ce merveilleux tableau, qu'il vous est dérobé par l'obscurité d'un tunnel, percé à 5 ou 600 pieds au-dessous des remparts ; on en ressort bien vite, et on a sous les yeux le flanc méridional de la forteresse, qu'accompagne cette fois une petite ville groupée sous ses murailles du côté du soleil. Là, des cultures variées, des jardins en terrasses, conquis sur les rochers par l'industrie des habitants, forment depuis l'Aveyron, qui coule au pied de la montagne, comme une suite de degrés irréguliers, qui montent jusqu'au château. ¹ »

Najac appartenait aux comtes de Toulouse ; le château, bâti en 1100 par Bertrand, fut détruit de fond en comble par les Albigeois, et relevé par Alfonse de France en 1250 ; cinq ans plus tard, celui-ci octroyait aux habitants une charte, et grâce aux libertés nouvelles, la petite ville prit rapidement une certaine extension. En 1258 les habitants furent condamnés par les inquisiteurs à bâtir une église de 28 brasses de long ; et nous trouvons dans les archives de Villefranche que Béranger Cornet, maçon, reçut pour ce travail 31,000 sous de Cahors, dont il donnait quittance en novembre 1269.

En 1271 Najac revenait au domaine de la couronne ; à différentes reprises, le château tomba entre les mains des Anglais ; cette forteresse était, en effet, la clef de tout le Rouergue, et sa possession ardemment disputée.

¹ Jules de Verneilh, *Monuments du Quercy*. — *Congrès archéologique*, p. 400.

Najac mérite, plus que tout autre, une halte, et le touriste sera amplement récompensé de la fatigue que pourra lui causer la montée au château. Trois chemins conduisent de la gare au château : les uns, sentiers de montagne, permettent une escalade rapide, mais il vaut mieux suivre la route carrossable ; elle permettra de saisir plus complètement l'ensemble du château et du village qui l'entoure.

Nous traversons d'abord l'Aveyron sur un vieux pont, semblable à celui de Saint-Antonin, mais qui, plus heureux que ce dernier, a conservé encore ses arches élevées et son double parapet. Nous contournons rapidement l'extrémité de la presqu'île qu'entoure la rivière, et nous arrivons en vue de l'église : elle date du XIII^e siècle, ainsi que nous l'avons déjà dit.

« Les fenêtres sont inscrites dans une très-grande arcature ; elles sont geminées et l'intervalle des meneaux est garni par des plaques de pierre, comme dans certaines églises antiques de Grèce et d'Italie. Dans ces plaques sont découpés des trèfles ou des quatre-feuilles, qui, garnis de vitraux, dispersent la lumière ¹. »

Une des particularités de cet édifice est un baptistère extérieur, c'est peut-être le seul exemple à citer dans toute la région. A l'intérieur, une grille en fer forgé, d'un dessin élégant, entoure le chœur, et la sacristie renferme une superbe croix processionnelle, en filigranes dorés, de la meilleure époque byzantine.

Au-delà de l'église la route s'élève graduellement sur le flanc de la montagne, et gagne bientôt l'étroite arête sur laquelle est bâti le village. Najac, en effet, ne possède qu'une longue rue, et c'est à grand-peine que deux rangées de maisons étroites ont trouvé une place suffisante pour asseoir leurs fondations. A l'extrémité supérieure cependant

¹ Abbé Pottier, *Congrès archéologique*, Rodez, p. 163.

une sorte de plateau plus large forme une place étendue. C'est là qu'il convient de commencer la visite de Najac.

De deux côtés, de vieilles constructions se continuent sans interruption jusqu'à l'entrée de la rue : nulle part la mode nouvelle ne vient déparer ces maisons bizarres ; toutes possèdent encore leur vieille livrée et cette patine merveilleuse que le temps seul peut donner ¹. La place, ainsi que la rue s'abaisse peu à peu, et dans le fond, isolé de tous côtés, apparaît le château. Rien de plus complet que ce tableau, alors surtout que le soleil vient inonder de lumière la masse imposante du château. Celui-ci est séparé de cette longue rue par une sorte d'échancrure ; aussi une sorte de chemin couvert, défendu par trois portes successives, descend sur le flanc de la montagne et se relève bientôt pour aboutir au pied de l'enceinte de la forteresse.

« Le plan du château de Najac est simple et presque régulier : c'est un carré long, flanqué au nord de trois tours rondes, et au midi de deux autres de même forme. Seulement la tour située à l'angle sud-est, beaucoup plus grosse et plus élevée que les autres, servait de donjon, et à l'angle sud-ouest elle est remplacée par une tour carrée. Toutes ces tours ont des voûtes à nervures parfaitement exécutées, ainsi que le reste de la construction, qui se ressent de sa noble origine, et n'est pas sans rapports avec la Bastille ². »

Du haut du donjon la vue est saisissante : de tous côtés des pentes abruptes descendent jusqu'aux bords de l'Aveyron ; à l'est seulement, vers le village, un étroit promontoire relie à la montagne le massif qui porte le château, et cette crête est bordée dans toute son étendue par la longue rue

¹ Sur une place on remarque une curieuse fontaine monolithique, portant la date de 1344 ; elle est à pans coupés et mesure 11 mètres de circonférence.

² Jules de Verneilh, *Monuments du Quercy*, p. 402.

de Najac. Au nord, au contraire, une vaste enceinte de montagnes rougeâtres forme un cadre sévère au tableau.

Pendant de trop longues années les ruines du château ont servi de carrière de pierre aux habitants du village ; depuis peu cet état de choses a complètement changé, et d'habiles restaurations sont déjà commencées.

Mais il nous faut abandonner Najac, car nous n'avons pas encore atteint le but de notre course, et avant d'arrêter notre marche à Villefranche, nous devons voir encore Monteils et les vieux châteaux qui l'entourent.

MONTEILS.

Pour arriver à la station de Monteils, il nous faut traverser neufs tunnels et autant de ponts. La gorge de l'Aveyron se retrécit de plus en plus, et décrit mille sinuosités ; aussi l'on a peine à comprendre que jamais ingénieur ait osé établir une voie ferrée dans une région aussi tourmentée.

Monteils avait jadis une certaine importance par ses exploitations minières, à peu près toutes abandonnées maintenant. Sur la rive gauche, au village de *Sanvensa*, nous devons signaler les ruines du château des seigneurs de Morlhon ¹, et la devise inscrite par Jean de Morlhon, sur le donjon : *Dieu est ma haute tour et forteresse* ; ce qui ne l'empêchait pas d'élever de solides murailles, sans doute pour sa défense.

Mais déjà la vallée s'est élargie, les montagnes deviennent moins abruptes, et nous voici dans la plaine de Villefranche.

Chemin faisant, nous pourrons visiter le *Château des*

¹ Jules de Verneilh, *Monuments du Quercy*, p. 114.

Anglais : « Rien de plus accidenté que le sentier qui mène des bords de l'Aveyron dans une gorge étroite et profonde, jusqu'aux ruines de ce manoir, dont l'épaisseur des murailles dit assez quelle était autrefois l'importance. »

Au-delà, voici enfin Villefranche, but extrême de notre course. Cette ville, bâtie par Alphonse, frère de saint Louis, est une de ces grandes bastides élevées dans le Midi de la France au XIII^e siècle. Son plan est d'une régularité remarquable : quatre rues principales se coupent à angle droit, et à leur intersection s'étend une vaste place.

Nous ne parlerons pas ici de Villefranche, et nous remettrons à une seconde étude la description et de la ville et des environs.





LES LIVRES DE COMPTES

• D'UN

MARCHAND MONTALBANAIS AU XIV^e SIÈCLE,

PAR

M. Édouard FORESTIÉ,

Secrétaire de la Société archéologique.



*Lecture faite à la réunion des Sociétés savantes,
à la Sorbonne, le 22 avril 1881.*



MESSIEURS,

LE document que j'ai l'honneur de signaler à votre attention est le Livre de comptes des frères Bonis, marchands montalbanais du XIV^e siècle. Il fait partie des archives de Tarn-et-Garonne, série G. n^o 372, et se compose de deux parties, provenant de deux livres différents, mais se complétant l'une l'autre et embrassant une période de 30 années environ (de 1338 à 1369), c'est-à-dire l'époque où la ville de Montauban vit se dérouler à ses portes et dans ses murs les horreurs de la guerre avec les Anglais.

Le premier de ces livres commence à l'année 1339, pour finir à l'année 1350; néanmoins les comptes se prolongent

jusques à l'année 1369 ; il a 149 feuillets ou 298 pages. Le second me paraît être ce qu'on appelait un des *libres dels deposit* ou des dépôts, car il renferme des comptes-courants débutant par des dépôts, des versements ou des encaissements, provenant de ventes de maisons. Il a 31 feuillets, soit 62 pages, et comprend des comptes établis entre 1348 et 1368.

Ces livres sont d'une belle écriture, très-régulière, sur un papier de coton assez bien conservé, sauf quelques légères détériorations d'humidité aux premières pages. Ils avaient été autrefois reliés avec un registre de reconnaissances du Moustier et de Saint-Théodard, classés dans le fonds de l'évêché, sous la rubrique : « Comptes de la Pitancerie. » En collationnant les épreuves de l'inventaire, M. Dumas de Rauly, archiviste du département de Tarn-et-Garonne, constata l'erreur qui s'était produite, et comprit l'intérêt archéologique de ce document. Il voulut bien me le signaler et m'engager à en faire une étude spéciale. Je suis trop heureux de pouvoir ici lui en témoigner ma reconnaissance.

Les inventaires de mobiliers du Moyen-Age et de la Renaissance, et les livres de Raison, publiés dans ces dernières années, ont fait mieux connaître les mœurs et les coutumes de nos ancêtres. Mais la plupart de ces documents ne racontent que les splendeurs des demeures princières ou royales, ou se renferment dans le cercle limité d'une famille seigneuriale. Aussi j'espère apporter un jour nouveau dans une question si digne d'intérêt, par la publication des livres de Bonis, qui permettent d'étudier à la fois la vie intime et les transactions commerciales des habitants de notre vieille cité, de reconstituer par la pensée ces patriarcales demeures où les générations se succédaient, défendant avec énergie les libertés et les franchises municipales.

C'est pour ainsi dire la physionomie d'une époque prise sur le vif, et dont les traits se déroulent successivement devant les yeux.

Dans son *Dictionnaire du mobilier*, M. Viollet-le-Duc dit que, pendant le Moyen-Age, la joaillerie, qui venait en grande partie d'Italie, était vendue en Angleterre par ce qu'on appelait alors les Lombards, lesquels, outre le métier de bijoutiers, se faisaient prêteurs sur gages, banquiers au besoin, marchands d'épices et d'étoffes, etc.

Les frères Bonis, s'ils n'étaient point Lombards, faisaient absolument, dans notre ville, le même commerce que les marchands dont parle le savant archéologue ; à ce point de vue le document que nous avons étudié présentera, nous l'espérons, un réel intérêt.

Originaires d'Albi, les Bonis avaient dû venir à Montauban peu après sa fondation en 1144, puisque nous trouvons, dès 1340, quelques-uns d'entre eux consuls de la ville et propriétaires de nombreux biens-fonds aux environs de notre cité, et honorés plusieurs fois de la dignité du consulat.

Ils étaient trois frères : Guillaume fut prieur des Carmes à Montauban et à Albi ; le second, Guiraud ou Giraud, mourut vers l'année 1349, mais Barthélemy l'aîné fut véritablement le chef de la maison. Ce dernier fit de nombreuses donations de son vivant aux églises et aux couvents de Montauban, et dans ses dernières volontés, consignées à plusieurs reprises dans son livre de comptes, il indique plusieurs de ces fondations pieuses.

Voilà la famille de nos marchands. Si nous les suivons dans leur demeure¹, située dans la rue de la Faurie ou de la Forge, aujourd'hui du Sénéchal, nous verrons le maître de la maison, trônant à son comptoir, et ayant à ses côtés

¹ Ils avaient acheté cette maison et ses *obradors* à Jean Tozet, seigneur de Villemade, moyennant la somme de CLXX écus d'or.

les livres de comptabilité : le *manoal* ou journal, les grands livres, et les livres auxiliaires des dépôts, des gages et autres, car les frères Bonis — et nous insistons sur ce point — tenaient leurs écritures en *partie double* avec une régularité extrême et un luxe de détails dont nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre, puisqu'ils nous ont fourni la matière de notre travail.

Les branches de commerce et d'industrie exploitées par eux étaient si nombreuses que nous avons cru devoir les classer et les réunir sous des titres généraux, dont voici un aperçu :

Banquiers, prêteurs d'argent sur titre, sur gage et par hypothèque, parfois à gros intérêts.

Marchands d'étoffes, merciers, chapeliers, etc.

Loueurs ou marchands de draps funèbres, de cire et d'encens pour les sépultures.

Fournisseurs d'objets divers pour les baptêmes et les mariages.

Epiciers, apothicaires, confiseurs, fruitiers, et même étuvistes.

Marchands d'armes et d'armures, de selles, de bâts, de chevaux, etc.

Bijoutiers.

Procureurs fondés pour la liquidation de successions, collecteurs de tailles, etc., etc.

C'est là, on le voit, une mine inépuisable de renseignements pouvant fournir matière à diverses études.

Les livres de Bonis sont écrits presque en entier de la main de l'aîné des deux frères, Barthélemy, en langue romane, et présentent par conséquent un intérêt spécial pour les linguistes, d'autant plus que Bonis écrivait avec une très-grande pureté d'orthographe, et comme il mentionne une quantité d'objets usuels, nous y avons puisé les éléments d'un glossaire de la langue parlée dans nos con-

trées au XIV^e siècle, contenant beaucoup de mots qui n'existent pas dans les lexiques que nous avons consultés.

L'obrador ou ouvroir de Bonis était fréquenté par *tous* les habitants de Montauban. Nous disons *tous* avec intention, car on y voit défilér depuis l'évêque jusqu'au simple *masip* ou domestique, les chevaliers, damoiseaux, bourgeois, marchands et ouvriers, les grandes dames et leurs suivantes, les chanoines, prêtres ou moines de tout ordre, qui avaient tous affaire aux Bonis, soit pour eux ou leurs amis, ou simplement comme témoins.

Un exemple, pris au hasard, montre une grande dame de Montauban, Navarre de Malhac, épousant successivement Jourdain de Cos, seigneur de Cos ; Wilhem de La Cour, des seigneurs de Mirabel, et Wilhem de Belfort, seigneur de Puylaroque ; dans un autre, nous trouvons toute la parenté des Tozet, seigneurs de Villemade, etc. Nous pourrions multiplier à l'infini ces citations.

C'est ainsi que nous avons pu reconstituer l'état ecclésiastique, celui de la noblesse et de la bourgeoisie montalbanaises, dont la plupart des membres ont figuré avec honneur dans les guerres anglo-françaises.

Le chiffre des affaires semble avoir été considérable, si l'on en juge d'après divers comptes qui se soldent par des sommes fort importantes. Nous en citerons seulement un exemple.

En 1362, Arnaud Des Près, seigneur de Montpezat et de Puylaroque, emprunta pour lui et pour Gaucelin de Vayrols, Poilfort de Rabastens, et Guillaume Aguasse, seigneur de Saint-Urcisse, 1,000 MOUTONS D'OR, pour une partie desquels, soit 300 FLORINS, les quatre contractants jurèrent sur les saints Évangiles d'apporter les 300 florins sous huit jours, ou bien de donner des gages valant 400 florins, ou bien encore de venir, tous ensemble, tenir arrêt dans la ville de Montauban et n'en sortir sans la

permission de Bonis. En effet, ne pouvant payer à la date fixée, les seigneurs vinrent, comme ils l'avaient promis, se constituer ôtages, mais Bonis se montra bon créancier et prorogea le délai ; il le prorogea si longtemps, que la dette, qui s'élevait en 1362 à 508 florins et 4 gros, n'étant pas encore payée en 1368, était arrivée à cette date au chiffre de 950 florins.

Bonis dut enfin user de rigueur : il appela ses débiteurs devant l'archevêque de Toulouse, qui les condamna à payer sous 14 jours. Arnaud Des Prez et ses amis s'exécutèrent. Aussi Bonis crédita-t-il leur compte de cette somme, et ajoute la mention de la restitution des bijoux déposés en gage, dont la nomenclature suffit pour donner une idée de la valeur archéologique de ce document :

« Redem nos a lor tot los joels e gatges : I^a corona e I frachis (collier) à la ninen, e I frachis rot e II tasas dauradas, e I cofinel am sobrecof daurat et I reliquari am pe daurat, e I^a santa crozeta, I calis e II canetas daurat e esmalhat, et I^a sentura de cuer guarnida dargen. »
f^o 149.

La procédure employée contre les seigneurs ci-dessus indiqués était simplifiée dans certains cas : ordinairement le débiteur récalcitrant était invité à payer par une citation (*sitasio*) ; s'il ne s'exécutait pas on avait recours à l'admonestation (*monesio*), puis à l'excommunication (*escumenge*), prononcée par le juge compétent, et qui n'était levée que par l'absolution (*apsoluesio*), après libération complète.

Il est curieux de suivre dans le chapitre des sépultures, baptêmes et mariages les usages adoptés pour ces cérémonies.

Pour le baptême, le parrain offrait le *tortis* ou cierge, la *camia broidada*, ou chemise brodée, enfin la *cremieira*, que M. Viollet-le-Duc a cru — par erreur — être une coiffe,

et dont l'usage subsiste encore. C'est le bandeau destiné à essuyer le Saint-Chrême apposé sur le front et le cou de l'enfant, d'où le nom de *cremieira*.

Pour les mariages, la nouvelle épouse recevait, de ses parents et amis, de nombreux anneaux avec saphirs, turquoises ou grenats, et de son futur époux plusieurs objets, notamment des bijoux, des verges d'or, des colliers, des vêtements renfermés dans un coffre de Paris doré.

Aux sépultures, le corps du défunt était couvert de draps d'or de différentes sortes, et les amis et parents y apportaient aussi de ces mêmes draps ou poëles, indiqués par Bonis sous le nom de : drap d'or de Venise, drap d'or diapré, couvert, de brocart, et ornés de signes héraldiques ou religieux. La cire était également fournie par les proches parents. Il est souvent fait mention de divers vêtements achetés pour revêtir les morts.

Les frères Bonis étaient, comme nous l'avons dit, propriétaires de plusieurs métairies aux environs de la ville, et à ce sujet, ils relatent textuellement les conventions faites avec leurs métayers et leurs serviteurs ruraux. Ce chapitre présente des observations très-curieuses, en ce sens que la plupart de ces conventions sont identiques à celles encore en usage aujourd'hui dans nos campagnes, et prouvent qu'à cette époque — nous parlons spécialement pour nos contrées du Midi — les paysans étaient aussi heureux qu'à l'époque actuelle. En effet, si nous prenons des exemples, nous voyons, en 1355, un domestique et sa mère loués pour un an, moyennant 6 écus d'or, une *gonelle* ou jupe à chacun, les savates que la mère pourra gâter, deux paires pour son fils, ainsi que des chemises et une *garnache* de lin, sans compter la nourriture.

Un bouvier avait pour gages un sétier de froment, un sétier de blé mêlé de seigle, et deux barils de piquette.

Un chevrier était payé 2 florins et recevait deux pièces

pour réparer ses savates ; un berger, 6 florins et une paire de savates ; un porcher, 4 florins, une paire de savates et divers vêtements, et la réparation de ses savates, etc.

Ce chapitre contient, en outre, des renseignements sur le prix des denrées, des céréales et des bestiaux.

Voici quelques citations relatives à des pactes ou conventions avec des serviteurs ruraux :

« Lan de nostre senhor MCCCCLIII, lo dimars dabant la Macdalena, loguie en Peire del can per I an complit, e deg lhi donar per sandada VI escut daur dels nuos, e I par sabatas, e mangar e beure a la boria. El dig Peire deu me governar lo bestial a bona fe, local lhi bailie, lo dig dia desus, so es asaber : XVI oelhas e motos, et III^{es} XV cabras ; e boxs ; en las cabras e boxs na V caps a ma sor, molher de mon fraire ; item bailhi lhi may XXXVI caps de porxs menut, e V truegas velhas, e I ver, e II porxs de III ans, las cals bestias lhi bailie en presencia de Marti de S. Girvais. »

Le bail suivant indique les conditions qui régissaient le mode de culture à bordier qui subsiste encore :

« A II de setembre lan MCCCCLI, nos acordem de noel de la baila de las borias am Rochela e am Picas, nostras gasailhas, en aital covens que io lor deg semenar o bailar la semensa a tant de tens coma la deu tener als covens de la premieira baila : devem partyr en sol, en gra, al ter e a megas, la majer partida mia ; los prats, et las autras causas demoro en lestamen que ero : aiso fo fag a Ilamada, lo dia segon de setembre lan LI, en presencia de Johan, lo clerc, e P. dels Cans, e de Arnaut Perier, e de P. Blanc, tot de Ilamada. »

Le chapitre de la pharmacie nous fournit d'abord le nom de plusieurs médecins ou physiciens, dont quelques-uns, étrangers à notre ville, ainsi que l'indiquent leurs noms : l'Aragonais, le Lombart, jouissaient d'une grande vogue.

Leur thérapeutique était celle des Arabes, comme on le voit par le prêt fait à un médecin, par Bonis, moyennant 4 florins d'or, d'un livre du célèbre Rhazès, mis en gage par l'héritière d'un autre médecin. A ce sujet, nous signalerons un fait analogue à Paris : en 1471 Louis XI, désirant avoir une copie du livre de Rhazès, l'emprunta à la faculté de médecine de Paris, mais le monarque dut fournir non-seulement une somme de 12 marcs en garantie, mais encore la caution d'un riche marchand de la capitale.

Nous avons aussi relevé plus de 300 ordonnances, avec le détail des drogues et leur prix, ainsi que leur emploi.

Dans ce chapitre l'épicerie a trouvé place, et il y est fait mention de nombreux condiments employés pour la confection d'un piment, mixture étrange de diverses épices, telles que le poivre, le gingembre, la canelle, le cubèbe, la noix muscade, le galengal, le citouart, le poivre long, le girofle et plusieurs autres plantes, mêlées avec du miel ou du vin.

La principale branche de commerce des Bonis était les étoffes, et notre marchand a soin d'indiquer le lieu de fabrication, en même temps que le vêtement auquel elles étaient destinées, l'aunage employé et le prix. On comprend l'intérêt exceptionnel qui s'attache à ces détails.

Des citations ne pourraient donner qu'une idée très-vague de la variété de ces indications, au moyen desquelles, par un groupement méthodique, il est facile de compléter les divers ouvrages publiés sur la matière. Mais nous tenons à constater combien le luxe était considérable à cette époque, si l'on en juge par la mention d'achats faits par plusieurs seigneurs, entr'autres par Bertrand de Cardaillac, neveu de l'évêque de Montauban, d'un chaperon :

« I capairo de pers encre, guarrit de perlas finas am aiglas contrafachas de perlas. » Et cet autre : « Per I^a borsa

fin de seda, et I^a sentura esmalhada dargen, II borsas daur talhat, e I senturet guarnit de lato. »

Les variations dans la valeur des monnaies sont tellement nombreuses à cette époque, que nos marchands avaient soin d'indiquer, à chaque vente, le rapport du sou à la livre ou à l'écu. Nous avons essayé d'établir un rapport sur le pouvoir des monnaies en usage : ce sera l'objet d'une étude spéciale.

Par suite d'un calcul, dont le type est indiqué par Viollet-le-Duc, nous avons fixé la valeur du denier à 20 centimes de notre monnaie, au moyen de la comparaison du prix des journées d'un ouvrier charpentier. En 1344 le charpentier était payé à raison de XVIII deniers, à Montauban ; aujourd'hui le taux est ordinairement de 3 fr. 50 c. En faisant la division, on trouve pour résultat 20 centimes moins une fraction insignifiante. Cette proposition admise pour la valeur, ou plus exactement pour le *pouvoir* de l'argent au milieu du XIV^e siècle, on arrive à constater que les objets dont on retrouve aujourd'hui l'équivalent, avaient une valeur à peu près égale à celle qu'ils ont encore de nos jours.

Comme vous avez pu en juger, Messieurs, par cet aperçu que j'ai tâché de rendre aussi rapide que possible, le livre de comptabilité des Bonis est une mine féconde, où se trouvent bien des détails de mœurs, bien des renseignements précieux, mais je ne dois pas oublier les limites assignées à nos communications, et je termine par des faits qui m'ont paru dignes d'une mention particulière, et qui sortent du cadre que je viens de tracer.

Pèlerinage à Rome pour le Jubilé de 1350. — Une feuille volante du livre porte l'itinéraire d'un pèlerin à Rome, en 1350, à l'occasion du grand jubilé publié par Clément VI. Le voyage se faisait à pied par Avignon, le pas de Suze et le Piémont, et durait 33 jours. Bonis

fit ce pèlerinage avec plusieurs de ses amis, et il en a conservé le souvenir en notant jour par jour ses étapes du matin et du soir :

« Qui vol anar en Roma la velha vezitar S.-P. e S.-P., e S. Johan Lel detran, els autres cors sangs, deu anar daishi Avinho e Avinho dinar de sers gaguda a Carpentras.

Dinar lendema a Saut, gazer a Sederò.

Lo ter dia dinar a Autpeira, gazer a Talart.

Lo cart dia dinar a Caorgas, de ser a Ambru.

Lo sinque dia dinar a S. Crespy, de ser a Brianso.

Lo sene dia dinar a Suzanna, de ser a Suza.

Lo sete dia dinar a S. Ambrozi, de ser a Moncalier.

Lo oche dia dinar a Vilanova, de ser a Ast

Lo none dia dinar a S. Felessia, de ser a Alixandria.

Lo deze dia dinar a Tortona, de ser a Veira.

Lo onze dia dinar al pon S. Johan, de ser a Plazensa.

Lo dotze dia dinar a Plazensela, de ser al borc S. Tomis.

Lo tretze dia dinar a Forigno, de ser a Bressi.

Lo catorze dia dinar a Pontremol, de ser a Vilafrancha.

Lo quinze dia dinar a S. Estefe, de ser a Sezania.

Lo setze dia dinar a Petra Santa, de ser a Piza la Sieutat.

Lo dezesete dia dinar a Sameniata, de ser a Castelflorey.

Lo dezeoche dinar a Puegbonet, de ser a Sena la Sieutat.

Lo dezenove dia dinar a Boncovent, de ser a Santo Sirguo.

Lo XX dia dinar a la Palha del Moli, de ser a Aiguas pendens.

Lo XXI dia dinar a Bocsena, de ser a Viterba.

Lo XXII dia dinar a Sostre, de ser a Serzana.

Lo XXIII dia dinar am gran goya en Roma la velha que fo lo perdo a pena e a colpa, en lan M^o CCC^o e cinquanta ans, que donec nostre senhor la papa Clemens sextus, que avia nom M^o Peire Rotgier, a totz aquels et aquelas que y anavo cofes e penedens, e restituït lors torts, local nostre senhor lo papa era naturals del... (1 mot effacé).

Emploi de la poudre à canon dans nos contrées en 1345.

— Une des plus anciennes mentions de la poudre à canon est fournie par une quittance de 1339. Nous n'avons pas vu ce document, et nous ignorons si c'est le même que celui d'après lequel Hugues de Cardaillac, seigneur de Bioule, frère de l'évêque de Montauban, s'était chargé de faire faire les canons pour défendre Cambrai contre les Anglais en 1338, et dont l'écuyer Etienne Maurel avait fabriqué la poudre.

En tout cas, il est curieux de constater qu'en 1345, au mois de décembre, Bonis fournit, au chapitre du Moustier, de la poudre à canon, *polveras per lo cano*, dont il nous indique même la composition ainsi :

« Per I^a libra et I cart de salpetra et aurpimen de que fem polveras de cano per lo capitol : Xst. »

Nous ferons, en outre, remarquer que le même Hugues de Cardaillac, dans un rôle de la défense du château de Bioule, en 1346, donne des détails encore plus intéressants sur la fabrication de la poudre :

« Item que hi aic gran foyo de salpetre mort et gran quantitat de salpetre vio e de salpetra et de camfora e de glossa (?) e de tot aisho per far polveras al cano o per gitar fox sobre los castels o guatos. »

Nous livrons ces détails aux spécialistes, dans le cas où ils leur seraient inconnus.

Le prince Jean, duc de Normandie, à Montauban. — Philippe de Valois, pour s'opposer « aux chevauchées et aux conquest que le comte de Derby avait faits au pays de Gascogne, y envoya son fils, le duc de Normandie. » (Froissart.)

Le passage de ce prince dans notre ville fut marqué par des lettres de rémission données aux consuls le 22 mars 1345.

Gaucelin Catala, péliissier et premier consul, eut l'hon-

neur d'héberger le prince, et le 28 mars 1346 il achète
 « III libras de cofimens e III masapas per sos osdes que
 avia per M^o lo duc de Normandia. XVIII^s IX^d. »

Une autre collation avait été offerte aux compagnons
 du fils de France par le consul Pierre de Saint-Vincent,
 le 18 mars de la même année.

« Lo senhen P. de S. Vinsens, borgues de Montalba,
 deu per mega libra anis cofit que hac a XVIII de mars,
 que avia estranhatge en son osdal, per la venguda de M^o
 lo duc de Normandia. III^s. »

La précision de ces dates est importante en ce sens qu'elles
 fixent, d'une manière indiscutable, la durée du séjour du
 duc de Normandie à Montauban, du 18 au 28 mars 1346.
 Ce prince rassemblait, à ce moment, une armée formidable,
 si l'on en croit Froissart, pour aller combattre les Anglais
 et mettre le siège devant Aiguillon. Cette armée se mit en
 marche vers la fin de mars.

Nous trouvons encore dans divers comptes le nom des
 compagnons du prince, les mêmes que Froissart nous
 a fait connaître : le comte de Forez, le duc de Bourbon,
 le duc d'Athènes et Jean de Marigni, évêque de Beauvais.

Élection d'un évêque. — Le 17 avril 1355 arriva la
 nouvelle de la mort de Guillaume de Cardaillac, évêque
 de Montauban, décédé sans doute à Bioule. A ce moment la
 famille de Belfort était toute puissante dans notre ville,
 car trois de ses membres s'étaient succédé dans la charge
 importante de prieur-mage de l'abbaye, que Pierre occupait
 encore ; Poilfort était abbé d'Islebarbe, près de Lyon,
 et Rattier de Belfort fut pendant dix ans le maître de
 notre cité. Cette puissance alla jusqu'à faire élire aussitôt,
 par les moines du Moustier, l'abbé d'Islebarbe, Poilfort,
 comme évêque de Montauban. L'élection ne fut pas, du
 reste, confirmée par le Pape, puisque Jacques de Daux
 succéda à Guillaume de Cardaillac.

Aucun historien n'avait connu le fait de cette élection, qu'il nous a paru intéressant de signaler ¹.

Voici le texte de ce passage, extrait du compte de Pierre de Belfort, prieur-mage du Moustier :

« Item deu quelh prestie per pagar M^e Elias Fort, capela de S. Estefe de Montalba, tabelio del papa, per la exsecutoria grosar de la elexsio que feiro los senhors monges per avesq de M^e labat de la Yla. Testimoni, Besart, son servidor, que lhel portec I flori daur. »

Dans la même page, un compte est ouvert « à M^e Pelfort de Belfort, abat de la Yla barba, » et il y est fait mention d'une visite que lui fit Bonis le 8 janvier 1344 v. s., en compagnie de « M^e lo prior mager, son bot (neveu), » et de Guiraut Bonis.

Les Rosières montalbanaises. — Parmi d'autres legs que Bonis fut chargé de remplir, se trouve celui de la « laicha de las piuselas maridar, » fait par Raimond Capelle.

Chaque année, le prieur du Moustier et le procureur des Frères Prêcheurs désignaient une jeune fille qui recevait une somme de 5 ou 10 livres tournois le jour de son mariage. Bonis avait le soin de noter le nom du futur époux.

Ces rosières d'un autre âge faisaient de bons mariages, car plusieurs d'entr'elles épousèrent des notaires. Mais ils est vrai de dire qu'à cette époque les notaires ne devaient point occuper dans la société une situation aussi élevée qu'aujourd'hui, si l'on en juge par le nombre de ceux que nous avons relevés à Montauban, où on en compte, dans une période de 25 ans, plus de 80, dont 14 notaires royaux, 12

¹ Nous avons dû, par suite du temps limité qui nous était assigné, nous borner à citer ces quelques faits. A chaque pas, *a/s destors del libre*, on en trouve d'aussi curieux, que nous espérons publier prochainement dans un travail d'ensemble sur le livre de Bonis, dont cette communication n'est à proprement parler que l'introduction.

de l'évêque, 10 de l'official et 36 de la ville, sans parler de ceux de la communauté, de la table du viguier, de la chambre du Pape, ce qui, en admettant pour cette période un nombre raisonnable de mutations, donne encore un chiffre fort respectable d'officiers ministériels.

Construction de l'église de Bioule. — Voici la teneur d'un article qui indique la date de construction de l'église de Bioule :

« Remembrensa sia que M^o Pelfort de Belfort, abat de Ylabarba, me bailec en comanda 1 escut velh del senhal de la Aigla e may XXIII tornes dargen, l'escals denies vol que seu donat a la obra de la glieia de Bieule, cant y obraram, per la arma den Quarsi Malagrata, que Dios perdo, e ordeneg lo dig senhor que los deniers desus no fo bailat sino als cosols del dig loc de Bieule, o al rector, per convertir a la dicha obra de la glieia, e que sia fag escrit sagelat daquels que o resebian. »

Ladite somme fut donnée à W. Rocas et à Jean Adam, consuls de Bioule, le 8 décembre 1357, et Jean de Colaville, notaire, en fit la quittance en présence de M^o Hugues de Bretas de Bioule.

Joutes. — Un tournoi eut lieu le 18 mars 1346, à Montauban, et la noblesse des environs s'empessa d'y accourir. Bonis fournit divers vêtements et armures. Voici l'extrait du compte de Guillaume de Belfort, chevalier, seigneur de Belmont et de Lalbenque, en Quercy : « Deu per resta dels paramens e de tortises, e de espesias que hac per en Ratier, so filh cant tenc taula per justar a Montalba, a XVIII de mars. Testimonis M^o Gualhart de la Tor, e en Huc de Merlanas, son escudier. XV^s VI^{dt}. »

Ratier de Belfort ou de Beaufort, dont il est ici question, n'est autre que le farouche seigneur qui tint pendant longtemps notre ville sous sa domination.

La date extrême relevée dans le livre (1369) est l'une des plus glorieuses de notre histoire locale. A ce moment, séparée de la mère-patrie par le funeste traité de Brétigny, notre cité est occupée par Chandos, le capital de Buch et autres chefs anglais ; mais ses habitants, — quoi qu'on en ait dit, — gardent dans le cœur leur attachement pour la France et attendent impatiemment le jour de la délivrance.

Vers le mois de mai 1369, profitant d'une imprudence des chefs anglais, la population toute entière se soulève au bruit du tocsin de la maison commune, et précipite la garnison anglaise par dessus les remparts.

Cet acte d'audacieuse énergie remit Montauban sous la bannière française, et notre cité fut récompensée de son dévouement par des franchises et des privilèges. Le duc d'Anjou écrivit même à nos consuls, le 28 août 1369, pour déclarer que le roi, son frère, ne ferait ni paix ni trêve avec l'Anglais sans les en aviser et sans prendre leur consentement. (Arch. de Montauban.)





BIBLIOGRAPHIE.



LE MARIAGE DE JEANNE D'ALBRET¹,

PAR

LE BARON ALPHONSE DE RUBLE,

Membre de la Société.



J'avoue que ce n'est pas sans une grande hésitation et une certaine méfiance que j'ai entrepris la lecture de ce livre, pour me conformer au désir exprimé par notre président, et soumettre mes impressions à l'appréciation de mes collègues. Quoique le nom et le grand talent de l'auteur fussent pour moi une garantie de succès, je me demandais quel parti pouvait tirer un écrivain, même éminent, de ce fait banal et universellement connu du mariage de Jeanne de Navarre avec Antoine de Bourbon ?

Si je fais cet aveu, c'est par un sentiment réfléchi de pure humilité chrétienne, et pour donner à mon acte de contrition une plus grande publicité et par suite un plus grand retentissement.

En effet, à mesure j'avancais dans ma lecture, il se dégageait du récit un charme plus pénétrant, et je me sentais envahi par un intérêt grossissant de page en page, de ligne

¹ 1 volume grand in-8^e, chez Adolphe Labitte, rue de Lille, 4. — 7 francs.

en ligne. L'attrait qui m'attachait à mon labeur, devenu une récréation, au lieu de s'atténuer, s'affirmait à mesure que je cheminais, et lorsque, arrivé à la dernière page, j'ai lu le mot FIN, un double regret s'est emparé de mon esprit.

D'abord, parce que ma soif de jouissance intellectuelle ne se trouvait pas étanchée, puis parce qu'il me semblait que l'auteur n'avait pas accompli totalement sa tâche, et qu'en interrompant son récit à la conclusion du mariage de Jeanne avec Antoine de Bourbon, il ne révélait au lecteur qu'un des côtés de cette intéressante physionomie.

Cette dernière considération nous amène à supposer que M. de Ruble nous donnera un jour ou l'autre le complément de son travail, dont le volume que nous avons entre les mains n'est que le prélude. Il importe de fixer plus profondément les traits de cette femme qui été mêlée à tous les événements importants du milieu du XVI^e siècle, notamment à la lutte homérique de ces deux géants nommés Charles-Quint et François I^{er}, et y a même joué un rôle des plus actifs et des plus importants.

Le livre de M. de Ruble sollicite à la fois l'attention des lettrés et celle des érudits, car il a le double mérite de mettre en pleine lumière un épisode de notre histoire nationale, restée jusqu'à ce jour dans la pénombre d'une inexplicable indifférence, et un personnage qui doit nous être sympathique, puisque le mobile de sa politique a toujours été la glorification de la France. Jeanne a d'ailleurs un autre titre à notre reconnaissance : elle fut la mère de ce grand roi, batailleur par nécessité, habile par instinct et bon par tempéramment, qui s'est appelé Henri IV.

Comme l'indique son titre, le livre de M. de Ruble est une monographie, mais une monographie incomplète. Il raconte simplement les divers incidents qui ont précédé le mariage de Jeanne d'Albret, ou, pour mieux dire, les menées ténébreuses et les intrigues suscitées par ce mariage.

Jeanne était l'unique héritière d'un état lilliputien, il est vrai, mais assez important, toutefois, pour susciter les convoitises des deux terribles jouteurs qui se disputaient l'empire du monde, le roi de France et l'empereur d'Allemagne.

La Navarre était incontestablement un royaume de bien mince importance à n'envisager qu'à son étendue, ses finances, son industrie et son négoce. Mais la possession de ce petit coin de terre ouvrait la Castille au roi chevalier, et permettait à son astucieux rival d'envahir inopinément les fertiles plaines de la Garonne.

Par le fait, et depuis Ferninand le catholique, la Navarre, composée de la Biscaye, du Béarn et d'une partie de la province de Guipuscoa, était devenue un fief de la couronne d'Espagne, et Charles-Quint en avait hérité, comme des autres provinces du royaume. Mais l'empereur, dont la conscience était légère et accommodante, qui affectait toutefois les dehors d'une grande rigidité de mœurs politiques, sachant tout ce qu'il y avait d'inique dans cette annexion, cherchait à la légitimer par un acte affirmant légalement ses droits à la possession de la Navarre.

Ce fut donc Charles-Quint qui entama les négociations. Jeanne, fille unique d'Henri, roi de Navarre, et de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, avait alors un peu plus de 12 ans, étant née le 7 janvier 1528. L'empereur fit demander la main de la jeune princesse pour son fils, l'infant d'Espagne, qui fut depuis le ténébreux Philippe II, et qui lui-même n'était âgé que de 14 ans à cette époque. Mais tandis que les négociations se poursuivaient, François I^{er} intervint, et, sans se préoccuper des incidents qui pourraient survenir, maria la princesse au plus dévoué et au plus fidèle de ses alliés, au prince de Clèves.

Les choses marchaient donc au mieux et à la grande satisfaction du roi chevalier, lorsque surgit soudain un

fâcheux incident, qui déjoua toutes ses transcendantes combinaisons et remit tout en question.

Jeanne d'Albret était, comme sa mère Marguerite, une princesse d'une rare intelligence et d'une profonde érudition. Sous la direction de son précepteur, Nicolas Bourbon, poète latin assez médiocre, elle avait étudié la philosophie, les belles-lettres, le latin, le grec et même l'hébreu. Le duc de Clèves, de son côté, était un vigoureux soldat, un batailleur habile, mais un très-faible helléniste, et la portée de son esprit ne dépassait pas les limites d'une honnête médiocrité. De plus, Jeanne, élevée au milieu d'une cour galante et raffinée, professait pour les choses de l'esprit un culte d'autant plus fervent qu'elle même y excellait, tandis que le prince de Clèves, très-expert en estocades et en stratagèmes de guerre, manifestait pour les lettres et la poésie un dédain peu déguisé. De cette différence de goûts et d'aptitudes devait naître forcément et naquit, en effet, une antipathie mutuelle, nous devrions dire une profonde aversion, qui éclata le jour même du mariage, ce qui fit que ce mariage ne fut jamais consommé.

Jeanne s'adressa au pape pour le supplier de dissoudre cette fatale union. Le duc de Clèves envoya dans le même but deux ambassadeurs à la cour de Rome ; si bien que le pape Paul III, harcelé de part et d'autre, finit, après de longues hésitations, par annuler le mariage.

Voici la traduction du passage le plus important de ce document, rédigé en latin :

« Nous dissolvons le mariage et vous délivrons des nœuds
« mutuels qui vous lient, vous, duc de Clèves, et vous,
« princesse Jeanne, et vous concédons la faculté, en admet-
« tant qu'aucun empêchement canonique n'y fasse obstacle,
« de contracter un nouveau et légitime mariage, vous, duc
« de Clèves, avec une autre femme, vous, Jeanne, avec
« un nouvel époux. »

Les principaux arguments produits pour justifier cet arrêt reposent sur l'antipathie mutuelle des jeunes époux, sur ce que la jeune fille, en acquiesçant à cette union, n'avait fait que céder à la force et obéir à la peur, — *per vim et metum* ; — sur ce qu'elle n'avait cessé de protester contre la violence qui lui était faite, enfin sur ce que le mariage n'avait jamais été consommé.

L'empereur Charles-Quint apprit avec joie l'arrêt du Souverain Pontife. Ayant perdu la première partie, il espérait bien cette fois prendre sa revanche, et se hâta de remettre en avant l'infant Don Philippe. Mais, si le roi de Navarre se montrait favorable à cette nouvelle combinaison, Marguerite la repoussa énergiquement, et l'empereur échoua dans cette négociation comme il avait échoué dans la précédente.

C'est alors que surgit la candidature du duc d'Orléans, fils de François I^{er}. Mais ce jeune prince mourut subitement à l'âge de 23 ans, et le roi de France ne tarda pas à aller le rejoindre.

Le roi Henri II, continuant la politique de son père, et sachant de quelle importance était l'annexion de la Navarre au royaume de France comme état feudataire, proposa Antoine de Bourbon, qui était alors à la cour de Navarre, et que la princesse Jeanne avait accueilli avec une faveur marquée.

Cette fois les négociations aboutirent, et, peu de temps après, en octobre 1548, le mariage était célébré à Moulins.

Jeanne avait alors 20 ans.

Il était stipulé dans le contrat que le premier-né, issu de ce mariage, hériterait du royaume de Navarre et des biens des deux maisons, et qu'il joindrait aux armes d'Albret les fleurs de lis des Bourbons.

C'est de cette union, qui mit en déroute les compétitions de Charles-Quint, que devait naître le héros populaire qui

escalada le trône de France sous le nom d'Henri IV, et lui rendit son éclat, qu'avait momentanément obscurci le règne des successeurs énervés de François I^{er}.

Le livre est écrit d'un style ferme, clair, substantiel, ainsi qu'il convient à l'histoire, mais non dépourvu de charme et d'intentions littéraires, ce qui en rend la lecture aussi attachante pour les gens du monde et les lettrés que pour les érudits. Préoccupé surtout de la vérité historique, M. de Ruble s'est attaché à la faire jaillir des entrailles mêmes du sujet, à l'aide d'une dialectique serrée et de preuves irrécusables, réunies à la fin du volume sous la rubrique de : *Pièces justificatives*.

Mais cela ne l'a pas empêché de donner à son récit une certaine élégance de forme, et d'emprunter à la palette des coloristes les nuances les plus harmonieuses et parfois les plus vives, pour éviter la monotonie et tenir le lecteur constamment en haleine.

Le chapitre qui raconte le voyage de l'empereur en France et les fêtes qui lui furent données par le fastueux François I^{er}, est notamment écrit de main de maître. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir ajouté à son œuvre un nouvel attrait, et taillé à facettes le cabochon découvert par son infatigable érudition.

Bien certainement ce livre formera une des pages les plus intéressantes de notre histoire nationale, surtout si l'auteur juge à propos de compléter son travail en nous donnant toute la biographie de Jeanne de Navarre, jusqu'à son voyage à la cour de France et à sa mort, qui eut lieu en 1572.

L'ouvrage est admirablement édité par Adolphe Labitte, libraire de la Bibliothèque nationale. Format, marges, papier, caractères, tout est parfait. Il est orné d'un portrait de la princesse Jeanne, d'après le portrait donné par la reine de Navarre à la république de Genève. Si ce portrait

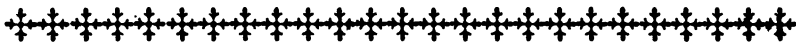
est ressemblant, ce qui est probable, il y a beaucoup à rabattre de la réputation de beauté dont a joui Jeanne d'Albret, et que tous les poètes du temps ont célébrée à l'envi. Des lèvres minces, des paupières privées de cils, des pommettes saillantes, un nez proboscidien, ne constituent pas un ensemble de perfections susceptible d'exalter le lyrisme des faiseurs d'épithalames, et nous ne savons que penser de Ronsard, lorsque, dans un accès d'enthousiasme peu justifié, il s'écrie :

Quand mon prince épousa
Jeanne, divine race,
Que le ciel composa
Plus belle qu'une grâce...

Oh ! les poètes !

Général SEATELLI.





VARIÉTÉS.

L'INSCRIPTION DU CHATEAU DE GENSAC,

PAR

M. JULES FRAYSSINET,

Membre de la Société archéologique.

*Sylvæ ornamento amicis
et sibi oblectamento.*

La terre de Gensac, diocèse de Montauban (aujourd'hui canton de Saint-Nicolas de La Grave), devint, en 1566, un des apanages de la maison de La Roche-Fontenilles, par le mariage de Jean-Antoine de La Roche-Fontenilles avec Anne de Lupé, dame de Gensac, fille du seigneur de ce nom ¹.

Le XVI^e siècle est le siècle des grandes et belles constructions civiles, celui qui a créé Fontainebleau, Chambord, Chenonceaux. François I^{er} avait donné un exemple que suivirent de loin les grands seigneurs et les gens riches du royaume.

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

La cour, les gentilshommes, vivaient dans leurs châteaux, où on recevait joyeuse compagnie ; et, chose digne de re-

¹ Elle était fille de Jean de Lupé I, seigneur de Gensac, et d'Antoinette de Montesquiou.

Les archives de la famille de Gensac sont aujourd'hui la propriété de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

marque, à aucune époque on n'aima les arts, les belles-lettres, comme en ce XVI^e siècle, si tourmenté par des guerres de toutes sortes.

Le comte de Gensac, haut et puissant seigneur, abandonna le château féodal, situé au village, et fit élever au milieu des bois une construction qui fut terminée en 1584, si, du moins, cette date, faisant partie de l'inscription dont nous allons parler, peut être considérée comme marque de la fin des travaux. Il eut l'honneur insigne d'y recevoir Henri IV : la tradition est constante à ce sujet, et on voit encore, dans une des allées du parc, une grande pierre dressée comme une table, sur laquelle le roi voulut qu'on lui servît à manger.

On raconte aussi que Paule de Viguiier, surnommée la Belle Paule¹, vint passer quelques jours de villégiature dans ce château. Cela est assez plausible, si on se rappelle que la Belle Paule épousa un membre de la famille de La Roche, Philippe, baron de Fontenilles².

La dernière dame de Gensac³ mourut en 1820. Elle avait

¹ On lit dans la *Biographie toulousaine*, t. II, p. 136 : « La marquise de Lambert assure que la foule qui se pressait sur les pas de la baronne de Fontenilles, chaque fois qu'elle sortait, lui devint si incommode, qu'elle prit le parti de se renfermer dans son hôtel, et de paraître en public la figure cachée sous un voile. Cette résolution trompant la curiosité, faillit causer un mouvement séditieux dans Toulouse; la même dame assure que le conseil de la cité fit un procès à la Belle Paule, afin de l'obliger à se montrer deux fois par semaine à visage découvert. »

² Anne-Jeanne-Thérèse, fille de Jacques de La Roche-Fontenilles-Lomagne, marquis de Gensac, et d'Anne-Jeanne-Amable de Caulet de Grammont, née en 1754, épousa, le 28 avril 1773, Louis-Adélaïde-Anne-Joseph, comte de Montmorency-Laval.

³ Telle est la version de la *Biographie toulousaine*; mais elle ne concorde pas avec la généalogie de la maison de La Roche-Fontenille, dressée sur des titres de famille par M. de Courcelles. Il est dit, dans ce dernier ouvrage, que Philippe de La Roche épousa, le 23 janvier 1557, François de Marrencome-Montluc, fille du maréchal Blanc de Montluc et d'Antoinette d'Ysalquier de Clermont, dont il eut deux enfants. De son mariage avec la Belle Paule, âgée d'ailleurs de dix ans de plus que lui, il n'est nullement question.

été mariée en 1773, au comte de Montmorency-Laval, qui, le soir même des noces, quitta le château et sa femme, et que l'on ne revit plus ; on n'entendit plus, croyons-nous, parler de lui. Vouée à l'abandon, M^{me} la comtesse de Montmorency-Gensac (car c'est ainsi qu'on l'appelait) passa sa vie au château de Gensac en faisant le bien. Respectée et aimée de tout le monde, elle traversa paisiblement la tourmente de 1793, elle n'émigra point et ne cessa de paraître au milieu de cette bonne population rurale, qui, au besoin, lui eût servi de rempart contre les sbires de la Révolution.

Le château édifié au XVI^e siècle disparut, nous ne savons comment, et fut remplacé par une vaste construction (celle qu'on voit aujourd'hui) du commencement du XVIII^e siècle, sans caractère architectural. Seul un pavillon de l'ancienne résidence est encore debout ; il est relié au château du côté de l'est et regarde la forêt. La porte est cintrée et ornée de deux colonnes partagées, avec cannelures et chapiteaux corinthiens ; les pierres de la frise commencent à se disjoindre et à être rongées par le temps ; du lierre les couvre, et donne comme un air de mystère à l'inscription suivante, gravée en creux :

S LVÆ ORNAMENTO AMICIS
ET SIBI OBLEC AMENTO

1584.

La seconde lettre du premier mot est effacée et le dernier mot est fruste ; tous les autres bien lisibles.

Il faut, je crois, lire :

Sylvæ ornamento amicis
Et sibi oblectamento

Et traduire :

Hæc ædes (sous-entendu) Cette demeure a été construite
Pour l'ornement de la forêt,
Pour la distraction des amis et de soi-même.

Ou encore et mieux :

Cette demeure sert
A la forêt d'ornement,
A mes amis et à moi-même de délassement.

Le pronom *Sibi* est ici un pronom indéfini qui équivaut à l'idée de celui qui est le maître du lieu.

N'est-ce pas que cette inscription est douce, poétique et digne de celui qui avait l'honneur de recevoir, entr'autres, Henri IV et la Belle Paule ? Tout d'abord, en voyant la date de 1584 (Henri n'était pas encore roi de France), nous avions espéré lire une inscription commémorative du séjour en ce château du prince de Navarre. Ce fut une illusion qui s'évanouit, grâce à la poésie d'une pensée qui semblait ne pas vouloir se laisser deviner.

Mieux que personne, le châtelain actuel de Gensac, membre de la Société archéologique, pouvait traduire et interpréter cette inscription, car il l'aurait composée si elle n'existait pas, et il fait plus que s'il l'avait composée, il la met en pratique. — M. Henry de Beauquesne permettra, j'en suis sûr, à un confrère, son voisin et son ami, de la mentionner dans le *Bulletin*.

Jules FRAYSSINET.

Je crois, *sans pouvoir cependant l'affirmer d'une manière absolue*, que l'abandon du château placé à côté de l'église doit être plus ancien que ne le pense M. Frayssinet, et qu'avant la construction de la porte renaissance dont il parle, il y a eu un autre édifice beaucoup plus simple.

Il y a dans l'intérieur du château les murailles d'une tour qui devait faire partie de cette construction, à laquelle appartenait aussi une muraille qui réunit la tour au bâtiment actuel des écuries.

Cette muraille est formée d'un mur en pisé de 90 centimètres d'épaisseur environ, revêtu d'une double chemise en briques cuites.

Henri IV a dû s'arrêter à Gensac en allant à Moissac.

Je proposerai humblement l'interprétation suivante de l'inscription :

Les bois servent d'ornement pour les amis
Et d'agrément pour soi-même.

H. DE BEAUQUESNE.



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 mars 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président* ; Rattier, *vice-président* ; Moulenq, *secrétaire-général* ; général Lewal, l'abbé Pujol, Claverie, de Capella, Cambon, l'abbé Calhiat, général Séatelli, de La Morinière, Chaptive, Mila de Cabarieu, de France, Forestié neveu, l'abbé Fourment, l'abbé Limayrac, de Coustou ; Ed. Forestié, *secrétaire*.

La séance s'ouvre à 8 heures par la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

M. le Président, se faisant l'interprète de ses collègues, adresse ses souhaits de bienvenue à M. le général Lewal, élu membre d'honneur à la dernière séance, et à M. Mila de Cabarieu, nommé membre titulaire dans la même réunion.

M. le général Lewal remercie, en quelques mots, la Société archéologique de Tarn-et-Garonne de l'avoir inscrit au nombre de ses membres honoraires. Notre éminent collègue nous promet son concours le plus dévoué, mais il regrette que ses travaux militaires l'empêchent de donner à l'archéologie tout le temps qu'il désirerait lui consacrer.

M. Mila de Cabarieu remercie également la Société.

M. le Président donne lecture des lettres que MM. Lewal et Mila de Cabarieu lui ont adressées à l'occasion de leur nomination : ils veulent bien s'exprimer en termes flatteurs pour notre Compagnie,

M. le Secrétaire-général énumère les diverses publications reçues dans le mois de février, et les dons faits à la bibliothèque de la Société.

L'envoi, par Mgr Barbier de Montault, d'une brochure, provoque une discussion intéressante sur la question déjà soulevée à propos des peintures de Raphaël.

Cette brochure a pour titre : *Raphaël archéologue et historien d'art*, et pour auteur M. Eug. Muntz. C'est un extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Plusieurs membres, parmi lesquels M. l'abbé Calhiat, soutiennent que Raphaël, dans ses œuvres et surtout dans ses madones, n'a pas atteint l'idéal chrétien.

M. le général Lewal dit qu'à Rome il y a une légende d'après laquelle Raphaël aurait été le premier à voir les peintures de la maison de Néron, que l'on venait de découvrir, qu'il s'en est inspiré et qu'il s'empessa de les faire disparaître. Notre collègue n'admet pas cette légende : Raphaël a pu voir ces dessins, les imiter, mais il ne peut croire qu'il ait commis l'acte de vandalisme qu'on lui reproche.

M. de Capella croit que Raphaël n'a eu qu'une pensée dominante dans son œuvre : c'est de copier la nature, mais qu'il l'a idéalisée.

M. le général Séatelli pense que l'on doit faire une distinction. Si l'on veut considérer les peintures du Giotto et de Cimabué comme le type le plus parfait de l'expression religieuse, il est permis aussi d'y trouver un vague et une incorrection qui ne sont pas unanimement acceptés comme une preuve de sentiment chrétien. Raphaël a compris qu'il fallait copier la nature; mais en l'idéalisant.

M. Calhiat se refuse à voir dans les vierges de Raphaël autre chose que des portraits de la Fomarina et autres.

M. l'abbé Pujol répond que l'objection peut être combattue, car en peignant des femmes, Raphaël les a, grâce à son génie, placées bien au-dessus de la perfection humaine, par la pureté des lignes, et surtout, quoi qu'on en dise, par l'expression.

M. Cambon, de son côté, pense que la question est bien vaste, qu'il faut l'examiner sans parti pris. Certainement les artistes considèrent le Giotto comme le plus grand peintre de son temps; il est

expressif au plus haut degré : chez lui le sentiment est trouvé aux dépends de la nature, tandis que Raphaël est celui qui a su marier avec le plus de génie la science de la forme avec l'expression.

Si, d'un côté, on ne peut nier qu'aucune statue antique ne saurait rivaliser d'expression avec une statue gothique, on doit convenir que jamais on n'a vu, plus qu'à notre époque la science de la forme alliée à une grande recherche de l'expression et du sentiment.

Et, pour résumer, on peut se demander si l'idéal chrétien est le même aujourd'hui qu'au XIII^e siècle.

M. le général Lewal reprend la parole. A son avis, on sent trop le modèle dans les vierges de Raphaël ; mais en est-il de même dans ses autres œuvres, dans la Transfiguration, par exemple. Il y a dans ce tableau trois corps qui flottent dans l'air, et ont quelque chose d'immatériel. Tous les copistes, même les plus célèbres, n'ont pu réussir à leur donner ce qu'il y a dans le tableau du maître. On ne saurait donc reprocher à Raphaël d'avoir trop sacrifié à la forme matérielle aux dépends de l'expression.

La discussion est close.

A propos de la bague présentée par M. Ed. Forestié à la dernière séance, Mgr Barbier de Montault écrit à M. le Président une lettre pleine de détails intéressants, qui trouveront place dans la notice relative à ce bijou.

M. le Ministre de l'instruction publique envoie deux lettres : l'une annonçant la publication d'une Revue, dans laquelle seront analysées toutes les publications des Sociétés savantes, l'autre relative à la réunion annuelle de la Sorbonne, et donnant les instructions à ce sujet.

M. l'abbé Galabert a communiqué un Mémoire sur le *Repeuplement du Quercy après la guerre de Cent ans*, dont l'envoi est décidé.

Il en est de même d'un travail de M. Ed. Forestié sur les *Livres de comptes d'un marchand montalbanais du XIV^e siècle*.

Les délégués pour la section Histoire et Archéologie sont : MM. de France, Ed. Forestié, Mila de Cabarieu et Rebouis ; pour les Beaux-Arts : MM. Cambon, de Barbot, Soubies, Rey-Lescure.

M. le Président annonce qu'il enverra aussi une note sur les carrelages émaillés de Belleperche accompagné de planches.

M. Victor Advieille a adressé une lettre à Mgr l'Évêque de Montauban, afin de savoir s'il existe dans le diocèse quelque souvenir de l'ordre hospitalier de Saint-Antoine de Viennois et de la dévotion à ce saint. Cette lettre est communiquée à la Société.

M. Ed. Forestié répond que l'ordre de Saint-Antoine avait déjà une maison à Montauban au XIV^e siècle, dont il cite un commandeur en 1347: Guilhem de Lauriac, qualifié de « Comandaire de S.-Antoni de la Mayo de Montalba. »

Il y avait, en outre, à Montauban, à la même époque, une confrérie sous le patronage de saint Antoine, qui, comme les autres associations du même genre, était dirigée par deux Majorals.

La chapelle Saint-Antoine était située au faubourg de ce nom, aujourd'hui Villenouvelle.

Ces deux renseignements sont fournis par le livre de comptes de Bonis.

M. Rumeau, de Grenade, envoie le texte d'une sentence arbitrale relative à Grandselve.

M. le Président annonce la mort d'un membre correspondant qui faisait honneur à notre Compagnie, le regretté M. Léopold Double. Tout le monde connaissait de nom cet esprit d'élite, ce collectionneur incomparable. Mais ce que la Société de Tarn-et-Garonne doit savoir mieux que d'autres, c'est le souvenir resté en lui pour son pays d'origine et les relations qu'il aimait à entretenir avec ses compatriotes. — Le Président se charge d'exprimer les condoléances de la Compagnie à son fils, lui aussi un de nos plus chers associés.

M. le général Séatelli donne lecture du compte-rendu de l'un des derniers ouvrages de M. le baron de Ruble: *Le Mariage de Jeanne d'Albret*.

M. Mouleng communique à la Société quelques passages du livre de Raison de la famille de Rous, que M^{lle} Rous a bien voulu communiquer. Ce document est curieux, non-seulement par les détails intimes qu'il renferme, mais par les dessins qui l'accompagnent.

M. de France donne lecture de la note suivante:

« M. de Barante, dans son *Histoire du duc de Bourgogne*, dit qu'au moment où le roi Charles VI fit dans la forêt du Mans la rencontre du fou, qui eut une si funeste influence sur le reste de

sa vie, un page qui suivait le roi laissa tomber sa lance, dont le fer heurta un casque « de Montauban, » que portait un autre page à côté de lui.

« Ce fait peut se rapporter à un casque fabriqué dans notre ville, et donné en cadeau au monarque à son passage à Montauban ou dans les environs, pendant le voyage que fit ce prince dans le Midi en 1389 et 1390. Un historien dit que toutes les villes lui firent des présents.

« Or, nous n'avons aucune trace, dans notre histoire locale, d'une fabrique de casque ou d'armures à Montauban. Le seul fait qui paraît à mon avis se rattacher à cette fabrication, est le nom patois et roman de *Fauria* (faurie, forge), que portent depuis fort longtemps et que portaient à l'époque dont il s'agit une rue et un carrefour de la ville de Montauban. Cela dénote une forge bien connue. Ce ne sont, en effet, que les établissements d'une certaine importance qui donnent leurs noms aux rues. C'est là cependant un bien faible jalon.

« Je le pose hardiment cependant, et je serais reconnaissant à mes collègues ou à nos lecteurs, s'ils pouvaient me renseigner plus amplement sur ce point d'histoire locale, pour me permettre de le résoudre d'une manière satisfaisante.

« Pourrait-on me dire :

« Où M. de Barante a pris ce fait, que plusieurs autres historiens reproduisent sans nommer Montauban ?

« Existe-t-il dans quelque autre ouvrage une mention des anciennes forges ou fabriques d'armes de Montauban ?

« L'occupation du pays par les Anglais a-t-elle produit quelque part l'établissement d'une fabrique analogue ? »

M. l'abbé Daux signale une assiette d'étain à Caudesaygues, présentant un écusson trente-deux fois répété sur le marly. Cet écusson est composé d'un pont et de 3 fleurs de lys. Il se demande si ce ne sont pas les armes de Caylus.

M. le Président annonce la démolition du château du Montal, qui va être transporté à Paris. Il regrette cette dévastation, d'autant plus fâcheuse, que le château du Montal était classé comme monument historique.

M. l'abbé Galabert envoie sa lettre mensuelle, dans laquelle il transcrit l'inventaire de la chapelle des abbés de Beaulieu.

M. Ed. Forestié présente une série de pièces d'argent, dont la plupart sont des quarts d'écus d'Henri IV et de Louis XIII, qu'il vient d'acquérir à Montauban chez un orfèvre.

M. Mila de Cabariou a bien voulu porter un opuscle relatif au siège de Montauban, ayant pour titre : *La grande division nouvellement arrivée entre les habitants de Montauban*. Il en donne lecture, à la demande de la Société.

M. l'abbé Pujol donne lecture d'une note relative au procès-verbal de prise de possession de l'évêché de Condom par Bossuet, destinée au *Bulletin*.

La séance est levée à 40 heures 1/2.

Le Secrétaire.

Ed. FORESTIÉ.



Séance du 6 avril 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président* ; Rattier, *vice-président* ; Moulenq, *secrétaire-général* ; Claverie, Soleville, de Capella, Dumas de Rauly, de Dubor, général Séatelli, Henri Delbreil, Forestié neveu, Millenet, Anglade ; Edouard Forestié, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la séance de mars est lu et adopté.

M. le Secrétaire-général énumère les publications reçues pendant le mois de mars.

M. Dumas de Rauly demande si on s'occupe du classement de ces ouvrages.

A ce sujet, une discussion intéressante s'engage entre plusieurs membres relativement à l'utilité qu'il y aurait à établir le catalogue des Revues et publications reçues par la Société, c'est-à-dire à confectionner une table générale et raisonnée des divers articles insérés dans ces Revues. M. Forestié neveu signale l'exemple de la Société de Limoges, où un pareil travail a été fait méthodiquement, ce qui permet de retrouver instantanément tous les articles relatifs à telle ou telle branche de l'histoire ou de l'archéologie, des sciences ou des arts.

M. le Président croit qu'un travail de ce genre serait fort utile, et il engage ses collègues à l'entreprendre. Pour le mener à bonne fin, il suffirait que chacun des membres voulût bien se charger de cataloguer sur des fiches tous les articles d'un Recueil. Cette méthode amènerait bientôt la solution désirée.

Tous les membres présents sont unanimes à approuver cette manière de procéder.

M. le Président dépouille la correspondance, après avoir présenté les excuses de plusieurs de nos collègues : MM. le général Lewal, Henri de France, de Coustou, l'abbé Contensou, l'abbé Calhiat et Rey-Lescure.

Notre collègue M. Frayssinet, de Beaumont, écrit que le comité

formé par M. Despeyrous, professeur à la Faculté de Toulouse, pour l'érection d'une statue à Fermat, dans sa ville natale, a tenu sa première séance.

L'œuvre artistique a été confiée à Falguière, de Toulouse. La maquette a été présentée au comité. Fermat est figuré assis sur un fauteuil de style Louis XIII. Sur son genou est un cahier retenu par la main droite tenant un crayon. Fermat pense, réfléchit, cherche la solution d'un problème. On ne pouvait trouver une attitude meilleure; il est vêtu d'un costume de la bourgeoisie du temps.

Ajoutons que M. Despeyrous fait à lui seul les frais de l'érection de cette statue, qui va embellir la place principale de la ville de Beaumont.

Mgr Barbier de Montault, dans une lettre adressée à M. le Président, annonce son intention de venir à Montauban, et de visiter Bouillac et ses magnifiques reliquaires de Grandselve, ainsi que les tapisseries de Montpezat. Cette visite serait une bonne fortune pour nous tous, et à cette occasion on pourrait peut-être organiser une excursion qui emprunterait un intérêt exceptionnel à la présence de l'éminent archéologue.

M. Lucien Double, auquel M. le Président a transmis les regrets unanimes exprimés par la Société à l'occasion de la mort de son père, écrit une lettre de remerciements dont il est donné lecture.

M. l'abbé Galabert envoie sa lettre mensuelle, qui contient d'intéressants détails sur les familles nobles qui ont habité Aucamville, et sur la peste qui décima cette ville au XVI^e siècle.

M. Couget, membre correspondant de la Société et président du tribunal de Muret, écrit pour annoncer l'envoi d'un travail intitulé : *Le champ de bataille de Muret en 1213*, qui sera lu à une prochaine séance, et profite de cette occasion pour se rappeler au bon souvenir de ses anciens collègues.

M. François Moulenq, secrétaire-général, a reçu de M. Tholin, d'Agen, membre correspondant de la Société, un exemplaire du Livre de Raison de la famille de Remond.

Notre collègue fait de nombreuses citations de ce livre, qui est écrit dans un excellent style et renferme des lettres et documents d'un véritable intérêt.

Les Livres de Raison sont devenus l'objet d'une étude spéciale, qui s'explique par ce fait qu'ils présentent d'une manière frappante de vérité, la physionomie des familles pendant les siècles écoulés. Aussi la Société écoute-t-elle avec un vif intérêt la suite de la communication faite par M. Emmanuel Soleville sur le Livre de Raison de la famille Maynard, dont la publication se continue par la Revue de la Société de la Corrèze.

M. Mignot, de Saint-Nicolas, a envoyé à la Société un travail sur la chapelle de Saint-Cyprien de l'abbaye de Moissac.

M. le Président donne lecture d'une intéressante notice qu'il a préparée sur le carrelage de Belleperche. M. le Président avait depuis longtemps étudié ces curieux spécimens de la céramique méridionale, et c'est à lui que l'on doit la conservation d'une partie, qui figure aujourd'hui dignement dans notre musée lapidaire, à côté de la pierre tombale de Guillaume Geoffroy, abbé de Belleperche, plus tard évêque de Bazas.

Cette étude, qui est destinée au Congrès des sociétés des beaux-arts, à la Sorbonne, est accompagnée de très-remarquables dessins, qui donnent exactement la physionomie du carrelage de l'ancienne abbaye cistercienne.

M. Édouard Forestié présente un sceau matrice du XIV^e siècle, qu'il a récemment découvert. C'est le sceau d'un marchand de nos contrées, peut-être de notre ville. Au centre est figuré un animal fantastique à long col, un dragon atlé, et sur la légende courent ces mots : S. BERTRAN MOTET.

M. le Président entretient ses collègues de la possibilité de faire une excursion à Najac dans les premiers jours du mois de juin. Une commission est nommée à cet effet.

M. de Marvielle, présenté à la dernière séance, est élu membre titulaire.

M. Arthur de Capella est élu à l'unanimité membre correspondant de la Société.

La séance est levée à 40 heures 1/2.

Le Secrétaire,

Edouard FORESTIÉ.



Séance du 4 mai 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président*; Rattier, *vice-président*; général Lewal, général Séatelli, l'abbé Calhiat, Forestié neveu, Henri Delbreil, Rey-Lescure, de La Morinière, Dumas de Raully, de Dubor, de Capella, Chaptive, l'abbé Sicard, lieutenant-colonel Le Tenneur, l'abbé Pujol, Claverie, l'abbé Fourment, Soleville, Anglade, l'abbé Limayrac, l'abbé Contensou, de Vassal, Millenet; Edouard Forestié, *secrétaire*.

Sont également présents : MM. le général Warnet; les colonels Lécluze, du 11^e de ligne, et Des Hautschamps, du 11^e dragons; le commandant d'état-major Chevalier, le chef d'escadron Moineville, du train des équipages; le major Baudouin, du 11^e dragons; le capitaine d'état-major Quévillon, le capitaine Destibeaux. Ces Messieurs avaient été invités à assister à la séance, qui commence à 8 heures.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière réunion, qui est adopté sans observations, M. le Président rappelle la perte si cruelle qui vient de frapper la Société archéologique en la personne de son président d'honneur, Mgr Legain, évêque de Montauban.

Notre regretté prélat, alors qu'il était vicaire-général, avait assisté en qualité de membre de la Société française d'archéologie, au Congrès de 1866. Il fut l'un de fondateurs de notre compagnie, aux travaux de laquelle il portait un grand intérêt; et lorsqu'il monta sur le siège épiscopal de Montauban, notre Société fut heureuse de l'inscrire en tête de ses membres comme président d'honneur. Mgr Legain a laissé dans son diocèse des témoignages nombreux de sa sollicitude pour l'histoire, l'archéologie et l'architecture religieuse. La collection des portraits de ses prédécesseurs qu'il a commencé à recueillir; sa haute protection et son efficace concours donnés à l'historien du diocèse, M. Moulenq, et à l'auteur de *l'Histoire de l'Église de Montauban*, M. Daux, par l'envoi d'un questionnaire historique, dont l'exemple a été imité par l'éminent archevêque d'Auch; sa sollicitude pour les monuments religieux que nous ont légués

les âges passés ; enfin les nombreuses églises du diocèse et du chef-lieu, dont il a préparé, encouragé et subventionné la construction, la réparation ou l'ornementation des travaux de la Cathédrale : tels sont les titres nombreux et exceptionnels que le défunt Prélat avait à la présidence d'honneur de notre compagnie ; sa mort excitera donc d'unanimes regrets parmi ses membres, auxquels Sa Grandeur avait si souvent témoigné sa bienveillante sympathie et multiplié ses précieux encouragements. Il avait pris part avec eux à plusieurs excursions.

La Société s'associe pleinement aux sentiments exprimés par son Président.

M. le Président indique ensuite en quelques mots l'ordre du jour de la séance, et remercie MM. les Officiers qui ont bien voulu accepter l'invitation de la Société.

Dépouillement de la correspondance :

1^o Lettre de M. Mila de Cabarrieu, relative à la vente de sculptures du château de Montal. Notre collègue indique les prix auxquels ont été adjugés les principaux objets. Il s'associe aux regrets exprimés par la Société à sa dernière séance, relativement à cet acte de vandalisme.

2^o Lettre de M. Galabert. Notre collègue, installé depuis peu à Aucamville, a déjà néanmoins commencé ses recherches historiques et archéologiques. Il nous signale aujourd'hui le passage, dans cette localité, des protestants, le 25 octobre 1550. Les consuls de Launac, Mauvers, le Burgaud, durent payer, concurremment avec ceux d'Aucamville les dépenses faites par ces compagnies.

3^o Lettre de M. le Ministre de l'instruction publique répondant avec bienveillance à une demande d'allocation, et indiquant le nouveau mode de répartition des subventions aux Sociétés savantes.

4^o M. le Préfet, qui avait bien voulu appuyer la demande de la Société, en témoignant à M. le Ministre de son intérêt pour ses travaux, transmet une réponse analogue.

MM. Moulenq, de France et de Coustou se font excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Parmi les envois de publications faites dans le courant d'avril, signalons la *Coutume de Clermont-Dessus*, commentée et publiée par notre collègue M. Rebouïs.

M. l'abbé Pujol présente des observations intéressantes relativement à une lettre de Bossuet, évêque de Condom, qui lui a été récemment communiquée.

M. le Président indique en quelques mots les divers mémoires envoyés par la Société au Congrès de la Sorbonne, et le succès qui a accueilli ces communications : aux beaux-arts, le Mémoire de M. Armand Cambon, et celui de M. l'abbé Pottier sur le carrelage de Belleperche ; à l'histoire, la communication de M. Forestié sur le livre Bonis, et celle de M. Galabert sur le dépeuplement du Quercy pendant la guerre de Cent ans

M. Rey-Lescure expose sommairement l'impression qu'il a rapportée de son récent voyage en Espagne.

M. le général Lewal donne lecture de son *Étude sur la frontière de Tunisie*. Cette monographie est accueillie avec le plus vif intérêt, car elle renferme un travail complet sur une question qui touche à notre histoire nationale, et emprunte aux récents événements une puissante actualité. L'impression de ce travail est immédiatement décidée à l'unanimité.

Une carte de Tunisie, de grande dimension, dressée par M. le capitaine Quévillon, et placée dans la salle, a permis de suivre du regard les savantes pérégrinations géographiques et historiques de l'auteur.

M. Soleville analyse un article de la *Revue de l'Agenais*, relatif à des chansons patoises. Cet article est très-intéressant, et notre collègue l'accompagne de commentaires et d'observations qui sont accueillies avec intérêt.

M. Edouard Forestié donne lecture d'une notice biographique sur Mathieu Rigal, peintre céramiste de la manufacture royale d'Ardus ; il présente une superbe pièce due au pinceau de cet artiste.

La Société décide que l'excursion à Najac aura lieu le 7 juin. Elle fixe le programme de cette course.

M. le capitaine Quévillon est présenté par MM. Lewal et Pottier.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire,
Edouard FORESTIÉ.





ORDONNANCE DE VISITE

DE LA

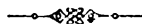
PAROISSE SAINT-JACQUES DE MONTAUBAN

10 AVRIL 1748,

PUBLIÉE PAR

M. le Chanoine POTTIER,

Président de la Société archéologique.



SANS remonter à une époque reculée, la pièce que nous publions n'est pas cependant dépourvue d'intérêt. Elle nous fait connaître l'état de l'église paroissiale de Saint-Jacques de Montauban après les importants travaux qu'y fit exécuter Mgr Michel de Verthamon de Chavagnac en 1742, et, de plus, nous montre la sollicitude, pour ses églises, d'un prélat jaloux de remplir avec zèle les devoirs de sa charge.

L'église qui nous occupe remonte presque à la fondation de la bastide élevée en 1144, par Alphonse Jourdain, comte de Toulouse¹. Les premiers habitants qui devaient recourir

¹ Dès les premières années du XIII^e siècle le vicaire perpétuel de Saint-Jacques portait le titre de *Capela major* (liv. Rouge, f^o 23, cité par M. Devais), 1881.

pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux à l'église du Moustier de Saint-Théodard, à celles de Saint-Michel ou de Saint-Vincent, situées dans la vieille ville de Montauriol, commencèrent de construire, vers 1174, une chapelle dans leurs murs, et la placèrent sous le vocable de Saint-Jacques¹. La guerre des Albigeois vint arrêter les travaux, qui, d'après Le Bret, furent cependant terminés vers 1230.

A l'exception du clocher, achevé plus tard², rien n'est demeuré de la construction primitive, et l'on chercherait en vain dans l'église actuelle trace du style roman ou de celui usité dans la première période ogivale³.

L'historien Perrin nous dit que « les consuls et habitants de Montauban voyant l'église Saint-Jacques menacer ruine en l'an 1481, et la voûte même être ouverte, non-seulement la réparèrent, mais encore l'accrurent pour leur être trop petite. A ces fins ils achetèrent un lieu aboutissant à icelle, où était le puits qui se trouve dans le chœur, etc. » C'est, croyons-nous, à cette époque que remonte la majeure partie du monument actuel : les piliers prismatiques de la nef, les chapiteaux bas décorés de feuillages très découpés et

mais cette église ne fut érigée en paroisse qu'en 1360, par l'évêque Bertrand de Cardaillac, qui lui donna Saint-Michel et Saint-Vincent comme annexes. La délimitation de la nouvelle paroisse fut faite en l'année suivante, par Arnaud de Peyrarède, patriarche d'Alexandrie et administrateur du diocèse, à la suite de contestations qui s'étaient élevées entre l'abbaye et le curé (Le Bret, p. 154). En 1789 Saint-Jacques était encore la seule paroisse de la ville : elle avait pour annexes Saint-Jean de Villenouvelle, Saint-Étienne de Sapiac et Saint-Orens de Villebourbon. L'ancienne église de Saint-Louis, située dans la rue de ce nom, servait de chapelle aux religieuses Ursulines.

¹ « Elle fut bénite par la permission de Gérard-Hector IV, évêque de Cahors. » (Perrin, ch. VII, p. 23.)

² Vers la fin du XIII^e siècle et dans les premières années du XIV^e siècle des règlements somptuaires faisaient payer des briques pour l'œuvre de l'église Saint-Jacques.

³ Dans une réparation faite en 1873, des chapiteaux en style du XIII^e siècle ont été placés dans le chœur, sans aucun souci de conformité avec ceux de la nef.

portant des écussons ou des animaux accusent le XV^e siècle. Le chœur, du reste, ajouté lors de l'agrandissement de 1481, offre les mêmes caractères, sauf les chapiteaux modernes.

La voûte fut abattue par les calvinistes en 1567; une partie de l'église, comblée de terre, servit de bastion pendant le siège, et reçut des canons, le bas de la nef étant occupée par des salpêtriers. Le clocher avait été conservé comme point d'observation; sa flèche seule fut démolie.

L'église dans cet état déplorable était à peine déblayée, lorsque, après la pacification, le cardinal de Richelieu y officia en très grande pompe; on dut pour cette cérémonie couvrir la nef de grandes toiles.

Après les travaux les plus urgents ¹, pour rendre possible l'exercice du culte dans l'église, enfin rendue aux catholiques, l'évêque Anne de Murviel l'érigea en cathédrale; l'ancienne église du Moustier, ruinée lors du siège, avait complètement disparu dans les travaux par lesquels Pierre de Bertier transforma le sol de l'ancienne abbaye en superbe jardin.

Tant que le chapitre séjourna à Saint-Jacques, c'est-à-dire de 1629 à 1739, il ne semble pas que des travaux aient été entrepris pour la réparation de l'église. Mais en 1742 les voûtes furent rétablies², les chapelles restaurées, une lourde tribune de briques remplaça celle de bois qui

¹ On évalue à seize mille livres les premières dépenses faites.

² Il y aurait lieu d'être surpris qu'à la fin du XVIII^e siècle des architectes aient consenti à reconstruire une voûte ogivale aussi correcte que celle de Saint-Jacques, si l'on ne pouvait supposer que les restes de l'ancienne étaient assez considérables, et si l'on ne savait aussi qu'à Montauban la tradition des voûtes de briques à nervures prismatiques de briques s'était toujours maintenue. On peut le constater par l'examen d'une foule de constructions élevées au XVII^e et encore au XVIII^e siècle. Nous citerons les maisons qui entourent la place couverte, l'église des Carmes, aujourd'hui temple protestant, et les salles basses de l'ancien palais épiscopal. Les travaux avaient été dirigés par Romond, ingénieur du roi.

supportait les orgues, transportées en 1739 à la cathédrale, le sanctuaire reçut des modifications importantes, la flèche fut rétablie, les portes latérales refaites ¹.

Michel de Verthamon jugea que dans cet état l'église appelait une consécration, qui eut lieu le 6 avril 1748. Quatre jours après il faisait la visite canonique, à la suite de laquelle il rendit l'ordonnance qui suit :

*Ordonnance de visite de la paroisse Saint-Jacques
de Montauban, du 10 avril 1748.*

Michel de Verthamon de Chavanac, par la grâce de Dieu et l'autorité du Saint-Siège apostolique, évêque et seigneur de Montauban, conseiller du roy en ses conseils : Sur ce que nous avons reconnu de l'état de l'église paroissiale de Saint-Jacques de la ville de Montauban, que la visite exacte et canonique que nous en avons faite ce aujourd'hui, dixième avril mil sept cens quarante-huit, qui avoit été indiquée par notre mandement du sixième du même mois ; sur le procès-verbal que nous en avons fait dresser, et sur les requisitions de notre promoteur, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Que l'anniversaire de la Dédicace que nous avons faite de laditte église le sixième dudit mois d'avril courant, sera pour toujours transférée et fixée à la seconde fête de Pâques.

Et attendu que ladite église est renouvelée en toutes ses parties, et se trouve toute différente de ce qu'elle étoit lorsqu'elle servoit de Cathédrale et depuis même qu'elle a cessé de l'être ; qu'elle est dans un nouvel ordre, le clergé

¹ Cinq tableaux, signés A. Huet, et datés de 1782, ornent encore le sanctuaire ; ils étaient, il y a huit ans, encadrés de pilastres et surmontés d'un entablement d'ordre Corinthien, œuvre de plâtre, mais d'une belle composition.

sera totalement séparé du peuple comme il l'est à la Cathédrale, et qu'il ne sera jamais permis à aucun laïque de se placer dans le sanctuaire sous quelque prétexte que ce soit, si ce n'est un seulement pour servir chaque messe basse.

Qu'on n'introduira dans les six chapelles ¹ qui sont à orner, ni dans le reste de l'église, sans notre permission par expres, et qu'aucune confrérie n'y portera rien ni y sera établie, et n'y fera aucun exercice que nous ne leur ayons donné des réglemens et reconnu si les confrères sont exemplaires dans leur conduite et que nous ne l'ayons permis expressément.

Nous interdisons de nouveau l'ancienne confrérie du Très Saint Sacrement, enjoignons à ceux qui sont chargés de ses revenus, de ses titres et effets, d'en rendre compte incessamment par devant nous ².

Et ayant égard à la supplique d'un grand nombre de paroisiens distingués par leur piété, et acceptant leurs soumissions portées dans leur requeste, et louant leur attachement et leur zèle pour la paroisse, Nous les nommons pénitens blancs, au nombre de dont nous avons fait faire un

¹ L'église Saint-Jacques n'a qu'une nef de cinq travées avec un chevet à pans coupés. Ses chapelles s'ouvrent, suivant l'usage des XIV^e et XV^e siècles, dans les trois travées supérieures; la quatrième a reçu deux portes latérales. Elles avaient été fondées successivement par suite de diverses libéralités. La décoration de ces chapelles ne se fit qu'après 1742. L'une d'elles, celle de Saint-Jacques, dut son autel et son rétable aux Trésoriers de France. C'est la seule qui offre dans son mobilier ancien quelque intérêt artistique.

² Elle avait été établie dans l'église Saint-Jacques par Messire Pierre de Bertier, évêque de Montauban, et confirmée par son successeur, Michel de Colbert. L'an 1646 elle fondait la première chapelle que l'on rencontre à gauche de l'église. Le but proposé à la confrérie était le culte du Saint Sacrement, qui se traduisait par des exercices de piété, et en particulier par l'assistance à la procession du 3^e dimanche du mois, et par l'assiduité à accompagner le Saint Viatique porté chez les malades.

catalogue par nous signé *ne varietur*, et nous érigeons en leur faveur, dans laditte église paroissiale Saint-Jacques de Montauban, une confrérie de pénitens blancs sous l'invocation et patronage de la très Sainte Vierge, et sous l'observation des réglemens que nous leur avons donnés, et leur assignons la tribune qui est au fond de laditte église¹, pour y chanter les offices divins et y faire leur chœur, et comme ils sont tous de la confrérie du Très Saint Sacrement, érigée par nos prédécesseurs dans laditte église et que nous avons été obligés d'interdire, ou que nous les nommons tous pour en être, nous levons ledit interdit pour eux seulement, leur défendant très expressément de recevoir sans notre permission d'autres confrères que ceux que nous aurons marqués.

Enfin nous nommons encore marguilliers les susdits suppliants pénitens blancs et confrères du Très Saint Sacrement pour estre choisis quatre à quatre, tous les ans, pour exercer laditte marguillerie et fabrique, voulant qu'il y en ait toujours une à l'avenir pour fournir à tout ce qui est nécessaire dans laditte église, à la réserve des réparations et fournitures auxquelles sont tenus, par les déclarations du Roy, les gros décimateurs et les communautés.

Et pour que les susdits suppliants pénitens blancs, confrères et marguilliers puissent satisfaire annuellement aux obligations qu'ils ont contractées envers nous dans les susdites qualités, ordonnons qu'ils jouiront désormais de tous les privilèges, honneurs, biens, émolumens, effets, profits et revenus y attachés, et nous leur permettons d'avoir des chaises dans l'auditoire de laditte église, et d'en retirer le

¹ Il existe une chapelle fermée au-dessous de la tribune; elle est ornée de peintures du XVII^e ou XVIII^e siècle, et fut, dit-on, affectée à une confrérie; mais ici il est, ce semble, uniquement question de la tribune elle-même; on y remarque encore une armoire creusée dans un des murs du clocher, donnant dans l'intérieur de la tribune. Elle dut être destinée à renfermer les ornemens.

louage comme nous l'avons établi dans notre église cathédrale. Nous les chargeons de la sonnerie¹, de la tenture pour les sépultures, d'en louer les droits, on ne pourra jamais faire dans laditte église aucune sépulture qu'avec notre permission, ni ailleurs que dans les caveaux, pour l'ouverture desquels on donnera cent livres toutes les fois qu'on les ouvrira, et on sera obligé de faire une fosse en terre dans lesdits caveaux².

Le casuel qui a été ordonné par nous, par le règlement que nous en avons fait, sera perçu par le clergé et les pénitens avec toute la retenue convenable; avons ordonné qu'il y aura incessamment un troisième vicaire qui desservira l'annexe de Peboyé, et qu'il y aura deux messes de paroisse chaque dimanche et fête, l'une basse à la pointe du jour, et l'autre grande à dix heures précises, et vêpres toujours à trois heures; et il ne sera jamais permis de différer d'un seul moment de commencer à heure précise tous les offices divins, ce qui en éloigneroit le peuple comme une funeste expérience l'a fait voir, mais ou le clergé ou les pénitens les commenceront aux derniers coups de cloches; que dans toutes les deux messes de paroisse les prières du

¹ On retrouve de curieux règlements sur les divers tarifs de l'église Saint-Jacques dans le *Livre des Serments*, conservé aux Archives municipales. La question de la sonnerie fut réglée entre le chapelain Guiraut Delblat et les consuls, le vendredi après les fêtes de Pâques en 1277. Le clocher ne possédait alors que quatre petites cloches. Les consuls en firent fondre deux plus grosses en 1306, qu'ils livrèrent au curé Jean Arbraam; celui-ci dut « prendre pour homme et pour femme morts deux livres tournois, pas davantage. » En 1534 les consuls se réservaient la faculté de faire sonner la grande cloche *Marie à brandouls* (à la volée).

² Plusieurs dalles gravées indiquent des tombes, et des travaux récents, exécutés dans le sol surélevé de l'église, ont mis à découvert un grand nombre d'ossements. On a retrouvé encore, posée sur un crâne, une grande perruque du temps de Louis XIV. Chaque chapelle avait un caveau spécial.

Il avait été réglé en 1363, entre les délégués du chapitre et le curé de Saint-Jacques, que personne ne pourrait être enseveli dans l'église Saint-Jacques que du consentement du chapitre cathédral.

prône seront faites et une instruction ; que depuis une heure jusques à trois, tous les dimanches et fêtes de l'année, il sera fait plusieurs catéchismes dans la paroisse pour les petits garçons et les petites filles séparément ; que tous les jours ouvriers il y aura une messe basse à la pointe du jour, une seconde à neuf heures, et la troisième à onze heures, dites par les trois vicaires et le curé, et qu'outre cela tous les chapelains qui ont des fondations dans laditte église, et dont nous avons fait afficher les noms dans la sacristie, seront tenus d'y acquitter leur messe à l'heure que nous leur avons marquée, suivant et conformément à l'ordonnance de feu Mgr de Bertier, un de nos prédécesseurs, que nous renouvellons et confirmons, sous les peines de droit, et saisie de leurs revenus ; deffendons pareillement, sous les peines de droit, à tout prêtre séculier et régulier, et étranger à laditte église, de relever les nouvelles accouchées hors de l'église paroissiale¹, et de faire des enterremens avant que les morts aient été portés dans laditte église paroissiale pour l'*ultimum vale*. Deffendons au carillonneur, sous peine d'être chassé, de sonner pour les enterremens ou le tocsin sans en avoir obtenu la permission de qui il appartiendra.

Les sieurs curé et vicaires requerront tous les dimanches et fêtes les officiers municipaux, pour qu'ils empêchent que les cabarets ne soient remplis pendant les offices divins, et

¹ Avant d'exercer leur charge, les sages-femmes munies de l'approbation nécessaire des médecins, chirurgiens, jurés ou officiers de police constatant leur habileté à remplir leurs fonctions, devaient se présenter devant les curés et vicaires des paroisses. Ceux-ci, après s'être assurés qu'elles étaient catholiques, les interrogeaient et les instruisaient au besoin sur la matière et la forme du sacrement du Baptême. Elles prêtaient ensuite le serment à genoux, la main droite sur le saint Evangile. Par ce serment elles promettaient discrétion, dévouement pour le salut corporel et spirituel de la mère et de l'enfant. Cela fait, elles baisaient le saint Evangile, et procès-verbal était inscrit sur le registre des délibérations de la fabrique ou des baptêmes.

qu'on n'y donne point à manger en gras et partout ailleurs les jours maigres, sans besoin et permission.

Ordonnons qu'il sera fourni incessamment, par qui il appartiendra, deux ornements complets noirs de soye ; c'est-à-dire trois chapes, deux dalmatiques et une chasuble pour le vendredy Saint et le jour des Morts, l'autre pour les enterremens, deux chasubles noires pour les messes basses, un drap mortuaire, une représentation et six chandeliers pour mettre tour à tour ; et, outre cela, deux chapes pour les choristes, conformes à chacun des ornemens vert, rouge, blanc et violet déjà fournis, et trois étoles séparément, pour l'administration des sacrements, et qu'on fournira des parements pour la chaire, de toutes les couleurs, et outre les aubes fournies on en ajoutera trois autres, avec leurs amits et cordons, qui feront dix en tout, à sçavoir six pour les grand'messes et quatre pour les messes basses pour pouvoir en changer ¹.

Ordonnons qu'on fournira deux chandeliers de fonte pour les acolythes et deux pour les messes basses, et un crucifix sur l'autel, un tapis pour couvrir l'autel et un autre pour couvrir la table des ornemens, dans la sacristie, un voile pour voiler le Saint-Sacrement quand il est exposé ; une écharpe neuve de soye pour la bénédiction du Saint Sacrement, un scabeau pour atteindre au tabernacle et à l'exposer, deux cartes pour la préparation et action de grâce pour la messe, trois paires de burettes avec trois bassins décens et convenables, douze corporaux, douze palles, douze

¹ Il existe trois inventaires de l'église Saint-Jacques, conservés dans le *Livre des Sermens*. Ils portent la date de 1542, et ont été publiés par M. Dovals dans ses *Monuments historiques de Montauban*, p. 80 et suivantes, après l'avoir été déjà par MM. les annotateurs de Le Bret, t. I, p. 129. On y remarque une navette portant les armes de France et de la ville, émaillées. plusieurs parements d'autel d'or : « Une tapisserie en laquelle sont ces ymaiges : Notre-Dame tenant son petit enfant au bras, et saint Jacques avec les écussons de France et de la ville, semés de fleurs de lys, »

lavabo, deux douzaines de purificateurs, six essuye-mains pour la sacristie, deux nappes pour la communion, un missel et un pseautier in-folio noté ; et qu'on fera réparer ou relier le vespéral et le graduel. Nous avons interdit tous les vieux ornemens que nous avons trouvés dans la sacristie.

Ordonnons que la croix d'argent des processions, dont tout le monde et nous même avons vu la paroisse en possession, sera rendue incessamment à la diligence de qui il appartiendra, et qu'on en fournira une semblable d'argent, et que les registres des baptêmes, mariages, mortuaires et autres, à l'exception seulement du secret et particulier, seront remis incessamment au greffe du sénéchal.

Il y en aura toujours trois coppies de chacun, l'un pour demeurer dans l'église aussi bien que le secret et particulier, et le troisième pour être remis audit greffe du sénéchal, afin d'obéir en tout à ce que prescrit à ce sujet l'arrest du conseil du 12 juillet 1746.

Nous deffendons à toute sage-femme d'exercer dans la paroisse sans avoir été examinée et approuvée par nous.

Nous ordonnons que le pain bénit sera donné exactement à toutes les messes de paroisse, et qu'il sera fait un catalogue de toutes les familles qui voudront bien le fournir tour à tour pendant l'année, et qu'elles seront averties toujours huit jours d'avance.

Nous avons interdit et interdisons les crémieres d'étain qui sont dans le baptistaire, comme indécentes, et ordonnons qu'on y rapportera incessamment celles d'argent que nous avons données, sans qu'il soit jamais permis de les transporter dans les maisons particulières, ni d'en changer la destination, qui doit être de deux pour le saint Baptême et de la troisième pour l'Extrême-Onction.

Nous deffendons sous les peines de droit de trangresser davantage notre ordonnance synodale sur la célébration des

mariages, et de faire aucune autre fonction curiale hors l'église paroissiale sans notre permission par expres.

Et sera notre présente ordonnance publiée incessamment, affichée partout où besoin sera, et signifiée à qui il appartiendra, à la diligence de notre promoteur.

Donné audit Montauban, le susdit jour dixième avril mil sept cens quarante-huit. Signé Michel, évêque de Montauban, et plus bas est écrit : par Mgr, Gay, secrétaire.

A Mgr Gaspard-César-Charles Lescaplier, chevalier, conseiller du roy en ses conseils, maître de requeste ordinaire de son hôtel, intendant de justice, police et finance, et commissaire départy pour l'exécution des ordres de Sa Majesté en la généralité de Montauban.

Supplie humblement M^e Jean Bousquet, prêtre, promoteur du diocèse dudit Montauban, disant qu'à sa réquisition Monseigneur l'Évêque et seigneur de Montauban auroit fait la visite canonique de l'église paroissiale de Saint-Jacques de Montauban, le 10 avril 1748, et que le même jour il auroit donné son ordonnance publiée le 21 dudit mois, à la messe de paroisse, pour les réparations et fournitures nécessaires à laditte église. Et attendu qu'il y en a de si urgents, qu'actuellement il n'y a personne qui se croye obligé de fournir le luminaire du maître-autel, d'entretenir la lampe devant le Très Saint Sacrement, de donner les ornemens que le service divin exige, et qu'il n'y en a même point du tout de noir pour faire les enterremens, et qu'il manque dans la sacristie et dans tout le reste de l'église plusieurs autres choses dont on ne peut se passer habituellement,

Le suppliant demande très humblement à votre Grandeur qu'il lui soit permis, en faisant signifier laditte ordonnance, d'assigner devant vous le chapitre, la communauté et le curé de Saint-Jacques de laditte ville, parties qui ne conviennent pas de ce qu'elles sont obligées de fournir, pour que sur leur dire vous jugiez de leurs obligations, en vertu

de l'édit de 1695 et l'arrêt d'attribution du 30 avril 1747, qui vous a esté adressé, Monseigneur, et qui vous donne pouvoir de juger deffinitivement et en dernier ressort les différends nés et à naître, concernant l'entretien et la décoration interrieure et exterrieure de laditte église Saint-Jacques de Montauban. Et a signé Busques, promoteur, et en marge est écrit permis d'assigner devant nous toutes parties aux fins de la présente requeste, fait ce vingt-deux avril mil sept cent quarante-huit. Signé : Lescalopier ¹.

Les travaux les plus importants entrepris pour la restauration de l'église Saint-Jacques devaient être terminés au moment où Michel de Verthamon rendit cette ordonnance, dont le but était, comme on vient de le voir, de pourvoir à l'exercice du culte. Le paiement de ces travaux avait, du reste, amené un différend entre les consuls et la communauté d'une part, le chapitre et l'évêque de l'autre. Après un long procès, un accommodement fut amené, le chapitre eut à payer la somme de 1,400 livres, l'évêque 700 livres, la communauté, qui avait consenti à faire les frais de réparation de la nef et de l'extérieur, fut chargée de l'excédant.

M. de Lescalopier, intendant de la généralité, rendit à la suite de cette affaire une ordonnance en vertu de laquelle le chapitre dut à l'avenir pourvoir à l'entretien du chœur, du sanctuaire et de la sacristie, et la communauté de Montauban à celui de la nef, des chapelles et du clocher.

La liturgie et l'histoire du monument ont égale part dans la pièce que l'on vient de lire. Des travaux complémentaires furent exécutés dans la seconde moitié du siècle dernier; le maître-autel, qui avait été porté en avant du

¹ Le curé de Saint-Jacques était alors M. de Latour, chanoine sacriste de la Cathédrale.

chœur, comme l'était alors celui de la Cathédrale, reçut deux anges adorateurs en marbre payés 1,400 livres, et qui furent placés vers 1749, peut-être même en 1748.

Les portes latérales reçurent en 1750 les tambours intérieurs encore existants, et les chapelles furent ornées d'une façon assez médiocre, sauf, nous l'avons dit, la chapelle du saint patron de l'église.

Notre église paroissiale eut à souffrir de la période révolutionnaire, cependant moins que d'autres. Depuis sa fondation elle avait été témoin des actes de la vie de la cité; le 22 février 1790 les consuls vinrent encore y proclamer le résultat des élections municipales qui avaient eu lieu le 4 du même mois, et les nouveaux élus prêtèrent le serment d'usage.

Sous l'odieux régime de la Terreur, l'église fut fermée (4 mars 1794)¹, le bonnet de la liberté avait depuis quelque mois été substitué à la croix; mais ce ne fut pas pour une longue durée; le culte fut rétabli le 14 août 1795², et la croix reprit sa place sur la flèche du vieux clocher qui domine la cité, le 27 juillet 1797.

Dire qu'elles furent les restaurations de l'église Saint-Jacques depuis les premières années de ce siècle, serait sortir du cadre que nous nous sommes imposé. Nous signalerons seulement les plus importantes.

Des vitraux peints ont été placés à toutes les fenêtres par les soins de M. le curé Vaissière, notre regretté confrère; l'un d'eux, sorti des ateliers de M. Claudius Lavergne, est remarquable; les autres n'ont point de valeur. A la base de la tour qui soutient le clocher, la porte occidentale, murée depuis plus d'un siècle, a été réouverte

¹ Ces dates nous ont été fournies par notre collègue M. Forestié neveu.

² La première messe après la Terreur avait été célébrée le 24 mars 1795, chez M^{me} de Caumont.

en 1874. Cette porte dont les arcs accusent l'ogive, était précédée par une sorte de porche des plus sévères; on a cru devoir plaquer contre les jambages de l'entrée des colonnettes, et ramener l'ogive de l'arc au plein cintre, par des voussures du style roman le plus ornementé.

De nos jours, enfin, M. le chanoine Limayrac, curé de la paroisse, poursuit avec intelligence l'œuvre de ses prédécesseurs. Les murs ont reçu des peintures, les portes des sacristies ont été refaites et les chapelles sont en voie de restauration. Nous faisons des vœux pour que ces restaurations soient sobres, et que l'on ne perde pas de vue que l'église Saint-Jacques n'est pas un édifice roman, mais offre les caractères de la dernière période ogivale.





DÉCOUVERTE

D'UN

VASE ANTIQUE EN BRONZE INCRUSTÉ D'ARGENT

AUX ENVIRONS DE MONTAUBAN,

PAR

M. ÉDOUARD FORESTIÉ,

Secrétaire de la Société archéologique.

Une intéressante découverte, faite en juin dernier, dans les tranchées du chemin de fer de Montauban à Saint-Sulpice, fut communiquée à la Société archéologique de Tarn-et-Garonne par M. Grillou, conducteur de ces travaux ¹. Une commission, composée de M. Pottier, *président*; Moulenq, *secrétaire-général*; Dumas de Raully, Millenet, Dr Alibert, l'abbé Pujol et Édouard Forestié, membres de la Société, se transporta sur les lieux.

Dans la séance du 8 juillet, M. Édouard Forestié présenta la communication suivante sur cette trouvaille, qui parut de nature à attirer l'attention des savants :

MESSIEURS,

La paix profonde qui régna en Gaule sous Titus, Trajan et les Antonins, rendit presque complète la fusion des con-

¹ C'est par l'intermédiaire de M. Dumas de Raully, archiviste du département, que la Société fut avertie de cette découverte.

quérants et des peuples conquis. A ce moment, les patriciens opulents, quittant la capitale pour les provinces, vinrent édifier, sur le sol de notre patrie, ces somptueuses villas dont le laboureur exhume chaque jour les curieux vestiges, et apportèrent de la métropole leur civilisation, leurs sciences et leurs arts, en même temps que leurs vices et leur corruption.

C'est là qu'à l'exemple du poète, les riches propriétaires passaient l'été, entourés de tout le luxe de la ville des Césars, et surveillaient les immenses exploitations agricoles qu'ils avaient créées dans nos contrées.

Ces demeures, construites sur le modèle des villas d'Italie, étaient disséminées un peu partout : le Tarn-et-Garonne en possède un grand nombre : Saint-Romain, Quillebasse, Aucamville, Fauroux, Vignarnaud, Tenans, etc., qui nous ont donné d'intéressants spécimens de l'art et de l'industrie gallo-romains.

Placées près des grandes routes qui sillonnaient en tout sens le pays, elles laissaient au maître la faculté de se rendre rapidement à la ville voisine ou dans la capitale ; et si l'on examine les sites dans lesquels elles étaient édifiées, on est frappé de l'heureux choix du paysage, car, même en tenant compte des changements survenus dans la configuration générale du sol et dans les cultures, il est difficile de choisir de plus agréables emplacements.

La villa, placée ordinairement sur l'extrême terrasse qui borde le fleuve, la rivière ou le ruisseau, est abondamment pourvue d'eau ; la forêt n'est pas loin, la route, l'*iter publicum*, est à deux pas ; les champs de blé entourent la colonie agricole : tout est réuni pour en faire un séjour délicieux.

Cette esquisse d'une villa romaine concorde parfaitement avec la position des Bardonis, située à quelques milles de l'antique cité de Cos, près de Fines, et de la route de Toulouse à Divona, marquée sur l'itinéraire de Peutinger, presque

au bord du Tarn et à l'extrémité du plateau qui sépare la Garonne de son affluent. Sur ce point, qui se trouve à quatre kilomètres environ de Montauban, près de Parages, il y avait certainement une exploitation rurale importante, attestée par les découvertes de divers objets d'origine romaine, faites à des époques fort espacées, mais surtout par la trouvaille dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

En pratiquant une tranchée pour établir un fossé d'écoulement, à l'occasion des travaux du chemin de fer de Montauban à Saint-Sulpice, les ouvriers ont mis à découvert, à cinquante centimètres environ du sol, un vase en bronze, qui a été aussitôt remis à M. Grillou, conducteur des travaux. Grâce à l'obligeance de ce dernier, notre Société, si désireuse d'étudier les vestiges du passé et si soucieuse d'en assurer la conservation, a pu examiner le vase en question et le lieu de la découverte.

C'est, en effet, une véritable œuvre d'art que ce vase. Sa forme, son galbe, la matière dont il est fabriqué, les incrustations qui en rehaussent les dessins, tout le place parmi les plus curieuses découvertes de ce genre.

Avant d'aller plus loin dans cette étude, je tiens à constater que les appréciations et les observations que je vais avoir l'honneur de vous présenter, me sont absolument personnelles, et que je serais heureux de voir des opinions contraires se produire, persuadé qu'une discussion approfondie ne pourrait qu'apporter la lumière dans l'attribution et la classification de cet objet.

En voici la description : c'est une aiguière à panse semi-ovoïde, surmontée d'un col à forte lèvre, et ornée d'une anse d'un très bon style. Elle appartient à cette famille de vases gréco-romains que l'on a nommés *œnochoé* dans l'antiquité ; mais, vu ses proportions exigües ¹, il est probable

¹ 21 centimètres de hauteur et 14 centimètres de diamètre à la panse.

que celle-ci était plutôt un vase funéraire : les dessins de la panse, formés de rinceaux, et ornés de lampes, viendraient, ce semble, confirmer cette opinion.

Sa forme se rapproche beaucoup de l'œnochoé trouvé dans le trésor de Bernay (Eure), et on y reconnaît les mêmes motifs d'ornementation. La matière est un bronze jaune très brillant, qui a fait croire un instant qu'on était en présence d'un objet en or ; mais ce vase est recouvert d'une patine verdâtre, tellement unie et tellement régulière (sauf aux endroits où les agents atmosphériques ont fait des rayages) qu'on pourrait penser qu'il avait reçu une couche de vernis ou couverte comme dans celui de Pesth, publié récemment par le *Magasin pittoresque* (avril 1881).

Le pied est petit, trop petit même pour l'ensemble, mais il est très soigné. Sur sa face interne il présente deux gorges concentriques, séparées par un rebord cannelé, et portant au centre une sorte de bouton concave faisant saillie. La panse est cannelée ou godronnée, et porte des traces non équivoques de dorure. Au-dessus des godrons court une frise d'une grande pureté de lignes; dont on retrouve le type sur les poteries dites samiennes; le dessin qui surmonte cette frise est une succession d'entrelacs formant médaillons, au centre desquels sont figurées des lampes allumées. C'est là qu'on remarque l'emploi de l'argent, incrusté pour rehausser le dessin. La flamme des lampes est formée d'une petite plaque d'argent.

Au bas du col, une bordure d'ornements géométriques est surmontée de feuilles d'acanthé simples, accolées, et formant une autre frise, dont le trait est indiqué par une sorte de niellure alternativement d'argent ou de cuivre rouge.

Le col, usé par le frottement, est couvert de dessins, avec incrustations d'argent, affectant la forme de feuilles ou de rinceaux. On y remarque aussi des traces de dorure.

L'anse est aujourd'hui détachée du vase : elle était reliée

autrefois au goulot au moyen d'une rainure, et à la panse par l'apposition d'une sorte de mastic ou de soudure peu solide, puisqu'elle s'enlève sous la simple pression de l'ongle. Cette anse est formée de deux parties reliées par un rivet. La partie supérieure porte une sorte de fer à cheval qui complétait le col ; la partie inférieure est à elle seule un bijou. C'est un médaillon représentant une femme allaitant son enfant, vue à mi-corps, en haut-relief, exécuté dans le style que les Italiens de la Renaissance ont adopté dans leur architecture, et qui, d'abord, avait fait douter de l'âge de notre vase. La figure de la femme, d'un ovale délicieux, contraste avec la forme rudimentaire des mains : ses yeux montés d'argent donnent au regard une fixité qui enlève toute expression à la physionomie. L'agrafe qui retient le vêtement a été formée d'un métal différent, peut-être d'une pierre précieuse. Ici encore la dorure a laissé des traces.

Malheureusement le vase n'est pas intact. Les détériorations causées par l'oxydation ont été aggravées par un coup de pioche qui a fait un trou dans la panse.

Le vase trouvé à Bardonis présente absolument les mêmes caractères de fabrication que celui de Pesth, et nous paraît, comme lui, appartenir à l'art gréco-romain, ainsi qu'on peut en juger par la description suivante :

« Le vase du musée de Pesth, très curieux par les des-
« sins de style égyptien qui le recouvrent, est un spécimen
« extrêmement rare et curieux d'un art peu connu dans
« l'antiquité, et qui n'a guère d'analogie aujourd'hui que
« parmi les produits de l'industrie arabe. C'est une sorte
« de damasquinure. Sur le fond se détachent les fils et les
« ornements, fixés à ce qu'il semble par la pression sur des
« traits gravés dans le métal ; si l'on varie quant à la date
« de leur exécution, on ne peut du moins hésiter qu'entre
« l'époque de Ptolémée et le temps d'Adrien ¹. »

De plus, on doit constater, qu'au commencement de notre

¹ *Magasin pittoresque*, avril 1881.

ère, au moment où écrivait Pline, l'art de la ciselure avait atteint son apogée. Le savant encyclopédiste romain fait mention de nombreux artistes qui avaient conquis une renommée universelle. Il parle de vases décorés par Pithéas avec un art si subtil, qu'il n'en restait plus rien de son temps; mais ce qui paraît mériter un rapprochement avec la découverte actuelle, c'est qu'il regrette la perte des secrets d'un certain Teucer, qui excellait à faire dans le métal des incrustations, malheureusement peu solides.

Nous ne devons pas oublier que les procédés de l'orfèvrerie étaient alors très perfectionnés et très variés, et que le vase qui nous occupe a dû être une œuvre d'art. Pline parle encore d'un traitement particulier de l'argent qui se rapprochait beaucoup de l'oxydation employée de nos jours. On remarque sur le vase de Bardonis que toutes les incrustations d'argent n'ont pas la même teinte. Est-ce un effet naturel, est-ce œuvre d'ouvrier? Nous laissons à de plus compétents que nous le soin de trancher la question, nous bornant à indiquer la voie des recherches, et à exprimer l'espoir que ce vase soit attribué par l'État, dont il est la propriété, au musée de Montauban, où il occupera une place fort honorable à côté des objets gallo-romains des collections Ingres, Devais, de la Société des Sciences et de notre Compagnie.

Ainsi que nous l'avons dit au début, le vase a été découvert en faisant une tranchée. La couleur de la terre qui l'entourait, et dont la section accuse nettement une cavité semblable à celle d'un puits ou d'une citerne; le voisinage d'une petite source, qui s'écoulait sur ce point: tout nous fait supposer que cette aiguière dut être jetée dans la fontaine après un accident qui la rendait d'un usage impossible, ou bien après un pillage, un incendie, peut-être allumé par les Barbares.

Notre visite au chantier des Bardonis n'a pas fourni à

la Société de bien grandes découvertes. La commission a assisté à l'enlèvement de quelques madriers de chêne formant plancher, qui avaient été mis à nu, à un mètre environ du niveau du sol.

Ce plancher, qui mesure 5 mètres de long, était formé de planches de 3 mètres de long sur 10 centimètres d'épaisseur. Placées simplement l'une à côté de l'autre, régulièrement et sur un plan horizontal, elles étaient appuyées sur un banc de gravier, que recouvre une couche de terre tourbeuse. On n'y a découvert que quelques briques à rebord et des débris d'amphore.

C'est là un de ces points d'interrogation qui se posent aux recherches des archéologues. Est-ce un plancher d'habitation lacustre, ainsi que sembleraient l'indiquer plusieurs pilotis trouvés à côté ; ou bien un édicule dépendant de la villa et placé au bord de l'étang, qui s'étendait autrefois dans la plaine ? C'est ce qu'il est impossible de préciser, en l'absence de découvertes plus importantes.

En tout cas, dans notre visite à Bardonis, nous avons pu constater que les possesseurs de la villa, dont les fondations surgiront quelques jours du sol, avaient merveilleusement choisi sa situation. Un ravissant panorama se déroule devant les yeux émerveillés, depuis les coteaux du Fau jusqu'à ceux de Lafrançaise, au dernier plan de l'horizon, tandis qu'au premier la plaine s'étend jusqu'à la terrasse où s'étage la ville de Montauban, émergeant au-dessus des rideaux de peupliers qui bordent la rive du Tarn.

Combien ce paysage devait être plus pittoresque encore aux premiers siècles de notre ère, alors que les forêts couronnaient nos coteaux, et que la plaine était encore sillonnée d'étangs et de ruisseaux, et couverte d'une luxuriante verdure !

8 juillet 1881.





LE REPEUPLEMENT DU BAS-QUERCY.

APRÈS

LA GUERRE DE CENT ANS,

PAR

M. L'Abbé GALABERT,

Membre de la Société archéologique.



LA guerre de Cent ans fit le plus grand tort à l'agriculture : les retours fréquents des troupes anglaises et françaises jetèrent le trouble dans les campagnes ; beaucoup de champs demeurèrent incultes, surtout ceux qui étaient à quelque distance des villes et villages fortifiés : le colon ne mettait qu'avec crainte la main à la charrue, et regardait toujours s'il ne voyait pas les enseignes des compagnies anglaises prêtes à fondre sur lui ; celles-ci, retirées de nuit dans les forts dont elles s'étaient rendues maîtresses, partaient tous les jours pour faire des razzias sur les terres environnantes, frapper de lourdes contributions de guerre, appelées *suffertas* ou *patium*, moyennant lesquelles les villes étaient à peu près en paix avec elles ; dans leurs pillages chaque jour renouvelés elles enlevaient aux cultivateurs leurs bêtes de labour, les faisaient eux-mêmes prisonniers et ne les relâchaient que sous bonne

rançon ; le colon ruiné, ne pouvant plus payer ses cens, était obligé de déguerpir ses terres, c'est-à-dire les délaisser au seigneur dont elles dépendaient. Il ne lui restait pour vivre que la ressource de prendre à cheptel quelques bestiaux, qu'il élevait dans de libres pâtures voisines d'un lieu fortifié, et où il se hâtait de les enfermer à la première alerte.

La misère, la peste amenées par le défaut de récolte, s'ajoutant au fléau de la guerre, décimèrent les populations ¹. Les villages découverts furent abandonnés, et aujourd'hui même, après quatre siècles, ils ne sont pas tous relevés de leurs ruines. Sur la paroisse de Loze, par exemple, je pourrais citer les villages de La Roque de Loze et de la Trivale. Le territoire de Jamblusse fut complètement abandonné, ainsi que celui de Mouillac. A Saillagol il ne resta qu'une seule femme, du nom de la Sailhagola ; à Cazals il ne demeura qu'un seul homme, du nom de Pierre Delcusol ². A Saint-Antonin, le 12 décembre 1425, le sénéchal Jean de Carmanh constate que la ville est fort appauvrie et la population diminuée, et permet aux consuls de percevoir le droit de *souquet*, afin de créer des fonds pour fortifier cette ville voisine du Quercy et de la domination anglaise.

A Montauban la peste, la guerre, la famine avaient tellement diminué la population, qu'il était impossible, en 1442, de trouver assez d'hommes capables d'occuper les charges consulaires ³. Les territoires de Trénays et de Casenac, dans

¹ D'Anville et d'autres savants ont prétendu qu'avant la guerre de Cent ans la population était aussi considérable que de nos jours. Pour moi, s'il m'est permis d'apporter en cette question mon faible témoignage et le résultat de mes recherches, j'affirme que dans notre région elle était aussi considérable, sinon plus.

² Montrozier, canton de Vaour (Tarn) était inhabitable en 1407, et pour ce motif ne fut point imposé pour la libération du château de Lourdes. (*Monographies communales du Tarn*, par M. Rossignol.)

³ Archives de Montauban, série AA, *Livre armé*, f° 113.

le canton de Castelnau-Montratier, furent abandonnés ; il en fut de même pour la paroisse de Colonges ; en 1417 la paroisse de Saint-Romain de Fauroux étant devenue inhabitable, par le fait de la guerre et de la mortalité des gens d'église, les quelques habitants qui restaient furent autorisés par le curé Gasbert de Cados à prendre la cloche de l'église, pour la rendre quand la paix serait revenue ¹.

La tradition encore vivante dans nos campagnes confirme les documents historiques. Les survivants de ces temps malheureux, quand après la paix ils se sentaient lésés, employaient ce proverbe : *Maltraité comme par les Anglais*. Si l'on interroge les populations, elles disent que leur village, autrefois plus important, a grandement souffert des guerres anglaises, notamment à Arnac, à Verfeil, où les habitants plutôt que de se rendre brûlèrent leur ville et se retirèrent dans la vallée de la Baye ; à Saint-Projet, où les Anglais, longtemps maîtres de Puylagarde, détruisirent l'église et ne firent du village qu'un monceau de ruines.

Une opinion généralement reçue, c'est qu'un grand nombre d'églises ont été construites *del tems de l'Anglès*. Or, la guerre de Cent ans a détruit le plus grand nombre d'édifices religieux. Dans le canton de Caylus il n'y eut d'épargnés que ceux de Caylus, de Notre-Dame de Livron et de Lacapelle-Livron ; tous les autres appartiennent à la seconde moitié du XV^e siècle, et parmi les églises qui existaient alors, il ne reste aujourd'hui que des chapelles ou des ruines, ou même le seul emplacement. Je puis citer, sur la commune de Loze, Saint-Caprais, où il y a une chapelle, La Roque de Loze, où se voit un pan de mur du sanctuaire dédié à Saint-Géry, La Trivale et Lavaur (aujourd'hui *Pech del bouys*),

¹ *Inventaire de Moissac*. — En 1359 les consuls d'Escazeaux envoyèrent deux hommes à Enconde, qui avait été rasé, pour savoir ce qu'allaient devenir les habitants. (*Une ville disparue*, par M. Du Faur, *Bulletin archéologique de l'arn-et-Garonne*.)



VASE ANTIQUE

Trouvé à Bardonis.

1

dont on peut dire *etiam periere ruinæ* ; sur la paroisse de Ginals, Saint-Pierre de Lézac ; à un quart d'heure de Vaylatz, l'église de Saint-Aubin, dont il reste le nom seulement et quelques ruines dans les broussailles ; mais la nomenclature des églises détruites par les Anglais serait trop longue : je me contente de renvoyer au savant ouvrage en cours de publication, de M. Moulenq, secrétaire-général de notre Compagnie ¹.

Les Anglais ne se contentèrent pas d'accumuler les ruines, de détruire les villages et les églises, ils emportèrent les titres des municipalités ; c'est pourquoi nos archives communales, dans les campagnes, ne renferment presque aucune pièce antérieure à la guerre de Cent ans ; et si les faits que je mentionne sont parvenus à ma connaissance, ce n'est qu'indirectement, par des enquêtes et des titres postérieurs ; les études de notaire furent aussi pillées, et il ne reste presque pas de registres de cette époque si troublée.

Pendant les intervalles de paix ou quand les troupes anglaises étaient momentanément chassées de nos contrées, il s'établissait aussitôt un élan vers la culture des terres, et l'on trouve de ces diverses époques d'assez nombreux baux à cens ; mais bientôt les pillards mettaient de nouveau le paysan en fuite : aussi ce ne fut guère que de 1440 à 1450 que le colon qui avait échappé à la mort put cultiver sa terre en paix, et en payer de nouveau le cens au seigneur sans qu'il fut besoin d'un nouveau bail. Toutefois le nombre de terres abandonnées par le fait de la mort du paysan comprenait l'immense majorité du territoire. Il était de l'intérêt du seigneur qu'elles produisissent de beaux et bons revenus ; aussi, dès que Jeanne d'Arc eut *bouté* les Anglais hors de France, les nobles, revenus de la guerre, dont ils rapportèrent beaucoup de gloire et peu d'argent, eurent hâte

¹ Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne.

d'appeler de nouveaux tenanciers. Pour cela ils procédèrent à une nouvelle investiture ou inféodation des terres.

Les mêmes causes durent amener des résultats identiques dans tous les pays où la guerre promena la torche et l'incendie, la misère et la mort. Quoi qu'il en soit, modeste ouvrier, je ne m'occupe que du Bas-Quercy ; satisfait d'avoir ouvert la voie, je laisse à d'autres qui ont plus de loisir et de documents le soin de constater pour d'autres contrées l'exactitude de mes conclusions.

En 1444 et 1445, les consuls de Saint-Antonin baillèrent à cens un grand nombre de métairies sur le Causse du Quercy ¹. A Caylus, vers la même époque, les consuls consentirent des baux semblables sur les territoires de Laman-dine, La Salle-Bournac, Saint-Symphorien de Canillac et Caudesaigues, et pendant la seconde moitié du XV^e siècle ils concédèrent un grand nombre de *devèses*.

En 1460-1465, Jean de Pechdoa concéda sa terre de La Barthe et celle de La Balme, près de Beauregard, en même temps que noble Jean de Marsa concédait les terres de Labastide-Marsa et de Saillac ; cette dernière pour 100 sous cahorsins de revenu annuel ².

Vers le même temps, Jean de Bérald, seigneur de Paulhac, près Verfeil-sur-Seye, baillait les territoires de Banières, sur les paroisses de Loze et de Saint-Peyronis ³.

En 1460, noble et religieux frère de Jean de Castelnau, commandeur de Lacapelle-Livron, Espalion et autres membres et dépendances, reprit et bailla de nouveau à certains

¹ Jean de Sérinhac, notaire à Saint-Antonin, 1444. Donné aux consuls de Saint-Antonin, en 1360, par Jean, comte de Poitiers, lieutenant en Languedoc, le Causse ne put être sérieusement cultivé qu'après la guerre de Cent ans. (Communications de M. F. Moulenq.)

² Bernard de Pris, notaire à Caylus, 1460.

³ Les archives du doyenné de Varen, détruites à la Révolution, contenaient un grand nombre de baux emphytéotiques du XV^e siècle, et la concession du *devès* sur le Causse à la même époque. (Archives de Varen.)

habitants de Lacapelle, qui s'en étaient emparés, des maisons et des terres tombées en déshérence ; il acensa les champs qui avaient été abandonnés, et bailla à trois familles les territoires et hameaux de Tondut, Méjanet, etc... à Saint-Peyronis. Pendant dix ans, ce fier hospitalier, que ses blessures avaient contraint de quitter l'Orient, et de laisser le harnois, acensa les terres de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Puylagarde ¹, à Montricoux ², à Bioule ³, où il passa avec Antoine de Cardalhac, seigneur du lieu, un compromis au sujet de la directe qui appartenait à l'Ordre ⁴, à Martiel et à Ginolhac, près de Villefranche de Rouergue. Mais il y eut des baux plus importants et qui doivent plus particulièrement fixer notre attention : ils comprenaient des paroisses entières, ou du moins des territoires considérables ⁵.

Le 3 septembre 1447, le seigneur de Saint-Projet et de

¹ En 1460 il bailla à cens à Pierre Lombard la terre de La Vaysse, érigée en terre noble par Louis XV en 1752, en faveur d'Antoine de Lombard, chevalier de Saint-Louis; le petit château qui appartient aujourd'hui à M. Ulysse Peujade renferme une magnifique cheminée sculptée; les armoiries qu'on voit sur la grange sont 2 lions affrontés surmontés d'une rose ou d'un soleil.

² Bernard de Pris, 1460.

³ Forton de Pris, 1465-66.

⁴ Quittant l'épée pour prendre la plume, Jean de Castelnau, frère de l'évêque de Cahors de ce nom, pour faire diversion aux souffrances que lui causaient les blessures reçues en Orient, faisait dans son manoir de Lacapelle l'éducation de Louis et Valérien de Lastic, qui se destinaient à la cléricature; ou bien, pour retrouver une image de la guerre, il chassait le sanglier et le daim, qui n'étaient pas rares alors dans les bois de Mouillac et de Cantayrac.

⁵ Peut-être faudrait-il attribuer aux mêmes motifs la concession des devès sur le Causse de Cas, le 16 septembre 1488, par les co-seigneurs de Cas, sous la rente de 20 setiers froment, 2 sous t. d'acapte, etc..., en faveur de Jean Malian, commandeur; de 1 setier froment et 2 s. t. d'acapte en faveur d'Olivier de Peyralade, de 4 setiers et 1 carte froment, 2 setiers et 1 carte avoine, 2 gelines, 2 poulets, 2 livres de chandelle de cire et 5 s. t. d'acapte, en faveur d'Antoine de Cardalhac. (Bernard de Pris, 1488.)

Loze baille aux habitants de ces deux paroisses le bois ou forêt de Cantayrac, y compris la sixième partie de ce bois, dite Cartayrou, précédemment acensée 6 livres, le tout pour le cens annuel de 36 livres, et les paysans payèrent un premier droit d'entrée de 38 écus d'or ¹.

En 1447 ou 1450, Jean de Bérald, dit Salamo, seigneur de Paulhac, baille à quatre familles comprenant douze membres, de Loze et de Lacapelle, tout le territoire abandonné de Sailhagol avec sa tour, ses maisons, pâtus, terres, bois, etc., sous le cens annuel de 30 setiers froment, 8 setiers avoine, mesure de La Roque de Loze, 8 gelines et 4 livres de cire loyale et marchande ².

Le 11 mars 1460, les quatre familles des noms de Bernon, Latreille, Nicolas et Lozeret se partagèrent ledit territoire en quatre portions égales ³.

En 1477, il y avait déjà quelques années que le même Jean de Bérald avait baillé à nouveau cens à Raymond Roques, à Jean et Mathieu Bés frères, les lieu, bois, territoire et fait de Jamblusse ⁴; en cette même année les trois tenanciers procédèrent entre eux à un premier partage, lequel fut renouvelé d'une façon plus explicite en 1494, et enfin le 19 janvier 1514, en présence d'Amalric de Bérald, seigneur de Belpech, près Varen : ces divers partages nous montrent que la culture des terres augmentait en raison directe de la population. Le 17 mars 1477, M^e Eliot Noals, clerc libre de Lacapelle-Livron, prenait possession de la cure de Jamblusse, depuis longtemps vacante par le fait de la dépopulation et des guerres ⁵.

¹ Archives de Loze. — Cantayrac a une étendue de 530 hectares; ajoutez le sixième pour avoir l'étendue de Cartayrou.

² Raymond Canasier, notaire à Caylus, 1477.

³ Bernard de Pris, 1460.

⁴ Jean de Boria, 1473-1507.

⁵ Jean de Boria, 1473-1507.

Vers 1450, Pons de Cardalhac, commandeur de Lacapelle-Livron, avait baillé à nouveau cens à plusieurs tenanciers le territoire de Casenac, près Castelnau-Montratier, membre dépendant de sa commanderie ; les habitants s'étant multipliés et ayant procédé au partage des terres, religieux frère Bernard de Montlazun, procureur de Pierre Ferrand, commandeur de Lacapelle-Livron, leur donna des jurats pour la coéquation des tailles et cens, le 12 janvier 1473 ¹. Le 24 avril de la même année, vénérable frère Pons Colhac, commandeur de Trénays, avec le consentement de Pierre Ferrand, commandeur de Lacapelle-Livron, baille à perpétuelle pagésie à plusieurs tenanciers ² le territoire de Trénays, près Castelnau-Montratier, divisé en douze lots, moyennant 24 setiers froment, 24 setiers avoine, mesure de Cahors, 24 écus d'or, 12 livres de cire, plus 24 gélines, 24 journées d'ouvrier chaque année, et certains acaptés et réacaptés ; le chapitre de Saint-Gilles ayant approuvé ce bail, il fut délivré aux tenanciers le 12 juin.

Le 21 novembre 1458, Gailhard de Jehan, des seigneurs de Saint-Projet, moine du monastère de Marcillac, de l'ordre de Saint-Benoît et prieur de Colonges au diocèse de Cahors, en la sénéchaussée d'Agenais, baille à nouveau fief à douze habitants de Lacapelle-Livron, Loze, Saint-Projet, Beauregard, les terres, maisons, bois, herbages de son prieuré de Colonges, pour 32 moutons d'or et 32 gélines de cens annuel ³.

Mais il nous reste de la seconde moitié du XV^e siècle deux baux à cens plus importants encore et qu'on peut considérer comme de véritables chartes de libertés : ce sont ceux de Mouillac et de Cazals.

Protégés par les tours de Penne, dont ils restèrent long-

¹ Bernard de Pris, notaire à Caylus.

² Bernard de Pris, notaire à Caylus. Les noms des premiers tenanciers sont Bernard Colhac, Jacques Martel, Pierre Denaro, Guillaume Romiou.

³ Antoine de Pris, notaire à Caylus, 1465.

temps les maîtres, les Anglais avaient porté dans le pays environnant la dévastation et la mort; nous avons dit qu'il ne resta à Cazals qu'un seul homme, mais des terrains aussi fertiles que les alluvions de l'Aveyron ne pouvaient rester longtemps abandonnés, et les tenanciers devaient se présenter d'eux-mêmes; aussi les Anglais étaient-ils à peine chassés du Quercy, que les colons accoururent; c'est pourquoi un beau jour Raymond-Roger de Comminges, co-vicomte de Bruniquel, seigneur de Genebrières, Courondes et Cazals, s'aperçut que ses terres, naguère désertes, étaient cultivées et ses bois exploités, et d'un commun accord une charte en cinquante-deux articles fut consentie entre le seigneur et une douzaine de tenanciers, le 16 juin 1442¹.

Moyennant un cens annuel de 12 livres t. (la livre valant 20 s. t. et l'écu 22 s. 6 d. t.), les habitants eurent deux consuls renouvelables à la Saint-Jean-Baptiste, prêtant serment au seigneur, pouvant imposer pour la réparation des ponts, fontaines, églises; le baille du seigneur devait jurer entre les mains des consuls de garder les privilèges de la communauté; les consuls avaient le droit de dex de moitié avec le seigneur, et connaissaient de tous les méfaits; des amendes devaient être infligées à ceux qui coupaient des arbres, déplaçaient des bornes, violaient le domicile de jour ou de nuit, à ceux qui chassaient autre gibier que sanglier ou animaux malfaisants, à ceux qui se battaient avec ou sans armes, avec ou sans effusion de sang.

L'adultère devait être fustigé nu par tout le village, ses biens confisqués et lui-même chassé de la communauté.

Des amendes devaient être encore infligées aux bouchers qui vendraient des viandes gâtées ou d'une qualité pour une autre.

¹ Cette charte ou du moins une copie authentique du XVII^e siècle se trouvait, il y a quelques années, à la mairie de Cazals, où M. l'abbé Marty, curé de Nègrepelisse, archéologue à ses heures, l'a transcrite; cette pièce a disparu depuis.

En temps de guerre, deux hommes devaient faire le guet à Penne chaque nuit, et un autre garder la porte.

Le juge était aux frais du seigneur, mais sa nourriture, celle du greffier et de leurs montures devaient être à la charge des habitants durant les assises.

Le baille et les consuls pouvaient inspecter les mesures une fois par mois. Les habitants avaient le droit de pêche, mais le seigneur se réserva les droits de mouture et de forge.

Si les cultivateurs étaient revenus si vite à Cazals, il ne devait pas être de même ailleurs; les terrains fertiles les avaient attirés, mais les terrains pauvres risquaient d'être abandonnés jusqu'au jour où une population trop nombreuse se verrait obligée d'envoyer ailleurs des essaims; généralement les coteaux du Bas-Quercy n'ont qu'une légère épaisseur de terre arable et un sous-sol pierreux peu favorable à la culture; la colonisation aurait été très lente: c'est pourquoi les seigneurs résolurent d'appeler des colons sur leurs terres; mais que faire pour les attirer? L'ère des bastides était passée, et ces terres éloignées de tout centre ne se prêtaient à aucune industrie, néanmoins les appâts furent les mêmes: une charte libérale, de grands espaces de terrains, des réductions d'impôts.

C'est pourquoi le 19 décembre 1476, noble Jean d'Arlende, commandeur de Lacapelle-Livron, Bandrac et Puysegur, inféoda en douze lots à douze tenanciers venus de Lacapelle, de Loze et de Lalbenque, les terres, prés, bois de Mouillac, moyennant la redevance annuelle de 80 écus d'or, 24 setiers froment, 10 setiers avoine, 10 livres de cire, 12 paires de gelines, avec 12 sous t. d'acapte, à chaque changement de grand maître de Rhodes, et 12 de réacapte à la mort de chaque emphytéote ou pagès¹.

¹ J. de Boria, notaire à Caylus. — Pagès, du latin *pagésius*, désigne le colon; de là vient le mot de paysan.

Ces conditions, que les tenanciers trouvaient légères, le devinrent encore plus par la suite, la dépréciation du numéraire aidant ; aussi les redevances de ce genre étaient presque nulles à la Révolution, et j'appelle de mes vœux le jour où nos gouvernants moins chargés pourront ramener les impôts à ce qu'ils étaient jadis.

Les considérants de cette charte sont remarquables et confirment entièrement ce que nous avons avancé au début de ce travail. Frappé de cette pensée que le territoire ou grange¹ de Mouillac, qui dépend de la commanderie, était autrefois très peuplé et très bien cultivé, et donnait de grands revenus ; que par le fait des guerres et le défaut de culture il ne produit presque plus rien ; voyant que la paix règne dans le Quercy et en France, il le baille à nouvelle inféodation.

La charte, en accordant aux habitants exemption de toute taille pour la première année d'installation, veut que dans un an les tenanciers résident par eux-mêmes ou par d'autres et labourent avec 24 paires de bœufs ; elle accorde aux habitants deux jurats, qui, à la fin de leur année, nommeront quatre hommes probes sur lesquels le commandeur en choisira deux pour être jurats l'année suivante. Lesdits jurats feront la coéquation des tailles et connaîtront avec le baille du seigneur, de tous dommages causés aux terres.

Les vassaux iront faire le guet et garder la porte à Lacapelle ; ils ont le droit de construire des fours et de cuire eux-mêmes leur pain moyennant une redevance de demi-quarte d'avoine par an.

Dès que le commandeur le jugera opportun, ils reconstruiront, à leurs frais, l'ancienne chapelle, la muniront d'ornements, cloches, calices et des dîmes nécessaires au service

¹ On appelait grange les métairies qui appartenaient à une abbaye, ou à une commanderie ; on y bâtissait des granges afin de mettre la récolte à l'abri.

divin; ils pourront construire un presbytère au chapelain et lui céder une sêterée de terre pour faire jardin et vigne; il demeure réglé que les honoraires pour les fonctions ecclésiastiques, noces, funérailles, baptêmes, seront les mêmes que ceux qu'on a coutume de payer à Lacapelle.

Les vassaux n'ont pas le droit de chasser le lapin, mais le cerf et le sanglier dont ils remettront un quartier au commandeur; ils n'ont pas le droit de porter ni de vendre des poutres, de la chaux, du charbon à des gens étrangers au territoire, si ce n'est à ceux de Lacapelle.

Cette clause, à laquelle les habitants de Mouillac manquèrent par la suite, et qui fut l'objet d'une transaction avec Guy de Blanchefort, procureur de l'Ordre, nous paraît une atteinte à la liberté, mais elle nous a valu la conservation, presque jusqu'à nos jours, de ces magnifiques bois de haute futaie à jamais disparus.

Le baille ne pourra mettre aucun vassal en prison, si ce n'est avec le consentement d'un ou deux jurats, ou si le coupable est pris en flagrant délit; il ne pourra saisir un adultère, si ce n'est en présence d'une ou deux personnes; l'adultère saisi sera condamné à la discrétion du commandeur. Pour retard de paiement, le seigneur ne peut se saisir de la terre, si ce n'est après une année révolue.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien ces dernières clauses étaient larges.

Enfin les jurats peuvent frapper d'amende ceux qui usent de fausses mesures, et condamner jusqu'à 50 sous ceux qui blasphèment les saints noms de Dieu et de la Sainte Vierge et si le blasphémateur se révolte, ils peuvent le condamner à demander trois fois pardon à genoux le dimanche pendant l'office divin.

Si l'on compare l'étendue territoriale de Cazals et de Mouillac, on remarquera, sans doute, que la terre de Cazals avec ses 1173 hectares fut cédée pour un cens bien mo-

dique, tandis que les 907 hectares de Mouillac durent payer un revenu annuel beaucoup plus élevé; néanmoins cette redevance n'empêchait pas ladite inféodation d'être une bonne aubaine pour le colon, et j'en trouve la preuve en ce que parmi les nouveaux tenanciers il y avait un noble, Ariet de Ferrenan, de Lalbenque, et un bachelier ès-lois, de Lacapelle, M^e Pierre Pause, qui ne pouvaient cultiver par eux-mêmes, et qui avaient donc l'intention de spéculer sur leur lot; et ils ne furent pas les seuls à agir ainsi: plusieurs autres trouvèrent plus facile de revendre leur part à des prix très rémunérateurs; c'est ce qui arriva encore à Saillagol et même à Colonges, où quelques-uns des premiers colons, après avoir défriché les terres et les avoir mises en plein rapport, relâchèrent tout ou partie de leur lot ou le vendirent à des conditions plus qu'avantageuses.

Ces ventes, dont j'ai retrouvé un certain nombre, m'ont permis de constater que les lots ainsi vendus furent achetés par des émigrants venus des diocèses de Mende et de Saint-Flour, et principalement du Rouergue. Suivant la loi ordinaire, d'après laquelle les populations pauvres et laborieuses quittent un terrain trop maigre ou un ciel inclément, les Rouergats envahirent le Bas-Quercy; abandonnant les terres froides et granitiques d'Orlhonac, Rieupeyroux, Bournazel, Cadayrac, Lanuéjoul, Maleville, ils vinrent cultiver les terres phosphatées du canton de Caylus, et ce n'est pas une chose dépourvue d'intérêt que les migrations successives, la fortune, l'anoblissement de quelques-unes d'entre elles.

La même loi qui amenait sur le Causse de Caylus les émigrants Rouergats attirait vers des terrains meilleurs les habitants primitifs de ces contrées: aussi, à la suite de Gaillard de Jehan, douze tenanciers de Lacapelle, Loze, Saint-Projet et Beauregard allaient cultiver les terres de

Colonges, des habitants de Caylus acceptaient l'investiture des terres de Saint-Romans de Theyrac, qu'ils tenaient du roi et de l'abbé de Saint-Maurin, en la juridiction de Puy-mirol, en même temps que des habitants des rochers arides de Luzech (Lot), de Saint-Pantaléon, Puycelsi, Penne-du-Tarn, allaient repeupler les solitudes de Trénays.

Je me suis souvent demandé pourquoi le chiffre exact de douze tenanciers que l'on trouve dans les baux à cens de Mouillac, Saillagol, Colonges, et pourquoi la division du territoire en douze lots, alors même que les tenanciers n'étaient pas au nombre de douze, comme à Trénays, Martiel et Ginolhac ; je crois enfin trouver la raison de ce partage dans l'exemple tiré du partage de la Terre promise ; on sait combien l'idée religieuse était prédominante au Moyen-Age ; tout ce qu'on faisait à cette époque était basé sur la tradition et les Saintes Écritures : il n'y a donc rien d'étonnant en ce que les seigneurs, surtout ceux qui appartenaient à un ordre religieux, comme les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, imitant le partage de la Terre Sainte par les douze tribus, fissent également de leurs terre douze lots, d'autant plus que, d'après la législation civile et canonique alors en vigueur, le chapelain qui faisait le service divin pour les tenanciers, devait à l'exemple de la tribu de Lévi, vivre de la dime et des prémices que lui payaient chaque année ces mêmes tenanciers.

Ainsi furent constituées de toutes pièces, avec des chartes de liberté, comme le peuple de Dieu avec les dix commandements, d'humbles communautés qui se hâtèrent de bâtir leurs églises et leurs maisons ; ainsi naquirent toutes formées de nouvelles bourgades, fières de leur autonomie communale, reconnaissantes pour de grands espaces de terrain librement concédés, presque gratis, en toute propriété, avec faculté de les vendre ou de les transmettre à leurs héritiers.

Tels furent, après la guerre de Cent ans, les baux emphytéotiques ; ils amenèrent la fortune et le bien-être dans notre province du Quercy, ravagée depuis un siècle ; la population prit un essor rapide, défricha les champs incultes, et fit de la seconde moitié du XV^e siècle, non pas seulement l'ère de la Renaissance, mais une des périodes de notre histoire les plus prospères au point de vue matériel.





LA TOMBE

D'UN

COMMANDEUR D'ESPINAS,

PAR

M. l'ABBÉ CAMILLE DAUX,

Membre de la Société.



L'église paroissiale d'Espinas possède deux tombeaux. Le premier, qui ne paraît offrir aucun intérêt historique ou archéologique, est recouvert d'une dalle de 2 mètres sur 1 mètre, et porte cette inscription :

FRANCISCVS
PONS RECTOR
DESPINAS CON
1654.

Cette pierre est placée comme seuil à l'entrée du sanctuaire, partie dans la nef, partie dans le chœur, en face du tabernacle. Elle ne porte aucune trace d'ornementations ; les caractères sont très irréguliers et le dernier mot incomplet est presque illisible. Nous la signalons uniquement pour conserver le nom de ce prêtre et le lieu de sa sépulture.

Remarquons aussi qu'un autre *Franciscus Pons* était recteur de cette paroisse en 1661, d'après divers actes conservés dans les archives locales.

La seconde pierre tombale, mesurant 2 mètres de long sur 80 centimètres de large, mérite plus d'attention à tous les points de vue. Placée comme la première au niveau du sol, du côté de l'Évangile, elle occupait dans le principe l'espace vide du *presbyterium*, entre le marchepied du maître-autel et la chapelle latérale de la *Pieta*. Aujourd'hui, par suite de réparations qui, il y a quarante ans environ, vinrent agrandir le sanctuaire, elle est moitié dans le chœur, moitié dans la nef. La marche servant à soutenir l'appui de communion la traverse presque en son centre. Cette malencontreuse construction a fait justement disparaître le nom du personnage qui repose sous cette pierre, ainsi que quelques mots, soit dans les bandes latérales, soit dans le cartouche central placé au-dessous de l'écusson.

L'inscription de ce cartouche est perdue sans doute à tout jamais. Les quelques lettres que nous reproduisons (TOS.: NAME) ne présentent aucun sens qui puisse nous mettre sur la voie de l'idée qu'on y avait renfermée. Quant aux parties d'inscription qui ont disparu sous la marche de la Sainte-Table, dans la bande de gauche, il est facile de les reconstituer. Pas le moindre doute qu'on n'y lise ANIMA : REQUIESCAT, puisque nous avons à découvert les deux premières onciales AN, et la dernière T avec une partie de l'A. Dans la bande de droite se trouvent recouverts le nom du défunt et un de ses titres, dont la dernière syllabe TER laisse deviner PRESBYTER. Il n'était pas aussi aisé de suppléer le nom dont nous n'avons de lisible que les trois premières lettres DEC; nous y sommes cependant parvenu, comme nous l'indiquons ci-après.

Plusieurs cassures occasionnées par un mouvement du sol

ou le poids de la nouvelle construction, ont porté atteinte à la beauté et à la conservation de notre tombe. Aucune lettre cependant n'a été fracturée ; seule la date gravée dans le cartouche inférieur a perdu une partie de l'avant-dernier chiffre du millésime et tout le dernier.

Toutefois, à l'aide de documents originaux conservés encore dans les archives paroissiales, il nous est facile de rétablir la date qui relate l'époque de l'inhumation, aussi bien que le nom du personnage inhumé sous cette dalle.

Cette pierre funéraire recouvre les restes du *Frère Jean de Cayrolis, prêtre, commandeur d'Espinas et recteur de la commanderie*. — Peut-être faudrait-il lire *fondateur* au lieu de *recteur* de la Commanderie. — Il mourut entre les années 1535 et 1539. Voici l'inscription en son entier, telle que nous croyons pouvoir la reconstituer :

FRATER JOANNES DE CAYROLIS PRESBYTER PRECEPTOR DE SPINASSIO
ERECTOR PRECEPTORIE CIVVS ANIMA REQUIESCAT IN PACE AMEN.

Un acte daté du 28 juillet 1535 nous apprend que, le 24 avril de l'année 1532, Pierre de Cayrolis donna à son frère *Jean de Cayrolis* plusieurs rentes et biens pour fondations de messes et services dans la chapellenie de *Notre-Dame de Pitié*, dont celui-ci était le fondateur, suivant acte retenu antérieurement par M^e Guillaume Constans, notaire de Verfeil. Le document qui sert à nous faire connaître le commandeur dont il s'agit sur la pierre tombale porte ces désignations :

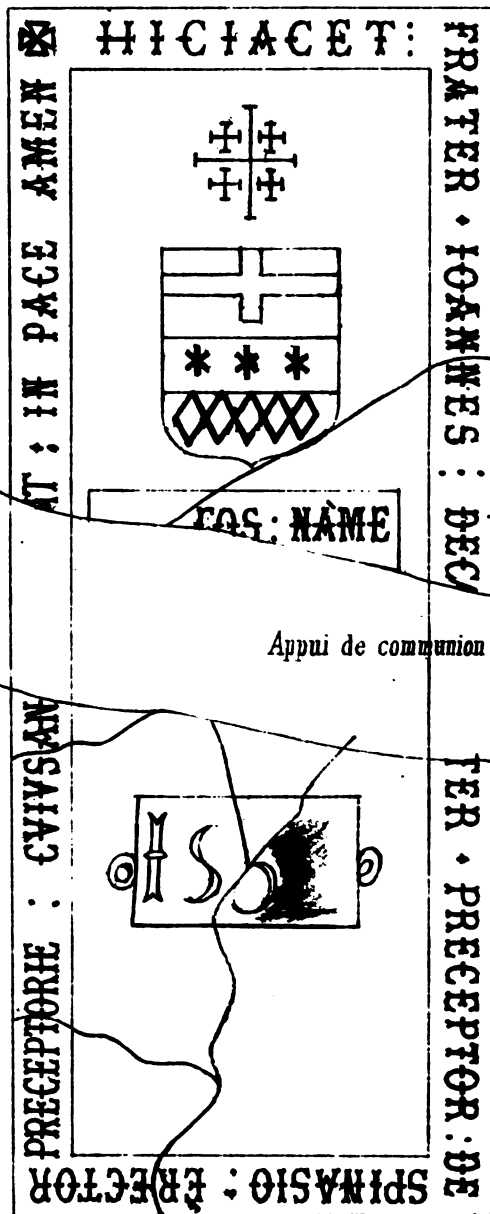
« ... Anno Domini MDXXXII et die 24 mensis aprilis honorabilis et discretus vir Petrus de Cayrolis, dicti loci de Anglars, dedisset honorabili et (...) viro fratri Joanni de Cayrolis domino præceptori loci de Spinassio, de Ambresio (?) et de Salvete Podii Carpii, presbytero,

religioso ordinis sancti Joannis Jerosolimitani, ejusdem Petri frater, plures possessiones pro fundatione cujusdam capellanix Nostræ Dominæ de Pietate in ecclesia ejusdem loci constructæ, et per dictum dominum præceptorem edificatæ et constructæ, et pro fundatione unius missæ de corpore (?) prout de dicta fundatione constat..., etc. »

Point de doute que le *Johannes de Cayrolis*, mentionné dans cette donation, ne soit le *Ioannes* de la pierre tumulaire. Ici il est désigné sous le titre de « *frater*, » et la croix des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui surmonte ses armes personnelles; indique assez qu'il était membre de cet Ordre. Il y est encore qualifié de *commandeur* (*preceptor*); il est aussi « *prêtre et recteur d'Espinassas*. » Mêmes désignations dans le texte qu'on vient de lire. De plus, ce document nous apprend qu'il étendait sa juridiction pastorale sur les paroisses d'Ambrès et de la Sauvetat du Rouergue, tout proche du *Pech d'Escart* (*Podii Carpii*), appellation donnée encore aujourd'hui à la montagne qui domine la paroisse de Saint-Martial des Grèzes, limitrophe de la Sauvetat rouergate. Enfin nous savons, par cet acte, que la famille des Cayrolis était originaire du lieu appelé *Anglar*¹, probablement d'Anglars de Rignac, paroisse du Rouergue, peu éloignée d'Espinassas.

Nous avons fixé la date de la mort de notre commandeur entre les années 1535 et 1539. Il suffit pour cela de se rapporter à l'inscription du cartouche: on y lit, sans conteste 15, puis la partie inférieure du 3; quant au dernier chiffre nous devons l'abandonner, car il a complètement disparu par suite d'une fracture actuellement rebouchée d'un

¹ Cette maison donna plusieurs prêtres à cette église. *Pierre* de Cayrolis en était recteur en 1535. Un acte du 23 mai 1571, intitulé « Colloque des bassiniens du bassin et questes des âmes du Purgatoire, » relate aussi, avec titre de *recteur*, un *Pierre* de Cayrolis.



Pierre tombale d'un Commandeur d'ESPINAS

énorme plâtras de chaux. Mais puisque ce fut en 1535 que Pierre de Cayrolis fit don à son frère Jean, en faveur de la chapellenie de Notre-Dame, et que la dernière dizaine lisible du millésime est incontestablement un 3, le commandeur n'a pu mourir ni avant 1535, ni après 1539.

Les armoiries gravées en creux sur cette tombe se lisent ainsi : « *De... à une fasce chargée de trois molettes d'éperons, à six pointes, accompagnées en chef de la croix de Saint-Jean de Jérusalem et en pointe de cinq losanges accolés. En chef une croix de Saint-Jean de Jérusalem ; en cœur une fasce chargée de trois molettes d'éperons à six pointes ; en pointe cinq losanges accolés.* ». Dans ces armes nous avons l'indice que ledit personnage est bien réellement le fondateur non-seulement de la chapellenie de Notre-Dame, mais aussi le constructeur de l'église actuelle.

Cette église, dont la construction primitive remonte au XV^e siècle, a subi plusieurs transformations. Simple chapelle à son origine, elle ne se composait que de la partie voûtée en berceau, qui forme présentement l'avant-chœur et l'entrée de la nef. A cette époque lui était adjointe la petite chapelle de droite qui servait de sacristie, et est aujourd'hui dédiée à sainte Germaine. Dans les premières années du XVI^e siècle, notre commandeur Jean de Cayrolis ajouta à gauche, faisant pendant à celle de droite, la petite chapelle maintenant consacrée à saint Cyr et à sainte Juliette, qu'il dédia à Notre-Dame de Pitié. C'est justement à l'entrée de cette chapelle, en même temps que dans le presbyterium, qu'il fit creuser son tombeau. Parfaitement intacte et conservée comme dans le principe, la chapelle de la Pieta porte, sur les culots qui servent à reposer les quatre nervures des voûtes, les armes que nous trouvons sur la pierre funèbre, armes sculptées en relief et alternant avec celle des chevaliers.

Ces armoiries, disposées de la même manière, ornent aussi les supports des nervures de la grande voûte de la nef, composée de deux travées. De là nous concluons que cette partie fut ajoutée au petit oratoire primitif, par Jean de Cayrolis, vers l'époque où il bâtit la chapelle de Notre-Dame.

Telle fut l'église d'Espinas, devenue paroissiale lors de cette dernière transformation, sous le rectorat de Jean de Cayrolis. Jusqu'alors simple oratoire de la Commanderie, avec les bâtiments de laquelle il communiquait par une porte ouverte dans la chapelle de Notre-Dame¹, elle avait, à deux kilomètres environ, deux églises plus importantes, dont on voit encore les fondations et les ruines. L'une au midi dans le vallon, dédiée à saint Cyrice, et qui fut la première église de paroisse; l'autre au nord, sous le vocable de saint Sernin.

Le monument agrandi par Jean de Cayrolis eut à souffrir des luttes religieuses. La voûte par lui élevée fut rasée. Une restauration complète, terminée en 1874, vient de la rendre à son état primitif, la naissance de nervures ayant guidé dans cette reconstruction. Déjà quarante ans auparavant avait été ajouté le chevet qu'on voit actuellement, mais qui malheureusement dépare les deux portions composant l'avant-chœur et la nef.

Non content d'avoir étudié et la pierre qui recouvre les restes d'un commandeur, et le monument qui abrite l'un et l'autre, nous avons eu la curiosité de sonder l'intérieur du caveau. Nous y sommes parvenu en enlevant la partie antérieure de la pierre; mais il nous a été facile de constater que le terrain avait été remué. — Peut-être est-ce dans

¹ Une partie des bâtiments est occupée par le couvent des religieuses de Vaylats, institutrices des jeunes filles de la paroisse.

cette occasion que la dalle fut fracturée. — Presque à fleur du sol nous avons trouvé divers petits ossements mêlés à des éclats de pierre ; à quelque dix centimètres plus bas ont apparu pêle-mêle un avant-bras, un fémur, quelques débris de la colonne vertébrale, une partie d'os frontal, quelques phalanges des pieds et des mains. Le chercheur, qui fouilla avant nous, a mis le tombeau et le cadavre en un état qui n'offre plus aucun attrait pour la science historique et archéologique.

N. B. — Page 217. Les armoiries du commandeur d'Espinas sont décrites de deux manières pour mieux préciser les couleurs et les émaux n'étant pas indiqués.





NOTE

SUR

LE CHAMP DE BATAILLE DE MURET

PENDANT LA GUERRE DES ALBIGEOIS,

PAR

M. ALPHONSE COUGET,

Président à Muret, Membre correspondant de la Société.



La tradition a toujours désigné comme ayant été le théâtre d'un grand massacre d'Albigeois, lors de la bataille fameuse du 12 septembre 1213, l'espace qui s'étend, sur la rive gauche de la Garonne, en aval de Muret, entre l'ancien domaine de la famille de Fabas, qui donna des consuls à la ville et des députés aux États de Comminges, et celui de Messire Bertrand de Marmiesse, trésorier-général de France en 1669, formant la métairie actuelle de Joffrery. Il est acquis aujourd'hui que les lignes du blocus de Muret par les troupes coalisées de Raymond VI, comte de Toulouse, du roi Pierre d'Aragon et du comte de Foix se développaient jusqu'à cet endroit, et que la milice toulousaine était campée entre les hauteurs de Perramond (pé Ramound), *pied de Raymond*, et la rivière. Il y a jusque-là deux kilomètres, à partir de l'assiette de l'ancien château-fort des comtes de Comminges, seigneurs de Muret ; formidable citadelle, située

au confluent de la Longe et de la Garonne, dont on trouve la description aux archives de Toulouse, dans le rapport de M. de Cassand, qui avait été chargé de présider à sa démolition, ordonnée par arrêts du Conseil et du Parlement en 1624. M. Victor Fons a raconté, dans une intéressante brochure, à suite de quels épisodes les habitants de Toulouse avaient obtenu du roi, au mois de mai 1623, l'extinction de la châtellenie de Muret et la destruction du château.

Celui-ci avait joué naturellement un grand rôle pendant le siège :

Le château de Muret, enceinte crénelée,
Des chefs de la Croisade a reçu l'assemblée.

Ainsi débute l'*Épopée toulousaine* ou la *Croisade contre les Albigeois*, par Florentin Ducos, mainteneur des Jeux-floraux. Simon de Montfort y était entré la veille par l'ancien pont¹ de bois, dont les amorces existent encore, et sans

¹ Simon de Montfort connaissait bien ce pont, construit en 1203, en exécution d'une charte du comte de Comminges, pour l'avoir traversé l'année précédente. L'ennemi des comtes, voulant pénétrer dans le bourg de Muret pour aller attaquer le château, vit les habitants mettre le feu à leur pont et prendre la fuite. Se jetant à la nage avec plusieurs de ses cavaliers, il fit éteindre l'incendie, et ayant rétabli la partie endommagée, il put faire passer ses troupes. Ce pont s'écroula vers le milieu du XVII^e siècle.

Il avait déjà été reconstruit lorsque, en 1667, M. de Froidour, commissaire général du roi pour la réformation des eaux et forêts, visita Muret.

S'il faut en croire le rapport de ce délégué royal, le nouveau pont était une œuvre remarquable : « L'unique chose qui nous ayt plu est un pont de bois qu'on a fait depuis peu sur quelques piles restantes d'un ancien pont qui fut rompu et emporté. L'invention de ce pont est la pièce de charpenterie la plus hardie que j'aye vue de ma vie et que l'on puisse imaginer. Je ne scaurais vous en faire la description, mais il semble fait en l'air. Il n'y a pas d'ingénieur ou d'officier d'artillerie qui ne dût scavoir ce trait de géométrie, tant il est curieux et utile; je vous assure que jamais je n'iray à Muret sans que j'en tire un grand pourfict. » (Bibl. de Toulouse, relations, rec. VI.)

On ignore à quelle époque précise ce pont fut de nouveau détruit; il n'en reste plus aujourd'hui que des vestiges. Selon toute probabilité il fut emporté lors de la grande inondation de 1727, que l'on trouve racontée en

trouver aucun obstacle de la part des assiégeants. « *Loqual conte de Montfort passet sur lo pon an toutes suas gens, et per lo mercadar dins la villa es intrat, sans daguna contradiction d'home viven.* »

Ce fut de là qu'il partit le matin du 13 septembre avec un millier de cavaliers seulement, l'élite de son armée, Guillaume de Barres, Baudoin, frère du comte de Toulouse; Alain de Touci, le vicomte de Corbeil, Bouchard de Marli, etc., après avoir reçu la bénédiction de Foulques, évêque de Toulouse, délégué de l'archevêque de Narbonne, pour « *sailhir al portal de Salas,* » pour opérer à l'improviste sa sortie par la porte de Salas, et fondre sur le deuxième corps commandé par le roi d'Aragon, qui ne s'attendait pas à l'attaque.

Tuit sen va à las tendas
Per maintz les palutz...

« Il va droit aux tentes, à travers les marais. »

Ainsi assaillis, dans une diversion rapide, les confédérés ne purent soutenir le choc des Croisés. Selon la chronique, le combat fut si acharné, que « *semblavan mels tigres et orses afamats que gens rasonabla.* » Les hommes de l'armée de Toulouse, dit Guillaume de Tudèle, restés près des tentes sont aussitôt éperdus.

El ome de To'osa cal trapz son ramazutz
Etero tuit essempts malament desperdutz ..

Alors Dalmatz d'Enteiselh s'est jeté dans la rivière, criant: « Aide à Dieu! grand mal nous est arrivé; le bon roi d'Aragon est vaincu et mort. »

E crida : Dieus ayuda ! gran mals nos es cresgutz
Quel bos reis d'Arago es mortz et vencutz !...

détail au tome XIII de la nouvelle édition de l'*Histoire de Languedoc*, et qui causa, une première fois, des ravages effroyables au faubourg Saint-Cyprien.

« En disant cela, il est sorti des flots de la Garonne, et aussitôt le peuple de Toulouse, les grandes et les petites gens ont couru tous ensemble vers la rivière. Ceux qui le peuvent, la traversent; mais beaucoup ne peuvent le faire et l'eau rapide en a englouti plusieurs. Tout le bagage est resté dans le camp et cette grande perte retentit dans le monde, ainsi que la perte d'une foule de gens qui restèrent morts en ce lieu. » (Traduction de la *Chronique*.)

Plusieurs milliers de Toulousains périrent dans cette surprise, dont la soudaineté suppléa au nombre dans les rangs des Croisés. « *Oun fonc faicta una granda perda per los deldit Toloza; la an moriguen gran monde deldit; car se salva que podia.* » Beaucoup se précipitèrent dans les flots, très profonds vers cet endroit.

Ainsi s'explique-t-on comment le travailleur des champs, comme le laboureur de Virgile ¹, a pu, pendant longtemps, rencontrer sous sa charrue, dans le sol qui borde la rivière, des fragments épars d'ossements et d'armures.

Les ravages occasionnés sur cette rive par le débordement du mois de juin 1875 a eu pour résultat de confirmer plus complètement la tradition, qui désignait avec précision le lieu où s'était consommée la défaite des Albigeois. Malgré l'élévation de la berge, l'irruption des eaux est venue ronger le bord et entraîner les terres sur une assez grande étendue, dénudant, à moitié hauteur, une roche de calcaire rougeâtre, d'où l'on descend au bac de Saubens (du mot roman *saoubar*, sauver).

Si du point que nous venons d'indiquer, on longe la paroi verticale supportant les champs riverains, entre la terre arable et une forte assise de cailloux roulés, on aperçoit, parfois compactes et presque stratifiés comme dans les brèches osseuses du *diluvium*, un grand nombre d'ossements

¹ « *Grandiaque effusus mirabilur ossa sepulcris.* »

humains. Ces vestiges étaient beaucoup plus multipliés dans les premiers mois qui suivirent l'inondation. Depuis, des éboulements ont entraîné, en la pulvérisant, une partie de cet ossuaire. Mais ce qui en subsiste encore est considérable. Récemment nous mettions nous-même à découvert plusieurs crânes qui se détachaient des squelettes horizontalement enfouis, dans une position opposée, sous une épaisse couche de terre végétale.

On n'en saurait douter, ce sont bien là les restes des combattants du 13 septembre 1213, dans cette bataille « si désastreuse pour la cause méridionale, » dit un auteur, « et qui porta un coup décisif à l'hérésie albigeoise elle-même. »

Devant un tel spectacle, on remonte avec émotion le cours des siècles et les souvenirs historiques envahissent la mémoire. Naguère encore, en revoyant ces lieux, témoins « *de moult dommage et grand deuil*, » où tant d'hommes périrent dans la mêlée, nous songions à cette découverte que les Bulletins archéologiques et précisément le nôtre¹, ont depuis peu enregistrée. Il y a quelques mois à peine, le champ de bataille de Chéronée, dans l'ancienne Béotie, montrait aussi les os des Thébains qui succombèrent dans leur lutte pour l'indépendance de la Grèce. Cent quatre-vingt-cinq squelettes reposaient, paraît-il, côte à côte sur l'argile, à quatre mètres de profondeur, par rangées parallèles de quarante corps, dans l'attitude que les soldats avaient en expirant.

Et pendant plus de deux mille ans le flot des générations indifférentes avait passé, sans l'interroger, sur ce sol qui recouvrait la dépouille de l'héroïque légion² !

¹ Troisième trimestre de 1880, tome VIII, p. 233.

² Il faut rappeler cependant que Chéronée a été rendu deux fois célèbre, d'abord en 338 avant Jésus-Christ, par la victoire de Philippe de Macédoine sur les Athéniens et les Thébains, puis en 87 avant Jésus-Christ, par la victoire de Sylla contre Milhridate,



Fragment d'une lapisserie du XV^e siècle



UNE TAPISSERIE DU XV^e SIÈCLE

PAR

Mgr X. BARBIER DE MONTAULT,

Membre honoraire de la Société archéologique.



L'étude des tapisseries de toutes les époques est actuellement fort en vogue : on se plaît généralement à envisager ces produits de l'industrie au triple point de vue de la fabrication, de l'iconographie et de l'art.

Il s'en faut que le sujet soit épuisé. Nombre de pièces n'ont pas encore été décrites, et l'exposition de Paris n'a réuni que des spécimens. Il y a donc tout intérêt à continuer et développer l'œuvre si bien commencée, et à produire au grand jour ce qui, jusqu'à présent, est resté ignoré.

En 1851, je découvris à Loudun (Vienne), dans un cabinet du rez-de-chaussée de l'ancien hôtel de la sous-préfecture, sous le papier de tenture qui tombait en lambeaux, un morceau de tapisserie très bien conservé, mais fort incomplet. Il mesure 1 m. 27 c. de hauteur sur un peu plus d'un mètre de largeur¹.

Ce n'est qu'une partie bien minime d'un ensemble qui devait comprendre une série de tableaux similaires et une

¹ J'ai fait cadeau de cette tapisserie au Musée de la Société archéologique de Montauban, dans le but d'assurer sa conservation et d'en faire jouir un plus grand nombre d'amateurs.

scène intermédiaire, car, au côté gauche, on aperçoit distinctement la fin de deux banderolles, ce qui dénote deux autres sujets, et au côté droit une main ouverte au-dessous d'un commencement de banderolle, indicatrice également d'un trait qui fait suite aux précédents.

Ce morcellement et l'isolement du tableau qui va nous occuper rendent fort difficile l'interprétation du sujet, malgré la légende qui a la prétention de l'élucider. Personne, jusqu'à ce jour, n'en a pénétré le sens mystérieux, quoique j'aie souvent consulté à cet effet. Je ne connais pas assez les romans de chevalerie, qui nous donneraient probablement la clef de cette mise en scène, pour m'aventurer témérement dans une explication quelconque. Mais, afin de trouver, il faut chercher encore, et le meilleur moyen incontestablement d'arriver à une solution, c'est de la provoquer en exhibant le tableau, et en faisant appel au savoir et à la compétence des archéologues, que ce sujet singulier peut intéresser.

Une description sommaire est indispensable, ainsi qu'un dessin qui donnera encore mieux l'aspect de la composition.

L'art de la tapisserie prit une grande extension vers la fin du XV^e siècle et dans le siècle suivant. Les fabriques les plus renommées étaient en Flandre. Sans être communes, les tapisseries de cette époque ne sont pas précisément rares ; toutes du moins sont curieuses à examiner à plus d'un titre. Le morceau que j'étudie est de ce genre : sa date est nettement fixée par le fond feuillagé, les costumes des deux personnages, et la gothique carrée de l'inscription. Nous sommes au règne de Louis XI au plus tard.

Le fond est noir, égayé de grandes tiges vertes, fleuronées, qui montent droit et serré. La feuille est la même pour toutes, triangulaire et nuancée de deux teintes. Les fleurs se succèdent en quatre couches superposées, et s'é-

talent invariablement à droite et à gauche de leur support. Un botaniste pourrait seul les désigner par leur nom ; leur configuration paraît, à première vue, presque fantaisiste et peu inspirée par la nature. Aux campanules bleues en éteignoir succèdent des espèces de lis rouges, mais à pétales tombants ; viennent ensuite des boules de feu et enfin des clochettes rouges, dont le pistil jaune pend au milieu. La présence des personnages détruit un peu la symétrie pour la ligne centrale et le bord droit, mais les mêmes types s'y rencontrent et, en plus, des roses rouges, des raiponces et des espèces de coupes bleues et rouges¹.

Le personnage principal occupe le centre du tableau : il

¹ J'ai observé, à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, une petite tapisserie représentant saint Roch, qui avait un fond identique à celui-ci : elle était d'une excellente conservation et appartenait à M. Le Breton.

J'ai inutilement cherché à nommer ces plantes, soit d'après les *Heures* d'Anne de Bretagne, si splendidement reproduites en chromo-lithographie ; soit d'après un manuscrit de la bibliothèque de la ville de Poitiers, ou encore en consultant un petit volume gothique qui a pour titre : *De proprietatibus herbarum*. Dans ces trois ouvrages, les plantes sont à la fois figurées, nommées et décrites. On pourra feuilleter sur ce sujet l'intéressant incunable gothique qui est intitulé : *Opera nova intitulata il perche, utilissima ad intendere la ragione de molte cose et maximamente alla conservazione della sanita et phisionomia et virtu delle herbe, novamente stampata in Ancona per Bernardino Gueralda Vercelleso, 1514, 1 vol. petit in-4°, de 8 feuillets préliminaires et 75 feuillets chiffrés, plus 1 feuillet blanc*.

L'ancolie est une des fleurs préférées pour les fonds. Dès le XIV^e siècle, elle était très en vogue, comme il est facile de s'en convaincre par ces deux extraits de l'*Inventaire de Charles V*, rédigé en 1379 :

« Item, un dragouer d'argent doré, dont le bassin et la pate sont en façon de roze, dont les bors sont esmaillés à arbreceaulx et a ou fons dudit bacin ung esmail d'un liépart en ung chappelet d'acolyes, pesant unze marcs. » (N^o 1507.)

« Item, ung autre chapperon de satin vermeil fourré comme dessus, semé de couronnes de perles et d'accolies de broderie. » (N^o 3902.)

On trouve, comme fonds des tapisseries d'Arras, tantôt des glaïeuls et tantôt des roseaux. « 1390. Gillet Englantier, tapissier et bourgeois d'Arras, pour une chambre de tapisserie vert, ouvré à ymages et œuvres de fleurs de glays, en laquelle avait 6 pièces. » — « 1444. Pour une chambre de tapisserie palée de couleurs vert et blanc, semée de roseaux et à plusieurs ymaiges. » (*Bulletin monumental*, 1879, p. 94, 98.)

est court et gros, la partie inférieure des jambes manque. Il est coiffé d'une calotte ou mieux d'un casque, dit *salade*, en cuivre rouge, avec jugulaires et muni d'une plume sur l'oreille droite ; ses cheveux sont blonds et droits. L'œil est vif. De la main gauche étendue, il ne se contente pas de donner un ordre, il pousse à l'exécution celui qui est au-dessous. Sa main droite fermée tient derrière lui un bâton presque horizontalement. Son costume se compose d'une jaquette jaunâtre, d'un haut de chausses rouge et de housseaux. La tunique, qui n'atteint pas les genoux, retombe en plis sous les bras et aux reins, ce qui suppose une double ceinture ; les manches sont serrées aux poignets. Deux crevés laissent voir en avant le linge blanc de la chemise : telle était la mode ; si l'on commençait à porter du linge, on voulait qu'il parût. Au côté droit est fixée une aumônière verte, retenue par deux courroies, qui la traversent dans le sens de la hauteur ; à sa forme rebondie, on peut la supposer bien garnie. Un chaperon bleu, découpé en carré à la partie antérieure, entoure les épaules.

Les bottes ne semblent pas en cuir, mais en étoffe à plis ; au-dessus de la jarretière, elles s'évasent en entonnoir.

Le valet, qui exécute l'ordre reçu, n'allait pas assez vite en besogne au gré de son chef. Celui-ci, en le pressant, a rabattu sur ses yeux la casquette à visière et retroussis qu'orne en arrière une grande plume rouge. Sa tunique rouge est ceinte à la taille d'un cordon bleu et boutonnée, en haut, de trois gros boutons de même nuance que les chausses, qui sont aussi bleues ; l'échancrure supérieure fait voir une chemise blanche qui serre le cou. Placé à un plan inférieur et plus maigre que son maître, il se détourne pour frapper avec plus de vigueur : des deux mains il serre un croc, armé d'une lanière pendante, que terminait peut-être une boule hérissée de pointes, à la manière de certaines

masses de l'époque. Mais on ne voit qu'une partie de l'arme et la personne qu'il frappe fait malheureusement défaut.

A la partie supérieure est figuré un château-fort, percé de nombreuses et étroites ouvertures ; à l'angle gauche saillit une tour ronde, dont la meurtrière est assez large pour y placer une couleuvrine ou autre engin d'artillerie. Au-dessous se déroule une banderolle horizontale, descendant en spirale à une des extrémités et montant de l'autre. On y lit très distinctement, en belle gothique carrée mais sans séparation de mots :

Chescum me menasse nully.

Les lettres sont d'un noir brun, excepté les suivantes : l'initiale C est rouge, les finales M de *chescum*¹ et E de *me* sont bleues, et l'initiale N de *nully* rouge. On comprend que les premières lettres se distinguent par leur couleur, mais pourquoi l'a-t-on fait aussi aux finales qui n'en avaient nul besoin ?

Qui profère ces paroles ? Ce n'est pas le personnage principal, car il ne paraît nullement menacé. Ce n'est pas davantage l'exécuteur, puisqu'au contraire il frappe à coups redoublés. Il y a tout lieu de croire que cette plainte sort de la bouche de la victime, qui, couchée sur le sol, sous l'action de la brutalité de son agresseur, s'écrie : *Chacun*, ou si l'on préfère, *tout le monde me menace* ; *nully* ou personne ne me défend². Avec *nully* la phrase n'est pas

¹ *Chescun* est la forme normande au XIII^e siècle. (Congrès archéologique, XLV^e session, Le Mans, p. 388.)

² Les *Nouveaux mélanges d'archéologie*, t. I, contiennent de longs extraits d'un sermonnaire du XIV^e siècle, conservé en manuscrit à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, à Paris (n° 1149, HL, 6). Le sermon reproduit renferme une foule de proverbes français, que le prédicateur glose ensuite en latin. J'y cueille ce proverbe et son commentaire :

complète ; le sens bien accusé m'autorise à ajouter le verbe qui convient au sujet, comme s'il y avait : « Je suis faible et opprimé, sans défense contre mes ennemis, puisque personne ne vient à mon secours pour me protéger et me défendre. »

Nully vient de *nullus* ; c'est la forme usitée au XV^e siècle¹, ainsi que l'on peut le constater dans la *Chronique du petit Jehan de Saintré*².

Menasse est une expression trop faible : il y a plus que des menaces lancées. L'action énergique du suppôt exige qu'on substitue le mot *bat*, qui ferait mieux allusion aux coups portés.

« *Bon mot n'épargne nului. Ut ubi Joannes Baptista : Genimina viperarum. Sed quorundam molliti sunt sermones.* »

L'éditeur ajoute en note : « Le commentateur veut dire qu'un sermon utile, même quand il nous ménage peu, est bien préférable aux discours qui charment l'oreille. » (P. 278.)

¹ Dans la galerie de tableaux du château de Chantilly existe un portrait d'Antoine, bâtard de Bourgogne, qui a dû être exécuté entre 1445 et 1450, probablement par Antonello de Messine. La devise, inscrite au revers, est : NVL NE SI FROTE. On la trouve sur une médaille, de provenance italienne, frappée en son honneur, sous cette forme : NVLI. NE. SI. FROTA. (*Gazette des Beaux-Arts*, 2^e pér., t. XXII, p. 497.)

² J'avais cru quelque temps que la scène ici représentée pouvait être empruntée à ce roman, et il me semblait, en effet, y reconnaître le chapitre de l'abbé battu ; mais une lecture plus attentive m'oblige à renoncer à un tel rapprochement et à une interprétation qui ne serait pas complètement justifiée.





PALÉOGRAPHIE.

LETTRES PATENTES DE SAINT LOUIS

AUX HABITANTS DE SAINT-ANTONIN,

PAR

M. le Chanoine POTTIER,

Président de la Société archéologique.

La petite ville de Saint-Antonin a souvent occupé les archéologues, et notre *Bulletin*¹ lui a consacré bien des pages, tout en laissant encore beaucoup à dire. Ses curieuses

- ¹ *Quelques mots sur Saint-Antonin.* — Alphonse Couget, t. I, p. 183.
Vicomtes et vicomtés de Saint-Antonin. — L. Guirondet, t. II, p. 193.
Monuments historiques de Tarn-et-Garonne. — *Hôtel-de-ville.* — F. Pottier, t. IV, p. 122.
Ancien hôtel-de-ville de Saint-Antonin. — R. Trutat, t. IV, p. 158.
Les Croisés de Saint-Antonin. — L. Guirondet, t. V, p. 113, 189.
Diverses biographies sur des personnages originaires de Saint-Antonin, par le même. Passim.
De Saint-Antonin à Varen. — Baron de Rivières, t. VII, p. 113.
Statuts du chapitre de Saint-Antonin. — Camille Daux, t. VIII, 158, 165.
Vallée inférieure de l'Aveyron. — *Saint-Antonin.* — E. Trutat, t. IX, p. 103.
Coup-d'œil sur la ville de Saint-Antonin du XIV^e au XV^e siècle. — Galabert, t. IX, p. 60.
Voir aussi les *Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne.* F. Moulenq, t. I, p. 408 ; t. II, p. 413.

maisons, son bel hôtel-de-ville, ses archives, son ancien monastère, ses vicomtes, dont la race est éteinte depuis des siècles, et jusqu'à son assise dans la pittoresque vallée de l'Aveyron, appellent et méritent l'attention.

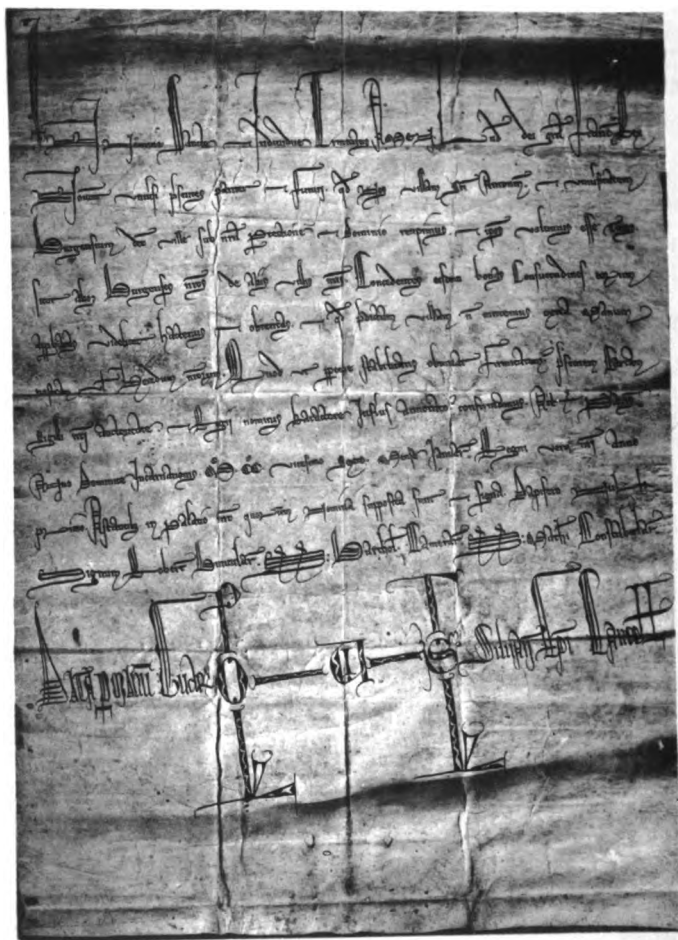
Nous donnons aujourd'hui la reproduction réduite d'un précieux document remontant à saint Louis, qui est conservé dans les archives municipales. L'original est un parchemin autrefois scellé de cire verte, sur lacs de soie. Cette pièce n'est pas inédite : notre regretté confrère M. l'abbé Vaisière l'a publiée dans son *Étude sur Saint-Antonin*¹ ; nous croyons cependant que l'on appréciera le fac-simile que nous devons à notre zélé collaborateur M. Trutat.

Les vicomtes de Saint-Antonin ayant pris fait et cause pour les Albigeois, en 1212, leur ville tomba au pouvoir de Simon de Montfort, et quoiqu'elle fût rentrée dès 1219 sous l'obéissance des comtes de Toulouse, Guy de Montfort, frère de Simon, céda ses droits à Louis VIII, roi de France, en avril 1226. Peu de mois après, Louis IX, qui avait succédé à son père, donna, le 26 janvier, des lettres par lesquelles il prenait Saint-Antonin sous sa protection, confirmait ses coutumes et donnait à ses habitants l'assurance que la ville ne serait jamais mise hors de sa main ou de celle de ses héritiers.

Cette charte porte la date du 26 janvier 1226 : c'est le commencement de la minorité de saint Louis.

La mort de son père étant fixée par l'histoire au 8 novembre 1226 : il faut, pour expliquer cette rencontre des mois d'avril, novembre et janvier dans la même année, se souvenir de l'usage qui faisait alors commencer l'année au 25 mars ou à la fête de Pâques. (En 1226 Pâques tomba le 19 avril.)

¹ *Saint Antonin, prêtre, apôtre du Rouergue, martyr de Pamiers*, par l'abbé Vaisière, curé de Saint-Jacques. — Montauban, Forestié neveu, 1872.



Voici le texte :

In nomine Sancte et Individue Trinitatis amen. Ludovicus, Dei gracia Francorum Rex. Noverint universi presentes pariter et futuri, quod Nos villam Sancti Antonini, et universitatem Burgensium dicte ville sub nostra protectione et dominio recipimus, et ipsos volumus esse tutos, sicut alios Burgenses nostros de aliis villis nostris, Concedentes eisdem bonas consuetudines ¹ eorum approbatas videlicet hactenus et obtentas, et quod predictam villam non mittemus extra manum nostram vel heredum nostrorum. Quod ut perpetue stabilitatis obtineat firmitatem presentem certam sigilli nostri auctoritate, et Regii nominis caractere inferius annotato confirmamus. Actum Parisiis anno Dominice incarnationis, M. CC. vicesimo sexto, mense januarii, regni vero nostri anno primo, Astantibus in palatio nostro quorum nomina supposita sunt et signa. Dapifero nullo. Signum Roberti, buticularii. Signum Bartholomei, camerarii. Signum Mathei, constabularii.

Data per manum Guarini (Monogramme du Roi : LUDOVICUS.), Silvanectensis episcopi, cancellarii.

Les noms des quatre grands officiers de la couronne, qui figurent au bas de cette pièce, ont été conservés par l'histoire. Il nous paraît bon de les rappeler.

La formule *Dapifero nullo* les précède : elle indique l'absence du sénéchal. Cette dignité, reconnue comme la première sous Philippe I^{er}, avait été supprimée en 1191 par Philippe-Auguste, mais les chartes ou lettres royaux, principalement de 1196 à 1313, ne cessèrent pas de faire mention, tout au moins, de la charge par ces mots : *Dapifero nullo*. Le sénéchal avait eu la surintendance de la maison du roi, soit pendant la paix, soit pendant la guerre. Il portait le principal étendard dans les combats et siégeait au-dessus des juges dans les Cours de justice.

Robert, dont le nom vient le premier, était un Courtenay : Robertus de Corteneio. Petit-fils du roi Louis-le-Gros, il naquit de Pierre I^{er} de France et d'Elisabeth, dame et

¹ Les coutumes de Saint-Antonin que confirme le roi. sont conservées aux archives communales. Elles avaient été données par Raimond VI, comte de Toulouse. Le manuscrit n'est pas complet.

héritière de Courtenay; oncle des princes devenus empereurs de Constantinople, il fut la tige des seigneurs de Champigneules. Dans la guerre des Albigeois il figura en 1210 au siège de Lavaur. Sept ans plus tard il fut fait prisonnier en Angleterre, où il allait au secours du prince Louis de France. Revenu en France, Louis VIII le fit grand bouteiller en 1223. Il accompagna ce monarque à la guerre de Poitou et au siège d'Avignon en 1226. Fidèle à son Souverain, il servit utilement saint Louis durant sa minorité, contre les agissements du comte de Champagne, et mourut dans la Croisade en 1239.

Le boutillier ou bouteillier, l'un des grands officiers de la couronne, signait dans toutes les patentes des rois. Il prenait rang parmi les princes. Un édit royal lui attribua au XIV^e siècle les fonctions de président de la chambre des comptes. Ce privilège ne subsista pas, et la charge de grand boutillier fit place à celle de grand échanson. Cette dignité existait sous Charlemagne.

Bartholomeus de Roya ou de Roye, d'une ancienne maison de Picardie, fils de Rogues et d'Adeline de Guise, fut en faveur auprès de Philippe-Auguste; il l'accompagna au siège de Rouen, dont il signa la capitulation en 1204. Il fut fait chambrier de France vers l'an 1206, combattit à la bataille de Bouvines, fonda en 1221 l'abbaye de Joyenval, près Saint-Germain, où il fut enterré. D'après Moreri il mourut en 1224. Sa signature en 1226 (vieux style) prouve que sa mort doit être retardée. Il avait eu deux filles de Perronelle de Montfort, fille puinée de Simon.

On a quelquefois confondu les fonctions de chambrier et celles de chambellan. Ces dernières n'ont point cessé d'être maintenues à la Cour, tandis que les premières disparurent sous François I^{er}. Le chambrier jugeait avec les pairs de France, ce qui fut accordé au sire de Roye en 1224. Il avait la surintendance de la chambre du roi; sa juridiction

s'étendait à tous les marchands et artisans du royaume, qui recevaient de lui leurs lettres de maîtrise.

Le troisième nom est celui du connétable (*Comes stabuli constabularius*, grand écuyer). Ces hautes fonctions qui donnaient la garde de l'épée du roi, devinrent surtout militaires; elles étaient remplies en 1225 par Mathieu II de Montmorency, dit *le grand*, homme de sage conseil et de grande bravoure; il fut l'un des héros de la bataille de Bouvines. C'est depuis lui que sa maison porta dans ses armes douze alérions, en souvenir des douze enseignes impériales qu'il prit à l'ennemi. A la suite des services rendus par lui à la royauté dans les guerres albigeoises, Mathieu avait été nommé connétable (1218). Sa valeur se signala encore en Poitou et dans le pays d'Aunis contre les Anglais. Il figura au sacre de saint Louis, qu'il servit fidèlement jusqu'à sa mort, survenue le 24 novembre 1230.

Voici encore un homme illustre qui a souscrit, comme chancelier, les lettres qui nous occupent: Guérin, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, remplit d'importantes fonctions sous les règnes de Philippe-Auguste, Louis VIII et Louis IX. Conseiller d'Etat en 1190, garde des sceaux en 1202, frère Guérin devint évêque de Senlis en 1215, et eut le titre de chancelier de France en 1223. On connaît le courage dont il fit preuve à la bataille de Bouvines, où il adressa à l'armée de nobles paroles. Ce fut lui qui obtint du roi que le chancelier aurait séance parmi les pairs. Rempli d'abord par le conseiller-député ou référendaire du roi, l'office de chancelier est presque aussi ancien que la monarchie. Saint Ouen, sous Dagobert I^{er} et Clovis II, fut le premier à porter le titre de *Regiæ dignitatis cancellarius*. Ce grand officier était président du grand Conseil et réunissait en son autorité celle de toutes les magistratures.

Quelques mots encore nous ramèneront aux événements qui suivirent les lettres octroyées par Louis IX.

Le dernier des vicomtes de Saint-Antonin fit abandon complet de ses droits sur la ville au même roi saint Louis, par une cession de 1249, renouvelée le 24 mars 1250. Mais durant les guerres anglaises la couronne de France fut loin de conserver la paisible possession de la petite ville du Rouergue. Le prince Édouard d'Angleterre, en qualité de duc de Guienne, fit valoir ses prétentions les armes à la main, et ce n'est qu'après bien des vicissitudes, que les héritiers de saint Louis *eurent la ville entre leurs mains*.

Le souvenir du saint roi avait été toutefois religieusement conservé par les fils de ces bourgeois que couvrit l'autorité du souverain ; nous le trouvons nommé en termes touchants dans des comptes municipaux de 1325. Il y est question « del privilege que nos donet San Loi, lo bon rey Loi ¹. »

Notre région s'était du reste montrée des plus empressées à accepter le culte rendu au saint. Sa canonisation avait eu lieu le 11 août 1297, et déjà sous Sicard de Montaigut, évêque de Cahors, en l'année 1299², les habitants de Montauban obtinrent l'autorisation de bâtir une chapelle en son honneur. Cette église Saint-Louis servait au moment de la Révolution aux religieuses Ursulines ; il n'est resté d'elle que le nom donné à la rue sur laquelle elle s'ouvrait, l'ancienne *carriera-majour*, devenue la grand'rue Saint-Louis. Dans la Cathédrale, élevée de 1692 à 1739 par Louis XIV, une chapelle est placée sous le vocable du saint roi ; elle a été ornée sous le laborieux épiscopat de notre dernier évêque.

¹ Communiqué par M. Dumas de Rauzy, qui doit publier dans notre *Bulletin* ces curieux comptes municipaux du XIV^e siècle.

² Archives de Montauban. — *Livre rouge*, fol. 62.





DOCUMENTS HISTORIQUES

SUR

LE TARN-ET-GARONNE

PAR

M. FRANÇOIS MOULENQ,

Secrétaire général de la Société archéologique.



CAUSSADE ¹.

Beata Maria del Fraisse, aliter *de Calciata*, Sanctus Audoenus, vel Oderius, vulgairement Saint-Gausi, son annexe; — à la collation de l'évêque de Cahors.

Les deux églises de Caussade furent données, en 1101, au monastère de Moissac et à Ansquitilius, abbé, par Raymond, vicomte de Quercy, qui, pour racheter ses iniquités, venait d'embrasser la vie monastique dans cette abbaye, et par Pons et Pierre, ses fils, vicomtes, dont les prédécesseurs avaient déjà usurpé ces églises par hérésie et simonie ². Notre-Dame de Caussade figurait, en 1148, parmi les prieurés non conventuels de la même abbaye ³; mais elle fut cédée, le 17 avril 1270, avec son annexe de *Saint-Odier*

¹ Cette notice est extraite du 2^e volume des *Documents historiques*, qui vont paraître dans quelques jours.

² Coll. Doat, vol. 128, fol. 279. — *Gall. chr.*, I, inst., col. 40 bis.

³ *Chron. man.*, d'Aymery de Peyrac.

ou *Saint-Gausi* ¹, par Bertrand, abbé de Moissac, à Barthélemy, évêque de Cahors ². Cependant Aymery de Peyrac la compte encore, à la fin du XIV^e siècle, parmi les prieux non conventuels de l'abbaye ³.

Nous ignorons le sort de l'église de Saint-Ouen. Celle de Notre-Dame fut reconstruite par les Anglais ⁴; mais la belle tour octogone surmontée d'une svelte pyramide à crochets, qui lui sert de clocher, doit être attribuée au XIII^e siècle. Après avoir pris Caussade, le 8 septembre 1562. Duras détruisit presque entièrement la ville, fit égorger les habitants et précipiter du haut du clocher tous les ecclésiastiques ⁵ qui s'y étaient réfugiés ⁶. L'église fut incendiée par les protestants pendant les guerres qui suivirent. Dès ce moment les catholiques n'eurent d'autre lieu pour le service divin que la tour d'Arles, voisine du clocher ⁷. Cependant un arrêt rendu au mois d'octobre 1624, par le parlement de Toulouse, condamna les habitants à rétablir l'église avec les matériaux provenant de la démolition des fortifications de la ville, à faire transporter ces matériaux à pied d'œuvre, à fournir les charrois et manouvriers nécessaires, jusqu'à l'entier achèvement de l'édifice ⁸. Cet arrêt n'ayant pas été mis à exécution, M. de Lacombe, curé de la paroisse, réunit, au moyen d'une quête, les fonds nécessaires pour la faire construire. Il en posa lui-même la première pierre,

¹ Le nom de cette dernière église est défiguré, car elle était certainement sous la dédicace de Saint-Ouen, évêque de Rouen, et non de Saint-Didier, son ami, vulgairement appelé *Saint-Gausi* dans le pays, et évêque de Cahors. — *Gall. chr.*, I, col. 122.

² Lacroix, *Séries et acta episc. Cadurc.*, p. 125.

³ *Chron. man.*, col. 162.

⁴ Ch. Deloncle, *Puy-l'Évêque et ses environs*, p. 28.

⁵ D'où le proverbe : *Capéla le fas, pentzat le besi.*

⁶ Cathala-Coture, *Hist. du Querci*, I, 419.

⁷ *Notice sur Caussade*, par M. l'abbé Salèles.

⁸ Arch. de la Haute-Garonne, B. 445.

le 16 mai 1633 ¹, mais elle ne fut terminée et bénite qu'en 1687 ². Cette église sans style, et d'ailleurs depuis longtemps reconnue insuffisante, a été reconstruite par les soins de M. le curé Lagrange. La première pierre en a été posée par Mgr Legain, le 10 décembre 1878. Le magnifique clocher du XIII^e siècle a été conservé.

Les doctrines de Calvin furent prêchées pour la première fois, le 3 août 1561, à Caussade, par le diacre Biron ³, et y comptèrent bientôt un grand nombre d'adhérents. A la fin du siècle suivant, les protestants y étaient même plus nombreux que les catholiques; c'est pourquoi l'intendant Foucault, pour combattre leur influence, établit, en 1683, dans la ville un couvent de Récollets ⁴, qui existait encore en 1790.

Il y avait en outre dans cette ville une maison de demoiselles des Écoles chrétiennes; une maladrerie qui existait au XIV^e siècle, et à laquelle certaines maisons de la ville de Cahors faisaient rente, en 1350, de toiles blanches et d'une somme de 60 sols par an ⁵; et dans l'église, une sorte de collège de prêtres obituaires, dont la fondation remontait à une époque très reculée ⁶.

Le lieu de Caussade appartient, dès le XI^e siècle, à des seigneurs issus, soit de la maison de Toulouse qui s'était emparée du Quercy dans le siècle précédent, soit des vicomtes de Quercy, de la famille des anciens comtes du pays. Cette dernière hypothèse nous paraît la plus probable. En effet le premier de ces seigneurs dont le nom soit parvenu

¹ *Bulletin catholique* du diocèse de Montauban, 1878, p. 804.

² *Notice sur Caussade*, par M. l'abbé Salèles.

³ Théod. de Bèze, *Hist. eccl. des Églises réformées*, I, 843.

⁴ *Mém. de Foucault*, p. 88.

⁵ Émile Dufour, *La commune de Cahors au Moyen-Age*, p. 88.

⁶ *Questionnaire du commencement du XVIII^e siècle*, en nos archives, et Archives de Tarn-et-Garonne, G. 178.

jusqu'à nous, Raymond n'est pas qualifié vicomte de Causade, mais du seul titre de vicomte, dans une charte attribuée à l'année 1060, dans laquelle Bego et son frère Raymond de Caussade donnèrent, avec le conseil de Raymond, leur seigneur, à l'abbaye de Moissac une vigne et terres voisines du Mas de *Bascet*, et confrontant au chemin de Caussade ¹. Nous voyons aussi un autre Raymond, également seigneur de Caussade, prendre le titre de vicomte de Quercy dans l'acte de donation de 1101 ci-dessus relaté. Une partie de la seigneurie, avec les hommes et les femmes qui l'habitaient, fut vendue, le 2 juillet 1198, par Frotard, vicomte de Saint-Antonin, Bertrande de Caussade, sa femme, et Isardus, leur fils, à qui elle était advenue, au profit de Ratier de Caussade, fils de Ratier, *vicomte*, moyennant 3,000 sols caorsiens, par un acte passé *dins la Cuberta dell Castell de Caussada*, devant Marcairandus qui l'écrivit et R. Beguois qui le dicta ². Le même Ratier fut dépossédé de la seigneurie, en 1236, par un jugement du tribunal des inquisiteurs siégeant alors à Montauban, pour avoir embrassé la cause des Albigeois ³. Elle fut dévolue à l'évêque de Cahors; mais il résulte d'un acte du mois d'octobre 1242, contenant hommage à l'évêque Géraud de Barasc par Ratier de Caussade, de la moitié de la baronnie de Caussade et de la vicomté de Montclar, dont l'autre moitié appartenait à R. de Caussade, son oncle, que l'évêque de Cahors n'était alors que leur suzerain ⁴. L'évêque dut s'emparer effectivement, bientôt après, de la seigneurie; mais Alfonse, comte de Poitiers et de Toulouse, ayant fait valoir des prétentions opposées, le litige

¹ *Hist. gén. de Languedoc*, édit. Privat, V, col. 518.

² Teulet, *Layettes du Trésor des Chartes*, I, 196.

³ Cathala-Coture, *Hist. du Querci*, I, 206.

⁴ Lacroix, *Séries et acta episc. Cadurc.*, p. 100.

fut soumis, le 21 mai 1252, par les deux parties, à l'arbitrage de Pierre de Voisins et de Bertrand de Cardaillac, avec cette convention que, en attendant leur décision, ceux-ci se mettraient en possession du château ¹. Les arbitres ne s'étant pas encore prononcés cinq ans après, les parties transigèrent d'un commun accord, au mois de mars 1257, et le château fut définitivement attribué au comte de Toulouse ².

La baronnie de Caussade, — car il est à remarquer qu'il n'est jamais question de la vicomté de Caussade alors même que ses seigneurs prennent la qualité de vicomte, — la baronnie, disons-nous, appartient à la fin de ce siècle à Hélié de Talleyrand, vicomte de Périgord ; mais aucun document ne nous apprenant formellement à quel titre elle lui était advenue, nous sommes réduit à des hypothèses qui demandent une assez longue explication. Jeanne de Toulouse, femme d'Alfonse, frère de saint Louis, lui porta en mariage les immenses possessions qu'elle tenait de Raymond VII, comte de Toulouse, son père, lesquelles devaient, en conséquence du traité de 1229, revenir à la couronne après sa mort. Elle crut cependant pouvoir en disposer, et, par son testament, en date du 23 juin 1270, elle légua à Philippe de Lomagne, sa cousine, tous ses domaines du Quercy, de l'Agenais, du Rouergue et de l'Albigeois ³. Philippe, mariée à Hélié de Talleyrand, depuis quelques années ⁴, voulut faire exécuter le testament qui lui transmettait ces riches possessions, mais ses prétentions furent repoussées, en 1274, par le parlement de Paris ⁵. Il n'est pas douteux cependant qu'en ce qui concerne la baronnie de Caussade, qui

¹ Arch. nat., J. 310, Toulouse, V, n° 29.

² Cathala-Coture, *Hist. du Querci*, II, 455, preuves.

³ *Hist. génér. de Languedoc*, VI, 557 et suiv.

⁴ Voyez AUVILLARS.

⁵ Passim.

ne lui provenait pas de la succession de Raymond VII, et dont les anciens seigneurs revendiquaient toujours la propriété¹ une concession n'ait été faite à Philippe de Lomagne, et que la propriété ne lui en ait été définitivement abandonnée². Hélié de Talleyrand concéda en effet, le 4 octobre 1306, de nouvelles coutumes³ aux habitants de Caussade et confirma, en même temps, celles qui leur avaient été précédemment octroyées par R. de Caussade, leur seigneur⁴.

La baronnie, qui comprenait en 1316 Lafrançaise, Molières, Montalzat et Sainte-Livrade⁵, passa dans les mains des comtes d'Armagnac par suite du mariage de Jeanne, fille de Roger-Bernard, comte de Périgord, avec Jean II, comte d'Armagnac. Les pactes de ce mariage, datés du 23 novembre 1359, portaient que Roger constituait à sa fille une somme de 50,000 florins d'or⁶, qui fut garantie

¹ Hélié de Talleyrand transigea, en 1306, avec plusieurs membres de cette famille, devenus seigneurs de Puycornet (Arch. de Tarn-et-Garonne, *Invent. génér. des Arch. du Roi*, cote B, n° 4.) Nous voyons aussi, en 1317, Raymond, bourgeois de Cahors, prendre le titre de vicomte de Caussade (Raphaël Périé, *Hist. du Quercy*, II, 217.) et, un siècle plus tard, un autre Raymond de Caussade, époux de Delphine de Roquefeuil, se qualifier seigneur et baron de Caussade (*Docum. hist. sur le Rouergue*, I, 682).

² Gérald de Maynard confirme notre opinion dans sa troisième partie des *Notables et Singulières questions de droit écrit*, p. 387, et il ajoute que toute la baronnie de Caussade, y compris Puycornet, advint à Hélié de Talleyrand par la donation que lui fit Marquèse, sa fille, héritière de Philippe de Lomagne.

³ Louis, duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, par ses lettres datées de Toulouse du mois de juin 1369, confirmées par le roi Charles V en avril après Pâques 1370, fit en faveur des habitants non nobles de Caussade, une nouvelle concession importante en les déclarant exempts du droit de francs-fiefs pour les fiefs qu'ils acquerraient, pourvu cependant que ces fiefs ne fussent pas de chevalerie ou des alleux d'un prix considérable (D. F. Secousse, *Ordonnances des Rois de France*, V, 284).

⁴ Arch. de Tarn-et-Garonne, parchemin orig. à class.

⁵ *Idem. Invent. des tit. de Caussade.*

⁶ Copie informe du temps, en nos archives.

ultérieurement par la cession temporaire de la baronnie de Caussade. Toutefois Archambaud V, comte de Périgord, en obtint la restitution, en vertu d'un acte du 13 avril 1390, dans lequel il fut donné à Jean III, comte d'Armagnac, la caution des seigneurs de Pons, de Cemarque et de Granhols, pour assurer le paiement de la somme de 23,000 florins restant encore due sur la dot de Jeanne ¹. Cet arrangement demeura sans effet et, cinq ans après, la baronnie était rentrée en la possession du comte d'Armagnac, car Pierre Maletterre, qui était *gouverneur et receveur des émoluments d'icelle*, lui rendit, en 1395, ses comptes d'administration ².

Nous ignorons si la baronnie fut comprise dans la saisie des biens d'Archambaud et de son fils, prononcée en 1398 et 1399 par le parlement de Paris, mais il est certain qu'elle appartenait, à cette dernière date, à Bernard VII, comte d'Armagnac et de Rodez, et qu'elle fut alors réunie à ce dernier comté ³. Elle fut saisie de nouveau ⁴ en 1471, en même temps que les autres biens de Jean V, comte d'Armagnac ⁵, et réunie peu de temps après à la couronne.

¹ Titre communiqué par feu M. l'abbé de Buisson d'Aussonne.

² Arch. de Tarn-et-Garonne, *Invent. génér. des Arch. du Roi*, cote C, n° 3.

³ B. de Gaujal, *Études sur le Rouergue*, I, 220.

⁴ Après la première confiscation des domaines du comte Jean V, ordonnée par arrêt du parlement de Paris, en date du 13 mai 1460, Jean, sire de Montauban, maréchal de Bretagne et amiral de France, avait élevé des prétentions sur la baronnie de Caussade, du chef de Béatrix d'Armagnac, son aïeule. Déjà il avait obtenu des lettres-royaux favorables (Arch. de Tarn-et-Garonne, *Invent. génér. des arch. du Roi*, cote n° 15), lorsque le comte d'Armagnac, réintégré dans ses possessions, au mois de décembre de l'année suivante, par lettres du roi Louis XI, fut maintenu, en 1464, dans la baronnie (*Idem*).

⁵ Charles, duc de Normandie, depuis duc de Guyenne, ayant donné à Gilbert de Chabannes, seigneur de Curton, son chambellan, une rente de 1,000 livres, lui transporta en paiement, au mois de février 1467 v. s., les terres de Caussade et de Sainte-Livrade, ce qui fut confirmé au mois de mars 1472, par le roi Louis XI (Courcelles, *Hist. des pairs de France*, V, Chabannes, p. 36). Après la mort de Gilbert, ces terres rentrèrent momentanément dans la maison d'Armagnac.

Le roi François I, en mariant, en 1509, à Charles, duc d'Alençon, neveu du comte Jean V, sa sœur Marguerite d'Orléans, lui donna une grande partie des domaines de la maison d'Armagnac, et Caussade en faisait partie, car le duc d'Alençon, comme baron de cette ville, donna au mois de juin 1515 de nouvelles coutumes aux habitants ¹. Marguerite d'Orléans, devenue veuve, se remaria en 1527 avec Henri d'Albret, roi de Navarre, lui apporta les mêmes biens qu'elle avait reçus en dot de son frère, et les transmit à sa fille Jeanne d'Albret, femme d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et, par elle, roi de Navarre. Ces derniers furent confirmés par lettres du roi Henri II, en date du 13 mai 1554, dans la baronnie de Caussade ², que posséda ensuite leur fils Henri IV, jusqu'à ce qu'il la réunit au domaine de la couronne par son avènement au trône de France.

En fait cependant, Charles d'Armagnac, frère du comte Jean V, ayant obtenu la main-levée de la saisie des biens de sa maison, par une décision des États tenus à Tours en 1483 ³, avait fait donation, le 12 septembre 1486, à Pierre d'Armagnac, son fils naturel, d'une somme de 15,000 écus d'or, en paiement de laquelle il lui avait assigné la jouissance de la terre de Caussade ⁴. La confirmation de cette donation, en date du 8 novembre 1493, par le roi Charles VIII ⁵, et les lettres patentes de légitimation concédées en 1502, par Louis XII à Pierre d'Armagnac, dans lesquelles il lui donnait la qualité de baron de Caussade ⁶,

¹ Arch. de Tarn-et-Garonne, tit. à classer.

² Titre communiqué par M. Azémar, juge de paix de Monclar.

³ Titre communiqué par M. de Valada, ancien maire de Réalville

⁴ *Idem.*

⁵ *Hist. de Languedoc*, VIII, 190.

⁶ Titre de M. de Valada.

avaient rendu son titre de propriété inattaquable dans les limites de la donation de 1486. Il transmet en conséquence, à sa mort (1517), la baronnie au cardinal Georges d'Armagnac, son fils, qui la vendit, le 16 avril 1583¹, à Jacques de Villemur, seigneur de Mauses et Cammou². Celui-ci ne tarda pas à être troublé dans sa possession. Henri, roi de Navarre, prétendit que les revenus de la terre de Caussade lui appartenaient en propre³; mais le parlement de Toulouse, par un arrêt du 20 décembre 1584, lui fit inhibition et défense de troubler Jacques de Villemur dans sa possession, et par un autre arrêt du 24 mai 1586 les adjugea définitivement à ce dernier⁴. Jacques de Villemur avait déjà vendu la baronnie, le 16 février précédent, à Fleurette d'Armagnac, nièce du cardinal, femme de Blaise de Villemur, baron de Saint-Paul et de Pailhès, et à Georges de Villemur, leur fils⁵. Celui-ci la revendit, par un acte passé devant Poisson, notaire à Toulouse, le 23 juillet 1616, à Maximilien de Béthune, duc de Sully⁶, qui en fit don, en 1640, à François de Béthune, comte d'Orval, son fils.

¹ Arch. de Tarn-et-Garonne, tit. à class. Copie en nos archives.

² Pendant ce temps (1567), Jean de Martel-Fontaines, époux de Claire de Buisson-d'Aussonne, fut baron de Caussade et de Réalville (Courcelles, *Hist. des pairs de France*, I, Valette, p. 29). Il est cependant probable que ces terres lui avaient été cédées à titre de gage. En effet, il n'eut pas de successeur appartenant à sa famille.

³ Déjà, dans ses lettres, datées d'Agen, du 27 février 1577, où il se qualifie seigneur et baron de Caussade, Henri de Navarre avait exempté les consuls et habitants de cette ville du logis des gens de guerre, en considération de leur fidélité et obéissance (Arch. de Tarn-et-Garonne, tit. à class.) Il persista encore dans ses prétentions, alors même qu'il fut roi de France, en cédant, par lettres-patentes du 23 octobre 1590, à Catherine de Bourbon, sa sœur, la jouissance de Caussade et d'autres domaines (*Idem*), et se résigna enfin, un peu tardivement, à aquiescer, le 28 janvier 1591, à la décision du parlement de Toulouse (Tit. de M. de Valada).

⁴ Arch. de Tarn-et-Garonne, tit. à classer.

⁵ *Idem*.

⁶ *Idem*.

Enfin ce dernier et Jaqueline de Caumont, sa femme, la vendirent à Jean Daliès, trésorier général de France à Montauban, en vertu d'un acte reçu par Jean Lesemetier, notaire au Châtelet de Paris, le 20 août 1646 ¹. Il est bon de dire néanmoins que ces différentes ventes ne comprenaient que la jouissance de la seigneurie de Caussade jusques à concurrence des revenus des 15,000 écus pour lesquels elle avait été engagée en 1546. En effet, un arrêt rendu le 16 septembre 1675, entre Antoine Daliès et les habitants de Caussade, déclara que la terre était domaniale, mais que Daliès en avait la jouissance jusqu'à remboursement des 15,000 écus ci-dessus ². Ce remboursement n'ayant jamais été effectué, la famille Daliès continua à jouir de la seigneurie jusqu'en 1789, époque à laquelle Clotilde Daliès, femme de Pierre-Jacques de Godailh d'Ayrac, se fit représenter à l'assemblée provinciale de Cahors comme dame de Caussade ³.

La ville de Caussade était le chef-lieu d'une justice royale, dont dépendaient Lafrançaise, Molières et Sainte-Livrade.

¹ Arch. de Tarn-et-Garonne, tit. à classer.

² *Idem*.

³ Minutes de Martin, notaire à Montauban.





BIBLIOGRAPHIE.

Beaumont et Toureil, par M. Jules Frayssinet,
Membre de la Société.

Il y a déjà quelque temps qu'a paru ce livre de notre excellent collègue M. Jules Frayssinet, quelque temps aussi que j'ai été chargé, par notre honorable président, d'en rendre compte.

Pourquoi ai-je tardé à vous faire connaître un livre qui répond si bien à toutes mes pensées? Serait-ce parce que l'auteur a toutes mes sympathies, qu'il y a entre lui et moi communauté de sentiments, que nous avons même amour pour le passé, qu'enfin nous appartenons l'un et l'autre à cette école catholique qui s'incline avec respect devant les institutions de nos pères, devant les monuments que, dans un élan de pieuse ferveur, le Moyen-Age a élevés devant les peintures suaves et religieuses de Fra-Angelico, et les statues de saints et de saintes, dont les traits trahissent le *mal du ciel*?

Oui, tout cela a pu apporter un retard à mon compte-rendu, car je devais me méfier de moi-même et me mettre en garde contre une amicale partialité. La première impression étant passée, je vais vous donner un léger aperçu de l'ouvrage.

Le titre paraît faire croire que l'auteur a voulu écrire l'histoire de Beaumont; mais, quand on a parcouru le livre, on s'aperçoit que M. Frayssinet a eu, non la prétention de

composer l'histoire de cette localité, mais un livre pour ces habitants, ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface.

En effet, la ville de Beaumont y rencontre ses commencements, les faits les plus saillants de ses annales, la description de sa belle église, la biographie de Fermat, « ce « parfait modèle du savant humble et grand, du vrai patriote, du bon citoyen, du digne chef de famille. »

Mais à l'érudition réelle, parsemée de pensées douces et de sentiments exquis, l'auteur a joint la fantaisie. Faut-il s'en plaindre ?

L'Écho bibliographique trouve là un tort.

Sans doute, si l'on se place au point de vue de l'*Écho*, il n'est pas bon de mêler l'histoire et la fantaisie, l'érudition et la pure imagination. Mais le but de l'auteur n'a pas été de composer une histoire dans le vrai sens du mot, une nonographie de Beaumont: non. — Pourvu que les faits historiques restent dans le domaine de la vérité, et ils y sont restés, pourquoi trouver mauvais que l'auteur ait donné des chapitres qui sont du domaine de l'imagination, qu'en un mot il nous ait initiés à ses impressions de voyage, qu'il nous ait parlé de ses livres qu'il aime, de son pigeonnier de Toureil, où il goûte les jouissances les plus douces, et qu'il ait jeté dans ses tableaux de fantaisie un chaud coloris et le charme poétique ? Ce serait condamner des ouvrages du même genre : *Les parfums de Rome*, le *Pèlerinage de Suisse*, de L. Veuillot.

Ne voulant pas me livrer à l'analyse du livre, car il faudrait analyser tous les chapitres, je me bornerai à vous signaler celui qui retrace les commencements de Beaumont, le troisième où l'auteur, avec tendresse facile à comprendre, décrit en archéologue et en artiste sa chère église, celle où a été béni son mariage et où ont été baptisés ses enfants. Ce n'est pas une petite monographie toute sèche. On peut appliquer à M. Frayssinet le *Spargite flores*. Oui,

il a jeté des fleurs sur ce qui aurait pu offrir quelque chose d'aride, et lorsqu'on a lu ce qu'il dit de son église, on veut le relire, tant a de charme ce qu'il décrit.

Il y a encore le chapitre : *Une Statuette du XIV^e siècle*. On voit que l'auteur est épris, à bon droit, de la statuaire religieuse de cette époque. Je n'en finirais pas si je voulais tout signaler, suivre M. Frayssinet à l'abbaye de Grand-selve et à Rome, vous raconter avec lui la Réforme à Beaumont, la peste de 1628, avec lui vous mêler à la Fronde.

J'aime mieux me reposer au pigeonnier de Toureil, où l'auteur nous raconte la *pérégrination d'un moineau*, et qui est pour lui un lieu de méditation et de retraite. J'y compulse la bibliothèque composée d'excellents livres, j'y contemple le musée de M. Frayssinet, et je m'oublie dans cette douce solitude, animée par quelques amis, égayée par des enfants, petit coin où notre collègue a composé son petit livre, que je vous engage à lire ¹.

Comme moi, après être arrivé à Toureil, vous vous enfermez dans le pigeonnier et vous direz : *Beata solitudo*.

Un mot sur le style de l'ouvrage.

J'emprunte à l'*Écho bibliographique* son appréciation :

« L'auteur, dit cette revue, a un style facile, aimable, une plume bien taillée pour raconter les gloires de Beaumont. » Dois-je ajouter avec cette Revue : « Nous regrettons seulement de voir pèrcer de temps en temps des tendances au néologisme. »

Mon Dieu, ne soyons pas si sévères. S'il y a dans le livre de M. Frayssinet quelques expressions qui sentent le néologisme, elles sont assez rares pour qu'on n'adopte pas l'appréciation de l'*Écho*.
L. GUIRONDET.

¹ L'auteur l'a gracieusement offert à chacun des membres de la Société.



Cartulaire de l'abbaye de Conques, en Rouergue.
publié par M. Gustave Desjardins.

La Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron possède un précieux manuscrit, qui a pour titre : *Cartulaire de l'abbaye de Conques en Rouergue*.

L'école des Chartes ayant appris l'existence de ce manuscrit, en proposa l'impression à la Société. Celle-ci le confia à M. Gustave Desjardins, ancien archiviste à Rodez.

M. Desjardins s'est mis à l'œuvre, et le Cartulaire a paru, précédé d'une introduction de 120 pages, grand in-8°, dans laquelle on trouve quelques indications qui peuvent servir à l'histoire de notre diocèse.

Un mot seulement sur le manuscrit. Il est de format in-8° et contient 267 feuillets en vélin. L'écriture paraît appartenir aux premières années du XII^e siècle et est fort belle. Les mots sont bien espacés, les lettres initiales coloriées d'un vermillon très vif. Il renferme 546 chartes, parfaitement sincères et comprises entre les années 801 et 1189 ; en outre, 10 pièces sur les gardes et 11 transcrites après coup dans les marges et dans les intervalles. M. Desjardins a donné toutes les pièces, dont la dernière est de 1189.

Je n'ai pas à vous faire connaître ces pièces. Autant vaudrait les mettre sous vos yeux l'une après l'autre. Mais je crois ne pas devoir passer sous silence l'introduction, œuvre faite avec soin.

Et d'abord, M. Desjardins retrace l'origine de l'abbaye de Conques ; il fait justice de quelques fables, trop accréditées, qui la font remonter à Pépin et à Charlemagne qu'on a substitués à Pépin d'Aquitaine et à Charles-le-Chauve, et il établit que le fameux reliquaire, en forme d'A,

ne remonte pas plus haut que le XI^e siècle, d'après le caractère de l'orfèvrerie.

Il passe ensuite à l'état de l'abbaye au IX^e siècle, à sainte Foi d'Agen, dont les reliques furent transportées à Conques en 882 ou au commencement de 883.

L'auteur arrive au développement de l'abbaye, dont l'influence n'avait pas dépassé, avant la fin du X^e siècle, l'Auvergne, le Rouergue et le Quercy, mais qui, dans les XI^e et XII^e siècles, prend pied dans le diocèse d'Agde, dans l'ancien diocèse de Toulouse, dans le Vivarais, le comté de Narbonne, gagnant le Limousin, l'Albigeois, l'Agenais, le Bordelais, le comtat Venaissin, le diocèse de Dax, l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie et Genève.

Puis viennent les rivalités de Figeac et de Conques, et des particularités notables sur l'état social résultant de l'examen des chartes, chapitre parfaitement traité et où l'auteur démontre que, au point de vue architectural, l'église abbatiale de Conques est le type du style roman languedocien. Car Sainte-Foi de Conques aurait précédé Saint-Sernin de Toulouse. En effet, l'église de Conques était à peu près terminée quand on posa la première pierre de Saint-Sernin.

M. Desjardins donne ensuite les divisions territoriales du Rouergue aux IX^e-XI^e siècles, et la chronologie des abbés de Conques du VIII^e au XII^e siècle, et il termine son introduction par l'état des domaines de l'abbaye dans le Rouergue, dans les provinces au nord et à l'ouest du Rouergue, dans le Languedoc, dans le Roussillon, la Provence, le Dauphiné, le Forez, la Bourgogne, la Champagne, la Savoie, le pays de Genève, l'Alsace, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie.

Je crois devoir signaler les domaines que possédait Conques dans le département de Tarn-et-Garonne. Ce sera, je le pense, utile pour notre histoire locale. Ici je dois copier l'auteur.

« MONTAIGU DE QUERCY (dans la commune de): *Aurignac*.
 « — Églises et dépendances partagées vers 961, par Raymond I, comte de Rouergue et marquis de Gothie, entre
 « les abbayes de Figeac et de Conques.

« MONTFERMIER (dans la commune de). — La carte de
 « Cassini indique un lieu de Montaudou, qui doit être *Monte-*
 « *Aldone*, où Gausbert et ses frères donnèrent une église et
 « fondèrent une sauveté en l'honneur de sainte Foi, sous
 « Henri I^{er}. (27^e pièce du cartulaire.)

« MONTPEZAT. — Le *Livre des Miracles* rapporte une gué-
 « rison et une délivrance miraculeuse dont Raymond, fils
 « de Bernard, seigneur de Montpezat, est l'objet. Dans ce
 « récit figurent les évêques de Périgueux et de Cahors. —
 « Il faut sans doute chercher non loin de Montpezat une
 « église d'*Asellac*, qui paraît avoir disparu, et qui fut donnée
 « par Raymond Bernard de *La Penéza*, au XII^e siècle.
 « Étienne de Montpezat, Arnal de Rouzet, commune de Fau-
 « roux, et Arnal de Granel, commune de Vazerac, ont signé
 « l'acte de donation. (Pièce n^o 535 du Cartulaire.)

« Le Cartulaire indique comme étant dans le Quercy, les
 « lieux de: *Dagminianis*, où Doitrand et sa femme Ber-
 « zoaisis donnent, au XI^e siècle, une propriété (le nom d'Ar-
 « nal de Saint-Front, cité dans l'acte, fait penser au voi-
 « sinage du Périgord). (Pièce n^o 120 du Cartulaire.) —
 « *Solarius, in vicaria suddiriaco*, où Bernard Eudes et son
 « frère Arnaud donnent un manse au XI^e siècle. Il y a un
 « Sodillac en Périgord ; mais la charte dit positivement *in*
 « *pago Caturcino*. (N^o 347 du Cartulaire.) — *Tortorel*, où
 « l'abbé Girbert, de 996 à 1004, achète deux manses à
 « Bernard et consorts. (N^o 417 du Cartulaire.)

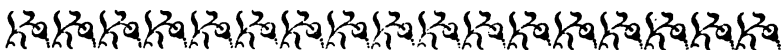
« TAURIAC ¹. — Église et Sauveté, donateurs, vers 1087,
« Solemni et ses fils (N^o 61 du Cartulaire.) »

J'ai cru bon de reproduire ce qui a trait au département de Tarn-et-Garonne, afin que l'on puisse contrôler les renseignements de M. Desjardins, les compléter si cela est possible, et les rectifier au besoin. Sur certains points l'auteur a émis quelques doutes. Il serait à désirer que ces doutes fussent dissipés.

L. GUIRONDET.

¹ Aujourd'hui dans le Tarn, faisait autrefois partie du bas diocèse de Montauban.





CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE.



Les découvertes de M. d'Hérisson dans la Tunisie.

Au mois de janvier dernier, M. d'Hérisson partait pour Tunis. Il était chargé par le Ministre de l'instruction publique d'une mission archéologique dans la Régence. Son but était surtout de procéder à des fouilles sur l'emplacement d'Utique.

Pour donner à sa mission un caractère plus pratique, M. d'Hérisson s'adressa à diverses notabilités financières, qui s'honorent en cherchant à enrichir le capital artistique et scientifique de leur pays. Grâce à leur concours, M. d'Hérisson a pu procéder à des fouilles importantes, qui ont été couronnées d'un succès dépassant toute espérance. Il a rapporté une collection de 5,000 objets concernant l'histoire et la civilisation des anciennes cités phénico-lybiennes. Cette collection unique en son genre est depuis le 1^{er} octobre exposée dans les salles du Louvre.

On y remarque un grand nombre d'instruments d'agriculture, des tuyaux de drainage, des chaînes de puits, une tirelire phénicienne, en tout semblable à celles que l'on donne aujourd'hui aux enfants. Une épigraphe phénicienne rappelle le sacrifice de Nédé. Un ex-voto lybien célèbre la destruction de Carthage.

Une statue en marbre de Paros représente Adonis Biblos. Cette statue, est avec une immense colonne de marbre rouge, un des rares objets en marbre qu'ait découvert M. d'Hé-

risson. Il raconte d'ailleurs, dans son rapport au Ministre de l'instruction publique, que presque partout il a constaté l'absence complète du marbre dans les ruines des monuments anciens. Les ruines des temples de Trabelsia et des anciens bassins qui les entourent n'en présentent aucun vestige. Les édifices romains de Sloughia sont tous en briques, et les ruines de Testour et de Tonga se distinguent aussi par l'absence complète de toute espèce de marbre.

Un grand nombre de tombeaux, soit ouverts, soit scellés, sont exposés dans différentes vitrines. Beaucoup contiennent des bijoux anciens. L'urne funéraire d'Ianonia Artenis porte une inscription latine. Presque tous les objets funèbres représentent la mort sur des formes absolument licencieuses.

Un vase en verre irisé est, dit-on, l'objet des désirs de MM. de Rothschild et de Camondo, qui se le disputent. Mais la découverte la plus importante de M. d'Hérissou consiste dans de très belles mosaïques. L'une d'elles représente Vénus dans une barque conduite par des Amours. De nombreux Amours sont à cheval sur des poissons et se livrent à divers ébats. Cette mosaïque formait, il y a 2000 ans, le fond d'un bassin. Boucher n'aurait pas fait mieux. Il suffit enfin d'étudier de près cette magnifique collection pour se convaincre que bien des objets que nous croyons modernes étaient communément employés il y a 2,000 ans. Rien n'est nouveau sous le soleil.

R. DE NERCIAT.

ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE.

Une découverte d'une importance inestimable pour l'archéologie égyptienne vient d'être faite dans la nécropole de Thèbes. Trente-six sarcophages, dont quinze contenant des momies royales, ont pris place, le 21 juillet dernier, dans le musée du Caire. Auprès de ces sarcophages se trouvaient

aussi des caisses et des corbeilles en assez grand nombre, qui renfermaient des cadeaux funèbres, parmi lesquels 3,700 statuettes. Voici, d'après la *Gazette de Cologne*, le résultat de cette découverte, due à la sagacité de M. Maspero :

Une grande partie des sarcophages découverts est encore intacte. Quant aux momies renfermées dans les cercueils, qu'un voleur avait pu ouvrir, elles se trouvaient bien conservées. Des couronnes mortuaires en olivier sont placées sur la partie supérieure du corps. Les inscriptions peintes sur le couvercle des sarcophages indiquent la présence des rois suivants :

- Ras-Kenen, 1700 ans avant Jésus-Christ.
- Seti I, 1360 ans avant Jésus-Christ.
- Ramsés I, 1400 ans avant Jésus-Christ.
- Amenophis I, Thoutmès I, Thoutmès II, Thoutmès III.
- Parmi les reines : Ramaka, Ahmès-Nofert.

Parmi les ustensiles trouvés en même temps, il en est quelques-uns qui offrent un très grand intérêt ; plusieurs per-ruques de parade appartenant aux reines, et arrangées artistement avec les cheveux ; quatre piédestaux de bronze servant à supporter des vases de même métal, un gigantesque rideau (ou couverture) de cuir avec des hiéroglyphes gravés dans l'étoffe et doublé de cuir jaune. On va aussi restaurer les cercueils avec plusieurs couches de toiles superposées, ce qui opérera sur eux une complète transformation. A part les tombeaux royaux, il n'y a pour la science aucune découverte d'une aussi grande importance que celle de quatre magnifiques papyrus, dont l'un a 16 mètres de long ; ces papyrus donnent à espérer la découverte de renseignements importants.

Pour ce qui concerne le lieu de la découverte, les données suivantes suffiront. A 3 kilomètres au nord du village actuel de Louqsor, sur la rive gauche du Nil, se trouve le village

de Mournach, au pied d'une chaîne de collines, située à l'ouest, et qui s'étend assez près du Nil. A 2 kilomètres à l'ouest du village que nous venons de nommer, se trouve le fameux Deir-el-Bahari, sur la pente sud des collines qui servent de terrasse au plateau de Lybie. Un kilomètre et demi plus loin à l'ouest, au-delà de ces collines et un peu plus près du plateau se trouve enfin la grande ville des tombeaux royaux, appelée aujourd'hui Riban-el-Meluk. Entre ces deux célèbres ruines, sur une proéminence latérale située sur le versant du Nil, se trouve, entre des rochers calcaires et un amas de marne, une pente irrégulière, qu'on reconnaît, en l'examinant plus attentivement, comme le reste d'un ancien puits, d'une profondeur de 12 mètres, et descendant verticalement dans le sol. Ce puits était pratiqué dans le terrain le moins favorable, et par suite il était à peine reconnaissable. Cette pente descend en décrivant des lignes en zigzag, entre des parois de terre de nature marneuse et de rochers, et elle se termine dans un espace carré, d'où se détache une galerie latérale. Cette galerie est d'abord très étroite et basse, mais à une longueur de 7 mètres elle s'élargit et aboutit ensuite, en formant un angle droit, à un grand corridor d'une longueur de 68 mètres, et de hauteur et de largeur inégales.

Là est le lieu de la découverte ; là on aperçut une rangée de cercueils, de caisses et de corbeilles placés les uns près des autres. Cet arrangement singulier, comme la manière dont on a disposé ce puits, fait supposer que c'était un ancien refuge, où les Égyptiens voulaient mettre les restes de leurs rois à l'abri des ennemis (peut-être des Perses). Une preuve que cette galerie a servi de cachette, c'est qu'on a découvert, il y a quelques années, dans les tombeaux royaux voisins, un sarcophage royal vide, dont les inscriptions indiquent que le corps de ce roi se trouve parmi les objets trouvés. En abritant les cercueils du roi on

avait abandonné à cet endroit les lourds sarcophages en pierre.

(*Deutscher Hausschat*, numéro du 12 août 1881.
Traduction de M. Jean de Rivière.)

ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE.

La savante Revue qui se publie à Lille sous le nom de *Lettres chrétiennes*, contient une étude très intéressante de M. Paul Allard sur l'archéologie chrétienne. La profonde érudition de l'auteur et son impartialité donnent à son travail une grande autorité.

M. Paul Allard s'occupe dans cette étude d'un essai de classement chronologique des peintures des catacombes romaines, d'une récente monographie de l'une de ces catacombes, et de découvertes faites en Afrique par des missionnaires français.

I.

Pour M. Paul Allard, le classement chronologique des peintures des catacombes romaines ne devrait pas être l'objet de grandes controverses. L'âge des inscriptions, les marques de fabrique des tuiles qui ont servi à fermer les tombes, les modifications de niveaux de certains ambulacres, permettent de fixer d'une manière précise la date de diverses régions souterraines. Or, la date des souterrains implique presque toujours celles des peintures dont ils sont ornés. Celles-ci ont, sans doute, l'âge des tombeaux qu'elles décorent, la construction d'un tombeau et sa décoration étant un seul et même travail. Quelques cryptes seulement, qui ont été pendant longtemps des lieux de pèlerinages, ont eu leurs peintures renouvelées, et contiennent des fresques datant

même du IX^e siècle, tandis que les cryptes datent du II^e siècle. Mais, sous l'influence de préoccupations diverses, et quelquefois même de l'esprit de parti, certains archéologues refusent de se rallier à ces idées, et prétendent que les plus anciennes peintures des catacombes sont au moins postérieures à Constantin. D'après M. Parker, quelques sujets bibliques seraient seuls du IV^e siècle. Les autres peintures appartiendraient aux restaurations des VIII^e et IX^e siècles. M. Parker prétend que M. de Rossi lui-même, qui a fait l'analyse topographique des catacombes, reconnaît la vérité de son affirmation. Cette affirmation serait d'abord sujette à caution, car M. Parker, est en sa qualité de protestant, partie intéressée dans le débat. Il a intérêt à prouver que la primitive Église repoussait le culte des images, puisque le protestantisme qui les proscriit ne serait que la restauration du christianisme primitif. Mais M. de Rossi lui-même a répondu à M. Parker, que son erreur ne pouvait s'expliquer que par une confusion, car il étendait à la majorité des fresques des dates qui n'appartiennent qu'à un petit nombre d'entre elles.

Enfin, M. Louis Lefort, après des travaux très sérieux, et en ayant soin de renvoyer ses lecteurs aux reproductions des fresques données par MM. Bosio, d'Agincourt, de Rossi, etc., classe de la manière suivante les fresques des catacombes :

Sept au I^{er} siècle, neuf au II^e, trente-huit au III^e, cinquante-deux au IV^e, une au V^e, cinq au VII^e, trois au VIII^e, et deux au IX^e siècle.

II.

M. Paul Allard fait, dans la seconde partie de son étude, l'analyse d'un curieux travail de M. Armellini, sur la catacombe Sainte-Agnès. Ce travail n'apprend malheureusement

rien sur sainte Agnès, ni sur sa famille. Mais cette catacombe présente quelques particularités très curieuses. Dans la première area se trouve un caveau en tout semblable aux tombeaux juifs. M. Armellini pense que c'est là une pieuse imitation du tombeau du Sauveur. Le titulus porte ces mots : « HONORIS CAVSA, » inscription sans exemple dans l'épigraphie chrétienne. Dans la quatrième area sont quelques tombeaux païens. Il est probable que de notables païens convertis auront fait prolonger le cimetière chrétien de façon à y incorporer leurs tombeaux de famille. M. Armellini donne une explication très rationnelle des règles numériques gravées sur la chaux au bord des loculi. Le chiffre II correspond toujours à des tombeaux à deux places, et d'autres chiffres semblent être le numéro d'ordre des régions composant une area. Le même chiffre VII se retrouve fréquemment dans une même région de la troisième area. Les observations faites par M. Armellini sur les épigraphes du cimetière Sainte-Agnès confirment pleinement les règles épigraphiques posées par M. de Rossi. Les inscriptions deviennent de moins en moins laconiques depuis les premiers siècles jusqu'à la prise de l'Église, et alors commencent les longues épitaphes. On a remarqué aussi, gravées sur les marbres des dernières area, des croix gammées. Le cimetière Sainte-Agnès est très pauvre en décorations artistiques. A peine quelques portraits fort laids sont-ils représentés sur les pierres tombales.

III.

Dans la troisième partie de son étude, M. Allard parle des découvertes d'un cimetière païen et d'un cimetière chrétien faites par le P. Delattre, à Carthage. Le cimetière païen contient surtout des tombeaux d'esclaves. Les sépultures sont rangées par familles et par corps de profession. Chaque cippe contient plusieurs urnes, et chaque groupe

forme une réunion de cippes séparés les uns des autres par quelques centimètres seulement. Le mot *conjugux* se rencontre fréquemment dans les épitaphes, au lieu de l'appellation servile de *contubernalis*. D'ailleurs presque toutes les épitaphes exprimaient les sentiments de famille les plus délicats.

Le cimetière chrétien est à peu de distance du cimetière des esclaves. Un grand nombre de tombes portent l'inscription : « FIDELIS IN PACE, » avec les emblèmes, soit de la colombe, soit de la palme, soit de la croix avec l'ancre ou le vase, ou le monogramme du Christ. Beaucoup de marbres paraissent avoir été brisés par des païens fanatiques. Au centre de l'area on reconnaît les restes d'un sanctuaire, et à côté sont de vastes salles, des réservoirs, des conduits d'eau, des bassins, indiquant un *secretarium cellæ* et peut-être aussi des thermes chrétiens. Sur une mosaïque pavant une de ces salles est une curieuse figure, datant du V^e siècle. C'est une femme vêtue d'une longue robe et d'un manteau, et tenant de la main gauche une palme, et de la main droite un objet rond informe ; à ses pieds se déroule un serpent.

M. Paul Allard croit que cette femme est, soit sainte Perpétue, soit une personnification de la Victoire chrétienne. Mais M. H. Thédénat croit plutôt qu'il y a là une Vénus victrix.

Adhuc sub judice lis est.

R. DE NERCIAT.

Manuscripts et antiquités rendus à la Bibliothèque nationale.

La section des manuscrits et le cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale viennent d'être remis en possession des précieux objets qui avaient été retirés de leur dépôt lors de la création du musée des Souverains, au château de Saint-Germain.

Parmi les antiquités figurent les armes, objets et fragments d'habillement, monnaies et médailles trouvés dans la sépulture de Chilpéric I^{er}, sépulture qui fut découverte à Tournoy, le 27 mai 1653.

Une antiquité non moins curieuse est le fauteuil de Dagobert. C'est celui sur lequel s'asseyaient les rois francs de la première race pour recevoir, lorsqu'ils prenaient le commandement, les hommages et serments des grands du royaume. Il est de bronze, doré par places, fondu et ciselé, avec des têtes de panthères pour ornements.

Ce siège historique fut conservé durant plusieurs siècles dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis, mais en 1793, après la suppression et le pillage des monastères, il passa au Palais-Royal, où il fut conservé avec soin ; plus tard, il fut déposé au cabinet des médailles.

C'est assis sur ce siège antique que l'empereur Napoléon I^{er} distribua les premières décorations de la Légion d'honneur, le 15 mai 1804, au camp de Boulogne. Le précieux fauteuil avait été transporté de Paris à Boulogne expressément pour cette cérémonie, avec les casques de Bayard et de Duguesclin.

Parmi les manuscrits les plus précieux rendus à la Bibliothèque il faut mentionner le livre d'heures du roi Henri II, merveilleux volume, unique au monde, — orné de peintures qui sont un des rares spécimens de l'art français au XVI^e siècle.

Il y a aussi le célèbre *Évangélaire de Charlemagne* et le *Livre des chevaliers du Saint-Esprit*, manuscrit qui contient les noms et professions des chevaliers, commandeurs et officiers de l'ordre du Saint-Esprit, avec la signature de Henri III au bas.

Le premier nom inscrit sur cette liste est celui de Ludovic de Gonzague, qui effectivement fut le premier chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Toutes les promotions y sont indi-

quées, et la dernière, celle du 31 mai 1780, est celle de Louis-Philippe d'Orléans.

Des armures, des épées, des casques ont été également restitués à la Bibliothèque; mais elle s'en est dessaisie en faveur du Musée d'artillerie établi à l'hôtel des Invalides.

DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE.

On vient de faire en Suède une intéressante découverte archéologique.

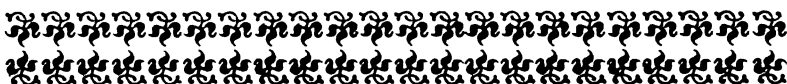
Près du village de Dune, dans l'île de Gothland, on a trouvé quatre coupes d'argent, ornées de ciselures et de dessins représentant saint Olaf, les évangélistes, les apôtres, des animaux fantastiques, l'agneau avec la bannière aux armes du Gothland.

Ces coupes, dont l'une porte une inscription, datent du XIV^e siècle.

Une coupe plus grande, également en argent, à pied bas et ornementé, représentant des animaux et des plantes, paraît remonter au XII^e siècle.

On a aussi mis à jour trois autres coupes d'argent richement ornées, d'une date plus ancienne, une coupe d'argent massif avec dessins de style oriental et une inscription runique, sept cuillers d'argent, trois bracelets d'or, des bagues, des chaînes et des pierres précieuses.

Tous ces objets, trouvés dans une tombe, ont été acquis par le musée de Stockholm.



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.



Séance du 8 juin 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président* ; Rattier, *vice-président* ; Claverie, Quévillon, de Capella, l'abbé Calhiat, général Séatelli, de la Morinière, de Coustou, Delbreil, l'abbé Fourment ; Ed. Forestié, *secrétaire*.

La séance s'ouvre à 8 heures par la lecture du procès-verbal de la réunion de mai.

M. le Président souhaite la bienvenue à M. Quévillon, élu membre titulaire de la Société dans une séance spéciale ; M. Quévillon remercie ses collègues et promet de donner tout son concours aux travaux de notre Compagnie.

Parmi les dons faits à la bibliothèque de la Société on signale :

Un coup-d'œil sur la céramique dans le Tarn-et-Garonne, lecture faite à la Sorbonne par M. Edouard Forestié, en 1880. Ce travail, qui offre un résumé des découvertes signalées dans notre département, a été entendu par la Société dans une de ses réunions mensuelles.

Étude historique sur la famille de N.-S. Père le Pape Léon XIII, par M. l'abbé Calhiat. L'auteur s'est attaché à montrer que le Souverain Pontife descend d'une famille qui a joué un grand rôle dans la République de Sienne. Les Pecci ont donné des illustrations aux lettres, aux sciences et aux arts, et plusieurs d'entr'eux ont été inscrits au catalogue des Saints.

La vérité sur les Cenci, par M. le général Séatelli. La Société a

déjà reçu communication d'une partie de ce travail lorsque son auteur en préparait la publication.

La plume exercée de notre éminent collègue a rectifié des erreurs longtemps accréditées au sujet des Cenci, et en particulier de Béatrice, qui furent les victimes de leurs propres crimes. Des documents nouveaux lui ont été fournis par le savant archiviste italien, M. Bertolotti.

La Revista da Sociedade de instruccao de Porto demande l'échange avec notre *Bulletin*. — Adopté.

L'échange avec une nouvelle revue ayant pour titre : *Le Moniteur de la Numismatique et de la Sigillographie*, est également décidé.

Le ministère a bien voulu envoyer la collection complète du *Journal des Savants*.

M. le Président a reçu des lettres d'excuses de divers membres : MM. de Dubor, Moulenq, Guirondet, Dumas de Raully, Forestié neveu.

M. le Président rappelle aux membres présents le succès de la course faite la veille par la Société, dans la vallée inférieure de l'Aveyron, la visite de Villefranche et de Najac. M. le capitaine Quévillon a été chargé de faire le rapport ; qui sera entendu plus tard, mais il tient à payer un tribut de reconnaissance aux membres de la Société de l'Aveyron qui ont bien voulu accueillir notre Compagnie avec une courtoisie parfaite. Il dépose en même temps la correspondance amenée par la préparation de cette course. Des lettres de MM. Trutat, l'abbé Lafon, Mignot, Mila de Cabarieu, Coujet, de Monbrison, de Viviès, de Lahondès, Frayssinet, général Séatelli, expriment de vifs regrets de n'avoir pu se joindre aux excursionnistes.

M. le Président de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron a répondu de la façon la plus gracieuse, en désignant les membres de sa Compagnie qui devaient nous recevoir à Villefranche.

M. le docteur Bras, le savant botaniste dont s'honore l'Aveyron, avait eu la bonté d'écrire aussi pour se mettre à notre entière disposition. On sait dans quelle mesure il s'est dépensé pour chacun de nous.

M. le Président de la Société archéologique du Midi de la France, comprenant combien il est profitable aux membres de Sociétés d'une même région, ayant un but semblable, de se trouver réunis,

a annoncé son dessein de se joindre à nous avec quelques-uns de ses confrères. Ceux-ci auraient été plus nombreux si, peu de jours auparavant, une excursion du même genre ne les avait conduits dans le département du Tarn.

M. le Directeur de la Société française d'archéologie a bien voulu applaudir au projet qui lui avait été exprimé, d'inviter les membres de son importante Société résidant dans la région. La présence de MM. de Rivière, O'Byrne, etc., a prouvé que sa pensée avait été partagée par des savants justement estimés.

M. Palustre assure notre Président que ceux d'entre nous qui feront partie de la tournée archéologique annoncée pour le mois de septembre, seront les bienvenus.

Si cette réunion d'archéologues a été nombreuse et choisie, ajoute M. le Président, nous ne devons pas oublier que l'intérêt soulevé par la conférence de M. Trutat sur *la vallée inférieure de l'Aveyron*, ses belles projections photographiques, ont pu donner à plusieurs un avant-goût bien fait pour les tenter. Nous avons à remercier notre zélé correspondant, qui est un ami pour la plupart d'entre nous et presque un compatriote.

Mais nous avons aussi à dire bien haut quelle est notre gratitude vis-à-vis de M. de Capella. Rien ne pouvait être plus commode et mieux disposé que ses appartements pour une réunion de ce genre : la grâce parfaite avec laquelle il nous a reçus, pouvait seule ajouter au charme de cette hospitalité. En étendant ses invitations dans une mesure plus large encore que pour la réunion du mois de mai, notre Compagnie a prouvé qu'elle était désireuse de présenter au plus grand nombre le côté attrayant de ses travaux : l'empressement avec lequel ses invitations ont été acceptées, a montré que sa pensée était comprise.

M. Mila de Cabarieu a adressé plusieurs lettres relatives aux recherches qu'il fait à la Bibliothèque nationale, au sujet des documents relatifs à notre département. A la section des estampes il n'a trouvé qu'un nombre assez restreint de pièces nous intéressant ; il en signale quelques-unes, qui seront indiquées dans des notes plus complètes que nous annonce notre zélé confrère.

Il signale dans un volume d'expéditions d'actes de la grande

chancellerie, la copie de l'ordonnance royale prescrivant, pendant les guerres de religion, « la translation en la ville de Moissac du siège de la sénéchaussée et autres juridictions subalternes, ci-devant établies en la ville de Montauban. » Le fait est évidemment connu, mais le texte de cette ordonnance peut être ignoré.

M. l'abbé Pottier lui avait envoyé la liste des communautés civiles dont il n'a pu encore découvrir les armes. Il lui répond à ce sujet :

« Quant aux armes des communautés qui vous manquent, je n'ai presque rien découvert, et cependant j'avais entre les mains le résumé de l'ouvrage de d'Hozier, fait l'année dernière par M. U. Robert, et je ne pourrais avoir un meilleur guide, puisque l'auteur, qui est attaché à la Bibliothèque nationale, est spécialement chargé du cabinet des titres. J'ai, au surplus, l'intention de le voir au premier jour, et de lui demander si, en dehors de l'Armorial de 1696, il existe, ce que je ne crois pas, quelque autre Recueil qui renferme les renseignements que j'ai inutilement cherchés.

« On m'a dit, d'un autre côté, que beaucoup de localités qui ne possédaient pas des chartes les constituant en communes, n'avaient pas officiellement d'autres armes que celles de leurs seigneurs, et je serais assez de cet avis. Le recueil fait sous la surveillance et le contrôle du juge d'armes de France était, en effet, destiné surtout, comme vous le savez, M. le Président, à constater et à confirmer les blasons existants; et s'il en a été accordé, en outre, dans un but fiscal, aux individus ou aux corporations qui n'en avaient pas et qui en demandaient, ces concessions avaient des règles et ne pouvaient évidemment concerner des agglomérations d'habitants qui, étant sans privilèges particulier ou droits de bourgeoisie, n'avaient pas d'existence indépendante en dehors de leurs devoirs féodaux, et étaient sans personnalité, si je puis m'exprimer ainsi. »

M. Mila de Cabarieu signale ensuite quelques armoiries de maisons religieuses relevées déjà par M. le Président.

M. Mignot, de Saint-Nicolas, annonce l'envoi d'un extrait de la chronique d'Aymeric de Peyrac, sur l'abbé Ansquitilius. On pourra juger par ce passage de la différence d'appréciation sur ce personnage, entre le chroniqueur du XIV^e siècle et M. Lagrèze-Fossat

(*Études historiques sur Moissac*). Non-seulement ce rapprochement est curieux, mais il y a, en outre, dans le texte quelques détails archéologiques d'une grande valeur qui n'ont pas été mis en lumière.

M. Arthur de Capella remercie la Société qui l'a admis au nombre de ses membres correspondants.

M. l'abbé Galabert envoie la note suivante :

« 25 octobre 1550. — Les compagnies de cavalerie de Montesprun et Delans, ayant tenu garnison à Aucamville pendant vingt jours consécutifs, les habitants demandent que les dépenses soient supportées aussi par les habitants du Burgaud, Launac et Mauvert. A la date ci-dessus... Delay (?), docteur en droit, conseiller du roi, juge ordinaire du pays de Verdun, député par le marquis de Villars, lieutenant-général au duché de Guyenne, condamne les habitants d'Aucamville à payer pour les frais de ladite garnison, 294 écus 45 sous; les consuls du Burgaud paieront à ceux d'Aucamville 248 écus 57 sous 6 deniers, les consuls de Launac 398 écus 36 sous 9 deniers, les consuls de Mauvert 23 écus 33 sous 6 deniers.

« Le mande de 1647 porte pour achat de livrées consulaires, 68 livres.

« Pour gages du régent, 40 livres.

« Pour le banquet consulaire, où furent invités les consuls sortants, la jurade, le juge procureur d'office, le greffier et autres officiers du seigneur, 49 livres 16 sous.

« (Archives municipales d'Aucamville.) »

M. de Capella rend compte verbalement du dernier fascicule du *Journal des Savants*.

M. l'abbé Fourment rend compte de l'un des derniers fascicules de la Société archéologique du Périgord, dans lequel il est question d'un inventaire du XVI^e siècle, fort intéressant, sous ce titre : *Inventaire des bijoux de Jeanne de Bourdeille, dame de sainte Aulaire et de Laumary, en 1595*, publié par M. le président de Montegut.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire,
Ed. FORESTIÉ.



Séance du 8 juillet 1884.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président* ; Rattier, *vice-président* ; Moulenq, *secrétaire-général* ; l'abbé Calhiat, l'abbé Sicard, l'abbé Pujol, Claverie, Dumas de Raully, Guirondet, Forestié neveu, l'abbé Daux, de Dubor ; Ed. Forestié, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la séance de juin est adopté après quelques observations.

M. Dumas, à propos du procès-verbal, demande s'il n'y aurait pas un intérêt particulier à réunir tout ce que contient l'Armorial de 1696, relatif au département.

M. Ed. Forestié a demandé ce travail à Paris, mais on ne le lui a pas encore envoyé.

M. le Président ajoute que M. Mila de Cabarieu s'occupe à Paris de compléter ces mêmes recherches, commencées par lui en 1864.

Parmi les publications reçues dans le dernier mois, nous remarquons la Revue de la Société de Borda, contenant un article de M. Raymond Pottier, notre collègue, sur les *Remparts de Dax*. Un tirage à part de ce mémoire est offert à la Société.

M. le Président est chargé d'exprimer à la Société les regrets de M. Chaptive, de se séparer d'elle pour un temps dont la durée ne lui est pas connu ; notre confrère, dont l'esprit plein de finesse et les connaissances artistiques ont été justement appréciés parmi nous, est au moment de partir pour le Texas ; mais, sur son désir, partagé par la Société, il continuera à être des nôtres.

Le *Bulletin monumental* publie une eau-forte représentant une des sculptures du château de Montal. C'est le portrait de Robert de Montal, sur pierre, qui a été acheté par le Musée du Louvre, au prix de 15,000 francs.

M. Teulière envoie sa démission de membre de la Société. Des

devoirs de famille ont motivé cette décision de notre collègue, que la Société regrette, espérant toutefois que M. Teulière voudra bien ne pas priver entièrement notre Compagnie de sa collaboration.

M. Rigaud, de Nîmes, envoie une lettre, dont nous extrayons l'intéressante citation suivante :

*Extrait des comptes du clavaire (trésorier) des consuls de Nîmes
en 1383 (je dis 1383 parce que l'extrait est de juin.)*

Compotes recepte et expense de anno MCCCCLXXXII.

Et primo...

De inseniis seu serviciis.

Die XV junii, bastardo de Terrides et d° Joani Ysalguie pergentibus ad num senescallum Bellicadri (Beaucaire) ad sedem d'Ays (Aix, en Provence), ut sine dempno transirent per patriam et non haberent causam gravare bonas gentes nec animalia et bona existencia per campos, tam in XXXII dozenis panis a pistoribus hujus ville emptis quam civada (avoine), videlicet III sestarios et CLV cartonos vini empti a dna Joana de Concha (du logis de la Coquille, auberge alors célèbre), pro toto IIII francos, II grossos, VIII patacos.

Les deux Gaillard de Terride et d'Yzalguié ne marchaient pas seuls; 384 pains (sans doute pour 2 à 3 jours de vivres), semblent indiquer une troupe de 100 hommes au moins, peu de cavaliers, puisqu'il suffit de 3 setiers d'avoine; mais quels buveurs! 155 quarts de vin ! »

M. l'abbé Galabert envoie sa lettre mensuelle, datée d'Aucamville :

« Le lièvre n'ayant pas autre chose à faire en son gîte qu'à songer, j'ai réfléchi souvent pour trouver la destination de cette cuve carrée, de béton, que la Société archéologique visita sur ma paroisse, tout près des ruines de l'église de Saint-Pierre de Merdans, et il me semble qu'on pourrait facilement y voir une cuve ayant servi au baptême par immersion, mode pratiqué jusqu'au XIII^e siècle, et le trou ou piscine pratiqué dans le fond serait le point d'où partait le canal d'écoulement.

« Si on objecte que la profondeur de la cuve qui est d'environ 40 centimètres ne permettait pas de couvrir entièrement d'eau les adultes, je répondrai que à l'époque où remonte cette cuve baptismale, il n'y

avait plus d'adultes à baptiser, et que, du reste, alors on aurait ajouté à l'immersion le baptême par infusion.

« Je ne suppose pas, en donnant cette antiquité à ladite cuve, je ne suppose pas que les ruines de la chapelle actuelle remontent aussi haut dans l'histoire, mais on peut croire qu'une autre église avait déjà précédé celle-là, car je puis dire avec Horace :

Multa renascentur quæ jam cecidero,
Cadentque quæ nunc sunt in honore...

« Que si l'on refuse de voir dans ce béton en briques une cuve baptismale, on peut aussi y voir des restes de bains romains ou gallo-romains, et l'orifice du fond aurait également débouché dans un tuyau d'apport ou de retour des eaux.

« Du reste, aux alentours de la chapelle, surtout de l'autre côté du ruisseau, le sous-sol renferme bien des ruines que la charrue soulève quelquefois. »

M. l'abbé de La Tour, dans un de ses ouvrages ou opuscules contre les réformateurs de la liturgie, écrivait en 1766 : *Des couleurs liturgiques*, où on lit, page 2 : « Montauban n'a de vitraux colorés dans aucune église. »

M. le Président dit, à ce sujet, qu'il est facile d'expliquer cette absence complète de vitraux peints dans nos églises au siècle dernier. Tous les édifices religieux du Moyen-Age avaient été détruits par les Réformés; la cathédrale a été construite à une époque où les verres de couleurs n'étaient plus en usage; l'église Saint-Jacques venait d'être restaurée, ses fenêtres avaient reçu des verres losangés.

M. Ed. Forestié lit le compte-rendu de la découverte du vase en bronze de Bardonis, qui sera publié dans le *Bulletin*.

M. le Vice-Président croit que les vaisseaux destinés à verser le vin étaient plus grands : ce pourrait être un vase de sacrifice. Il offre une grande analogie avec ceux qui sont représentés sur certains autels votifs.

Une discussion s'engage à ce sujet. Les uns sont de l'avis du rapporteur, les autres se demandent si ce n'est pas là une œuvre de la Renaissance.

M. Clavier pencherait vers cette opinion.

M. Anglade dit que les anciens doraient au mercure : il est possible

que ce soit l'action du mercure qui a donné la patine remarquable que présente ce vase. Les meilleurs artistes de la Renaissance burlinaient et faisaient couler du métal dans la rainure. Ce n'est pas ici le cas ; les ornements en argent sont incrustés par une sorte d'encastage.

Tous les membres sont d'accord pour reconnaître l'intérêt de cette trouvaille, et font des vœux pour que le vase de Bardonis soit attribué à notre Musée.

M. l'abbé Camille Daux communique une notice sur la pierre tombale de l'un des commandeur d'Espinas. Cette Notice sera publiée dans le *Bulletin*.

Notre collègue donne lecture de divers autres renseignements sur Lacour-de-Montaigu, et fournit le dessin de marques de tâcherons et de deux écussons de l'église de Caumont.

M. le Président annonce qu'on a découvert, dans une maison de la rue de la Comédie, un fragment de pierre tombale d'un dignitaire de l'église de Montauban, dont le nom n'a pas été conservé. Cette pierre du XIV^e siècle est offerte pour le musée par M. Boyer.

M. Daux indique également la découverte de deux plaques en fonte, que l'ouverture d'un silo a mises à nu dans la rue de la Trésorerie, maison Poursillé. On y voit des armoiries.

La Société procède ensuite à la nomination de M. de Saint-Martin comme membre titulaire, et de M. Villeneuve, comme membre correspondant.

La séance est levée à 40 heures.

Le Secrétaire,
Ed. FORESTIÉ.





DOCUMENTS INÉDITS

SUR

SAINT-ANTONIN PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS.

EXTRAITS

DE

L'INVENTAIRE-SOMMAIRE DES ARCHIVES DE CETTE VILLE

RÉDIGÉ PAR

M. CH. DUMAS DE RAULY,

Archiviste du département,

Membre de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

L'inventaire des riches archives de la ville de Saint-Antonin a été commencé en 1876 par M. Bourbon, alors archiviste de Tarn-et-Garonne ; il vient d'être terminé.

Pour que ce travail fût fait avec tout le soin minutieux que la richesse des documents conservés aurait comporté, il aurait fallu pouvoir y consacrer six à huit mois d'un travail suivi. Il n'a pu en être ainsi, et c'est en deux séjours trop courts, faits dans cette charmante et pittoresque localité, que j'ai terminé le travail entrepris par mon prédécesseur.

1882.

48

Il était encore peu avancé à son départ. Des pièces d'un intérêt considérable avaient été seulement indiquées par M. Bourbon : il les réservait sans doute pour une analyse plus complète, qu'il se proposait d'en faire, lorsqu'il fut appelé à une autre situation.

Parmi ces documents de choix, on peut placer en première ligne les comptes consulaires du XIV^e siècle.

Lorsque j'en fis l'analyse qu'on va lire, je ne pensais pas qu'elle aurait l'honneur de figurer dans le *Bulletin de la Société archéologique*. Elle était destinée seulement à faire connaître dans l'*Inventaire* ces précieux documents; elle devait en montrer les parties saillantes, mais n'avait pas la prétention de les révéler tout entiers. M. le Président de la Société m'a prié de la faire paraître au *Bulletin*; il a cru que, malgré sa concision, elle pourrait intéresser ses lecteurs. Je la donne dans les même état et forme où elle paraîtra dans l'*Inventaire* des titres de Saint-Antonin, si jamais ce travail est livré au public.

Il se ressent, on ne le verra que trop, de la rapidité avec laquelle il a été fait. Si j'avais voulu tirer de ces documents une véritable étude sur la guerre anglaise dans le Rouergue, je n'aurais pas omis de relever, dans les comptes de 1362, les détails des opérations militaires qui se trouvent au folio 32 et suivants; mais mon rôle se bornait à faire connaître et à tirer de leur oubli séculaire ces précieux manuscrits, et je n'avais, vu la richesse des archives, que quelques heures à consacrer à chacun d'eux.

C'est ce qui expliquera que les citations aient été si souvent abrégées, et qu'une analyse rapide en français ait été quelquefois substituée à la vieille langue de nos pères.

Le précieux registre des comptes de la maison Bonis, que j'ai découvert l'année dernière, que je signalai à la Société archéologique, et dont notre confrère M. Édouard Forestié a tiré un travail si justement estimé à Paris comme

à Toulouse, a été assez apprécié de ceux qui en ont eu connaissance, pour me faire espérer que les comptes consulaires de Saint-Antonin, de la même époque, trouveront un accueil favorable.

Si le volume qu'un simple marchand a laissé de l'administration de son importante et singulière maison de commerce, nous ramène avec un étonnement plein de charme vers la cité montalbanaise du XIV^e siècle, combien, sans doute, paraîtront curieux les agissements de toute une cité, dévoilés par les livres de ses consuls.

Ce n'est, d'ailleurs, pas seulement d'un simple sentiment de curiosité dont on se sent saisi en présence de ces épaves du passé : c'est aussi d'une admiration profonde pour ces générations fortes, qui semblent aspirer à l'unité nationale, et que nous voyons multiplier leurs efforts pour repousser les Anglais. Ils ne cessent, en effet, de les appeler « *los enemixcs* » dans les rares documents que le temps nous a conservés.

Il aurait peut-être été plus convenable d'esquisser, au préalable et à grands traits, cette guerre de Cent ans, qui couvrit notre France de telles ruines que, près d'un siècle après les batailles de Castillon et de Formigny, qui la terminent au Midi et au Nord, nos vieilles chartes mentionnent la pauvreté des monastères se soutenant à peine, les hameaux détruits, les églises renversées ; mais les détails généraux sur cette guerre sont dans toutes les mémoires, et quand ils font défaut, il est facile de les retrouver ; je pense, d'ailleurs, que les Bulletins historiques sont surtout les organes de l'histoire locale ; qu'il est préférable de leur confier des documents inconnus que de les surcharger de détails, et je n'ai pas voulu absorber l'attention de mes lecteurs par un travail inutile, et qui, pour être bien fait, m'aurait forcément détourné du travail de classement des archives départementales.

CC 42. — Cahier papier de coton, très mauvais état.

1325. — Compte consulaire. — Il commence :

« *En nom del Payre et del Fil et del san Esprit, Amen.
En l'an de nostre Seinhe MCCCXXV.* »

F^o 5 (les 4 autres sont en lambeaux). — « *Per pagier lo dia della S. Thomas an W. de Brian, per anar a Vilafrancha per reprezentar la presen, e per autras fazendas que eran a far, estet 3 dias, 24 sols torneses.* »

F^o 6. — « *Per pagier, la vespra de Nadal per coze lo pa de l'espital del dia de Martror entro Nadal, 13 sols.* »

F^o 6 recto. — Envoi au sénéchal de 4 torches pesant 8 livres et demie, à 3 sols 3 deniers la livre ; de chandelles ; de 2 *brostiers* (brèches) de gingembre, et une de *pinhonat*, le tout acheté chez Jacques de Cascarn, et montant à 4 livres 17 sous tournois, pesé au poids gros de la ville. Un semblable cadeau est envoyé au juge-mage.

F^o 8 verso. — 16 sols remis le mercredi avant la Saint-Hilaire, à un prédicateur pour l'amour de Dieu.

F^o 9. — « *Paguem lendema de San-Alari, à Bertomieu de Campanhac, per anar a Caslutz, per saber sei era Nuc Delperier (receveur du Rouergue), car los cossols li volio portar argen. — Paguem lendema de San-Alari per los rossis que menet En G. de Missolieras, En Folcet de Carbonel, e per los joves omes que anero pagar 80 libras 6 sols an Uc Delperier, V sols.* »

F^o 11 recto. — Payé 6 sols, le lundi avant la Chandeleur (la Candeliera) à M^o W. de Najac, « *que venc sa, per veire lo grifol ses perdia laiga.* »

F^o 12. — « *Paguem per la tencha (encre) que mezi de tot l'an en lo libre que en fi, 9 deniers. — Paguem a B. de Mazzerac per 4 mas de papier a for a 16 deniers la ma, monto 8 sols 4 deniers. — A P. Massip per so salari que li do-*

nava hom, 3 libras 2 sols. » — Pour cuire le pain de l'hôpital, de Sainte-Marie de septembre à Martyrs, 7 sols. — « *A P. de Mazerac per acrest libre que tenia el consolat, 3 sols.* »

F^o 15. — « *Paguem lo dia de Rampalm az Aimar Tomas que portet 1^a letra an Amalric Messier a qui nos nen aviam consel que lo avesem per accel fac.* »

F^o 15. — « *Paguem lendema de Rampalm a J. Costa et W. Galart Costa fraires, per recubrir la reclusia, 25 sols.* » — Les tuiles furent achetées à B. de Cascarn.

F^o 17. — « *Paguem lo premier d'avrial a G. de San-Colme per sebelir lome que era crozet de las forcas, 12 deniers.* » — Payé pour 16 pains et 2 setiers vin, « *que trames hom al guce que fazia la justicia.* »

F^o 17 recto. — Le 4 avril payé l' « *honorari del guce* » 2 livres, pour 3 lettres qu'il remit scellées (*sageladas*), l'une pour le chemin de Barjac et les autres pour le fait des enquêtes, « *que hom fezes citar lo percuraire a la primera assiza, 5 sols 6 deniers.* »

F^o 17 verso. — « *Paguem lo sete jorn d'abrial, a Mossen B. Solier, lo vielh, per sercar los libres de sa ma per veire se trobava la ordenensa que fe Mossen Imbert d'Engavila, del fac de la pazada* ¹.

F^o 19. — *Paguem lo disapde davan la San-Georgi a un mesatge quenviet lo guce que hom li remes lo tractat del previlege que nos donet saint Loi, lo bon rei Loi, 1 sol 4 deniers.* »

F^o 20. — Le lundi avant Pentecôte envoi d'un délégué à Toulouse à M^o Grimard Salvang, « *per aver cosel de lui cosi se regeri hom del fac de las encestas* ² et del fac

¹ Passage des troupes.

² Cette affaire des enquêtes donna lieu à un grand procès entre le procureur du roi de la sénéchaussée et les consuls, et dont quelques fragments de l'an 1312 restent aux archives, art. FF. 4. Le baile royal avait pris l'habitude

de l'Espinas, e que nos dictes 2 libel que redisem al gucege, 3 livres 10 sols. »

F^o 32. — Les consuls envoient J. d'Arcambal et P. Beduer à Loc-Dieu et à Villefranche, savoir si les consuls de Villefranche et de Peyrusse « *trametria a Paris,* » enverraient des délégués à Paris.

F^{os} 24-25. — Les consuls s'informent auprès de ceux de Najac et Villeneuve « *de lor prepauzomen danar a Paris.* »

F^o 25 verso. — Payé pour « *1 cabrit adobat en par-gamens* » pour faire la lettre qui alla au roi, au sujet « *del fac de las costumaz,* » 5 deniers tournois. — Ce fut W. de Cazétas qui la prépara ; ce fut M^e Pierre Braganti qui les écrivit pour 3 sols. — Les lettres et pièces envoyées furent scellées du sceau royal de la ville de Saint-Antonin, par J. d'Arcambal (baïlle sans doute). Chaque sceau coûtait 6 sols parisis (*cada sagel 6 sols de parizis*), équivalant pour 4 sols tournois à 1 livre 10 sols.

F^o 26. — Payé les services rendus à Paris par Fr. d'Arcambal, 14 livres 2 deniers. Vidimus fait par P. Fournier des coutumes de la ville, 2 sols. — Payé à M^e Gasc, de Cas, le mercredi après la Saint-Urbain, pour 5 pieds de louves qu'il disait avoir pris dans la terre de Cas, 1 sou 4 deniers (*5 peis de lobats que dixia quel avia pres*).

F^o 29. — Le jour de la chaire de saint Pierre, payé à

de faire les enquêtes sans y appeler les consuls, auxquels la coutume donnait droit d'y assister, il était naturellement soutenu par le sénéchal, agent du pouvoir central, qui éliminait peu à peu les éléments démocratiques de l'administration de la justice. Le fait d'Espinas est un procès pour les droits de Saint-Antonin sur le territoire d'Espinas, procès pareil à ceux contenus dans le même cahier contre les consuls de Septfonds, pour le terroir de la Mandine, et contre ceux de Caylus pour celui de l'Olmet. On trouve, en effet, aux archives de Saint-Antonin un document où l'on voit les consuls se rendre à l'Olmet, et en signe de puissance y faire essoriller deux bergers coupables de divers méfaits.

P. Fornier et à M^e B. Solier « *per reconciliar lo vidimus.* » de la donation que firent les vicomtes, et le sceller du sceau royal, 3 sols.

F^o 30. — Le mardi avant la Saint-Antonin, confesseur, payé 2 sols « *per portar lo cap el prat comunal que lo volio vezer dos maestros* (illisible), *quei trames mosenhor lo senescalcalc per prendre mezura del cal.* » — Payé « *per lo portar e per lo tornar e per las tachas quel fezem adobar,* » 11 sols tournois.

F^o 35 verso. — Dépenses de M^e P. Massip et Jacme Catala, quand ils allèrent le mardi d'avant la Saint-Michel, avec une suite de jeunes hommes, en Agenais, vers Monseigneur Alphonse (*Moschem Amfos*), pour l'affaire « *del subsidi,* » 4 livres 17 sous 8 deniers. — On paya 6 sols au clerc qui fit la supplique présentée à ce seigneur.

F^o 36. — Payé le vendredi avant la Saint-Michel à M^e W. de Gordon, pour aller à Villefranche « *pregar al gucge que nos ostes la garnizo.* » — Payé 2 livres à P. Cailhol pour 2 jours de garnison.

CC. 42 bis. — Registre in-folio, papier, mauvais état, 67 feuillets.

1358. — Comptes de l'Administration consulaire. — En tête sont les listes des consuls de l'année, au nombre de 14, et les membres du conseil, au nombre de 25, savoir : B. de Cayssac, Jacme de Cascarn, Barthélemy Rufel, J. Fornier, Amalvin Reguaffre, J. Chatguier, B. de Duzaran, G. de Mommort, Barthélemy Bornier, Huc del Valat, cotelier, Iehan Baudus, R^d Molinier, mazelier, Guillaume Rufel, Imbert Roqua, R. de Missolières, filh que fo à M^e Guiral, B^d de Palheyrols, Peyre de Luganhac, etc. — On y trouve aussi les noms des préposés aux divers

services de la communauté : hôpital, charité publique, maladrerie (*malautia*), fabriques de drap (*draparia*), poids et mesures, cire, boucheries (*mazels*), boulangeries (*als pistoresses*), aux bâtiments, au pont d'Aveyron, aux murailles (*als murs*), pré commun, moulins, fours, pacages (*a las guezadas*), aux chemins. Il y a 12 préposés à ce dernier service, répartis 2 par 2 suivant les quartiers correspondant aux postes. — L'impôt appelé alors *questa* est réparti sur les habitants ; B^d de Palheyrols et B. de Dozuran sont chargés de le lever ; Elias Baudus est taxé pour « *1 flori e mieg personal* » (cote personnelle) ; Gailhard del Mas 1 florin ; L'hôpital du cardinal, folio 7, pour 3 florins. — Au folio 16 commence la reddition des comptes par les consuls de 1362. On y trouve un cadeau (*ung presen*) au bâtard d'Albret, qui était logé aux Frères Mineurs (20 novembre). — Les frais faits pour soutenir le procès de la ville contre le procureur du roi, au sujet du droit de pêche des habitants ; 4 florins et demi payés à B. Buffet, qui alla à Villefranche le 27 novembre, « *per la jornada que totz los comus de Roergue, avio a tener davan lo senescalch per las cauzas que demandava ; als trompaires e al cornamuzaire per la pitansa de Nadal, 1/2 florin.* »

F^o 19. — Envoi de M^o S. du Solier « *nostre pensionnat* » à Villefranche, pour obtenir que deux hommes de Najac fussent remis à Saint-Antonin, et que leur procès fût fait en la cour de cette ville ; suivent les lettres de W. de Granhol, juge-mage de Rouergue, à ce sujet, folio 20.

F^o 20. — Payé au châtelain de Saint-Antonin (*el castela*) 40 florins d'or, « *cant anet al seti de Santa-Crotz am*

¹ C'était un procureur, en titre d'office, pour défendre au Sénéchal les affaires de la communauté. Dans une note des devoirs des consuls nouveaux de l'an 1447, remise par les anciens consuls, on lit : « Que lor membre que fas totz conte an Mossen Joh del Vernh de so que lhies degut de sa pensio e que no sia plus asesor de la viala, car el no fa re per la viala. »

lo baile de San-Antoni am 20 omes de San-Antoni, que anero ambel que lo senescalc o avia mandat. »

Fº 23 verso. — « *Paguem a XIII de jun a B. d'Albiges que portet una letra a Montalba als cossols que nos ajuzero dels omes d'armas, que devio venir a Mirabelles, quals ero a Corbario e els baris de Montalba. »*

Fº 24. — « *Paguem a B. Rufel, que anet a Vilafrancha per tener la jornada que avian a tener per davan Mº lo Senescalc et davan Mº lo Jutge, que Mº Amalvi Reguafre ero citatz per los fieus del rey, que dizia lo procureire que los senhors de San-Antoni no podio donar los fieus que tenio de liei a sobrecons, e per 1 mandamen que portet que los dos omes de Najac fosse citatz. »*

Fº 26. — « *Paguem a 8 desembre al senhe de Cayssac et Mº B. de Missolieras, que anero a Vilafrancha que los cossols de Vilafrancha avio trameza una letra que lo dia de N.-D. de desembre, fossem a Vilafrancha, per aver cosselh de la letra que Mº lo Princip¹, avia trameza que fossem à Peiteus, lo 18º jorn de desembre. — Paguem al senhe de Caychac a 12 desembre que anet a Vilafrancha per aver parlamen am totz los cossolatz am los omes de paratge, am los prelatz, en cal maniera nos porogeriam d'anar a Mº lo Princip. — Paguem a 15 desembre a W. Caussada que portet una letra a Mº Gausbert de Lauriac o Montalba, trobet lo a Saint-Cirquet, que nos aliam parlar am bel sel plairia que anes per nos al Princip. — Paguem a Durand Sadadas que anet am lo castela a San-Miquel de Vax una niex que los enemyx y ero, etc. » — Payement fait à Caychac, qui alla à Villefranche prendre 70 florins, que l'on devait porter à G. de Lauriac et P. de Missollières, pour aller vers le prince ; ils s'y rendirent en effet et passèrent 21 jours en voyage.*

¹ Duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, frère du roi.

F^o 32. — Comptes des dépenses faites pour les fortifications de la ville.

Le registre recommence de l'autre côté ; c'est aussi un compte-rendu par un ou deux autres consuls.

24 novembre 1362. — Voyage de B^d Rufel à Villefranche, aux États du Rouergue, réunis pour établir la contribution « *que apartenia a cada hom de pagar de las gens d'armas quel senescalc tendria en Roergue, per defendre lo pays dels enemyxs.* »

22 novembre. — On envoie aux consuls de Caylus pour les avertir « *que nos aguessem auxit dire quels enemyxs eran a Felinas que nos mandesso so que sabio.* » — Voyage, le 24 novembre, de B. Rufel à Rodez. On décida en cette assemblée que le Sénéchal tiendrait 34 hommes et 34 sergents (*sirvens*) pour la défense du Rouergue ; la charge de Saint-Antonin fut fixée à 15 écus pour trois mois.

F^o 5. 4 décembre. — Le nommé Massip, de Caussade, vint dire, de la part de Gausbert de Lalo, que l'on ait à faire bonne garde, car on annonçait l'approche de l'ennemi. Les consuls prévirent alors ceux de Verfeil, leur envoyant « *que disio que los enemyxs los volion anar veyre.* » — Le 12 décembre, un valet fut envoyé par les consuls à Villefranche annoncer au Sénéchal que les ennemis avaient pris le château de Feneyrols, fait qu'ils avaient appris par un Carme ; un autre messenger fut envoyé au seigneur de Millars pour qu'il prît des mesures de défense. — Le 14, un homme de Puylaroque vint prévenir que M^o Jehan de Gourdon venait vers Feneyrols et qu'il se porterait peut-être à Saint-Antonin. — Le 15, Jean d'Entraygues, de Puylaroque, vint encore avertir les consuls de prendre leurs précautions. Tous ces messagers sont payés par la ville. — Le même jour on fit achat de chandelles pour éclairer pendant la nuit le mur d'enceinte. —

Le 15 on envoie à minuit un homme à Caylus à M^e Jean de Gourdon qui s'y trouvait.

F^o 7 verso. — Le Sénéchal arriva le 18 décembre à Saint-Antonin avec les capitaines du Quercy et celui de Feneyrols (30 décembre).

F^o 8 verso. — On mit en réquisition les bassinets et autres armes. — Presque toute la suite de ce document jusqu'au folio 32 contient des détails nombreux sur les opérations militaires dans le Rouergue, en 1362.

F^o 13. — On lit : « *Lo maestre de las obras de Toloza fait lo quastel et mangonaus per la guerra de Fenayrols.* » Il reçut 52 livres 7 sols tournois (février 1363).

F^o 22. — Le 30 juillet, R. de Layssac alla à Villefranche, où un commissaire du comte de Poitiers avait convoqué les consuls du Rouergue, et leur exposa que le roi d'Asie voulait passer en Angleterre contre le roi anglais pour délivrer le roi de France, qu'il leur plût de souscrire comme les autres sénéchaussées du royaume, pour faire la somme de 6,000 livres nécessaires, etc., etc.

F^o 29. — Réparations aux escaliers de la Tour du Roy.

F^o 35. — État des consuls de la ville en 1362; ce sont : P. de Luganhac, R. de Missolières, S. de Caussanilha, B. de Duzaran, B. de Caussanilha, J. de Cornac, G. Bosquières, B. Bessonier, R. Chatguier, Sesquelier, fondeur de cloches, J. Deymié, S. Sieubenc, J. de Pomiès, qui fut boursier.

CC. 43. — Registre in-folio, papier, 122 feuillets.

1376-1377. — Comptes consulaires. — F^o 2. — Envoi d'un messenger aux consuls de Najac pour savoir si le sénéchal de Rouergue était rentré à Villefranche, venant de Toulouse. — Un autre est envoyé aux religieuses

de Coste-Jean, pour savoir qui leur avait annoncé la nuit dernière l'arrivée des Anglais de Provinquières dans le pays.

F^o 3. — 28 novembre. — Voyage à Villefranche d'un délégué au sujet du droit de gabelle, réclamé de toutes personnes des communs de la Basse-Marche, gabelle se montant à 12 deniers par livre de revenu, 13 deniers pour le vin, et une taxe de 2 francs pour les garnisons du Rouergue.

F^o 10. — Les consuls de Verfeil font demander si l'on sait à Saint-Antonin que les Anglais de Balaguiet sont dans le pays.

F^o 11. — Un envoyé de Caylus vient porter une lettre annonçant que ceux qui avaient blessé au Causse de Quercy deux hommes, étaient le Borc de Lesparre (le bâtard) et Rastoli, qui vit en la compagnie dudit Lesparre, frère de M^e Ratier de Belfort, et qu'ils avaient volé des rentes et de l'argent à des gens de Najac, du drap, etc. Les consuls invitaient les gens de Saint-Antonin à se joindre à ceux de Caylus, qui allaient leur donner la chasse.

F^o 11 verso. — Envoi, le 14 septembre 1376, d'un délégué pour se trouver à Gaillac, à l'invitation du duc d'Anjou.

F^o 12. — Un autre député est envoyé à Villefranche pour répondre à la demande du duc d'Anjou qui voulait savoir si les gens du tiers (*los comus*) voulaient continuer à payer les gens d'arme pour défendre le pays; le Sénéchal demandait qu'on envoyât un homme au duc pour lui exposer le grand dommage que souffrirait le pays. On élut le sénéchal du Rouergue, qui avait ordre de ne revenir qu'après avoir obtenu que les gendarmes resteraient au pays.

F^o 12 verso. — Envoi d'un poisson demandé par M. de Cessac pour recevoir le sénéchal à Najac; on trouve au même feuillet le nom du bayle royal de cette année. M^e Grimal de Boisse (de Boycha).

F^o 13. — M^e Et. de Bletas fut dépêché à Gaillac et à Lisle pour savoir, du maître des eaux et forêts, à qui s'a-

dressait la commission du duc d'Anjou pour la répartition du fouage (*repartitio de nostres fuecæ*). Ce magistrat répondit qu'il était prêt à venir, dans un délai qu'il indiqua, après lequel il ne le pourrait, devant se rendre auprès du duc d'Anjou.

F^o 13 verso. — Un député fut envoyé par la ville (février 1377), à M^o de Cessac, à Najac, lui porter une partie de la contribution de Saint-Antonin aux dépenses des gens d'armes « *losquals Mossen senescalc avio ordonnat am voluntat dels comus que demoreiso sur lo pais per 1 mes,* » et cela d'ailleurs « *en rebatamen del fogua.* » La somme envoyée fut de 10 francs et 3 jorgis de 16 sols pièce.

F^o 14 et suivants. — On y trouve la dépense faite par le Maître des eaux, quand il vint à Saint-Antonin « *per la reparatio de nostres fuecæ,* » il vint avec M^o Rigal Fabre, procureur du Rouergue, le 4^e jour de mars, menant avec lui 11 chevaux, 4 lévriers, 2 chiens; le procureur avait deux montures « *doas cavalgaduras.* » Ils restèrent jusqu'au 11 mars. Les consuls comptent le pain, vin, sel, poissons, morues, harengs, huile, chandelles dépensées, les épices (2 deniers 15 livres); les amandes, noisettes, figues, la moutarde, le vinaigre. Un massepain dans une collation, « *un carto de manus-christi, quan avian donat a beure a monsenhor Johan de Belaguarda* » (2 sols tournois). Ils mentionnent les gâteaux qui furent faits « *en pomas e en farina ab obs de far las chugas a Monsenhor,* » et enfin la paille qui forma tapis dans la salle « *per pailla, per empailhar la sala,* » 10 deniers. — Ce seigneur voulut voir le chef de saint Antonin, et les consuls, portent « *Item paguem al sacresta del mostier per lo despes de II entorchas que avia arses de nueys quan hom mostret san Antoni a M^o Mestre, 4 sols.* » — Le logement des chevaux et valets (macips) coûta 2 livres 17 sols 4 deniers. Enfin on donne à « *Mossen Joan de Nogaret, cosi de Mossen lo M^o, loqual avia pregat*

que nos fo favorable, 6 francs, » et 2 cannes de drap de palmette, de couleur claire, qui coûtèrent 2 francs. — M^e Jean Doger, écuyer du grand-maître, reçut 2 francs pour avoir marqué des logis en ville, « *que avia senhat los hosdals per vila.* » Enfin ils payèrent 1 franc à M^e Jehan de la Barriera, notaire de l'Isle; 1 franc au clerc du grand-maitre; 1 franc à son porte-malle; 1 franc à Jean Austry, forestier et cuisinier (*coc*) dudit seigneur; ils n'oublient pas non plus le change de 23 francs d'or, qui leur coûta une blanke par franc, montant ledit change à 9 sols 7 deniers.

F^o 17. — Le viguier de Toulouse vint peu après à Saint-Antonin parler aux consuls au sujet de la *vega* de Balaguiet et de Belcastel, ils accordèrent une finance de 12 francs; il les convoqua pour les États qui se tiendraient à Rodez le 3^e jour après Pâques. Il avait avec lui 5 chevaux, il reçut 22 miches de pain (*tolzavals*, poids de Toulouse), du vin, de l'avoine. Un envoyé dut partir pour Villefranche pour y traiter de l'indemnité à accorder aux hommes de Balaguiet et Belcastel; le viguier avait traité avec ces Anglais, leur promettant 11 francs, mais les vilains de la Basse-Marche répondirent qu'ils ne voulaient y consentir que si ceux de la Haute-Marche y contribuaient: c'est le motif pour lequel ledit viguier avait assigné les habitants de Saint-Antonin à Villefranche.

F^o 18. — Payé 2 sols 6 deniers à Bernard Gayral, de Puylaroque, qui avait apporté une lettre des consuls dudit lieu, annonçant que les Anglais de Balaguiet se préparaient à aller prendre Saint-Antonin.

F^o 18. — Le 13 mars, l'envoyé de Saint-Antonin se rendit à Villefranche au sujet du traité (*contract*) de Balaguiet; le viguier les y avait convoqués sous peine d'un marc d'argent. Le député rapporta que les consulats de la Basse-Marche étaient conviés à s'accorder avec ceux des trois États de la Haute-Marche sur la circonstance (*besonha*),

et qu'il avait été décidé qu'on se rendrait de nouveau à Villefranche: 1 de Peyrusse, 1 de Villeneuve, 1 de Villefranche et 1 de Verfeil.

F° 18. — Les consuls de Bruniquel avisent ceux de Saint-Antonin qu'ils ont appris que les Anglais ont fait grands armements et préparatifs (*armas et empresa*) pour prendre Montricoux ou Bruniquel, Penne et Puycelci ou Saint-Antonin; qu'ils le savaient par le capitaine de Montricoux, qui les en avait avisés la nuit passée. On paya ce messenger ainsi que celui des consuls de Lagarde, annonçant que Bernard Doat, était sorti de Balaguier avec 5 bassinets, pour prendre Saint-Antonin « *nostre loc dont Dio nos garde,* » disent les consuls.

F° 19. — Les consuls de Caylus font savoir que « *las gens de Balaguier son embastatz entre nos et liei.* »

F° 20. — Le 21 mars, les consuls de Villefranche envoient deux messagers, porteurs de lettres du Sénéchal, venus de Narbonne, où était le duc d'Anjou; il leur mandait entre autres choses qu'il serait bon que les villes se soutinssent réciproquement de vivres et de gens d'armes.

F° 20 verso. — Les consuls mentionnent ce que leur coûta le change de 7 francs « *que tornen d'argent en aur per cada franc, 1 miailha.* » — Ils envoient, à cette date, emprunter 2 ou 3 francs d'or à M. de Cardaillac, à Bioule, pour payer « *lo quart cart de la vila* » (le quatrième quartier des diverses impositions). Il fait savoir qu'il ne pouvait donner une réponse définitive avant que son oncle M^e d'Alexandrie, ne fût venu, qu'il devait venir à Pâques.

F° 21. — Hugues de Cardaillac passant devant la porte du Pré, mais ne voulant pas entrer en ville, reçut une collation des consuls (25 mars).

F° 21. — Payé 4 sols à R. de Sérinhac « *per una sapina laqual fo mesa sus lo batadis del pon levabis davayro.* »

F^o 22 verso. — 31 mars. — Il fut payé la dépense faite par M^e Guillaume Delbosc, « *loqual tramesem a Rodez per tenir la jornada que mossen senescalc avio assignada de la Bassa-Marcha*; il avait envoyé un messenger de Villefranche aux consuls pour leur faire part de l'arrivée prochaine du duc d'Anjou à Rodez, le 14 avril « *devia intrar a Rodez le 14 d'abrial*, » et qu'il était arrêté, et son cheval (*rossi*) mis en gage par ordre de M. d'Armagnac, créancier de la ville; enfin il rapporta, à son retour, que le duc d'Anjou et les trois États avaient décidé de chasser les Anglais du Rouergue « *que hom gites los enemixs del pays per guerra*, » et qu'à cet effet les trois États avaient accordé la gabelle de 12 deniers par livre pour 15 mois, le treizième du prix des vins, 1 franc 1/2 pour ville close, et 1/2 pour le pays plat; il était resté 29 jours à 20 sols par jour, et la dépense s'éleva à 29 livres tournois. — On envoya au terroir de Lacalm prévenir « *los gens dels maxes* » de rentrer avec leurs bestiaux, ayant appris des consuls du pays que « *lo jorn presen devian esse encourregutz*. »

F^o 23. — MM. les consuls revenant en arrière, font mention des frais faits pour le port des lettres des consuls de Najac et de Villefranche, reçues le 12 mars, et par lesquelles on leur annonçait que les Anglais avaient été vus la nuit dernière entre Villefranche et Najac, et « *s'en ero devalat en sagos per prendre qualque loc*. »

F^o 25. — M. de Cardaillac, de Bioule, fait connaître par lettre qu'il est prêt à acheter les 30 livres de rentes qu'on lui a proposées, mais qu'il veut faire l'affaire de suite, « *que hom los vendes totz estros*. » Il s'agissait de rentes sur le mazel, 30, 40 ou 50 livres à céder pour 9 ans. Le seigneur de Bioule ne voulait acquérir que des rentes perpétuelles. On ne put s'accorder.

F^o 26. — 20 avril. — Réception de M. de Saissac, qui vint pour prendre la moitié du fouage; il leva 54 francs.

F^o 31. — Les consuls envoient M^e Guillaume del Bosc apporter 89 francs à M^{me} de Saissac, à Najac : il y avait 40 deniers en argent le reste en or ; un prêtre les porta ensuite au Monastier, et le change en or coûta 3 blancs par franc.

F^o 31 verso. — Le trésorier de la ville remit à P. dels Molis, gardien des Frères Mineurs, 12 sols pour divers travaux (écritures) qu'il avait faits pour elle, et « *per que volgues pregar Diou per que nos gardes tota la vila de mal.* » Autres 15 sols furent donnés, « *per amor de Dio,* » au lecteur des Frères Mineurs qui allait partir pour étudier à Paris. — Les consuls firent ensuite demander au gardien des Frères de Rabastens de leur conserver le gardien actuel du monastère de Saint-Antonin ; on demanda pareille grâce au prieur du couvent d'Albi, qui fit répondre « *que d'autras vetz en autres cas nos faria plazer, mas aras no podia per que passat era per coselh.* »

F^o 24. — 16 mai. — Les consuls reçoivent un émissaire de Gasbert de Castelnau, de Villefranche, qui leur mandait de faire bonne garde, car 3 bassinets étaient sortis de Balaguier, tournant vers notre lieu.

F^o 38 verso. — Le patriarche d'Alexandrie fait dire par le prieur de Durenque que Mgr le duc d'Anjou lui avait accordé certaine somme sur la gabelle, et demander s'il pouvait la faire lever.

F^o 40. — Raos de Moscardon vient, au nom de l'évêque de Rodez, lever l'imposition des serments.

F^o 41 verso. — 14 juillet. — Raymond Salesses, del Mas d'Enjoras, prévient les consuls de faire bonne garde, 100 hommes de Balaguier s'avançaient, disait-il, pour prendre Saint-Antonin ; son émissaire fut payé plus cher, car il avait couru toute la nuit. — La ville fait un présent au bâtard de Landorre, au Bâtard de Savoie, et à Béné-

zet (un chef routier). Ces chefs de bandes couchèrent avec leurs gens d'armes, ledit jour, aux Frères Mineurs et aux Carmes : ils descendaient pour aller à la guerre du comte ; quant à Bénézet, il revenait vers Montauban.

F^o 42. — 2 hommes de Caylus et de Lagarde sont hébergés et gratifiés pour être venus annoncer que les Anglais de Balaguier étaient sortis en grand nombre avec « *grand colp descalas per venir prendre nostre loc, don Dio nos garde.* » En même temps les consuls de Caylus étaient instruits, par un écuyer du seigneur de Castecullier, que les Anglais de Balaguier étaient sortis au nombre de 500, pour prendre Saint-Antonin, et le faisaient savoir à cette ville, qui recevaient des émissaires des consuls de Villefranche, Najac, Tonnac.

F^o 45. — On fait demander le 18 août, à Sainte-Sabine, si les Anglais étaient passés.

F^o 48. — 20 août. — Présent fait à Bénézet, qui venait de la Capelle, avec 20 chevaux, entre autres J. Dayrac, als de Guido et 1 sergent d'armes de Mgr d'Anjou, qui se plaignait de ce qu'on avait fait tort à son page quand il passa en cette ville avec le Bâtard d'Armagnac ; mais Bénézet reconnut par le serment que fit notre baïlle, que sa plainte était peu fondée, et il nous dit que le Bâtard de Landorre nous en voulait de ce qu'on lui avait tué un homme dans nos terres, ce qui n'était pas. Pour rendre favorables ces deux chefs de bandes, les consuls lui firent un présent de vivres.

F^o 51. — Suivent les restes des impositions dues ; et de l'autre côté du livre les noms des consuls de cette année si troublée : G. de Luganhac, M. Diches, G. del Bosc, F. Teyssier, G. Tolmio, W. d'Estang, Frotard de Missollières, Grimal de Lherm, B. Darbissier, R. de Sérinhac, G. de Bletas, bourgeois de la ville, plus les noms des gardes, etc.

CC. 44. — Cahier de 50 feuillets, sans couverture.

1433-1434. — Comptes consulaires de Saint-Antonin. — « *Ensec se la messa dels senhors cossols de l'an M^o III^e XXXIII finant XXXIVII que ero cossols : En Jacme Payrol, W. de Cayssac, Filip de Missolieras, Brenguier Gasc, W. Rossel, Guilhem Cabirol, borsier ; G. del Mas, e solt 1^{er} de desembre lo dia de Totz Sans que era dimenge.* » — 2 novembre, payé « *Messa del S. Esprit que dis M^o B^a Fabri, 12 dobles per 1 gros ; paquet ho G. del Mas,* » et plus pour l'offrande (*per la proferta*), 6 deniers. — Le 3 novembre, un mardi, B. de Banens fut envoyé à Gaillac fournir les frais du procès des fraus « *per cobrar lo prosses del frau.* » Son voyage coûta 1 livre tournois, et l'on paya « *un moto* » (monnaie d'alors) pour le louage du cheval ; le trésorier compte cette monnaie 5 sols. — Payé aussi diverses sommes à Antoine de Saint-Just, pour avoir fait les tables des boulangères, avec leur toiture « *taulas de las pistoressas, am las cubertas de dessus.* » — Payé aussi un fagot de paille pour la salle consulaire, « *per mettre la hom los senhors seso,* 12 deniers. » — Le sapedi 7, Guillaume del Mas alla à Villefranche porter l'argent des tailles au trésorier du Roi, et parler au Sénéchal, et « *repor-tet que avia baylat al tresorie 26 escuts del role del soquet. M^o R. Torlonc avia fag riposta que no hi semblava que ages loc a dire re a degus e may parlet a M^o lo Senescalc des 44 escutz 13 gros et mieg de Rodaznes que el ne pagava, 14 escutz.* » — Il menait avec lui le cheval du sieur Cayssac ; le 9 novembre, il acheva de payer au trésorier du Rouergue (*de Rodigo*) les 44 écus 13 gros et demi, qui étaient notre part des tailles, comme il apparaît

par sa quittance (*per la bilheta*), plus pour ladite quittance il paya 1 denier tournois ; il paya, en outre, sur l'arriéré de 1428, 63 moutons, et donna pour cela 26 écus d'or. — Payé pour deux mains de papier pour le service du consulat, 4 doubles et demi ; à Pierre Laurens « *encantayre*, » crieur et vendeur public, 6 deniers pour l'adjudication des tables des boulangeries, « *quan foro vendudas las taulas de las pistoressas*. »

F^o 4. — Accord fait avec Guillaume du Mas pour la levée des tailles ; il ne sera tenu à rendre que ce qu'il pourra lever. — Autre avec Guillaume Salingarde, sergent royal : les consuls lui accordèrent pour sa charge 4 deniers et la franchise des tailles.

F^o 6. — Samedi 21 novembre, Guillaume Rossel fut de nouveau envoyé à Gaillac au sujet du procès des fraus ; il en rapporta les pièces, pour lesquelles il donna 2 écus, « *e dos que na jurat a pagar lo dia de Caramentra*. » Il a entre ses mains, disent les consuls, les deux quittances faites au nom des consuls de Penne ; le 23 on leur envoya un délégué : il en rapporta une lettre et 4 écus.

F^o 6 verso. — 24 novembre, les consuls font prendre Gaillard Mercadial à Fontaine. « *In nostra terra*, disent-ils, *de dins lo martinet, persa que era traydo, que se era fag Angles. Hom i trames lo baile e Salingarda, G. de San-Just, W. Merle et B. de Sobrevilla, e dautres* ; » on les fit boire et manger après leur retour, « *si lor foc dig quan lagro amenat que aneso beure e mangar*. » — Le 25, mercredi, jour de Sainte-Catherine, le Sénéchal demanda 4 pipes de vin, que le trésorier tiendra en compte sur les tailles : la pipe coûta 4 écus, et le fût 11 gros ; le tout monta à 16 écus.

F^o 9. — Envoi de 2 sergents au Caussé, s'assurer qu'il n'y avait pas de bestiaux étrangers à la communauté.

F^o 14. — Le 21 décembre, lundi, jour de Saint-Thomas,

payé au sieur Lacroix, receveur des seigneurs chanoines, pour le vin fourni par le consulat, pour les messes, 26 sols; pour les âmes du Purgatoire, 17 doubles 8 gros; les chandelles pour le chant, 2 moutons valant 21 gros. — Réparations au verrou de la Condamyne « *que erat rot*, » 5 deniers. Le 23, « *que era dimecres*, » paiement arriéré de 2 écus à Eméric de Lolmie, « *que li ero degutz de vieilh per bilheta sagellada del cossolat*. » — Le 25, jour de Noël, 2 ménétriers de Montricoux, « *quanagero fag honor als seignors cossols*, » reçurent 20 deniers valant 1 gros bon.

F^o 17 verso: — Pont d'Aveyron: Le 4 janvier, ilfut fait un bail à construire par M^o J. de Sérignac à Antoine de Saint-Just, charron, « *lo deu far de tot a neo totas fustas a sos despens be e decoral, be suffisen, e tot so de vielh deu esser de la viala e la viala deu far tota feramenta que i failha e aquela que i es deu tener loc a la viala de que li donom*; » payé pour cette réparation 6 écus et demi, « *e may lodonam destrena 1 cart descut*. »

F^o 18. — Robes des consuls: Le 18 janvier 1434, un lundi, payé à Pierre Motes, pour le drap nécessaire aux robes des consuls, qu'il alla acheter à Rodez, et que la ville est tenue de fournir, 36 écus.

F^o 22. — Deux hérauts du comte d'Armagnac, étant venus réclamer un marc d'argent qui lui était dû, les consuls font répondre à ce seigneur qu'on ne peut le payer pour le moment. Le logement de ces émissaires chez Mazérac, hôte, coûta 9 doubles et 1 denier. — Le 30 janvier; « *fo baylat als servens del Rey* » 39 deniers 7 sols pour le cens du Quercy, des années 1432 et 1433.

F^o 27. — Le 28 février, payé à M. le Sénéchal, « *que a nom Vayssiera*, » 4 écus 15 gros en à-compte sur les tailles, et suivant un billet de M. J. de Blames, de Villefranche. — Le compte reprend en août.

F^o 28. — 11 août. — Voyage de G. du Mas à Villefranche,

près du seigneur de Cuzoul, qui devait s'interposer auprès du Sénéchal, lequel était sur le point de poursuivre les consuls.

F^o 28 verso. — Même mois. — Payé le port d'une lettre du roi de France, portant défenses au prieur de Saint-Antonin et à l'official du diocèse d'exiger des dîmes au-delà de celles fixées par la coutume, « *que no siam fatiguatz per lo deïmes, si no com aviam acostumat.* »

F^o 30. — Le 25 dudit, « *dimecres, los cossols de Cailutz tramesero 1 home que mandavo que los Angles ero passatz de sa que estessem ben avisatz de nostra viala.* » On donna à cet homme 3 doubles.

F^o 33. — Le 7 novembre, mardi, les consuls envoient Jean de Palheyrols à Villefranche. M^e Gautié leur avait écrit de porter de l'argent au trésorier du Rouergue ; sa dépense pour deux jours s'éleva à 1 denier tournois.

F^o 36. — Le 21, mardi, jour de Saint-Mathieu, Messire Guilh. de Puycornet et les hommes d'armes de Messire Pierre de Roger, vinrent à Lalbenque et à La Calmt ; on envoya audit seigneur Pierre de Roger du pain et du vin, et 1 setier d'avoine, et la première jument qui portait ces vivres était de Joanni, et la deuxième d'Ynart Belin.

F^o 38. — 1^{er} octobre. — Venue de divers seigneurs de la Cour du Sénéchal : on leur fit des présents consistant en torches, pain, vin, avoine. Suit l'état des provisions faites et par qui elles furent fournies : 1 paire de poulets coûtait alors 2 sous 6 deniers, 1 paire de chapons 8 doubles, 1 perdreau 10 deniers, 1 quartier de mouton de 3 livres carnassières 3 sols 10 deniers, 1 morceau de bœuf de 6 livres carnassières, 1 sol.

F^o 46. — 26 octobre. — Il fut payé à Raymond de La Garde, procureur du roi, pour travaux (écritures) faits pour les consuls, 2 écus d'or ; à J. de Rames, notaire, pour les reconnaissances dues au Roi, 6 écus ; le trompette de ville,

sur l'ordre du Sénéchal, avait par plusieurs fois appelé les tenanciers à aller les fournir.

F^o 49. — 26 octobre, mardi. — G. du Mas se rendit à Rieupeyrus, « *per tener 1^a jornada que avion los tres Estats de Roergue sus la defensa del pays ;* » il rapporta que les Etats avaient envoyé un député à Monseigneur d'Armagnac « *per saber sa voluntat, e reportet may que lo senhe de Valady anava per la Bassa Marcha e M^o Johan de Vernh e lo borc de Castanet, e foc donada per ausir relatio a Rieupeyrus, lo disapde a 6 del mes de novembre.* »

F^o 52 verso. — Le 8 novembre, les consuls disent *finada administratio*, et ils inscrivent le payement d'un marc d'argent à un héraut du comte d'Armagnac, pour diverses lettres qu'il avait apportées, et 10 deniers 11 sols à M^o J. Candonh, « *maestre de las escolas,* » pour sa pension de l'année. — Le registre est aussi commencé de l'autre côté ; cette partie comprend la recepte, « *la presa.* »

F^o 1. — Encan du Souquet du vin « *a la candela que may dira.* » Ce droit fut adjugé à Brenguier Rossel et à J. Fraysse pour 161 moutons (8 livres tournoises). Le poids des viandes à Jacques de Payrol pour 2 écus et 2 moutons.

F^o 1. — « *Venduda laigua de las payssieras de Romegos intro la payssiera de la Pailhola que degun noi deu pescar del dia de Totz Sans intro à Pascas.* » Ce droit fut affermé par G. de Cayssac pour 3 écus d'or. L'afferme des tables de boulangerie monta à 15 deniers ; le droit d'encan, à 4 écus, fut adjugé à B. Laurent, et le poids public le fut pour 3 écus à Brenguier Rossel, « *may ufren.* »

F^o 15. — L'afferme de l'albarède de Fontales monta à 4 sols tournois, et l'herbe du pré Vicomtal ou commun 9 écus.

On trouve au folio 17 un emprunt fait au seigneur du

Cuzoul, pour payer le trésorier du Rouergue : il reçut des consuls 8 marcs d'argent, 6 tasses et 1 aiguière d'argent du prix de 40 écus.

CC. 45. — Registre in-folio, 69 feuillets, papier.

1452-1453. — Comptes consulaires. — Ce volume comprend en tête le rôle « *de la questa.* » Celui des rentes en blé perçues par la ville au Causse de Quercy, est une pièce ajoutée ; la pagination commence après : Folio 1. Lendemain de la Toussaint, pour la messe du Saint-Esprit dite ce jour, « *afi que nos illumines,* » 2 sous 11 deniers.

F^o 6. — 31 décembre. — Payé à G. de Payrol jeune, qui alla porter à Toulouse une lettre à Messire Robert et à B. Gayrast, annonçant que le commandeur de Vaour avait fait saisir sur les Causses du gros bétail des habitants de la juridiction, et demander ce qu'il fallait faire.

F^o 17. — Le 17 janvier, on fit une procession générale, et de même 9 jours de suite, « *per tal que nostre senhor Dyous gardes lo poble et lo frug de la terra, devem als menestriers e an aquels que portavo los estandardtz,* » 3 sols 6 deniers. — Le 29 janvier, Jean de Palheyrols et R. de Missolières allèrent à Rodez, où étaient les États du pays, pour l'entretien des lances d'ordonnance. — Le 22 février, les consuls Payrol et Géraud Fournier vont causer des fraudes avec ceux de Penne au roc d'Anglars ; ils n'osaient se rendre en ville « *a causa de la malencontra que y es.* » — Le 14 mai, les seigneurs de l'église de Saint-Antonin firent une procession, « *e lo frayre ministre dels Fraires Menors prediquet e los senhors cossols fezero lhy pitensa al coven,* » elle coûta 16 sols 6 deniers. — Le même jour, on envoya Peyroton de Payrol porter à Montbeton l'argent promis au

Bâtard (d'Armagnac?) — Le même jour encore, un délégué de Mgr d'Armagnac vint s'assurer si nous avions blé, vin, avoine et chair salée suffisante pour tenir un siège. — Le 8 juin, réparations à « *l'escala vieilha*; » payé torches des consuls le jour de la Fête-Dieu, 2 livres 2 sols. — Le soir de la Toussaint, les consuls firent brûler un cierge à l'église; ils étaient allés à l'offrande à la messe, et avaient donné 3 sols 4 deniers. — Plus loin ils paient, en outre, « *as senors canonges e capelas que preguo Dyou per lo poble, que nos gardes de tota infirmitat corporal e de tota tentayssio dyabolical, e dissero la messa de Nadal e la Passio del vendres san, per tal que Dyou gardes lo frux de terra mayre, de aura frege e de tempesta, e nos menes a bon port.* » — Ils donnèrent 33 sols à M^e Jehan d'Alchyé, « *per que nos fos delygen a far dire messas e far las processios* (ce devait être le doyen). Suivent les noms de six chanoines : MM^{es} P. Cayssac, J. Fornier, P. Mordanhe, J. de Lafon, P. Pascal, G. Descams, P. Cortes. Parmi les prêtres de la ville, au nombre de vingt, on trouve des Palhayrols, des Baudus, etc. — Payé 2 livres 9 sous 2 deniers aux sieurs chanoines pour l'entretien de l'horloge de ville, « *per reglar lo relotge.* » — Ce compte est ensuite clos le 8 juin 1453 au consulat, par une reconnaissance de 20 livres consentie par le trésorier de l'année, par acte reçu par Robert de Carta, notaire.

CC. 46. — Cahier de 50 feuillets, papier.

1455-1456. — Comptes consulaires de Saint-Antonin. — Consuls E. Ramon de Missolières, Mathelin Possols, J. Benech, Antoine de Villanova, Marc Petitmaistre; conseillers politiques: Jean de Palheyrols, Jacques de Missolières, Jean de Sérignac, Jean Baudus, etc.

F° 1 verso. — Novembre 1555. — Prise de bestiaux par le commandeur de Vaour ; on envoie Mathelin Possols pour les recouvrer. Le commandeur exigea qu'on vînt lui montrer les limites des fraus d'Anglars, « *las bolas.* »

F° 6 verso. — 15 décembre. — Payé les frais du voyage de Durand de Cayssac et de Raymond de Missolières, qui allèrent à Villefranche aux trois-États du Rouergue ; ils rapportèrent qu'ils avaient traité pour la contribution de la ville aux gages des gens d'armes, et qu'elle montait à 291 livres 12 sols. — Le 30 décembre, la ville paya à Messire P. de Raffin, commandeur de Vaour, pour sa part de l'arrêt du parlement de Toulouse, au sujet des fraus d'Anglars, 29 livres 1 sol 8 deniers. — Figurent également de nombreuses lettres aux consuls de Penne à ce sujet. Le 8 juillet 1456, Raymond Missolières fut dépêché à Villefranche pour s'enquérir de la punition à infliger à Bernet le poissonnier, pris par les baïles devant Saint-Martial, « *en terra sagrada.* » M. le prieur et les chanoines avaient fait avertir les consuls qu'ils eussent à le faire reconduire au lieu où on l'avait pris, et cela sous peine d'excommunication ; Missolières rapporta qu'on n'avait pu le consulter, mais qu'on avait engagé à faire venir M. Jean Delvernh ou M. l'Avocat du Roi, ou M^e Guillaume Leygua, quand la cour de Toulouse viendrait chercher le prisonnier, pour savoir si on devait le remettre ou non aux moines. — Le 25 juillet, M. de Palheyrols se rendit à Toulouse auprès de M. de Saint-Gély pour s'expliquer sur le procès de la ville avec M. de Vaour. — Le 25 du mois d'octobre, on délégua Missolières à Vaour pour lui proroger le délai de l'accord à intervenir entre la ville et le commandeur. — Le 25 septembre, Jean de Sérignac alla à Villefranche auprès du trésorier du Rouergue. Les habitants de Lavaurette et de Septfonds s'étaient plaints à lui au sujet du procès que la communauté avait avec eux pour les her-

bages et entrées des bestiaux. Le juge du Quercy y vint aussi avec les consuls de ces communautés; la sentence ne fut pas rendue ce jour-là; les consuls enregistrent les dépenses de leur défenseur.

CC. 47 bis. — Cabier de 60 feuillets, papier.

1464-1465. — Comptes consulaires. — Consuls : En Durand Cayssac, En Ramon de Missoliéras, Mathelin Possols, Antoni Boisset, Guiral Fornier, J. Ferran. — 13 décembre 1464. — Envoi de Durand de Cayssac à Villefranche : il était appelé par le trésorier du Rouergue au sujet de l'imposition des gages des gendarmes pour un an. Les gens des trois États s'y trouvèrent réunis tedit jour avec deux commissaires du roi, Jean Latrie et J. Terlen, porteurs des commissions royales, pour imposer les gages de 70 lances pour un an. On les octroya, et la part de Saint-Antonin monta à 276 livres tournois. — 24 janvier 1465. Mathieu Possols alla à Villefranche parler à Mgr le Sénéchal, qui avait envoyé des commissaires pour faire payer la taille par les prêtres, par les chapelains et les chanoines pour les rentes, et à tous autres pour la taille du cabal, établie pour l'armée de Catalogne. Le Sénéchal envoie le nommé Durand Lacombe faire une enquête à Saint-Antonin; son séjour coûta 3 livres. — Le 20 mai, Aranc, de Najac, vint pour mettre à exécution un arrêt du Sénéchal condamnant les ecclésiastiques. — Le 8 avril, payé à Pierre Raymond Rousset, qui alla à Najac pour faire délivrer à W. Teyssier, archer de la ville, les brigantines que devait lui remettre M. le Sénéchal. Le Sénéchal, présent à Najac, lui répondit qu'il ignorait s'il ne les avaient pas encore reçues comme les autres archers; qu'il parlerait à son

neveu (*bot*). Le 25, Missolières va à Villefranche demander au Sénéchal s'il donnera les brigantines de l'archer, et il le présente au capitaine des francs-archers, qui ne put les recevoir parce qu'il n'avait pas ses armes. — Le 1^{er} mai, Boisse va à Villefranche; il présente le franc-archer, ne trouva pas de brigantines, revint à Najac, où il trouva qu'on avait fait une imposition de l'ordre du Sénéchal, pour avoir « *gipos, caussas, camisas, sabatos,* » pour acheter des chevaux et pour les 35 sols qu'il fallait donner aux archers. A leur départ le délégué de Saint-Antonin, accorda avec MM. les consuls de Najac et Verfeil, que M. Jean Andigué donnerait 24 livres sur la taille établie le 18 avril pour acheter les brigantines des archers de ces trois lieux. — Le 16 mai, on envoie demander au Sénéchal ce qu'il fallait faire des francs-archers qui étaient en cette ville et faisaient dépense à l'hôtellerie de M. Loys, et qui paierait? le Sénéchal répondit que le pays tiendrait en compte cette dépense; elle monta pour les archers et leurs chevaux à 6 livres 3 sols 4 deniers. — Le 28 mai, Raymond Boisset alla à Villefranche; les consuls de cette ville l'avaient prié de s'y trouver: il y rencontra ceux de Figeac, Milhau, Najac et d'autres villes du Rouergue. Le lieutenant du Sénéchal leur démontra que la guerre recommençait, qu'il leur conseillait de faire entrer toutes les villes en une alliance; ils promirent de remontrer cela à leurs communautés et de donner réponse dans dix jours. Boisset rapporta les articles du projet d'alliance. — Le 7 juin, R. Missolières alla à Najac chercher les brigantines de notre archer; Poncet de Gautz, chargé de les acheter, répondit avoir dépensé partie de l'argent reçu à faire réparer une brigantine « *a vols* » qui était dans le pays; il promit de la remettre bientôt. — On voit, par les articles suivants, que le capitaine des francs-archers était à Saint-Antonin, et que ses gens y commettaient toutes sortes de désordres

Missolières alla s'en plaindre au Sénéchal, qui promet de faire des informations et de les faire déloger. Le 13 septembre, P. de la Cassa vint faire cette enquête; il y avait eu batterie (rixas) et l'on dut ôter leur harnais (armement). — Le 8 octobre, R. Missolières va payer à Pons de Gautz, de Najac, 2 livres 17 sous tournois pour notre quote-part de la taille (imposition) pour les habillements des archers. — Le 28 octobre, payé à M. Arnaud de Belbéze, de Toulouse, 18 cannes de drap « *de Meni (?) per las raubas dels senhors cossols meg roge, meg bruneta*; » la canne coûta 2 écus et 15 gros d'or, en tout 70 livres 2 sols 6 deniers, « *folraduras de las pels*, » 12 livres. Le compte mentionne ensuite une pension au médecin de la communauté « *al megge*, » Jehan de Brumench, 15 livres. — 6 cannes de drap « *de clara de Mazeras* » et 15 pans et demi de drap rouge de Perpignan, pour faire les robes des valets; « *la clara costet* » 24 sous 6 deniers, « *et la roge* » 2 écus; en tout 12 livres 12 sous 6 deniers; les chaînes du pont de Rodanèze, 22 deniers; un anneau mis à la tour de la Condamine, où se place la chaîne de la rue, ainsi que celles qui font le pont-levis, 10 sous 10 deniers; un gros cadenas pour le pont de la Peyrière, 9 sous 4 deniers. Le volume contient encore beaucoup de détails sur les réparations faites aux murailles, aux ponts; des visites aux Causses des Anglars, etc., etc.





VILLEFRANCHE DE ROUERGUE ET NAJAC.



RAPPORT

SUR

L'EXCURSION FAITE PAR LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE T.-ET-G.

LE 7 JUIN 1881,

PAR

M. FERNAND QUÉVILLON,

Capitaine d'État-major,

Membre de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.



L'IDÉE d'une excursion dans la vallée de l'Aveyron a le don particulier d'exercer une grande attraction sur tous les membres de la Société. — La plupart l'ont parcourue déjà plusieurs fois ; cependant, tous ceux qui peuvent profiter de quelques loisirs, ou qui ne redoutent pas la fatigue, s'empressent de répondre à l'appel de notre Président.

Nous arrivons nombreux au rendez-vous, à la gare de Villenouvelle. Le temps est frais et le ciel, un peu voilé pour rendre inutile le parasol, est assez riant pour nous promettre une belle journée.

La réunion se compose de MM. le chanoine Pottier, Moulenq, général Lewal, colonel Lécuse, de Dubor, Edouard

Forestié, de Capella, Henri Delbreil, Millenet, Claverie, Rey-Lescure, l'abbé Fourment, A. Buscon, Guirondet, de France, Anglade, Dumas de Raully, Fabre de Cahuzac, capitaine Quévillon.

Appelé à voir, pour la première fois, cette vallée tant vantée, je subis le charme général, et me réjouis de contempler, dans ce coin trop peu fréquenté de la France, à côté des richesses de la nature, les richesses archéologiques. Ce charme, je l'ai vivement ressenti, je puis le dire, mais pour l'exprimer dignement il faudrait une plume plus autorisée. La rapidité de mes impressions et l'insuffisance de mes notes me font demander à votre bienveillance l'accueil que mérite au moins ma bonne volonté.

A cinq heures du matin la vapeur nous emporte vers Lexos, avec la modération d'un autre âge, car l'allure rapide est inconnue sur cette ligne; le touriste y gagne, si le voyageur y perd.

Après la station de Saint-Étienne de Tulmont nous gagnons à Nègrepelisse la vallée de l'Aveyron, si élégamment décrite par M. Trutat, et nous pénétrons dans la région des Causses.

Ce serait leur manquer de respect que de ne pas saluer la tour octogonale et la flèche du clocher de Nègrepelisse, et les rares vestiges de son château, élevé en 1628, presque respecté par la Révolution, et détruit il y a un demi siècle par un vandale. N'oublions pas l'illustre et vertueux Turenne, dont le souvenir est religieusement gardé dans l'hospice fondé par ses soins.

C'est près de Nègrepelisse que se trouve le château de Bioule, visité il y a quelques mois par la Société.

De la station de Montricoux nous apercevons l'ancienne commanderie des chevaliers du Temple, qui date de 1181, et fut, après la destruction de l'Ordre, attribuée par Charles-Bel aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

La vallée se resserre et devient une gorge à Bruniquel, au confluent de la Vère, où elle nous offre un remarquable spécimen de vallée de fracture. Quelle merveilleuse situation que celle de son château, bâti sur la crête d'un escarpement qui surplombe l'Aveyron. Sa construction est attribuée à la reine Brunehaut. — Le général d'Ouvrier de Bruniquel en est aujourd'hui le propriétaire et le restaurateur. — La vieille cité, les grottes de l'âge du renne, offrent aussi bien des curiosités.

En approchant de Penne nous remarquons de singulières falaises de calcaire dolomitique, qui simulent des remparts.

Penne nous offre encore un imposant spectacle. Menaçant comme une flèche, perdu dans les airs comme une plume, le château porte bien son nom et sa devise, et semble défier toute approche. On conçoit qu'il fût réputé imprenable. Malheureusement il n'y a plus que des ruines, et le général de Bruniquel ne songe pas à les relever. Leur aspect terrible est atténué par le doux et mélancolique souvenir de la légende d'Adelaïde de Penne et du troubadour Raymond Jourdain !...

Le poète, l'artiste, le peintre trouveront à Penne bien des sujets de méditation; le géologue y cherchera des fossiles, des stalactites; l'industriel même y verra les tisserands, jadis renommés; pour l'archéologue, bien des jouissances lui sont aussi réservées.

M. Rey-Lescure, avec une précision et une compétence toutes spéciales, nous donne sur tout notre parcours des renseignements géologiques des plus intéressants.

Au-delà de Cazals nous remarquons les rochers de Bone, où des antiquaires veulent retrouver l'Uxellodunum de César.

Au Roc Tremoulaire, qui chaque jour à midi tremble sur son étroite base, l'Aveyron se jette brusquement à l'est vers Saint-Antonin.

Cette ville, située au confluent de la Bonette, est le point

le plus intéressant de la contrée. Elle doit à saint Louis, qui la prit sous sa protection spéciale en 1226, les libertés dont elle fut si fière et si jalouse. Louis XIII l'assiégea en 1622, ainsi que Nègrepelisse. Elle offre à l'archéologue des monuments du plus haut intérêt, notamment l'hôtel-de-ville. Ses environs renferment de riches dépôts de phosphorites.

Après Fénérols nous arrivons à Lexos, où nous rejoignent MM. De Clausade, président de la Société archéologique du Midi de la France; baron de Rivière, membre correspondant; Edward O'Byrne, l'abbé Graul, membre correspondant, curé de Lescure; Charles Deloncle, l'abbé Galabert, membre titulaire, et l'abbé Géraudy.

A Lexos nous prenons la ligne de Toulouse à Paris, qui nous permet de voir, en passant, Varen, célèbre par l'église et l'ancien collège des chanoines; Laguépie, dans une riante situation, au confluent du Viaur, où l'on remarque les ruines d'un château qui fut rasé par les Albigeois, puis une deuxième fois par le duc de Joyeuse.

Najac éveille une émotion bien naturelle. C'est ce fier château, à 200 mètres au-dessus de l'Aveyron, que nous visiterons cet après-midi. Aussi nous le saluons comme un ami que l'on doit revoir dans un instant.

A Monteils la vallée se rétrécit beaucoup. On nous cite comme dignes d'attention le village et le château de San-Vensa.

La voie ferrée est très pittoresque en cet endroit. Entre Laguépie et Villefranche nous avons compté 16 ponts sur l'Aveyron et 12 tunnels. L'ingénieur a joué avec la difficulté; il a franchi l'obstacle, plutôt que de le tourner.

Enfin, nous sommes à Villefranche de Rouergue. Bâtie par Alphonse de Poitiers, frère de saint Louis, cette ville a joué un rôle prépondérant dans le Rouergue, dont elle était la capitale.

Plusieurs membres de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron nous accueillent à la gare avec une grande bienveillance.

Sous leur conduite nous allons directement à la Chartreuse, où M. le docteur Bras et M. Guirondet nous initient à l'histoire détaillée et aux beautés archéologiques de ce monument.

Par un portail à toiture avancée nous pénétrons dans une première cour, où se trouve l'entrée de la chapelle et du couvent.

A gauche, un deuxième portail, ouvrant sur une autre cour, attire l'attention par les deux cheminées monumentales dont il est flanqué. Sur celle de droite on remarque une tête de guerrier rébarbatif, faisant la grimace à une tête de jolie femme du temps de François I^{er}. Sur celle de gauche, deux têtes paraissant d'une méchante humeur, sont cependant, comme les précédentes, bien travaillées. La coiffure mauresque de l'une de ces deux têtes et les deux coquilles que l'on retrouve sur chaque cheminée, évoquent des souvenirs orientaux, que l'on a peine à préciser.

Tandis que quelques-uns se perdent en conjectures sur l'origine de ces monuments, nous apprenons que le docteur Bras les a fait placer en cet endroit pour les sauver de la mutilation à laquelle ils pouvaient être exposés dans une ancienne maison de la ville.

Nous visitons la salle capitulaire, située sur le côté gauche de l'abside; elle offre un ravissant spécimen d'architecture ogivale du XV^e siècle. Les vitraux des trois fenêtres qui l'éclairent sont d'une facture admirable par l'harmonie des tons, la finesse du dessin et la conception religieuse des sujets. Nous croyons reconnaître au milieu un *Gloria in excelsis*, à droite la Nativité, et à gauche une image de la Jérusalem céleste. Mais quelle profanation ! Cette salle d'un style si pur, si élégant, sert aujourd'hui de magasin

d'approvisionnement. Ses belles verrières ont été en partie brisées à coups de pierres. Le vénérable docteur Bras emploie toute son autorité à faire respecter ce qui reste ; tous nos vœux se joignent à ses efforts.

De là nous revenons sur nos pas dans la première cour, d'où nous pouvons embrasser l'ensemble de la chapelle, en forme de croix latine. Le clocher sert de contrefort à la sacristie, qui fait le pendant de la salle capitulaire, il n'est remarquable que par quelques meurtrières percées à son sommet.

Nous allons entrer dans l'intérieur de l'église, mais l'admiration du porche nous retient sur le seuil. Ouvert par trois arcades, il offre à notre attention des pieds droits formés de colonnettes prismatiques réunies en faisceaux, d'où s'élancent des arcs-doubleaux qui le divisent en trois compartiments. Les nervures hardiment profilées se croisent sur trois médaillons portant : l'un les armoiries du fondateur Vésian Valette, un autre celles de son épouse, Catherine Garnière, et le troisième un écu réunissant les unes et les autres.

Le portail est fort beau, avec sa crosse végétale de feuilles de chêne et de vigne, et de grappes de raisin ; il est flanqué de deux pyramides très capricieusement ornementées. Tous ces détails sont d'un fini de travail irréprochable. L'excellente impression de ce préambule se soutient et s'accroît quand on entre dans la chapelle, pleine de séductions pour les yeux.

La nef est très courte et close par les panneaux du chœur ; l'entrée de ce dernier est flanquée de deux autels en bois sculpté du XVII^e siècle, dont on pourrait admirer le travail, s'ils ne semblaient criards dans cette jolie chapelle gothique. A droite une étrange ornementation de têtes de morts attire les regards sur un autel funéraire.

Cette nef resserrée était destinée aux Frères convers ; dans

le chœur se tenaient les Pères Chartreux. Trente stalles en bois de chêne sculpté, d'une décoration riche, élégante, variée, offrent un spécimen de l'habileté des artistes de l'époque. Les miséricordes gardent l'empreinte de leur esprit caustique et malicieux ; les physionomies les plus pittoresques y font des grimaces du plus bizarre effet !

Les panneaux du chœur, également en chêne sculpté, étalent les riches combinaisons du style flamboyant. Pourquoi faut-il que, pour placer une chaire de piteux aspect, un Béotien ait eu l'idée d'échancrer cette belle galerie ? — C'est le pavé de l'ours !

L'église a une voûte de pierre ; il n'y a pas de transept.

Les piliers qui séparent les travées de la nef et du chœur sont engagés dans le mur et s'épanouissent en un faisceau de nervures, largement profilées qui, au croisement, offrent des pendentifs ornés d'écussons comme ceux du porche.

L'abside a sept pans et cinq fenêtres. Les vitraux en sont remarquables. On y distingue le fondateur Valette, à genoux, en habit de Chartreux.

La sacristie est en harmonie avec l'église.

En sortant du chœur, à droite, un vieux tableau percé de trous, qui paraît attendre qu'on y fiche des pitons, excite la curiosité. C'était la liste d'appel des religieux ; le trou vide de piton signalait le délinquant à la vigilance du prieur.

Un vestibule gothique nous conduit au réfectoire, vaste pièce voûtée, qui se recommande à nous par sa chaire originale et du plus fin travail. Elle est en pierre, encastrée dans le mur, recouverte d'un dais soutenu par des arcades trilobées.

Le petit cloître vient après, et a lui aussi son attraction : Ce sont ses arcades délicieusement sculptées, et une fontaine en pierre ravissante, malheureusement un peu mutilée, elle est surmontée d'un bas-relief qui représente le lave-

ment des pieds. Le monogramme de J.-C. y apparaît flanqué des armoiries de Valette et de Garnière. Ce petit cloître a la forme d'un rectangle, au milieu duquel est un parterre.

Le grand cloître qui lui succède affecte la même forme; moins riche, moins éblouissant de sculptures que le petit cloître, il a un aspect plus imposant, plus sévère. Les arcades ogivales sont moins élégantes et moins ornées. Le préau qui occupe le centre n'est accessible que par une seule arcade. Les cellules des Chartreux qui donnent sur ce cloître ont une porte à arc surbaissé, soutenu par des modillons semblables à ceux qui supportent les ogives.

Chaque logement des religieux comprenait deux pièces et un jardinet, clos de murs élevés.

Comment, en pénétrant dans ces austères retraites, ne passe représenter ceux qui les ont habitées longtemps? L'atmosphère y semble plus calme et comme sanctifiée par le souvenir des vertus qu'ils y ont pratiquées. On ne saurait mieux retracer leur vie, que ne l'a fait M. Guirondet dans sa notice sur la Chartreuse :

« Les Chartreux habitaient de petites cellules bâties
« autour du grand cloître; ils consacraient à la prière, au
« silence, aux méditations religieuses, les jours d'une vie
« qui passe pour en acquérir une autre qui ne passe pas.
« Toutes leurs heures étaient réglées, tous leurs moments
« remplis. Ils s'occupaient du travail des mains dans les
« intervalles de leurs pieux exercices. Le soir, lorsque tout
« sommeillait dans la cité voisine, ils allaient prier dans
« l'église du couvent, en parcourant les cloîtres silencieux.
« Les passions du monde expiraient à la porte du monas-
« tère. Les événements politiques, les scènes mouvantes
« du cœur y passaient inaperçus. On n'y connaissait d'autre
« ambition que celle de bien faire, d'autre gloire que celle
« de Dieu. »

Nous sortons de la Chartreuse par le jardin potager, à

l'extrémité duquel nous trouvons une petite chapelle qui a droit aussi à notre visite. Elle est du même style, mais plus récente que l'église.

Commencée en 1451, la Chartreuse fut terminée en 1459. Sa fondation est due à la générosité de Vésian Valette, riche marchand de Villefranche, parti pour Rome en 1450, dans l'intention d'y gagner le jubilé universel sous le pontificat de Nicolas V. Il y mourut, et son corps fut rapporté à Villefranche. Sa veuve, Catherine Garnière, fit aussitôt construire la Chartreuse, où plus tard elle fut enterrée à côté de son mari ; leurs tombeaux se voient dans le choeur, à gauche du maître-autel.

Nous saluons une dernière fois cette remarquable Chartreuse qui peut prendre place auprès des plus célèbres, celle de Burgos notamment ; et nous nous rendons à l'église de Villefranche.

L'église Notre-Dame, commencée en 1260, au plus beau temps de l'architecture gothique, fut construite avec lenteur. Les jours de violence et d'orage étaient alors plus fréquents que les jours de calme. Il fallait songer à défendre la ville plus qu'à l'embellir, et les dépenses pour la fortifier absorbaient les ressources que l'on destinait à l'église. Enfin, après bien des vicissitudes, celle-ci fut terminée à la fin du XVI^e siècle. L'énorme tour du clocher reçut sa plus haute voûte en 1581. Mais on ne put l'élever davantage, faute d'argent.

Dans cet intervalle l'art religieux avait subi des transformations, auxquelles l'architecture de Notre-Dame, bien que de style gothique dans toutes ses parties, n'est pas restée tout-à-fait étrangère.

Le clocher à sa base sert de porche à l'église ; il est flanqué de quatre contreforts décorés de clochetons. Sur une galerie ornée d'une balustrade ouvrent quatre fenêtres à meneau horizontal. Au-dessus d'elles, mais sur trois faces

seulement, règne un autre rang de fenêtres élégamment sculptées.

M. Guirondet, notre cicerone, qui a savamment écrit la description de cette église, nous apprend que Bachelier de Toulouse, architecte de la Renaissance, devait couronner le soubassement par une deuxième galerie, d'où s'élèverait un dôme percé de huit arcades à plein cintre, recouvert d'une coupole hémisphérique, et surmonté d'une lanterne pour l'horloge.

La porte est formée d'une suite d'arcs concentriques et décroissants. On y voit des niches autrefois occupées. Elle est partagée en deux par un pilier, qui formant ainsi deux entrées, symbolisait à droite la voie des bons, à gauche celle des méchants.

Le portail est du XV^e siècle, et présente des nervures prismatiques finement travaillées.

En pénétrant dans l'église on éprouve une impression de recueillement qui est le propre de cette architecture si religieuse. Sous ces longs arceaux gothiques, qui croisent leurs nervures comme des mains jointes tendues vers le ciel, dans ce demi jour irisé des vitraux, où les rayons du soleil semblent voilés devant la Majesté divine, l'âme s'élève instinctivement au-dessus des préoccupations terrestres. Le temple gothique nous apparaît toujours comme la traduction en pierres du « *Sursum corda.* » C'est le livre de prières parlant aux sens.

Comme la plupart des églises de ce style, celle-ci affecte la forme d'une croix latine, de 55 mètres de longueur sur 13 de largeur; la hauteur sous clef de voûte est de 22 mètres. Nous y remarquons la galerie de l'orgue, ornée d'une balustrade découpée à jour, la tribune que l'on appelle à tort Jubé, surmontée d'une galerie dite des archives, les huit larges fenêtres divisées par trois arcades trilobées.

Autour des colonnes, des faisceaux de colonnettes s'élan-

cent en fusées pour figurer la charpente de la nef. Des points de croisement tombent des médaillons d'une élégance qui n'a d'égale que la légèreté.

La chaire est du XV^e siècle, en pierre, sauf le dais en bois. Les sculptures méritent qu'on s'y arrête, mais un goût déplorable a si bien travaillé à barbouiller cette pierre de couleur imitant le bois, fort mal du reste, qu'il convient d'être prévenu pour n'y être pas trompé.

Dans une des chapelles on remarque le tableau de sainte Geneviève, par Boulanger. L'admiration des amateurs de belle peinture est assez partagée. Bientôt la critique s'anime, et encore un peu elle se demanderait ce qu'il fût advenu de Lutèce, si, pour en surexciter les défenseurs, il ne s'était trouvé qu'une bergère si peu inspirée.

Au fond de l'abside était autrefois le maître-autel, et le chœur était séparé de la nef par une clôture à claire-voie surmontée d'un jubé. Le pupitre est aujourd'hui derrière l'autel, qui a été avancé jusqu'au centre du transept.

Nous nous arrêtons longtemps dans le chœur, bien digne de captiver l'attention par ses sculptures en chêne. Deux rangs de stalles offrent des panneaux richement décorés, et surtout une galerie saillante où brille le style flamboyant dans toute sa fantaisie. Des flammes entourent des quatre-feuilles, des trèfles lancéolés, etc. Les miséricordes des stalles sont fort originales et présentent une variété parfois peu révérencieuse : des moines grimaçant sous leur capuchon, ont, l'un un museau de renard ou de lapin, l'autre une gueule de chien ou le groin d'un porc.

Le chevet a sept pans ; il est éclairé par cinq fenêtres et deux rosaces. On y voyait autrefois des vitraux remarquables, rappelant les bienfaiteurs de l'église. La Révolution les a détruits.

A droite et à gauche de l'abside sont deux dépendances de style ogival, servant de sacristie.

Les murs de cet édifice n'ont pas toujours été témoins de scènes édifiantes. La violence à main-armée en a plus d'une fois franchi le seuil. Elle fut pillée en 1448, à propos de l'installation du chapitre collégial. Deux ans après, les esprits n'étaient pas encore calmés, et l'archiprêtre Astorg de Firminhas, défendant au chapitre de percevoir la dime des fruits, occasionna un soulèvement populaire. Ses partisans envahirent l'église un dimanche pendant les offices, et commirent toutes sortes d'abominations. Ayant apporté du pain, du vin, du gras-double et des pieds de mouton, ils firent ripaille. En 1451 le parlement de Toulouse rendit un arrêt contre les profanateurs, et les désigna sous le nom de « Mange-tripe de Villefranche. »

La Réforme et la Révolution commirent des excès plus graves encore. L'église fut mise à sac et incendiée.

Mais voici longtemps que nous parlons de Notre-Dame. Déjà tout le monde est sorti de l'église et s'est rendu sous les arcades de la place, à gauche, pour visiter l'intérieur d'une ancienne maison. On y remarque un escalier en vis Saint-Gille, en pierre, du XVI^e siècle, digne de l'attention des plus délicats, par les détails flamboyants de ses caissons. Des têtes d'hommes et de femmes François I^{er}, finement sculptées, décorent la façade.

Un peu plus loin, à l'angle de la place Notre-Dame, M. Guirondet nous fait les honneurs de la maison où se trouvaient autrefois les deux remarquables cheminées que nous avons admirées dans la cour de la Charreuse.

Enfin nous terminons notre visite à Villefranche par la maison de M. Latapie, pharmacien. On y distingue des fenêtres géminées, de belles proportions. Mais le plus surprenant, c'est un marteau de forme bizarre, qui exerce la sagacité des collectionneurs ; on croit y reconnaître une tête de lézard sur un corps agité de convulsions. Le monstre a

trouvé plus d'un amateur, mais il vient d'être vendu 30 francs à un antiquaire.

Sans consulter l'horloge de Notre-Dame, l'estomac nous prévenait que l'heure s'avance, et que l'admiration n'avait pas suffi à le rassasier. Une prévoyance, digne d'éloges, nous avait préparé une restauration complète et variée à l'hôtel Notre-Dame.

Une douce gaieté succède aux émotions archéologiques; et M. l'abbé Fourment, qui en a senti particulièrement le charme, a su l'exprimer avec la verve et l'entrain qui le caractérisent.

M. le Président s'est fait l'interprète de notre Société, — et quel aimable et gracieux interprète ! — pour souhaiter la bienvenue aux membres des Sociétés voisines qui ont répondu à son invitation ; et dans un langage étincelant d'esprit et semé de fleurs archéologiques, il a fait l'éloge de nos doctes hôtes.

Le docteur Bras lui a répondu en termes chaleureux et avec une émotion qui a gagné tous ses auditeurs.

Devançant la pensée de tous, avec autant d'à-propos que de délicatesse, le général Lewal ajoute :

« Nous venons d'admirer les richesses archéologiques de
« Villefranche, de sa Chartreuse en particulier. C'est au
« vénérable docteur Bras que nous le devons, à sa solli-
« citude pour en conserver les restes. Il a droit à notre
« reconnaissance, et je suis heureux de lui en offrir ici la
« meilleure expression. »

Mais, parmi nos hôtes, il en est un dont la langue est plus que toute autre apte à célébrer les charmes archéologiques, puisqu'elle revit elle-même comme un écho du passé, et que de fervents adeptes lui donnent un renouveau, en professant un véritable culte à son égard. Donc, nous avons l'heur de posséder un félibre ! — Sa muse bienveillante ne pouvait que sourire à nos prières ; aussi, accordant sa lyre

félibringue, elle s'échauffe peu à peu, et bientôt elle entonne, du plus pur accent du crû, le dizain suivant :

Lou beire en man, Messius, en parla toulousenc
 Boui bou traire moun complimen.
 Saludi Mountalban, la bilo fumenalo
 Que set gaillardomen la rego magistralo
 De l'esprit humanen.
 Que trabaillo, creis, estudio.
 Apounda ma begudo ambuno pouesio
 A bostre esparti coungoustous.
 E porti la santat de tout cor amistous,
 La santat subretout de l'archeologio.

Un Felibre de Lengado,

Auberjo de Nostro Damo de Bilo franco d'Abayrou, lou bel jour del sept de jun 1884.

L'enthousiasme des convives s'exalte au niveau de l'inspiration du félibre : c'est de confiance pour un bon nombre ; car, hélas ! si tous nous avons pu, à nos heures, être les nourrissons des muses, nous n'avons pas tous été bercés aux accents félibringues, et pour quelques-uns cette langue est un mystère. Quoi qu'il en soit, honneur et merci au joyeux félibre, dont la bonne humeur communicative a su constamment apporter la note gaie « dans les doctes entretiens. »

Comment ne pas chanter la Garonne dans le beau pays de Gascogne ? C'est encore M. l'abbé Fourment qui veut bien nous dire tout ce qu'eût fait la Garonne si elle avait voulu ; elle se serait jetée dans la Manche ; elle eût changé les Normands en Gascons, ce qui est à moitié fait, et le jus de la pomme en jus de la treille, ce qui est plus difficile. Hélas ! que n'a-t-elle voulu quitter sa chère Gascogne ?

Le chemin de fer nous ramène à la station de Najac.

Nous y trouvons un médecin de la localité, qui nous enseigne le plus court chemin pour monter au château ; c'est

un sentier de chèvre, que l'on prend après avoir franchi le pont, pour gravir l'escarpement que domine l'église. Ce docteur a-t-il songé qu'il nous recommandait le chemin de l'emphysème ou de la pneumonie, et est-ce bien la voie qu'il prend lui-même et qu'il conseille à sa clientèle ?

Mais à quoi bon éclaircir cette question ? Est-ce un effet du sentiment archéologique ou de notre bonne réfection à l'hôtel Notre-Dame, presque tous, en nous accrochant des pieds et des mains, nous avons bientôt gravi le sentier de chèvre et atteint la crête. Quelques-uns qui connaissaient déjà Najac ont pris la route en lacets qui conduit au village ; enfin, une voiture était à la disposition des personnes qui appréhendaient cette ascension.

Quelque séduisant que soit le coup-d'œil, je me garderais de vous retenir sur la crête ; car, malgré la fraîcheur de la température, l'escalade nous a donné chaud. Allons, de suite au but de notre excursion.

Sur le sommet d'un contrefort qui barre la vallée de l'Aveyron et force ce dernier à le contourner, s'élève l'antique forteresse de Najac. Sa position est des plus fières et des plus menaçantes sur cette presqu'île, dont l'accès est partout très difficile, même par la crête étroite et rocailleuse qui figure l'isthme. On comprend quel aspect redoutable elle présentait au Moyen-Age. Elle ne commande cependant que la vallée de l'Aveyron ; les hauteurs environnantes, dans un rayon de 3 à 4 kilomètres, la dominent.

M. Dusan en a donné une description détaillée dans la *Revue archéologique du Midi de la France*. MM. Molinier ont également publié sur Najac des notes historiques et archéologiques du plus haut intérêt et d'une grande érudition. (Voir Bibliothèque de l'école des Chartes, t. X, l. II.)

Vers 1100 fut bâti le château de Najac ; il était l'un des points importants de la ligne de postes échelonnés le long de l'Aveyron à Villefranche, Monteils, Corbières, Mazerolles, Bétéilh, Puech-Mignon, Laguëpie, Lexos, Milhars, Saint-Antonin, Penne, Bruniquel, etc.

Ce château a joué un rôle important au Moyen-Age. En 1185, Richard d'Angleterre, plus tard Cœur-de-Lion, y conclut avec le roi d'Aragon une ligue contre le comte de Toulouse. Puis, la paix rétablie, le comte reprit possession du château, en fit sa forteresse comtale, le siège principal de sa puissance militaire, la résidence de son sénéchal, qui administrait le comté de Rouergue. La mort de Raymond VII, en 1249, permit aux seigneurs mécontents de relever la tête ; ils organisèrent une conjuration dans le but de se rendre indépendants, et se révoltèrent contre toute autorité ; mais ils avaient compté sans la main ferme d'Alfonse de Poitiers. Le sénéchal de Rouergue rentra dans Najac et dicta ses conditions. L'enquête de 1251 témoigne des poursuites judiciaires et administratives exercées contre les usurpateurs. Bien plus, les tribunaux ecclésiastiques furent aussi saisis de l'affaire, et condamnèrent les principaux coupables comme hérétiques. Le zèle du sénéchal outrepassa la mesure.

Enfin, Alfonse de Poitiers pardonna et octroya une chartre de coutumes aux habitants ; il fit construire un nouveau château plus fort que l'ancien.

Cependant les inquisiteurs n'étaient pas apaisés ; ils consentirent toutefois, en 1258, à faire grâce aux habitants de toutes les pénitences qui leur avaient été imposées pour fait d'hérésies, à la condition de reconstruire dans les sept ans l'église paroissiale, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. Ils fixèrent les dimensions de cette église : 28 brasses de long sur 7 de large. Ainsi fut fondée l'église de Najac, à laquelle nous rendrons visite dans quelques instants.

A la suite du traité de Brétigny, Najac fut remis par le maréchal de Boucicault à Jean Chandos, en 1361.

Les habitants s'honorent d'avoir, sept ans après, donné les premiers le signal de la révolte contre les Anglais, et reconnu l'autorité du roi de France.

La destinée du château a depuis subi bien des vicissitudes. Au XVII^e siècle son rôle finit avec celui de la féodalité. Son dernier châtelain sous l'ancien régime fut le duc de Noailles, à qui la ville de Najac payait annuellement 14 jambons.

La Révolution y porta la main.

« Une armée révolutionnaire, dit Monteil, qui avait juré
« de le raser, ne parvint, après beaucoup d'efforts, qu'à en
« détacher quelques pierres. »

Vendu comme propriété nationale à un aubergiste, le château eut plus à souffrir de ce nouveau maître que de la susdite armée, et devint bientôt une ruine.

Actuellement il appartient à M. l'abbé Brunis, qui s'occupe avec un soin particulier d'y faire les réparations urgentes pour conserver ce qui peut être sauvé.

En abordant le château du côté de l'église on franchit une porte massive, où l'on retrouve l'ogive mauresque. Nous suivons un chemin rocailleux entre deux murs resserrés, et par des lacets nous parvenons au pied du donjon, masse imposante dont la majesté commande encore le respect.

Avec sa haute compétence, M. le général Lewal nous donne sur l'organisation défensive du château les explications les plus intéressantes.

Deux enceintes extérieures et le réduit formaient l'ensemble de la défense. Nettement séparés sur trois faces, ces trois ouvrages étaient tangents sur le côté nord, et avaient une muraille commune. L'ingénieur avait multiplié les difficultés de manière que, dans les deux premières

enceintes, des traverses, des coupures habilement ménagées forçaient l'assaillant à se présenter toujours de flanc ou d'enfilade à la défense.

Le réduit pouvait s'isoler entièrement du reste ; les assiégeants, maîtres des deux enceintes, avaient encore fort à faire pour s'emparer du donjon, et la garnison pouvait y tenir longtemps.

Ce réduit, bâti sur le plan d'un trapèze irrégulier, se composait de courtines élevées, flanquées de tours aux angles et sur les grands côtés. Au sommet des courtines était un chemin de ronde formé de dalles posées sur des corbeaux. Il était garanti par un parapet crénelé, dont les merlons étaient percés de meurtrières. Des hourds en bois, avec toiture à deux versants, complétaient cette organisation.

Les meurtrières étagées des tours avaient été adroitement disposées pour flanquer les courtines et battre tous les points de leur aire. L'assaillant parvenait-il à pénétrer dans le réduit, il n'était pas encore maître du château, car, outre les rampes découvertes, formées de marches portées en encorbellement, il y avait des escaliers intérieurs, pratiqués dans l'épaisseur des murs, et dont on ne pouvait soupçonner l'emplacement ; des moucharabys en défendaient les débouchés.

C'est un de ces escaliers en vis, à noyau plein, que nous prenons pour monter dans le donjon. L'importance de cette maîtresse tour se reconnaît facilement à sa construction d'abord, à son diamètre, à sa hauteur, puis à la convergence des moyens de défense, à son commandement sur toutes les communications : elle était la clef de la défense. Elle demeure encore la partie la plus intéressante et la mieux conservée.

Le donjon renferme trois salles voûtées : celle du rez-de-chaussée n'est éclairée que par de petites baies placées très haut. Celle du premier étage pouvait être transformée

en chapelle ; on voit encore l'emplacement de l'autel ; des peintures religieuses, et un lavabo creusé dans l'épaisseur du mur, attestent cette destination. Elle reçoit le jour par de grandes fenêtres avec bancs de pierre dans l'embrasure, et degrés pour atteindre à l'accoudoir ; il en est de même de la salle du deuxième étage.

De ces fenêtres la vue est délicieuse. On s'oublie facilement dans une contemplation muette et recueillie, quand on évoque les souvenirs de ceux qui, dans un autre âge, occupaient cette même place, et fouillaient du regard la vallée de l'Aveyron et les coteaux boisés, pour y observer un ennemi menaçant, ou accompagner d'un dernier adieu le départ des chevaliers pour quelque expédition, ou saluer avec joie leur retour, ou hélas ! (cela se voyait parfois alors !) épier « le taillable et le corvéable. »

Le sommet de l'escalier débouche dans une lanterne sur une plateforme, dont le parapet est crénelé.

Les meurtrières des quatre étages sont remarquablement disposées. Elles sont échelonnées de manière à battre chaque point de la périphérie ; afin de permettre d'atteindre le talus de la tour, elles ont une longueur extraordinaire.

Du château primitif nous ne retrouvons plus que la vieille tour carrée, presque détruite ; elle se distingue par sa construction en pierres de petit appareil. Tout le reste du château date du comte Alfonse de Poitiers.

Cependant le ciel roule des nuages chargés de pluie ; des raffales de vent nous annoncent un ouragan prochain.

Quittons le donjon et allons chercher asile dans l'église de Najac, qui mérite bien aussi notre visite. Nous avons déjà parlé de sa fondation. Elle appartient à une bonne époque ; son style révèle le XIII^e siècle, mais elle ne sort pas de l'ordinaire. L'extérieur n'a rien d'élégant. La

rosace du fond de la nef est magnifique ; malheureusement les fenêtres, séparées en deux lancettes par des meneaux épannelés, sont ornées de vitraux d'un goût lamentable, qui font passer la lumière au travers de colombes violettes, et autres animaux bigarrés, aussi naïvement dessinés que mal peints.

Nous devons noter ici une bizarrerie de ces fenêtres, qui ne sont pas vitrées dans toute leur hauteur ; le reste de la baie est rempli de plaques de pierre dont les ouvertures sont en trèfle ou en quatre-feuilles.

On remarque un brûloir de cierges du XIV^e siècle. Cet ouvrage de ferronnerie est plus curieux que délicat. Il présente la forme d'une cage conique.

Dans la sacristie on nous montre un objet d'orfèvrerie très curieux. C'est une croix en filigramme d'or, admirablement travaillé, qui a été offerte par M. de Cénézergue, et que M. de Clauzade croit d'origine espagnole.

Mais

« Comment, en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ? »

Cette croix était autrefois enrichie de pierres précieuses, qui devaient lui donner une valeur inappréciable. On y voit bien encore des pierres ! ou plutôt des morceaux de verre, jetant l'éclat grossier d'une feuille de clinquant !

Bientôt l'ouragan sévit avec rage. L'heure nous rappelle à la station. Une pluie torrentielle nous oblige à attendre quelques instants chez le notaire du lieu.

C'est un curieux village que Najac. Il ne possède qu'une rue sur la langue de terre étroite qui forme la crête du contrefort. Les maisons se serrent sur la rue et s'accrochent aux flancs de la montagne. Dans de telles conditions, Najac doit renoncer au rêve de devenir jamais une cité populeuse et florissante.

De la maison hospitalière qui nous abrite, nous aperce-

vons la fontaine qui a plusieurs fois déjà attiré l'attention des archéologues.

Cette fontaine en granit a la forme d'un dodécagone régulier. Sur chaque face on distingue une sculpture grossière, que le temps et les brutalités des ménagères, venant puiser de l'eau, ont bien endommagées. Ce serait en être prodigue que de dépenser de l'enthousiasme à considérer ce monument.

Il serait oiseux de parler des maisons de Najac : cela reviendrait à décrire les pierres du château ; car ce dernier a servi de carrière de pierre aux habitants.

Malgré la pluie, nous descendons la côte, emportant le meilleur souvenir de Najac, et nous reprenons le chemin de fer pour rentrer à Montauban. M. Forestié, l'éminent collectionneur de Moustier et d'Ardus, avait su mettre à profit ses loisirs pendant la tourmente, et, outre le bon souvenir, il emportait de Najac quelque vieux pot du bon coin. Comme Titus, il n'avait pas perdu sa journée.

C'est avec le regret de voir cette excursion trop tôt finie, la journée trop rapidement écoulée, et avec l'espoir de recommencer bientôt ces courses pleines de charmes, que l'on se sépare en se promettant au revoir.





INVENTAIRE

DES

ORNEMENTS, LINGES ET VASES SACRÉS

DES ÉGLISES DE

SAINT-PIERRE DE LIVRON ET DE SAINT-MARTIN D'ESPIÉMONT,

PAR

M. L'Abbé GALABERT,

Membre de la Société archéologique,



La mode était, il y a quelque temps, aux inventaires, et un grand nombre ont été tirés de la poussière des archives, mais je crois que les petites églises ont été généralement laissées de côté; en voici deux concernant les très modestes églises de Saint-Pierre de Livron et de Saint-Martin d'Espémont, qui formaient chacune une prieuré dépendant du collège Pélégry de Cahors.

Un vol fut la cause que le curé Jean Lacaze se décida, en présence de plusieurs paroissiens, à dresser l'inventaire ci-joint de l'église Saint-Pierre: un certain Bertrand de Marignac avait enlevé le calice avec sa patène; il fut détenu dans le château royal de Cahors, et on allait procéder contre lui judiciairement, quand noble Guillaume Altion s'engagea, pour lui, à rendre la valeur de l'objet volé, savoir 8 livres tournois. Le curé et les paroissiens acceptèrent la caution,

et, afin de rendre les vols difficiles à l'avenir, ils livrèrent au notaire Durand de Trilhia¹, le double de leur inventaire le 2 mars 1392.

En voici une copie, en regard d'une traduction qui ne sera pas inutile à cause des termes appartenant à la langue romane et à la plus basse latinité, dont a usé le notaire, peu au courant des noms que l'on donnait aux divers objets du mobilier d'église :

**Parochianorum Sancti Petri de
Lhiori inventarium.**

Anno Domini millesimo trecentesimo nonagesimo secundo et die secunda, Marcii dominus Johannes Lacasa, presbiter rector Sancti Petri de Lhiorona fecit inventarium de bonis ecclesie, et invenit IX toalhas altaris et unum toallo et unam pal-lam et unam alban et unum amictum et unam senam.

Item dixit idem Johannes quod in dicta ecclesia Sancti Petri sunt III^{or} altaria, et quilibet est munitus de duabus toalhiis et una palla, et de duobus toalhos sive capfrons, et de copertura et de corporals et de petra;

Item dixit quod erat unum vestimenta panni viridi garnitz; item unum vestimenta vocatum polpra sive de *toda* garnitz; item unum toallo-nem de seda o *poratz*;

Item duos toalhos de seda, sive capfrons alterum coloris de *greg*;

Item unam custodiam latonis et unam squilam parvam pro visitando infirmos;

Inventaire dressé par les paroissiens de Saint-Pierre Livron.

L'an du Seigneur 1392 et le 2 mars, M^{re} Jean Lacaze, prêtre, recteur de Saint-Pierre de Livron dressa l'inventaire des biens de son église; il trouva neuf nappes d'autel, un devant d'autel, une palle, une aube, un amict et un cordon.

Le même M^{re} Jean dit qu'il y a dans l'église Saint-Pierre quatre autels munis chacun de deux nappes et d'une palle, et de deux devants d'autels, d'une housse de corporaux et de la pierre (sacrée);

Il dit encore qu'il y a un ornement de drap vert tout garni; de plus un ornement dit de pourpre ou de..., tout garni; de plus un devant d'autel en soie ou...;

Plus deux devants d'autel en soie, l'un de couleur grise;

Plus une custode de laiton et une clochette pour visiter les malades (porter le saint Viatique);

¹ Registre de 1391.

- Item unum ensensier metalli ;
 Item unam payroletam cupri ;
 Item unam crucem latonis, bonam et pulcram ;
 Item duas cruces parvas que sunt super los corporals latonis ;
 Item unam aliam parvi valoris ;
 Item unam capam de seda parvi valoris, signatam foliis vitis ;
 Item duas virgas feri en altari Sancti Petri pro cortinis ;
 Item unum librum vocatum Pistolari et Evangeliar ;
 Item alium vocatum *los officis* ;
 Item unum librum romanum garnitum de evangeliis, de epistolis et de orationibus ;
 Item alium librum munitum de omnibus antiquis ;
 Item alium de *croibus* (ou communibus), quod fuit scambiatum cum illo Corporis ;
 Item unum Salterium sive Sautari ;
 Item aluid librum munitum de Missis generalibus.
 Predicta fecit et dixit idem dictus Johannes en presentia Bartholomei Brelh, Johannis Madie, Johannis Spirit, Guillermi Brelh, Arnaldi Delriou, Rigaldi Deymier, et protestatus fuit in presentia predictorum quod casu quo predicta que sunt in ecclesia furossent aliquid, quod non teneatur.... cui protestationi.... pe-
- Plus un encensoir en métal ;
 Plus un petit bassin en cuivre (servant de bénitier) ;
 Plus une croix de laiton, belle et en bon état ;
 Plus deux petites croix de laiton qui sont sur les corporaux ;
 Plus une autre croix de peu de valeur ;
 Plus une chasuble de soie de peu de valeur, décorée de feuilles de vigne ;
 Plus deux tringles de fer à l'autel de Saint-Pierre pour soutenir des tentures ;
 Plus un livre appelé Epistolier et Evangélaire ;
 Plus un autre livre appelé (Antiphonaire ?) ;
 Plus un autre livre (le Missel ?) romain, contenant les Evangiles, les Epitres et les Oraisons ;
 Plus un autre livre contenant...
 Plus un autre livre... échangé contre un autre, contenant l'office de la Fête-Dieu ;
 Plus un Psautier ;
 Plus un autre livre contenant toutes les Messes (votives ?)
 Ledit M^{re} Jean a fait cette déclaration en présence de Barthélemy Brelh, Jean Madié, Jean Esprit, Guillaume Brelh, Arnaud Delrieu, Rigaud Deymier, et a protesté que au cas où l'on viendrait à dérober quelqu'un des objets qui sont dans l'église, ce serait sans responsabilité de sa part ; les susdits ont consenti à

dicti quatenus predicta ipsos tangit.

Presentibus Bernardo Lacasa, Francisco Lacasa.

Item unum librum vocatum Sino-
dal.

cette protestation pour ce qui les regarde.

Ont été témoins : Bernard Lacaze, François Lacaze.

Le même a déclaré de plus un livre intitulé : Statuts synodaux.

On peut voir, par le nombre considérable de parements ou devants d'autel, mentionnés dans cet inventaire, que la rubrique qui les prescrit était mieux observée qu'aujourd'hui ; ils sont appelés en langue romane *capfrons*, parce que dans leur partie supérieure se trouvait un frontal orné et frangé, comme on peut le voir dans les vitraux de Caylus, à la scène où le grand-prêtre repousse de l'autel saint Joachim ¹.

Quelques-uns de ces parements étaient en soie ; on ne dit pas de quelle manière étaient les autres : avant la Révolution, bien des églises de notre pays possédaient des devants d'autel en cuir, dit de Cordoue ; les brocanteurs leur ayant donné la chasse, on n'en trouve presque plus aujourd'hui : raison de plus pour que les fabriques qui en ont encore les conservent précieusement.

Si les devants d'autels sont mentionnés en nombre, je dois bien reconnaître qu'il n'en est pas de même des chasubles ; cependant il en fallait beaucoup, vu le nombre considérable de prêtres que j'ai signalés dans un de mes travaux ² ; mais je ferai remarquer que chaque prêtre avait une ou plusieurs chasubles lui appartenant ; chaque confrérie, dont plusieurs existaient dans les plus petites églises, avait aussi ses ornements, qui ne sont pas mentionnés ici.

Une autre chose à remarquer, ce sont les deux tringlettes

¹ *L'église et les vitraux de Caylus.* — *Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1860.

² *Les Prêtres dans les campagnes au Moyen-Âge.* — *Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1881.

de fer pour supporter des tentures en tapisserie derrière l'autel; au Moyen-Age, dans les petites églises et même dans les grandes, les autels n'avaient pas les dimensions qu'on leur donne aujourd'hui, ils n'avaient ni gradins, ni tabernacles : ils auraient donc paru mesquins ; aussi les tentures servaient-elles à les grandir en formant rétable. Ce mode de décor s'est conservé à la chapelle Sixtine au Vatican ; le rétable ne consiste qu'en une tapisserie de haute lisse, dont le sujet est approprié à la fête du jour.

L'Allemagne a conservé pour rétables des triptyques, dont les volets peints s'ouvrent pour le temps des offices seulement ¹.

Voici maintenant l'inventaire de l'église Saint-Martin d'Espiémont, dressé le 5 juillet 1456, par M^e Bernard Vaissière, vicaire :

Anno Domini millesimo ² III^e quinquagesimo sexto et die quinta mensis julii, dominus Bernardus Vaxerie, presbiter vicarius in ecclesia Beati Martini de Spiamonte, jurisdictionis Caylucii tradidit Anthonio Roca parochiano dicte ecclesie et habitatori mansi vocati d'Averroth, videlicet bona dicte ecclesie que olim et diu est ab eadem ecclesia tanquam vicarius pro rectoribus dicte ecclesie et nomine dicte ecclesie tenuerat.

Et primo unum calicem cum sua patella argenti, duas cruces, unam magnam et aliam parvam latonis ;

Item unam payroletam cupri pro tenendo aquam benedictam ;

L'an du Seigneur 1456 et le 5 juillet, M^e Bernard Vaissière, prêtre, vicaire de l'église Saint-Martin d'Espiémont, en la juridiction de Caylus, a remis à Antoine Roques, paroissien de ladite église et habitant du hameau du Verroul, le mobilier de cette église, qu'il a longtemps gardé comme vicaire des curés et au nom de cette église.

D'abord un calice avec sa patène en argent, deux croix, une grande et une petite en laiton ;

Un petit bassin de cuivre pour tenir l'eau bénite ;

¹ *Traité pratique de la construction des églises*, par Mgr B. de Montault.

² Registre de Bernard de Pris, notaire, 1456.

Item unum ensenserium parvi valoris ;

Item unum Missale sufficiens ;

Item unum librum vocatum *Ordo* parvi valoris ;

Item unam capam fustani albi foleratam tele nygre, cum suis alba, amictone et stolla ;

Item unam aliam capam nygram tele parvi valoris cum alba, amictore et stola ;

Item quinque mapas ac unam palam ;

Item unum par canetarum stagni ;

Item unam squilam parvam pro pulsando ad elevationem Corporis ;

Item unum reliquiarium parvum latonis ;

Item unas cremerias stagni ;

Item unam caysetam parvi valoris, etc.

Que predicta idem Roca parochianus dicte ecclesie abeodem domino Bernardo Vaxerie, presbytero Caylucii, gratis recepit et custodire promissit.

Testes dominus Johannes de Falgayrosis, presbiter, Fulco de Cossio.

Plus un encensoir de peu de valeur ;

Plus un Missel en bon état ;

Plus un livre intitulé *Ordo*, de peu de valeur ;

Plus une chasuble de fustain blanc doublée de toile noire, avec son aube, amict et étole ;

Plus une autre chasuble noire, de toile, de peu de valeur, avec son aube, amict et étole ;

Plus cinq nappes et une palle ;

Plus une paire de burettes d'étain ;

Plus une clochette pour sonner à l'élévation de la Sainte Hostie ;

Plus un petit reliquaire en laiton ;

Plus des chrémières en étain ;

Plus un coffret de peu de valeur, etc.

Ledit Roques, paroissien de cette église, a reçu tous ces objets de M^{re} Bernard Vaissières, prêtre de Caylus, et a promis de les garder soigneusement.

Ont été témoins : M^{re} Jean Falgayrose, prêtre, et Foulques de Cos.

Ces inventaires, on le voit, n'offrent point par eux-mêmes un grand intérêt, et témoignent plutôt de la pauvreté que de la richesse des églises rurales ; je crois néanmoins utile de les publier, par cette raison mentionnée au début, que l'état des églises de la campagne au Moyen-Âge est encore inconnu.

Vu la pauvreté du mobilier, il ne faudrait pas croire que le collège Pélégry, prieur de ces églises, absorbât tous les revenus ; plusieurs actes d'*arrendements* que j'ai sous les yeux, montrent que les revenus de chacune de ces deux

églises arrivaient à peine à 80 livres au XV^e siècle : selon les règles du Droit canonique, les revenus étaient divisés en trois parts, dont une était réservée au recteur ou vicaire perpétuel, les deux autres appartenaient au prieur, qui était obligé d'orner et réparer l'église et de secourir les pauvres de la paroisse; les revenus de ces deux églises ne permettant donc pas au prieur de faire de grandes libéralités, on se bornait au strict nécessaire; il faut aussi ne pas oublier que la dépopulation et la guerre de Cent ans avaient à peu près entièrement annulé les revenus, la dîme n'était pas payée, et probablement ces églises avaient souffert des pillards.

Après les guerres anglaises il y eut un élan considérable vers la culture des terres, la population augmenta, la dîme et les autres revenus ecclésiastiques augmentèrent par là-même; la générosité des prieurs suivit cette progression, et nos églises étaient fort riches quand les guerres de religion vinrent les dépouiller.

Quant aux deux églises qui nous occupent, elles furent reconstruites pendant cette période prospère du XVII^e siècle: dans celle de Saint-Martin d'Espiémont on remarque plusieurs écussons aux nervures de la voûte du chœur; l'un d'eux porte six fascies en triangles, un autre porte un palmier dont la tige est traversée par les lettres AGR; dans la nef les arcs de la voûte, terminée récemment, sont supportés par des figures grimaçantes taillées dans la pierre par des maçons de 1561, date que l'on lit à la clef de voûte du chœur. On trouve en dehors de l'église, rejetés comme trop encombrants, de beaux balustres renaissance en pierre blanche, qui servaient d'appui de communion; l'ancien autel en pierre de la chapelle Saint-Blaise sert de base à une croix dominicale.

De l'église Saint-Pierre de Livron il ne reste qu'une petite piscine finement sculptée; un nouvel édifice en style prétendu roman a remplacé celui du XVI^e siècle.



LES
ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

CONCERNANT

LE TARN-ET-GARONNE,

PAR

M. MILA DE CABARIEU,

Membre de la Société.



MESSIEURS,

Pendant mon dernier séjour à Paris, notre honorable Président a bien voulu me demander de faire diverses recherches à la Bibliothèque nationale, notamment au cabinet des Estampes, et suivant son désir je m'en suis occupé. Mes investigations n'ont pas été aussi fructueuses que je l'aurais voulu, et peut-être même n'ai-je rien trouvé qui ne soit déjà connu de quelques-uns de vous, Messieurs; mais, néanmoins, si ce n'est pas abuser de votre attention, je prendrai la liberté de vous en entretenir, en tous cas aussi sommairement que possible.

Je me bornerai aujourd'hui à vous soumettre le relevé du contenu du seul carton consacré au Tarn-et-Garonne dans la section de la topographie de la France. Notre pays est le plus pauvrement représenté, et cette pénurie de docu-

ments doit sans doute être attribuée, ainsi que me l'a fait observer l'un des administrateurs de ce riche dépôt, à ce fait que notre département ayant été formé de portions de territoire empruntées à différentes provinces, et étant d'ailleurs le dernier créé, c'est dans les collections relatives aux contrées circonvoisines qu'ont probablement été comprises plusieurs pièces qui auraient dû nous être attribuées.

Quoi qu'il en soit, voici la nomenclature des plans ou vues qui existent à la Bibliothèque nationale, ou qui, seuls du moins, ont pu m'être communiqués.

C'est d'abord, sous le n° 1, le plan de la prolongation projetée du canal du Midi, de Toulouse à Moissac, présenté par les ingénieurs des ponts et chaussées et visé par le préfet du Lot, le 25 frimaire an XI.

2° Un plan de l'ancien diocèse de Montauban.

3° Deux vues de l'église de Saint-Fort.

4° Une ancienne gravure intitulée : « Pourtraict de la ville de Moissac en 1574, sur lequel on voit la tour du Pont, avec des piliers, brûlé par les guerres. »

5° Une aquarelle du XVIII^e siècle, faite d'après un plan qui a été détruit et qui représentait Moissac en 1460. Au milieu de la ville s'élève un énorme donjon, ruiné en partie, et à gauche une église.

La dimension inusitée des restes des fortifications figurées sur ce plan m'a fait supposer d'abord que ce pourrait bien n'être pas une vue de Moissac ; mais l'un des conservateurs du cabinet des estampes, auquel j'ai fait part de mes doutes, m'a assuré qu'elle était bien authentique. J'en ai pris, au surplus, un croquis, sans être un dessinateur bien habile, et je le soumets ci-dessous à votre appréciation.

Sous le n° 6 se trouvent groupés plusieurs plans ou dessins modernes, reproduisant les bas-reliefs du cloître de Moissac.

En septième lieu vient, avec un plan figuratif de Saint-

Antonin, le compte-rendu de la prise de cette ville par le roi, imprimé en 1622.

A la suite sont joints trois autres plans relatifs au même siège.

Le n° 8 réunit plusieurs plans de la ville de Caussade, indiquant ses fortifications d'une manière très détaillée.

Viennent ensuite dans l'ordre suivant :

9° Un plan du diocèse de Montauban dédié à Mgr de Vaubecourt, évêque de cette ville, par Figuiér, prébendier de sa cathédrale en 1707.

10° « Le portraict au vray de la ville de Montauban, avec le paysage d'alentour et l'ordre des attaquements et batteries qui s'y font. » Plan fait pendant le siège de 1621.

11° Plusieurs plans de la ville et des alentours de Montauban au XVIII^e siècle.

12° « Le plan de la ville et siège de Montauban, avec un bref discours de tout ce qui s'est passé jusqu'à présent au siège d'icelle. A Paris, chez Nicolas de Malhonière, rue Montorgueil, 1621. »

Dans le bref discours dont il s'agit, et qui est imprimé sur la même feuille que le plan, se trouve une légende dont pour ma part je n'avais jamais entendu parler, et qui m'a parue assez bizarre pour être rapportée : « La fondation de la ville de Montauban, y est-il dit, est attribuée à un certain Albanus, albanais de nation, qui, environ l'an de grâce 755, fuyant les supplices que ses crimes avaient mérité en son pays, pour s'assurer, s'y retira, ayant jugé la place aisée à fortifier, etc. »

13° « Place de la ville et siège de Montauban et du dessein au blocquement d'icelle. A. 1621. »

Ces deux plans, le second surtout, sont très intéressants et très détaillés. On y voit le campement des troupes royales, la position des batteries de siège et les combattants en action.

Comme le premier, le second de ces plans a été gravé à Paris, chez Nicolas de Malhonière.

14° Autre plan également gravé, intitulé: « La vraie représentation du siège, plan, assiette et fortifications tant vieilles que nouvelles de la ville de Montauban, assiégée par le très chrétien Louis le Juste, roy de France et de Navarre. M. DC. XXI. » A Paris, chez le même libraire.

15° Diverses vues modernes de la ville de Montauban.

16° « Massacre des patriotes de Montauban, le 10 mai 1790. » Gravure.

17° Plusieurs plans de l'église et du portail de la cathédrale de Montauban. D'après le plan primitif cette église ne comportait pas de tours latérales.

18° Plan du caveau de la Faculté de théologie protestante découvert le 18 octobre 1861.

19° Plusieurs vues photographiques du monument d'Ingres, par Etex.

20° Une lithographie représentant le château de Bruniquel.

21° Compte-rendu et plan de la prise de Nègrepelisse par Louis XIII. « *Nigrapelicium a rege vendicatum et expugnatum, anno 1622.* »

22° Plan du temple protestant de Nègrepelisse, par Bourdais.

23° Gravure du XVIII^e siècle, de Benoît, représentant Louis de Champagne, comte de Sancerre, agenouillé, les mains jointes, fondant l'église de Notre-Dame d'Allem, dépendant de la commanderie de Castelsarrasin, de l'ordre de Malte, avec cette exergue: « *Spes mea Jesus et post Jesum Maria.* »

24° Gravure portant la date de 1614 et représentant: « La petite villette et abbaye de Grandselve, avec les remarquables ruines et antiquités y estans. » Au milieu se trouve un grand donjon démantelé et deux églises, d'une

construction presque symétrique, s'élevant à droite et à gauche.

La dernière pièce contenue dans le carton dont je viens faire la description, est une vue d'une époque récente de l'abbaye du Mas-Grenier.

J'aurais peut-être dû accompagner cette nomenclature de quelques observations, qui l'auraient rendue moins aride et moins sèche, et c'est une remarque que vous avez sans doute faite, Messieurs, mais j'aurais craint de devenir très long. Mon but était, d'ailleurs, fort modeste: je tenais seulement à signaler à votre attention les documents trop rares que conserve sur notre département la section topographique de la Bibliothèque nationale, et mon seul mérite, si c'en est un, et je n'ai pas d'autre prétention, aura été d'être exact et complet.





CHRONIQUE ARCHÉOLOGIQUE.



Une bibliothèque de « polyptyques » romains à Auch.

Voici une découverte romaine qui vaudra à son auteur la visite de bien des antiquaires et savants de toute sorte. M. Jean Lannes, propriétaire à Auch, quartier de Laboubée, vient de trouver, dans un puits gallo-romain mis à jour dans son jardin, une bibliothèque composée d'un petit nombre de *codices*, dont quelques-uns n'ont malheureusement pas résisté à l'épreuve d'un lavage commandé par la couche épaisse de boue qui les recouvrait. Enfouis depuis quinze siècles peut-être, ils gisaient à côté d'une magnifique urne funéraire, remarquable par l'élégance de sa forme et son parfait état de conservation.

Les *codices* ont naturellement été fort maltraités par l'eau du puits. Ils n'en conservent pas moins une valeur réelle au point de vue archéologique. Il est rare, assurément, d'avoir la bonne fortune de mettre la main sur des documents authentiques de cette espèce, où l'on saisit sans difficulté les procédés d'écriture familiers aux Romains. Aussi, avons-nous hâte de faire part de l'heureuse trouvaille de M. Lannes aux antiquaires, nos amis.

Nous regrettons que notre excellent propriétaire ait traité avec tant de rigueur les livres qu'il possède. Pas une ligne du texte n'a été épargnée dans les rectangles des feuillets. De sorte qu'il est impossible de connaître la nature de ces

ouvrages, sortis peut-être du *stylet* de quelque illustre auteur de notre ville. Du moins, une chose est bien claire : c'est que la collection littéraire, jetée au fond du puits à l'occasion d'une panique ou pendant une invasion barbare, renfermait plusieurs volumes importants. Nous avons réussi à reconstituer les éléments partiels de deux tomes composés, l'un de quatre, l'autre de cinq feuilles. Il n'y a pas eu moyen de faire entrer dans leur cadre deux ou trois feuilles éparses détachées de volumes un peu plus grands.

Ces livres, comme tous les *codices* romains, sont en bois. Chaque feuille est régulièrement évidée au *recto* pour recevoir la couche de cire destinée au travail du *stylet*. Les couvertures seules sont creusées aux deux faces. Le *recto* était sans doute réservé au titre de l'ouvrage, protégé par un rebord saillant contre le frottement des autres volumes dans la bibliothèque. La marge en ressaut de tous les feuillets préservait à son tour le texte de chaque page contre une dégradation facile par suite du contact des tablettes voisines.

Jusqu'au II^e siècle avant notre ère, les livres se composaient de simples feuilles de papyrus ou de parchemin collées les unes à côté des autres, de manière à former un long ruban qui se roulait sur deux bâtonnets ou *ombilics*. Ce genre de volumes affluait encore dans les bibliothèques à l'époque de Trajan. Cependant, une transformation sérieuse s'était opérée dans leur disposition sous Attale, roi de Pergame, puisqu'à partir de ce moment ils affectèrent la disposition et la forme de nos livres actuels, c'est-à-dire qu'on mit les feuilles les unes dans les autres, au lieu de les coller ou de les rouler. L'usage de tels livres ne fut pas cependant immédiat, mais il avait prévalu au temps de Martial, comme l'indique son *vertere paginam* (tourner la page).

A quel siècle faut-il donc attribuer les livres romains

d'Auch? Rien ne l'indique. Un seul point paraît acquis à leur endroit; c'est qu'ils durent contenir un texte latin. Les lettres romaines gravées avec la pointe du *style* sur le verso d'une feuille paraissent le démontrer. Ne voit-on pas trois lettres du mot tronqué CARMINA (RMI) dans la première ligne de l'inscription? Or, ces lettres sont latines, et nous penchons à croire que le texte contenu dans le volume était l'œuvre d'un poète latin.

D'ailleurs, nos livres romains ne sont pas de simples *tabellæ* ou tablettes de bois entourées d'un rebord avec saillie et couvertes de cire, comme celles qu'on destinait à la jeunesse des écoles pour les exercices quotidiens. Ce sont de véritables volumes, possédant plusieurs feuilles, dont chacune est munie, à gauche et sur le bord, de deux trous destinés au cordon de cuir ou d'une autre matière qui les reliait entre elles. Leurs dimensions sont très réduites, puisqu'ils n'ont que treize centimètres de hauteur et une largeur de dix centimètres environ. Ces ouvrages formaient ce que nous appellerions de nos jours des *éditions-diamant* et se nommeraient *pugillares*, à cause de la facilité avec laquelle on les tenait dans la main. Au fond, et pour tout résumer en un mot, les livres que nous venons d'étudier sont tout simplement d'élégants *polyptyques*. On donnait ce nom à des tablettes formées de plusieurs feuilles et présentant quelque analogie avec nos carnets.

Les archéologues visiteront avec intérêt la belle découverte de M. Lannes, que nous signalons à l'attention des Sociétés savantes.

La Collection de Pierrefonds.

La précieuse collection de Pierrefonds, organisée par les soins de l'empereur Napoléon III, a été transportée au
1884.

Musée d'artillerie de l'hôtel des Invalides, où l'on vient d'achever de la classer et de l'installer,

On sait qu'elle se compose de quarante-cinq armures, quatre-vingts épées, cent casques, et d'une grande quantité de dagues, de boucliers et autres accessoires d'armement en usage aux siècles passés. Tous ces objets sont des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles.

Cette collection renferme, en outre. quatre armures complètes de joute avec leur manteau d'armes, une autre armure du XV^e siècle, des boucliers en fer repoussé et ciselé du temps de la Renaissance, une superbe épée émaillée, avec sa dague, un chanfrein d'un travail très délicat, des langues de bœuf, des plastrons, des armets, des rondaches, des hausse-cols, des gantelets, des étriers d'une valeur inappréciable, tout l'appareil enfin des chevaliers d'autrefois.

On y remarque encore, comme curiosité rare, un espadon du XVIII^e siècle, aux armes de la maison de Lorraine, et une épée à la poignée enrichie de diamants ayant appartenu à Charles XII, roi de Suède.

Cette collection complète heureusement le Musée des Invalides, qui peut passer maintenant pour la galerie d'armes et de costumes la plus variée et la plus riche de l'Europe.





PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 8 août 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président*; Rattier, *vice-président*; Moulénq, *secrétaire-général*; l'abbé Contenson, Anglade, Guirondet, Claverie, de Dubor, l'abbé Calhiat, Forestié neveu.

Le Secrétaire étant absent, le procès-verbal de la précédente séance ne peut être lu.

M. le Secrétaire-Général nous fait connaître les ouvrages reçus depuis la dernière séance.

Parmi ceux-ci, M. Moulénq appelle l'attention de la société sur les *Coutumes de Clermont-Dessus* de notre confrère M. Rebouis, qui ont paru dans la *Revue pratique du droit français et étranger*.

Un tirage à part a été fait de cet ouvrage, et M. Rebouis nous en a gracieusement offert un exemplaire.

Ces coutumes avaient déjà été publiées et imprimées à Agen en 1505, mais aucun exemplaire n'avait pu en être retrouvé.

Le texte roman publié par M. Rebouis est accompagné d'une traduction abrégée. M. le Secrétaire-général regretta que des questions de publication aient empêché notre confrère de donner une traduction littérale de ces coutumes. La Société toute entière partage l'avis de M. Moulénq.

M. le Président lit une lettre de M. le Préfet demandant le rapport annuel sur les travaux de la Société, pour le Conseil géné-

- ral; le rapport a été fait immédiatement par notre président et adressé à la préfecture.

Il communique encore deux lettres de M. le ministre de l'instruction publique: dans la première M. le ministre annonce l'intention qu'il a de faire faire un historique général des sociétés savantes de France, et demande par suite au Président de lui envoyer les documents en ce qui concerne notre Société.

La seconde lettre est relative à la prochaine réunion des délégués des sociétés savantes à la Sorbonne.

M. le Ministre rappelle la décision qui a été prise par lui, et annoncée au dernier congrès d'un programme fixé à l'avance et sur lequel on appelle l'attention des savants, ce qui n'empêchera pas les études personnelles.

En conséquence le Comité des travaux historiques a mis à l'étude 45 questions sur divers sujets relatifs à l'antiquité et au moyen-âge en France.

Parmi ces questions, plusieurs sont un intérêt réel et ont une importance considérable.

Quelques-unes offrent un vaste champ aux recherches des érudits, trop vaste même quelquefois. Nous citerons parmi les plus importantes les suivantes: Faire connaître les systèmes d'après lesquels a été fixé le commencement de l'année au moyen-âge dans les différentes régions de la France. Faire connaître l'organisation des corporations de métiers en France avant le XVI^e siècle. Mettre en lumière les documents historiques qui font connaître l'état de l'instruction primaire en France avant 1789.

Ces questions, notamment la première, ont donné lieu parmi les membres présents à une discussion intéressante.

La Société décide que ce questionnaire sera envoyé à tous les membres de la société, afin que chacun puisse apporter son contingent de recherches.

M. le Président communique une lettre de Monseigneur Barbier de Montault. L'éminent prélat nous raconte ses impressions sur le voyage en Italie qu'il vient de faire.

Malheureusement il est tombé malade au moment de son retour en France, de sorte que la visite qu'il nous avait promise et que nous attendions avec une vive impatience est remise à une époque

qui se rapproche beaucoup, à notre grand déplaisir, de ce que l'on appelle vulgairement les Calendes grecques.

M. Bouïs, photographe, offre à la Société une photographie du vase de Bardonis, dont il a été question dans la dernière séance. Le Président, après l'avoir mûrement étudié, le croit bien gallo-romain ; toutefois l'anse semble être postérieure et avoir été ajoutée après coup.

M. l'abbé Calhiat, chargé de rendre compte du dernier numéro de la *Revue de l'art chrétien*, y a surtout remarqué un article curieux de l'abbé Pardiach sur la nourriture de saint Jean-Baptiste au désert.

L'Evangile fait connaître que saint Jean, retiré dans le désert, mangeait des sauterelles et du miel sauvage. M. l'abbé Pardiach nous prouve que certaines espèces de sauterelles ont été et sont encore aujourd'hui, en Orient, un mets pour ainsi dire quotidien. Quant au miel sauvage, on le trouve communément dans les creux des rochers ou de vieux troncs d'arbres, les essaims d'abeilles étant très-nombreux en Palestine. D'après l'abbé Pardiach, les nombreuses hypothèses qu'on avait émises au sujet de ce que l'Evangile appelait « miel sauvage » sont d'après lui à rejeter ; il faut s'en tenir aux termes même du texte.

M. Guirondet lit un fragment de la monographie de la Chartreuse de Villefranche du Rouergue, que la Société est allée visiter dans sa dernière course.

Notre confrère, qui a fait une étude approfondie de ce curieux et intéressant monument de l'architecture ogivale, l'a décrit avec un enthousiasme que sa plume traduit en phrases chaudes et colorées.

M. Henri Delbreil, ne pouvant assister à notre séance, envoie avec une lettre d'excuses un compte-rendu, ou plutôt un aperçu du *Recueil de la Société d'archéologie Lorraine*. Il a remarqué surtout un article relatif à la découverte, à Naix, d'un certain nombre de lettres en bronze, les unes dorées, les autres brutes, trouvées parmi des débris de monuments gallo-romains ; un autre sur la Centaine de Pont-à-Mousson, sorte de classe intermédiaire entre le servage et la bourgeoisie, dont on ignore l'origine, et enfin une étude fort sérieuse sur l'Université de Pont-à-Mousson dont la prospérité fut très-grande pendant deux siècles.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

Le Secrétaire par intérim, DE DUBOR.

Séance du 4 novembre 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Présents : MM. Pottier, *président* ; Rattier, *vice-président* ; Moulenq, *secrétaire-général* ; de Dubor, Dumas de Raully, Edouard Forestié, Forestié neveu, de France, de Lamorinière, Quévillon, Rey-Lescure, l'abbé Sicard.

M. le Président déclare la séance ouverte, M. de France est prié de remplir les fonctions de secrétaire.

Se sont fait excuser : MM. le général Lewal, Mila de Cabarieu, l'abbé Calhiat, l'abbé Contensou.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Revenant sur la lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, dont il a été donné communication, relative au prochain Congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne, et au programme des questions qui seront posées à ce sujet. M. Forestié fait observer que l'année dernière on avait promis de faire figurer l'étude des patois dans ces questions ; il regrette d'avoir à constater cette lacune.

M. le Secrétaire général fait le compte-rendu des publications reçues par la Société depuis la dernière séance.

M. le Président communique à la Société la nouvelle d'un envoi de brochures fait par M. Edmond Cabié, du Tarn.

Les Dessins de Raymond Lafage.

Histoire de Verfeil, en dix pages.

Abrégés historiques sur le canton de Montastruc.

Les seigneurs et le château de Dourgne.

Événements relatifs à l'Albigeois.

Ancienne station de la commune de Buzet.

Documents sur les origines du régime consulaire dans le département du Tarn.

M. le Président retient l'attention de la Société sur les brochures de M. Léon Cabié, fort intéressantes sous plusieurs rapports, et en particulier pour l'histoire des guerres anglaises dans nos contrées.

M. Ed. Forestié croit qu'il serait à propos d'admettre M. Léon Cabié au nombre des membres correspondants de la Société.

M. le Président donne communication de lettres reçues par le bureau de la Société.

Une lettre de M. Silvy, demandant des renseignements sur les collèges établis dans notre département de 1500 à 1789. Après avoir posé des questions, notre honorable correspondant ajoute :

« D'après la statistique numérique publiée en 1842 par M. Villemain, le département de Tarn-et-Garonne comptait, en 1789, trois collèges, dont deux de plein exercice et un incomplet.

« Piganiol dit : Le collège de Moissac est dirigé par les doctrinaires, un état des Archives nationales fixe sa fondation en 1659 et indique des revenus assez considérables.

« Le collège de Castelsarrasin aurait été fondé au XVI^e siècle. »

M. Silvy ajoute : « Je trouve d'ordinaire, sinon des collèges, au moins, en grand nombre, des écoles dirigées dans toutes les petites localités, par des ecclésiastiques; il devait en être ainsi dans le Tarn-et-Garonne. »

Ceux de nos confrères qui pourraient fournir des renseignements sur les matières sont priés de les adresser au Président, il les fera tenir à M. Silvy, qui prépare un travail considérable.

A propos de l'enseignement au siècle dernier, M. Moulenq rappelle un fait qui se passa à l'examen de doctorat que subissait à Agen M. Gardette de Bordeneuve, son grand'oncle, vers l'année 1785. Tout le monde à cette époque avait le droit d'argumenter avec le récipiendaire et de discuter sa thèse. Un officier jeune et intelligent poussa vivement M. de Bordeneuve, et après une discussion, qui avait duré une heure, quand le nouveau docteur lui eut demandé son nom, on sut qu'il se nommait Lacepède. Cette discussion établit entre ces deux savants des relations qui durèrent toute leur vie et qui ne se refroidirent pas lorsque Lacepède fut devenu célèbre.

Une lettre de M. Azémar, membre de la Société, transmettant quelques pièces intéressantes, et signalant un dossier de pièces imprimées, émanant de l'ancienne intendance de Montauban, qui se trouve conservée à Massat, dans une maison particulière ; elles sont importantes pour l'histoire de Montauban.

Une lettre de M. Pagan, membre de la Société, qui envoie en même temps un petit livre, format in-48, à reliure gaufrée et dorée du XVIII^e siècle, contenant en manuscrit une liste des demoiselles nobles de la maison royale de Saint-Louis, depuis l'année 1754 jusqu'à 1794. Ce livre appartenait à M^{lle} de Beaufort et a été donné à M. Pagan, par sa marraine, Madame la comtesse de Beaufort. La Société décide de rechercher si ces listes ne font pas double emploi avec celles publiées dans l'ouvrage de M. Lavallée, et de publier dans notre *Bulletin* la partie inédite.

Une lettre de M. l'abbé Galabert, curé d'Aucamville, membre de la Société, annonçant deux travaux, et contenant entre autres choses la mention d'armoiries curieuses de la ville d'Aucamville retrouvées sur un sceau : Une porte de ville sous laquelle passe une oie majestueuse. En langue romane vulgaire, Auca-villa, ville des oies. Une discussion s'ouvre à ce sujet entre divers membres de la Société ; une autre étymologie est soutenue par certaines personnes, qui disent que le mot d'Aucamville vient d'un ancien camp militaire établi à l'endroit où fut par suite élevée cette ville, qui prit le nom de : Camp de la ville, ou Camp-ville, en langue romane vulgaire : Al Camp villa, devenu Aucamville.

Une lettre de M. de Rivières, membre de la Société, qui envoie une notice sur la clochette de La Capelle-Livron, signalée par M. l'abbé Galabert.

Une lettre de M. Jules Frayssinet, membre de la Société, qui fournit des détails biographiques sur l'académicien Toureil.

Une lettre de M. H. du Bouchet, président de la Société de Borda, conviant la Société à des assises scientifiques qui doivent se tenir à Dax en 1882.

Une lettre de M. Jolibois, directeur de la *Revue archéologique du Tarn*, et archiviste de ce département, qui demande à notre Société l'autorisation de reproduire dans ce recueil la partie de l'article de M. Trutat sur la *Vallée inférieure de l'Aveyron*, relative à son département.

M. le Président a été chargé par M. Trutat d'offrir à la Société, pour son *Bulletin*, un tirage de photo-gravure, reproduisant la charte accordée par saint Louis aux habitants de Saint-Antonin. Il lit la

Notice écrite par lui pour accompagner la publication de cet important document. Il termine en parlant de l'empressement de nos populations du Midi à rendre honneur à saint Louis aussitôt après sa canonisation.

M. Dumas de Raully ajoute qu'il a pu constater ce fait, et cite les archives de Saint-Antonin. Catala-Coture a été inexact à ce sujet.

M. l'Archiviste du département communique à la Société des comptes municipaux de Saint-Antonin au XIV^e siècle. Ils sont jugés dignes d'être en partie publiés dans le *Bulletin*.

M. le capitaine Quévillon lit le compte-rendu de l'excursion archéologique que la Société a faite au mois de juin 1884, à Villefranche de Rouergue et à Najac ; la Société, considérant l'intérêt que présente ce rapport, rempli d'érudition et d'esprit, en décide l'impression dans son *Bulletin*.

M. Edouard Forestié rend compte de la réunion des Félîtres d'Aquitaine, tenue le 20 octobre 1884, à Montauban.

M. le capitaine Quévillon, présente à la Société un petit sabot de faïence du pays, orné de délicieuses peintures bleues, trouvé et acheté par M^{me} Quévillon. La Société sait que M^{me} Quévillon est un amateur distingué de céramique, et la félicite sur son heureuse trouvaille. Ce sabot est certainement une œuvre de Mathieu Rigal, peintre à Ardis. Il porte une inscription ainsi conçue : « de Mademoiselle Rivals. »

La Société, apprenant l'achat récent du château de Milhars, voisin de Lexos, sur une enchère et mise à prix de 2,000 francs, émet le vœu que la commune de Milhars empêche la destruction de cet édifice.

M. Rey-Lescure, en visitant le château de Bruniquel, a remarqué un dessus de buffet en marbre, sorti des carrières de Montricoux. Cette plaque est d'une dimension remarquable.

M. l'abbé Sicard, curé de Saint-Joseph, rend compte de la dernière livraison de la *Revue historique*. Il y signale la mention élogieuse du travail de M. Ed. Forestié sur les Bonis de Montauban, et une étude sur l'ouvrage de M. Renan : *Les Origines du Christianisme*, dans laquelle il relève de nombreuses contradictions.

M. le Président communique à la Société la mort de M. Chambert,

l'un de nos correspondants, décédé à Toulouse, et témoigne ses regrets. La Société s'associe à lui à l'unanimité.

La Société française d'archéologie a fait en juin une excursion archéologique dans le Gers. M. l'abbé Pottier y a pris part avec M. de Dubor; il est prié d'en rendre compte. M. Palustre ayant été empêché, c'est M. de Laurière qui a dirigé les travaux de cette fructueuse tournée dans un département riche en monuments de plusieurs époques. Des hommes distingués, parmi lesquels MM. Léonce Couture, Lavergne, de Carsalade, de Rivières, Taillebois, ont apporté le contingent de leur savoir.

M. le Président a rejoint les excursionnistes à Auch, et a assisté le lendemain, à midi, à une séance de la Société historique de Gascogne. Le plus grand intérêt de cette réunion a été l'annonce de la découverte d'un hypogée ou chambre funéraire, creusée dans le flanc du coteau qui supporte la ville d'Auch. On y a trouvé cinq ou six tombeaux intacts; il serait à souhaiter que cette heureuse trouvaille ne fût pas détruite.

La Société a ensuite visité le château de Saint-Blancard, où M. le marquis et M^{me} la marquise de Gontaut-Biron ont fait un charmant accueil aux excursionnistes. Ce château, qui date du XIV^e siècle, a été habilement restauré depuis peu. Les hôtes ont montré la fenêtre, célèbre dans le pays, devant laquelle un bohémien vagabond prédit à l'enfant, qui plus tard devint le maréchal de Gontaut-Biron, qu'il serait tué par un Bourguignon. Enfermé à la Bastille, le maréchal apprenant que le bourreau se nommait Bourguignon, se regarda dès lors comme perdu. Le château est rempli d'objets anciens et curieux. Il possède un rochet, qu'on prétend avoir été porté par Charlemagne, et un grand nombre d'objets du culte fort intéressants.

Excursion à l'abbaye de Simore, église crénelée rappelant celle des Saintes-Maries des bords du Rhône. C'est dans cette abbaye que dom Brugèles écrivit les *Chroniques d'Auch*. Dans l'église, on admire des stalles très finement sculptées et des vitraux fort remarquables.

M. le Président nous parle ensuite de la cathédrale de Lombez, qui possède deux nefs d'une grande élévation et d'un curieux effet. Il a visité aussi le château de Caumont, bâti en 1625 par le duc d'Epéron. Il est vaste et a été restauré par la famille de Mac-

Mahon au commencement de ce siècle. M. le marquis de Castelbajac y a reçu les excursionnistes avec une grande courtoisie. On y voit plusieurs statues représentant des membres de la famille d'Epernon. Cette excursion s'est terminée par la visite de l'église de Gimont, d'une structure curieuse par suite de sa grande largeur. M. le Président a laissé là les excursionnistes pour revenir à Montauban, mais il se loue, en terminant, de l'excellent accueil qu'il a reçu de tous.

M. Dumas de Raully communique un fait assez curieux recueilli par lui dans un volume de Mémoires judiciaires. Il y est dit, dans le procès du duc de Montmorency, que l'on trouva à Montauban, lors du siège de 1621, une épée ayant appartenu à Alexandre, et il y est raconté comment cette arme, passant par des mains illustres, finit par être cachée dans la chapelle de Sainte-Sigolène, à Montauban.

M. le Président propose comme nouveaux membres :

M. l'abbé Razoua, curé de Puy-laroque, présenté par M. Moulenq et M. le curé Sicard.

M. Auguste Buscon, présenté par MM. Pottier et Forestié.

M. l'abbé Faubin, présenté par M. l'abbé Pottier et par M. Pagan.

Il sera, suivant l'usage, statué sur ces admissions dans la séance prochaine.

M. Edmond Cabié, présenté par MM. Dumas de Raully et Forestié, est élu membre correspondant.

L'ordre du jour étant épuisé, M. le Président déclare la séance levée.

Le Secrétaire par intérim,

Henry DE FRANCE.



Séance du 7 décembre 1881.

Présidence de M. le chanoine POTTIER.

Etaient présents : MM. Pottier, *président* ; Rattier, *vice-président* ; Moulenq, *secrétaire-général* ; Dumas de Raully, général Lewal, Quévillon, de Capella fils, abbé Calhiat, Mila de Cabarieu, Lelièvre de la Morinière, Rey-Lescure, de Coustou, abbé Sicard, abbé Fourment, abbé Contensou, Forestié neveu, Anglade, *secrétaire*.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2.

M. Henry de France, chargé provisoirement de la rédaction du procès-verbal de la dernière séance, se trouvant indisposé, lecture en sera faite à la prochaine réunion.

M. Ed. Forestié se fait excuser.

M. le Président, au nom de la Société, remercie M. Moulenq, notre secrétaire-général, de l'offre du 2^e volume de son remarquable travail : *Documents historiques de Tarn-et-Garonne*.

M. le Secrétaire général énumère les publications reçues.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Cabié, dans laquelle ce dernier remercie la Société de son admission comme membre correspondant, et cite quelques extraits des procès-verbaux de visites faites par Simon, archevêque de Bourges, dans les diocèses de Cahors, Albi, etc..., en 1286 et 1291.

La Société remercie M. Cabié de sa communication, mais le texte complet de ces visites se trouvant dans les *Miscellanea* de Baluze, l'impression au *Bulletin* n'en paraît pas opportune.

M. l'abbé Fourment lit ensuite une communication du même auteur, relative à la Grande Peur de 89. MM. Forestié neveu et Dumas de Raully offrent des renseignements inédits qui pourront s'ajouter à ceux qui ont été déjà publiés dans le *Bulletin*.

M. le général Lewal, chargé d'examiner le *Bulletin de l'Académie de Bone*, a remarqué dans cette publication quelques fables

arabes. Elles sont, dit-il, intéressantes et se distinguent surtout par cette forme naïve et charmante propre aux conteurs arabes.

M. le général Lewal entreprend ensuite l'analyse du *Recueil de la Société archéologique de Constantine*. Deux de ses membres se sont livrés à de fréquentes fouilles et en ont rapporté de nombreuses inscriptions. Quelques-unes sont nouvelles et ont été dessinées avec le plus grand soin. Elles consistent surtout en inscriptions Lybiennes et Phéniciennes, qui presque toutes sont d'un grand intérêt et serviront à augmenter les éléments d'un musée qui se fonde à Mila. Ces deux vaillants archéologues ont à cœur de reconstituer, d'une manière précise, deux stations romaines qui se trouvaient, paraît-il, entre Constantine et Mila.

M. le général Lewal discute ensuite, avec son autorité en pareille matière, la version avancée par M. Papier, concernant une inscription trouvée sur un rocher qui servait autrefois d'entrée à une mine exploitée par les Romains. Cette inscription est formée de cinq lettres PAPVA.

Il entretient ensuite la Société d'une question géographique, soulevée depuis longtemps, et qui tendrait à déterminer d'une façon précise l'emplacement de la fameuse bataille de Zama. Il oppose aux arguments donnés, des études faites par lui alors qu'il commandait en Afrique, en qualité de capitaine, la station de Soukharas.

Cette intéressante polémique doit faire le sujet d'un résumé, dont M. le capitaine Quévillon a bien voulu se charger, et qui trouvera sa place dans le prochain *Bulletin*.

La Société a écouté avec le plus grand intérêt, nous pourrions dire cette leçon d'histoire, dans laquelle le général Lewal a montré sa profonde érudition, et, comme l'a dit avec beaucoup d'esprit notre président, le capitaine a eu la bonne fortune d'être défendu par le général.

M. Mila de Cabarieu donne lecture des recherches intéressantes qu'il a faites à la bibliothèque nationale dans la section des estampes, sur le département de Tarn-et-Garonne. Ce département, de création récente, se trouve, paraît-il, assez mal représenté.

Le travail de M. Mila de Cabarieu ayant sa place marquée dans le prochain *Bulletin* de la Société, nous ne citerons que deux de ces estampes qui sont assez curieuses.

« — Pourtrait de la ville de Moissac en 1574, sur lequel on voit la tour du Pont, détruite à l'époque des guerres de religion. »

« — Une aquarelle du XVIII^e siècle, faite d'après un plan qui a été détruit et qui représentait Moissac en 1460 ; au milieu de la ville s'élevait un énorme donjon à demi détruit, et à gauche une église. »

M. le Président dépose sur le bureau une lettre de M. l'abbé Galabert, dans laquelle notre confrère décrit minutieusement deux reliquaires de l'église d'Aucamville. Le premier, en cuivre rouge et qui paraît avoir été doré, fut trouvé il y a dix ans dans la pierre de l'ancien autel de l'église. Aucune inscription ne rappelle les noms des saints dont le reliquaire contient les restes. Il appartiendrait, selon M. l'abbé Galabert, à l'époque ogivale. M. Pottier a reconnu en lui une *sistre* ou custode, primitivement destinée à contenir les saintes Espèces et utilisée pour des reliques.

Le deuxième reliquaire porte le nom de sainte Blandine. Cette vierge est, parait-il, en grand honneur dans le pays auprès des jeunes mères qui manquent de lait.

M. l'abbé croit en avoir trouvé la raison dans une légende qui raconte que sainte Blandine, arrêtée et mise en prison avec son père, put, quoique vierge, lui donner de son lait afin qu'il ne mourût pas de faim.

Sans mettre en doute l'assertion de M. Galabert, nous dirons que cette légende a servi de sujet à bon nombre de tableaux représentant un vieillard allaité par une jeune fille. C'est en quelque sorte le symbole de la charité. Un charmant spécimen de cette légende se trouve actuellement au musée de Toulouse, et appartient à l'Ecole moderne.

Une châsse en émail champlevé de Limoges, ajoute M. le Président, était également conservée dans l'église d'Aucamville. Elle a malheureusement disparu, mais il en a conservé un dessin, qui sera publié avec les reliquaires précités.

M. le Secrétaire-général donne connaissance de quelques pages de son troisième volume des *Documents historiques sur le département*. Cette lecture est écoutée avec attention.

• La Société est appelée à se prononcer sur plusieurs admissions :

Sont nommés membres titulaires :

MM. Razoua, curé de Puylaroque, présenté par MM. Moulenq et Sicard.

M. l'abbé Faubin, de Montpezat, présenté par MM. Pottier et Pagan.

M. Auguste Buscon, présenté par MM. Pottier et Forestié.

Est nommé membre correspondant :

M. De Carsalade du Pont.

Les pouvoirs du bureau expirant à la fin de l'année, il est procédé à son renouvellement pour 1882.

Le bureau provisoire est présidé par M. de Capella, ayant M. le capitaine Quévillon comme secrétaire.

Le scrutin est ouvert pour la nomination du président, du vice-président, du secrétaire, du trésorier et de l'archiviste.

En voici les résultats :

M. Pottier est élu président ;

M. Rattier, vice-président ;

M. Ed. Forestié, secrétaire ;

M. de Dubor, trésorier ;

M. Claverie, archiviste.

M. le Président remercie, en son nom et au nom du bureau, la Société de la nouvelle preuve de confiance qu'elle vient de lui accorder.

La séance est levée à 44 heures 1/4.

Le Secrétaire par intérim,
Gabriel ANGLADE.

**Observations de M. le général Lewal sur « le mont Pappua
« et sa synonymie avec le Djebel-Nador. » — Commentaires
sur Procope, par M. Papier.**

M. Papier entreprend la solution d'un problème dont il a l'initiative.

Jusqu'à ce jour il avait toujours été admis que l'Edough était le

mont Pappua des Anciens. D'après M. Papier, ce serait le Djebel Nador. Il base son affirmation sur la découverte d'une inscription, lue sur un rocher à l'entrée de la mine de zinc de Hammam-Nbails, exploitée jadis par les Romains. Cette inscription comporte cinq lettres : PAPVA.

Puis M. Papier rappelle que Bélisaire renonça à poursuivre Gélimer dans la montagne à cause de l'hiver. Or, selon lui, ce ne pouvait être l'Edough, où il n'y a jamais d'hiver rigoureux, à cause de sa proximité de la mer.

Mais l'Edough a 4,000 mètres d'élévation, tandis que le Nador n'atteint que 724 mètres. L'abaissement de la température peut donc être bien plus sensible sur l'Edough que sur le Nador.

D'après Procope, le Pappua était au fond de la Numidie. Ce ne peut être l'Edough, explique M. Papier, puisqu'il est sur le bord de la mer, au commencement et non à la fin de la Numidie.

Mais aux yeux de Procope, qui venait de Carthage et regardait l'Occident, le fond de la Numidie était la partie la plus occidentale, abstraction faite du voisinage ou de l'éloignement de la mer. L'argument de M. Papier paraît donc insuffisant pour faire attribuer au Nador l'appellation de Pappua.

La route de Gélimer après le désastre de Tricamar (534) est nettement connue jusqu'à Bulla Regia. Là, M. Papier admet qu'au lieu d'obliquer à droite par Simitu Colonia (Ad Aquas), pour rejoindre l'Armua (Oued Mafrag) et gagner Hippone, le roi vandale continua à remonter le Bagradas (Oued Medjerda) pour s'enfoncer dans le Nador. Il ajoute que Gélimer, s'il était parvenu à Hippone, eût filé par mer en Espagne.

Mais Procope nous apprend que le malheureux roi ne comptait plus trouver d'asile nulle part ; il était déjà peu sûr de la fidélité de ceux qui l'entouraient.

Pourquoi donc venait-il chercher un refuge à Hippone ? De même que l'animal blessé, haletant, traqué par les chasseurs, revient à son gîte accoutumé, pour y tomber et mourir, ainsi Gélimer, malheureux et misérable, fuyant lâchement pendant le combat, sentant que tout allait l'abandonner comme il abandonnait son armée, revenait naturellement vers Hippone, qu'il avait habitée, où se trouvaient ses femmes, ses richesses.

Pharas, qui poursuivait les fuyards, vint les cerner avec 400 hommes et les réduire par la famine. Pour admettre la possibilité de ce fait au Nador, massif très étendu, M. Papier est obligé d'en isoler un mamelon par la pensée.

A l'Edough le blocus s'explique, car cette montagne est isolée et n'est accessible que d'un seul côté ; il suffisait donc de peu de monde pour en faire le siège. Il paraît donc manifeste que si Gélimer avait pu s'échapper facilement du Nador, il ne le pouvait que difficilement de l'Edough.

Il faudrait une compétence toute particulière pour discuter la valeur archéologique de l'inscription trouvée. Mais à priori cette inscription ne semble pas une autorité sur laquelle on puisse s'appuyer avec une confiance absolue.

La deuxième fois que l'empreinte en fut prise, on s'aperçut que les dimensions étaient doubles de celles que l'on avait notées la première fois : on trouva une cinquième lettre à ajouter aux quatre primitivement signalées.

Enfin, à la première inspection du fac-simile on peut aussi facilement lire PARVA que PAPVA. Les lettres sont fort grossières, et on peut être surpris de ne pas retrouver la double lettre P au milieu de PAPPVA.

Dans ces conditions, il paraît prudent de ne pas rejeter encore la tradition qui nous fait retrouver dans l'Edough le mont Pappua, dernier refuge du malheureux Gélimer.

Mais si la cause défendue par M. Papier peut paraître douteuse, il est certainement une chose qui ne l'est point, c'est son érudition.

Le général Lewal aime à reconnaître, en terminant, que s'il a combattu les arguments présentés en faveur du Nador, il rend pleinement hommage à la science de leur auteur.

**Observations de M. le général Lewal « sur Naraggara, »
par M. Goyt.**

Dans une étude consciencieuse et nourrie d'érudition, M. Goyt soulève une question de géographie historique, au sujet de la ville de Naraggara.

1884.

23

Bien des recherches ont été faites concernant le champ de bataille de Zama. Mais le point de départ a toujours été la détermination de Naraggara, où Scipion campa la veille. Or on peut hésiter entre deux emplacements bien définis ; Aïn-Si-Youcef (Ksar-Djabeur) ou Aïn-Ksiba (Fedj-Meraou).

Avec Shaw, Hase, Lapie, de Neveu, M. le capitaine Lewal avait donné la préférence à Ksar-Djabeur sur Aïn-Ksiba.

Il existe une voie romaine parfaitement accusée à Ksar-Djabeur entre Sicca-Veneria (Kef) et Thagura (Aïn-Thaoura). C'est d'ailleurs le tracé rectiligne habituel aux Romains.

M. Goyt affirme qu'il en existe une de Sicca-Veneria à Thagura, par Aïn-Ksiba, qu'on en signale des vestiges sur plusieurs cartes topographiques. L'argument ne paraît pas suffisant pour démontrer que Ksiba n'est autre que l'ancien Naraggara. Car l'existence de la voie romaine d'Aïn-Ksiba n'infirme pas celle de Ksar-Djabeur, qui est irrécusable. On ne conçoit pas, du reste, pourquoi les Romains auraient fait un coude si prononcé vers le Nord, pour se rendre de Sicca-Veneria à Thagura.

En outre, il y a lieu de remarquer que le travail du capitaine Lewal a été publié en 1857. Le premier, il faisait observer qu'il était possible qu'une deuxième voie romaine passât par Aïn-Ksiba. Mais ce n'est pas une raison pour reconnaître en cet endroit Naraggara.

M. Goyt suppose qu'Annibal, campé sur la longue croupe du Djebel-Zarora, devait manquer d'eau, quoique disposant des sources d'Aïn-si-Youcef et de Aïn-bou-Sabet. Le général Lewal affirme que sur le Coudiat-bou-Eusban, il en manquait certainement.

Les environs de Ksiba sont très fertiles, riches de toutes les productions du sol. Le pays y est très mouvementé ; il constitue ce que Salluste appelle « loca opulentissima » de la Numidie ; ce n'était donc point un endroit privé d'eau.

Il n'y pas d'ailleurs que des considérations topographiques, il y a aussi les considérations militaires qui sont ici d'un grand poids.

Annibal était fort embarrassé, écrit Appien. Le manque d'eau l'obligeait à quitter la position ; mais s'il la quittait, sa marche dans la plaine allait être vivement inquiétée par la cavalerie romaine,

forte de 40,000 chevaux, grâce aux Numides qui la renforçaient. C'est pourquoi il se décida à livrer bataille.

Or, c'est près de Ksar-Djabeur qu'il touchait en effet à la plaine aride de la Mellaga (Oued Melleg). Près de Ksiba, l'embarras d'Anibal ne semble plus s'expliquer.

Il n'est donc pas téméraire de présumer que c'est à Ksar-Djabeur que nous retrouvons le camp de Scipion et par conséquent Naraggara.

Enfin M. Goyt termine par un rapprochement de mots plus ingénieux que vraisemblable.

D'une Koubba, située à 4,200 mètres au nord d'Aïn Ksiba, et appelée Guenara, il conclut à l'identité de Ksiba avec Naragarras. Il explique la transformation du mot Guenara en Naraggara, par la suppression de la dernière syllabe et le déplacement des autres.

Cet argument ne paraît pas non plus suffire à prouver la thèse soutenue par M. Goyt.

Quoi qu'il en soit, l'auteur y fait preuve d'un profond savoir, qui n'a d'égal que la courtoisie avec laquelle il combat l'étude publiée, il y a 24 ans, par le capitaine Lewal, et cette courtoisie a été particulièrement sensible au général Lewal, qui lui en exprime ici ses plus sympathiques remerciements.



TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES.

	Pages.
Liste des Membres de la Société.....	3
Vallée inférieure de l'Aveyron, par M. E. Trutat.....	13
Etude sur la frontière de Tunisie, par M. le général Lewal...	35
Coup-d'œil sur la ville de Saint-Antonin aux XIV ^e et XV ^e siècles, par M. l'abbé Galabert.....	60
Documents inédits : Procès-verbal de la prise de possession de l'évêché de Condom par Bossuet, publié par M. l'abbé Pujol.	65
La collection Double, par M. G. de Dubor..	72
Procès-verbaux de janvier et février.....	75
Clottre de Moissac. — Recherches sur la chapelle de Saint-Julien, par M. Mignot.....	81
Vallée inférieure de l'Aveyron, par M. E. Trutat (<i>Suite et fin</i>).....	101
Les livres de comptes d'un marchand montalbanais, par M. Ed. Forestié.....	138
Bibliographie: Le Mariage de Jeanne d'Albret, de M. le baron Alphonse de Ruble, par M. le général Séatelli.....	154
Variétés: L'inscription du château de Gensac, par M. Jules Fraissinet.....	161
Procès-verbaux de mars, avril et mai.....	165
Ordonnance de visite de la paroisse Saint-Jacques de Montauban (10 avril 1748), publiée par M. le chanoine Pottier..	177
Découverte d'un vase antique en bronze incrusté d'argent, aux environs de Montauban, par M. Ed. Forestié.....	191
Le repeuplement du Bas-Quercy après la guerre de Cent ans, par M. l'abbé Galabert.....	198
La tombe d'un commandeur d'Espinas, par M. l'abbé Camille Daux....	213
Note sur le champ de bataille de Muret pendant la guerre des Albigeois, par M. Alphonse Couget.....	220

	Pages.
Une tapisserie du XV ^e siècle, par Mgr X. Barbier de Montault..	225
Paléographie : Lettres patentes de saint Louis aux habitants de Saint-Antonin, par M. le chanoine Pottier.....	234
Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne. — Caussade, par M. François Moulenq.....	237
Bibliographie : Beaumont et Toureil, de M. Jules Frayssinet, par M. L. Guirondet. — Cartulaire de l'abbaye de Conques, en Rouergue, publié par M. Gustave Desjardins, par M. L. Guirondet.....	247
Chronique archéologique : Découverte de M. d'Hérisson en Tunisie. — Archéologie chrétienne. — Manuscrits et antiquités rendus à la Bibliothèque nationale. — Découverte archéologique en Suède.....	254
Procès-verbaux de juin et juillet.....	264
Documents inédits sur Saint-Antonin pendant la guerre de Cent ans. — Extraits de l'inventaire sommaire des archives de cette ville, rédigé par M. Ch. Dumas de Raully.....	273
Villefranche de Rouergue et Najac. — Rapport sur l'excursion faite par la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, par M. F. Quévillon.....	302
Inventaire des ornements, linges et vases sacrés des églises de Saint-Pierre de Livron et de Saint-Martin d'Espiémont, par M. l'abbé Galabert.....	323
Les Estampes de la bibliothèque nationale concernant le Tarn-et-Garonne, par M. Mila de Cabarieu.....	330
Chronique archéologique : Une bibliothèque de « polyptiques » romains à Auch. — La collection de Pierrefonds.....	335
Procès-verbaux d'août, novembre et décembre.....	339
Observations de M. le général Lewal sur « le mont Pappua et sa synonymie avec le Djebel-Nador. » — Commentaires sur Procope, par M. Papier.....	351
Observations de M. le général Lewal « sur Naraggara, » par M. Goyt.....	353



TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

	Pages.
Alzonne.	128
Anneau mérovingien trouvé à Meauzac.	79
Archéologie chrétienne.	254
Ardus.	16
Armes d'Aucamville.	267
Aucamville.	268
Beaulieu (Abbaye de).	126
Beaumont et Toureil, par M. Frayssinet.	247
Bibliographie.	154, 247
Bioule.	10
Bonette (Vallée de).	116
Bruniquel.	24
Cartulaire de Conques.	247
Capelle-Livron (La).	123
Cas (Village de).	117
Caussade, par M. Moulenq.	237
Caylus.	118
Cazals.	101
Chapelle Saint-Julien (Moissac).	81
Chroniques.	251, 335
Clermont-Dessus (Coutumes de).	339
Clotre de Moissac.	81
Collèges.	343
Collection Double.	73
Cornusson (château de).	123
Cos (Village de).	18
Cumont (Coutumes de).	76
Documents inédits: Prise de possession de l'évêché de Condom par Bossuet.	65
Documents inédits sur Saint-Antonin pendant la guerre de Cent ans, par M. Dumas de Rauzy.	273
Etude sur la frontière de Tunisie, par le général Lewal.	35
Excursion dans le Gers.	346
Fermat (Statue de).	172
Inventaires de Saint-Pierre de Livron et de Saint-Martin d'Es- piémont.	324
Laguépie.	131

	Pagas.
Legain (Mort de Mgr)	474
Lettres patentes de saint Louis aux habitants de Saint-Antonin, par M. le chanoine Pottier	234
Livres de comptes d'un Marchand montalbanais, par M. Ed. Forestié	438
Livron (Notre-Dame de)	422
Manuscrits	254
Mariage de Jeanne d'Albret, par le baron de Ruble	154
Membres de la Société (Liste des)	2
Milhau	445
Montauban (Casques de)	469
Monteils	437
Montricoux	22
Muret (Bataille de), par M. Coujet	220
Naraggara, par M. le général Lewal	353
Najac, par M. Quévillon	302
Najac, par M. Trutat	433
Négrepelisse	47
Ordonnance de visite de la paroisse Saint-Jacques (1748), par M. le chanoine Pottier	477
Pappua, par M. le général Lewal	354
Penne	28
Pierrefonds (Collection de)	337
Piquecos	17
Procès-verbaux des séances des mois de janvier et février	75
Procès-verbaux des séances des mois de mars, avril et mai	165
Procès-verbaux des séances des mois de juin et juillet	264
Procès-verbaux des séances des mois d'août, novembre et décembre	339
Phosphates (Carrières de)	424
Raison (Livres de)	473
Raphaël	466
Repeuplement du Bas-Quercy après la guerre de Cent ans, par M. l'abbé Galabert	498
Revue avec lesquelles la Société fait échange (Liste des)	42
Reliquaires d'Aucamville	350
Saint-Antonin 60, 103,	273
Saint Jean-Baptiste	344
Saint-Martin de Montpezat	78
Saint-Pierre de Merdans	270
Sceau de B. Motet	473
Sociétés correspondantes	8
Sorbonne (Réunion de la)	340
Tapisserie du XV ^e siècle (Une), par Mgr Barbier de Montault	225
Tombe (La) d'un commandeur d'Espinass, par M. l'abbé Camille Daux	243

	Pages.
Terride.	270
Vallée inférieure de l'Aveyron, par M. Trutat.	43, 404
Varen (Doyenné de).	129
Variétés : l'Inscription du château de Gensac, par M. Jules Frayssinet.	164
Vaour.	409
Vase antique (Découverte d'un), par M. Ed. Forestié.	194
Villefranche de Rouergue, par M. Quévillon.	302
Villemade.	15

Eaux-fortes de M. Anglade.

Porte de maison du XV^e siècle, à Bruniquel.

Château et village de Penne.

Châtelet du château de Cornusson.

Varen.

Château et village de Najac.

Carte de la Tunisie dressée par le capitaine Quévillon.

Photo-gravure.

Lettres-patentes de saint Louis aux habitants de Saint-Antonin.

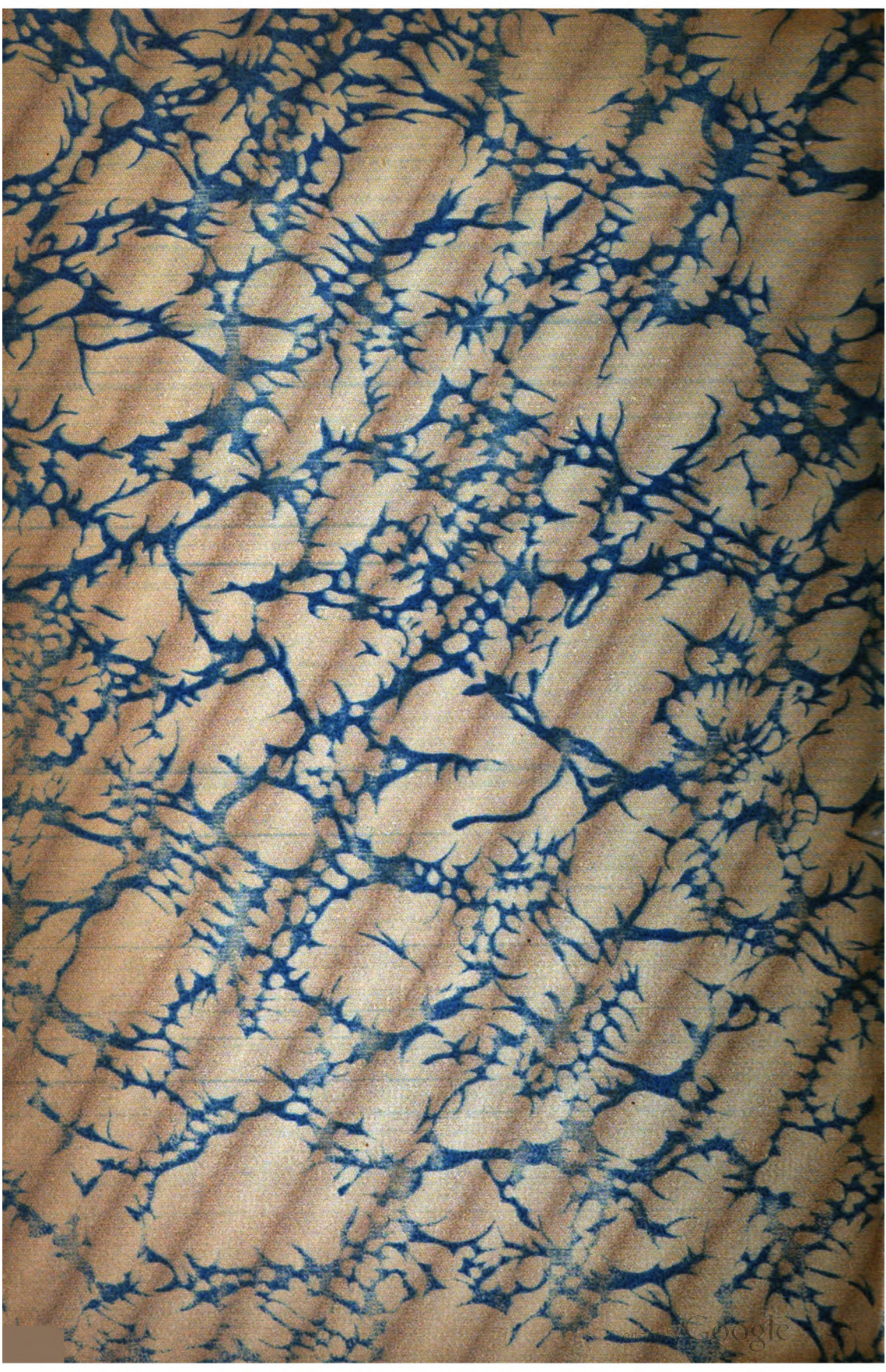
Planches.

Vase antique de Bardonis.

Pierre tombale d'un commandeur d'Espinas.

Tapisserie du XV^e siècle.





DUE SEP 9 1977

578
CANCELLED
73
SEP 26 1977
604 77



3 2044 105 528 640